

MARC-ANDRÉ LUSSIER

MON CINÉMA

350 FILMS À VOIR OU À REVOIR

Préface de
RENÉ HOMIER-ROY



MARC-ANDRÉ LUSSIER

MON CINÉMA

350 FILMS À VOIR OU À REVOIR

Préface de
RENÉ HOMIER-ROY



les éd
éditions
LA
PRESSE

MON CINÉMA

350 FILMS À VOIR OU À REVOIR

MARC-ANDRÉ LUSSIER

MON CINÉMA

350 FILMS À VOIR OU À REVOIR

Préface de
RENÉ HOMIER-ROY

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Lussier, Marc-André, auteur

Mon cinéma : 350 films à voir et à revoir / Marc-André Lussier.

ISBN 978-2-89705-708-4 (version imprimée)

ISBN 978-2-89705-710-7 (version ePub)

1. Cinéma - Comptes rendus. I. Titre.

PN1995.L873 2018 791.4375 C2018-941561-4

Président : Jean-François Bouchard

Directeur de l'édition : Pierre Cayouette

Responsable, gestion de la production : Emmanuelle Martino

Communications : Marie Thore

Éditeur délégué : Éric Furlanty

Conception graphique et exportation au format ePub : Célia Provencher-Galameau

Illustrations : Eric Godin

Photo de l'auteur : Alain Roberge/La Presse

Révision linguistique : Louise Verreault

Correction d'épreuves : S.O.S. Coquilles !

L'éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour son programme d'édition et pour ses activités de promotion.

L'éditeur remercie le gouvernement du Québec de l'aide financière accordée à l'édition de cet ouvrage par l'entremise du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, administré par la SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC).

© Les Éditions La Presse

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Dépôt légal — 3^e trimestre 2018

ISBN 978-2-89705-708-4

Imprimé et relié au Canada

Premier tirage : septembre 2018

LES ÉDITIONS **LA PRESSE**

Les Éditions La Presse

750, boul. Saint-Laurent

Montréal (Québec)

H2Y 2Z4

À ma mère, Jeannine, qui m'a transmis le goût de la culture.

Table des matières

PRÉFACE

AVANT-PROPOS

1983

L'HOMME BLESSÉ – THE BIG CHILL – LA LUNE DANS LE CANIVEAU – MERRY CHRISTMAS MR. LAWRENCE – TOOTSIE – EN HAUT DES MARCHES – DANTON – SOPHIE'S CHOICE – HÉCATE – THE HUNGER

FLASH-BACK UN CONSTAT

GROS PLAN FRANÇOIS TRUFFAUT

1984

À NOS AMOURS – ONCE UPON A TIME IN AMERICA – AMADEUS – LOVE STREAMS – THE COTTON CLUB – LA FEMME PUBLIQUE – PARIS, TEXAS – FEMMES DE PERSONNE – FORT SAGANNE – STARMAN

FLASH-BACK L'ANNÉE DES GRANDES FRESQUES

GROS PLAN CATHERINE DENEUVE

1985

PÉRIL EN LA DEMEURE – BIRDY – WHITE NIGHTS – THE PURPLE ROSE OF CAIRO – KISS OF THE SPIDER WOMAN – SUBWAY – LE QUATRIÈME HOMME – THE COLOR PURPLE – MARIA'S LOVERS – MARCHE À L'OMBRE

FLASH-BACK DES FILMS EMBLÉMATIQUES D'UNE CERTAINE ÉPOQUE

GROS PLAN WILLIAM HURT

1986

CHILDREN OF A LESSER GOD – LE LIEU DU CRIME – 37°2 LE MATIN – THE MISSION – MÉLO – LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN – THE TRIP TO BOUNTIFUL – BEAU TEMPS MAIS ORAGEUX EN FIN DE JOURNÉE – TENUE DE SOIRÉE – LA FEMME DE MA VIE

FLASH-BACK LE RAYONNEMENT DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

GROS PLAN DENYS ARCAND

1987

LES AILES DU DÉSIR – EMPIRE OF THE SUN – MAURICE – THE UNTOUCHABLES – LE GRAND CHEMIN – UN ZOO LA NUIT – TRAVELLING AVANT – LETHAL WEAPON – L'HOMME RENVERSÉ – LES NOCES BARBARES

FLASH-BACK LE FILM DE LA DÉCENNIE

GROS PLAN KEVIN COSTNER

1988

À CORPS PERDU – ANOTHER WOMAN – RAIN MAN – WHO FRAMED ROGER RABBIT – BAGDAD CAFÉ – THE UNBEARABLE LIGHTNESS OF BEING – COMÉDIE ! – PELLE LE CONQUÉRANT – THE MILAGRO BEANFIELD WAR – UN HOMME AMOUREUX

FLASH-BACK L'EMPREINTE DE LÉA

GROS PLAN WOODY ALLEN

1989

DANGEROUS LIAISONS – CAMILLE CLAUDEL – JE SUIS LE SEIGNEUR DU CHÂTEAU – MONSIEUR HIRE – JÉSUS DE MONTRÉAL – VALMONT – ADIEUX AU FAUX PARADIS – TROP BELLE POUR TOI! – DEAD POETS SOCIETY – CASUALTIES OF WAR

FLASH-BACK *CARPE DIEM!*

GROS PLAN PHILIPPE NOIRET

1990

CYRANO DE BERGERAC – GOODFELLAS – WILD AT HEART – MATADOR – DANCES WITH WOLVES – THE GODFATHER: PART III – TAXI BLUES – NIKITA – UN MONDE SANS PITIÉ – KORCZAK

FLASH-BACK UNE NOUVELLE STRATÉGIE

GROS PLAN GÉRARD DEPARDIEU

1991

EUROPA – BARTON FINK – THE GRIFTERS – THE FISHER KING – DELICATESSEN – MY OWN PRIVATE IDAHO – JACQUOT DE NANTES – THELMA & LOUISE – LA DISCRÈTE – TRULY, MADLY, DEEPLY

FLASH-BACK LA CONQUÊTE VON TRIER

GROS PLAN MICHEL SERRAULT

1992

THE PLAYER – LES NUITS FAUVES – BRAM STOKER'S DRACULA – ÉPOUSES ET CONCUBINES – BEING AT HOME WITH CLAUDE – UN CŒUR EN HIVER – LES MEILLEURES INTENTIONS – INDOCHINE – URGA – APRÈS L'AMOUR

FLASH-BACK LES ANNÉES SIDA

GROS PLAN ROY DUPUIS

1993

DAMAGE – LIBERA ME – TROIS COULEURS – BLEU – THE PIANO – LATCHO DROM – MA SAISON PRÉFÉRÉE – THIRTY TWO SHORT FILMS ABOUT GLENN GOULD – GARÇON D'HONNEUR – SHORT CUTS – MAZEPPA

FLASH-BACK OÙ SONT LES FEMMES?

GROS PLAN JULIETTE BINOCHÉ

1994

ARIZONA DREAM – SOLEIL TROMPEUR – ONCE WERE WARRIORS – LETTRE POUR L... – LA REINE MARGOT – THE WAR ROOM – PULP FICTION – OCTOBRE – FORREST GUMP – WHAT'S EATING GILBERT GRAPE

FLASH-BACK LES BELLES ANNÉES DE JOHNNY

GROS PLAN ISABELLE ADJANI

1995

LE CONFESSIIONNAL – LA HAINE – THE LAST SEDUCTION – TO DIE FOR – SMOKE – LE HUSSARD SUR LE TOIT – THE BRIDGES OF MADISON COUNTY – LA SÉPARATION – THE USUAL SUSPECTS – LE PÉRIL JEUNE

FLASH-BACK LE MYSTÈRE LEPAGE

GROS PLAN MERYL STREEP

1996

DEAD MAN WALKING – UNDERGROUND – LONE STAR – FARGO – UN HÉROS TRÈS DISCRET – CRASH – SECRETS AND LIES – LAMERICA – CHACUN CHERCHE SON CHAT – LILIES

FLASH-BACK LE MEILLEUR DES COEN

GROS PLAN ISABELLE HUPPERT

1997

THE PILLOW BOOK – BREAKING THE WAVES – THE FULL MONTY – PONETTE – TITANIC – MARIUS ET JEANNETTE – L.A. CONFIDENTIAL – THE PEOPLE VS. LARRY FLINT – THE ICE STORM – NETTOYAGE À SEC

FLASH-BACK LE FABULEUX NAUFRAGE

GROS PLAN KATE WINSLET

1998

THE TRUMAN SHOW – LA VIE EST BELLE – LE VIOLON ROUGE – GADJO DILO – DIS-MOI QUE JE RÊVE – HIGH ART – MA VIE EN ROSE – QUICONQUE MEURT, MEURT À DOULEUR – LE COUSIN – WAG THE DOG

FLASH-BACK LE *SHOW* ROBERTO

GROS PLAN PATRICK HUARD

1999

EYES WIDE SHUT – TOUT SUR MA MÈRE – BESIEGED – AMERICAN BEAUTY – BEING JOHN MALKOVICH – THE TALENTED MR. RIPLEY – THE LIMEY – THE STRAIGHT STORY – EST-OUEST – CHAT NOIR, CHAT BLANC

FLASH-BACK LE TESTAMENT DE KUBRICK

GROS PLAN PEDRO ALMODÓVAR

2000

DANCER IN THE DARK – LE GOÛT DES AUTRES – THE YARDS – CHICKEN RUN – GOYA – TIGRE ET DRAGON – THE END OF THE AFFAIR – UNE LIAISON PORNOGRAPHIQUE – BEAU TRAVAIL – FULL BLAST

FLASH-BACK DE NOUVEAUX NOMS ÉMERGENT...

GROS PLAN JOAQUIN PHOENIX

2001

LE FABULEUX DESTIN D'AMÉLIE POULAIN – IN THE MOOD FOR LOVE – INTIMACY – AMORES PERROS – LA PIANISTE – 15 FÉVRIER 1839 – VA SAVOIR – ALI – LA CHAMBRE DU FILS – LA CONFUSION DES GENRES

FLASH-BACK LE MIROIR DU MONDE

GROS PLAN PIERRE FALARDEAU

2002

PARLE AVEC ELLE – THE PIANIST – FAR FROM HEAVEN – L'EMPLOI DU TEMPS – BOWLING FOR COLUMBINE – COMMENT J'AI TUÉ MON PÈRE – GANGS OF NEW YORK – LANTANA – Y TU MAMÁ TAMBIÉN – 8 FEMMES

FLASH-BACK UNE PERSONNALITÉ MÉDIATIQUE EST NÉE

GROS PLAN ROMAN POLANSKI

2003

LES INVASIONS BARBARES – SON FRÈRE – KILL BILL – VOL. 1 – CITÉ DE DIEU – GAZ BAR BLUES – 21 GRAMS – LOST IN TRANSLATION – LES TRIPLETTES DE BELLEVILLE – UN COUPLE ÉPATANT/ CAVALE / APRÈS LA VIE – LORD OF THE RINGS: THE RETURN OF THE KING

FLASH-BACK LE GRAND CHELEM

GROS PLAN PATRICE CHÉREAU

2004

HÉROS – LA MAUVAISE ÉDUCATION – THE AVIATOR – ETERNAL SUNSHINE OF THE SPOTLESS MIND – GOOD BYE LENIN! – TEAM AMERICA: WORLD POLICE – COLLATERAL – CE QU'IL RESTE DE NOUS – CARNETS DE VOYAGE – COMME UNE IMAGE

FLASH-BACK LE SPECTATEUR FURIEUX

GROS PLAN GAEL GARCÍA BERNAL

2005

BROKEBACK MOUNTAIN – SARABAND – DE BATTRE MON CŒUR S'EST ARRÊTÉ – C.R.A.Z.Y. – THE CONSTANT GARDENER – 2046 – LA NEUVAINÉ – MILLION DOLLAR BABY – ROIS ET REINE – HORLOGE BIOLOGIQUE

FLASH-BACK LA BELLE ANNÉE

GROS PLAN MARC-ANDRÉ GRONDIN

2006

BABEL – LE TEMPS QUI RESTE – THE QUEEN – UNITED 93 – SOPHIE SCHOLL – LES DERNIERS JOURS – GABRIELLE – LITTLE CHILDREN – VOLVER – CACHÉ – BORAT

FLASH-BACK UN CINÉASTE EMBLÉMATIQUE

GROS PLAN JEAN DUJARDIN

2007

LA VIE DES AUTRES – NO COUNTRY FOR OLD MEN – 4 MOIS, 3 SEMAINES ET 2 JOURS – I'M NOT THERE – LUST, CAUTION – AWAY FROM HER – ATONEMENT – THE BOURNE ULTIMATUM – LADY CHATTERLEY – BREAKING AND ENTERING

FLASH-BACK DE NOUVEAUX NOMS

GROS PLAN FABRICE LUCHINI

2008

LA GRAINE ET LE MULET – TOUT EST PARFAIT – WALTZ WITH BASHIR – MILK – DE L'AUTRE CÔTÉ – UN CONTE DE NOËL – THE CURIOUS CASE OF BENJAMIN BUTTON – LES TÉMOINS – THE DARK KNIGHT – LES CHANSONS D'AMOUR

FLASH-BACK AH! LES CHANSONS...

GROS PLAN MARION COTILLARD

2009

UP IN THE AIR – HOMMES A LOUER – TWO LOVERS – ANTICHRIST – POLYTECHNIQUE – INGLOURIOUS BASTERDS – ENTRE LES MURS – LES PLAGES D'AGNÈS – ÉTREINTES BRISÉES – NINE

FLASH-BACK L'ANNÉE « SANS »

GROS PLAN XAVIER DOLAN

2010

UN PROPHÈTE – LE RUBAN BLANC – DES HOMMES ET DES DIEUX – INCEPTION – CARLOS – POTICHE – BIUTIFUL – PERSÉCUTION – ANIMAL KINGDOM – INCENDIES

FLASH-BACK LA FILIÈRE HANEKE – AUDIARD

GROS PLAN MARIE-JOSÉE CROZE

2011

POLISSE – SHAME – LA GUERRE EST DÉCLARÉE – THE DESCENDANTS – UNE SÉPARATION – MONSIEUR LAZHAR – HUGO – LE NOM DES GENS – THE ARTIST – LA PEAU QUE J'HABITE

FLASH-BACK CROIRE AU DESTIN

GROS PLAN LARS VON TRIER

2012

DE ROUILLE ET D'OS – AMOUR – THE MASTER – BULLHEAD – BEASTS OF THE SOUTHERN WILD – TOUT CE QUE TU POSSÈDES – REBELLE – LE CHEVAL DE TURIN – SKYFALL – LES BIEN-AIMÉS

FLASH-BACK UN GRAND TRIO EN TÊTE

GROS PLAN KIM NGUYEN

2013

LA VIE D'ADÈLE – CHAPITRES 1 ET 2 – 12 YEARS A SLAVE – THE WOLF OF WALL STREET – INSIDE LLEWYN DAVIS – DANS LA MAISON – VIC + FLO ONT VU UN OURS – UNE JEUNE FILLE – PRISONERS – LE MÉTÉORE – DALLAS BUYERS CLUB

FLASH-BACK LE QUÉBEC À HOLLYWOOD

GROS PLAN JEAN-MARC VALLÉE

2014

BIRDMAN – BOYHOOD – MOMMY – ONLY LOVERS LEFT ALIVE – NIGHTCRAWLER – TU DORS NICOLE – THE GRAND BUDAPEST HOTEL – WHIPLASH – 9 MOIS FERME – GERONTOPHILIA

FLASH-BACK LA CONSÉCRATION

GROS PLAN PHILIPPE FALARDEAU

2015

LE FILS DE SAUL – TIMBUKTU – STEVE JOBS – CAROL – CHORUS – FORCE MAJEURE – RELATOS SALVAJES – SPOTLIGHT – FÉLIX ET MEIRA – BRIDGE OF SPIES

FLASH-BACK DEUX NOUVEAUX NOMS, DEUX CHOCS

GROS PLAN SUZANNE CLÉMENT

2016

MOONLIGHT – TONI ERDMANN – ELLE – MANCHESTER BY THE SEA – LA LA LAND – ARRIVAL – JUSTE LA FIN DU MONDE – RÉPARER LES VIVANTS – AMERICAN HONEY – FUOCOAMMARE, PAR-DELÀ LAMPEDUSA

FLASH-BACK L'ONDE DE CHOC

GROS PLAN DENIS VILLENEUVE

2017

CALL ME BY YOUR NAME – DUNKIRK – BLADE RUNNER 2049 – VISAGES VILLAGES – FRANTZ – THREE BILLBOARDS OUTSIDE EBBING, MISSOURI – 120 BATTEMENTS PAR MINUTE – THE SQUARE – LES AFFAMÉS – MA VIE DE COURGETTE

FLASH-BACK WEINSTEIN, NETFLIX, L'AVANT ET L'APRÈS...

GROS PLAN TIMOTHÉE CHALAMET

ÉPILOGUE



Préface

D'un seul clic, retrouver les films de notre vie, ceux qui nous ont ouvert des portes insoupçonnées, nous ont procuré des plaisirs insoupçonnables et ont fait de nous, souvent à notre insu, parfois à notre corps défendant, les humains que nous sommes devenus.

C'est un peu ce que propose Marc-André Lussier avec cette compilation d'émotions récentes ou anciennes qui, un peu à la manière des *Anciennes odeurs*, de Michel Tremblay, nous rappellent des souvenirs inoubliables que la mémoire, cette oublieuse, n'a quelquefois pas retenus.

Les critiques de cinéma sont parfois les assassins du plaisir. Ou, *a contrario*, d'essentiels passeurs. Si l'on se fie à notre instinct, le tri entre eux se fait tout naturellement. Un peu de la même manière qu'un critique passionné retrouve le fil de ses anciennes amours à travers l'amoncellement d'informations qui, plutôt que de l'accabler, l'éclairent.

Mais pour arriver à ce résultat, il faut absolument posséder le mot de passe. Ou plutôt les mots de passe : les notes accumulées année après année, au fil des visionnements, des éblouissements et des déceptions.

J'avoue que ce patient et passionné travail d'archiviste n'est pas ma tasse de thé. D'où mon admiration très vive pour qui s'y consacre. Marc-André, avec une constance et une patience très grandes, note, depuis toujours ou presque, à vif, les impressions, les sentiments que les films qu'il voit lui inspirent. Ce qui lui permet aujourd'hui d'avoir les idées claires au moment d'en faire le tri.

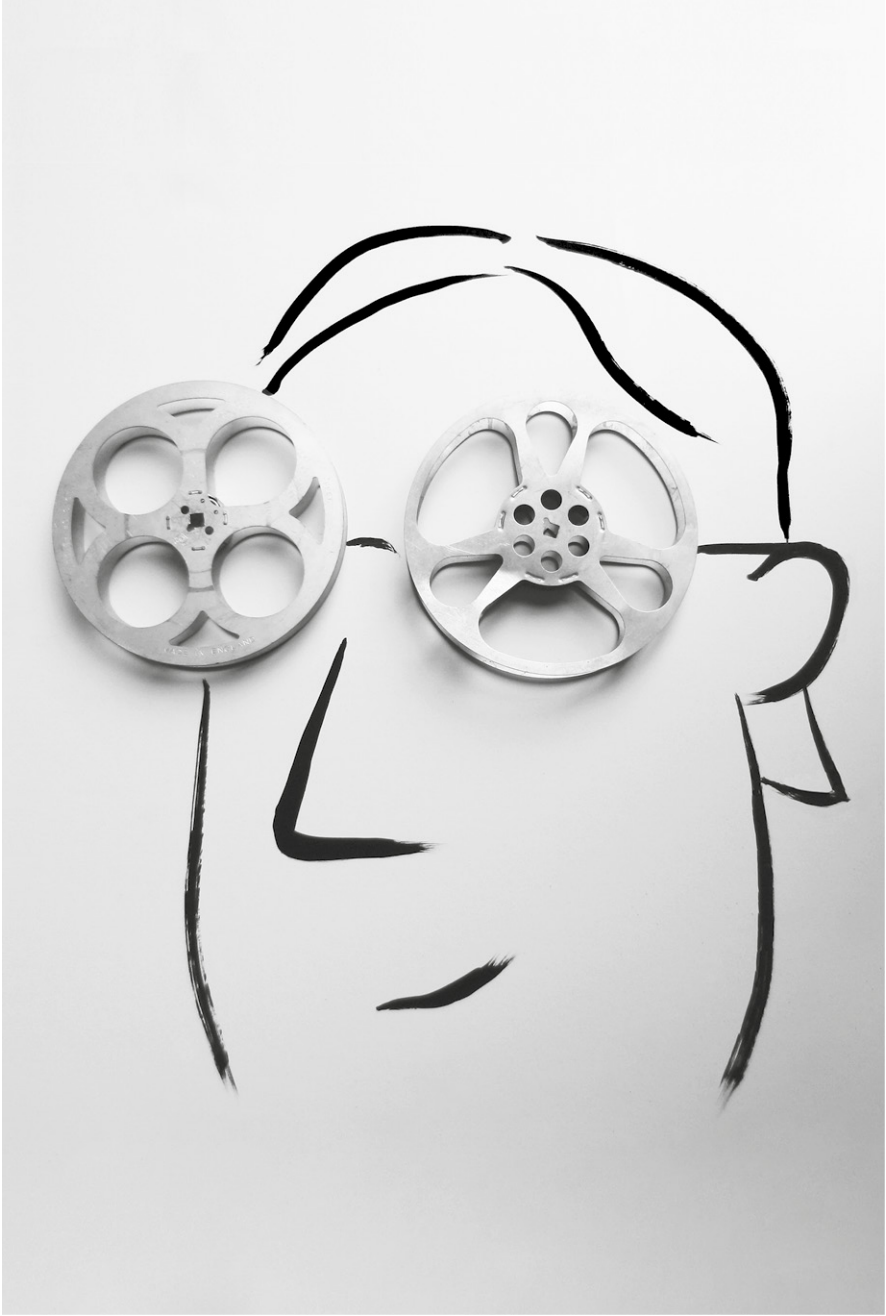
Les chefs-d'œuvres ne courent pas les rues, on le sait. Et, à travers la jungle cinématographique où les supernavets font concurrence aux supernavets, jeter un œil sur ce qui a été fait de meilleur récemment, ou hier, ou avant-hier, est utile. Et surtout rassurant...

En terminant, un mot sur la place qu'occupe aujourd'hui Marc-André Lussier dans l'univers de plus en plus dépeuplé de la critique. Autrefois, il y a vraiment longtemps, cet univers avait ses stars. En Amérique, la très

exigeante Pauline Kael ; en France, le très exigeant Jean-Louis Bory. Des critiques remarquables, allumés, souvent sévères et toujours éclairants.

Mais ces stars écrivaient pour leurs fans. Marc-André, lui, s'adresse aux lecteurs de *La Presse*. Avec intelligence, sans snobisme, sans parti pris, sans méchanceté, avec toujours l'évidente envie d'informer et d'éclairer. Et surtout de faire partager par tout le monde le plus grand amour de sa vie.

René Homier-Roy



Avant-propos

Cette lecture paraîtra peut-être déjà familière à certains d'entre vous. En 2013, j'ai en effet publié un livre regroupant les listes de mes 10 films favoris, dressées chaque année depuis 1983. L'ouvrage est presque né par accident, quand j'ai retrouvé par hasard de très vieux cahiers dans lesquels j'avais rédigé des notes sur tous les films que j'avais vus, à une époque où j'étais en train de nourrir ma culture cinématographique. C'était avant même d'en faire mon métier.

Il se trouve que des lecteurs se sont pris d'affection pour ce bouquin. Certains en ont même fait leur petit livre de chevet, histoire de se rappeler parfois des œuvres oubliées, ou tout simplement pour avoir, à portée de main, des suggestions de films à voir, et pas forcément les plus récents.

Voici aujourd'hui une nouvelle version, enrichie de 50 titres, mais aussi de quelques portraits inédits. Des textes ont été mis à jour afin de mieux refléter l'actualité de certaines personnalités, et des analyses ont également été remises en contexte.

On me demande souvent si mon avis à propos d'un film peut changer au fil des années, à la faveur de visionnements subséquents. La réponse ? Très rarement. En me prêtant à cet exercice de façon franche, en restant absolument fidèle aux listes et aux notes (aucun titre mineur, ou tombé dans l'oubli, n'a été supprimé d'une liste pour être remplacé par un autre, plus « fréquentable »), j'ai constaté que toutes les œuvres retenues dans ces listes depuis plus de trois décennies correspondent toujours à ce que j'aime du cinéma, à quelques exceptions près. Bien entendu, les positions attribuées pourraient parfois être discutées, mais je reverrais tous ces longs métrages avec grand plaisir.

Cela dit, vous constaterez quand même, au gré de cette lecture, que certains films vieillissent plus mal que d'autres, ou que certains titres (peu, quand même !) figurant sur des palmarès plus anciens ont été complètement effacés de ma mémoire !

Il n'en reste pas moins que la première impression, plus instinctive

qu'analytique, est souvent bien aiguillée. Par acquis de conscience, il m'est souvent arrivé de revoir certains films, visionnés une première fois dans un contexte plus particulier (notamment dans les festivals), pour m'apercevoir que mon instinct m'avait très rarement trompé.

Le livre que vous tenez entre les mains n'est pas un ouvrage théorique sur le cinéma et n'a pas la prétention de livrer la liste définitive des meilleurs longs métrages des dernières décennies. Il ne s'agit pas non plus d'un essai sur la pensée critique. À cet égard, force est de constater que la profession, dans sa nature même, a beaucoup changé. Dans les grands médias, la place dévolue aux critiques de films a rétréci comme peau de chagrin et s'est progressivement transformée en guide d'achat pour le consommateur. D'où l'incontournable système d'étoiles et de notes auquel, entre vous et moi, j'ai toujours eu du mal à souscrire.

Ce recueil résulte plutôt d'un exercice ludique – et totalement subjectif – qui, je l'espère, ramènera à votre mémoire de beaux souvenirs cinématographiques. Peut-être même vous donnera-t-il l'envie de découvrir certains films ou d'en revoir d'autres.

Je vous invite donc à partager avec moi mon amour du cinéma, qui dure encore et toujours. Ce faisant, vous aurez aussi l'occasion d'entrer dans les coulisses d'un métier qui me passionne toujours autant.

Bonne lecture et bon cinéma !

Marc-André Lussier

1983

1

L'HOMME BLESSÉ

Patrice Chéreau (France)

Avec Jean-Hugues Anglade, Vittorio Mezzogiorno et Claude Berri

Poussé à commettre un acte violent sur un inconnu, un adolescent s'éprend de l'homme qui l'a incité à poser ce geste.

Une histoire de fascination et de grande passion, traversée de scènes troublantes. Écrit par Patrice Chéreau et l'écrivain Hervé Guibert, le scénario explore de nombreuses zones d'ombres et fait aussi écho au désarroi de l'adolescence. Le souvenir de ce drame ne s'effacera pas de sitôt. En prime, une vraie révélation : Jean-Hugues Anglade.

23 août 1983

2

THE BIG CHILL (Les copains d'abord)

Lawrence Kasdan (États-Unis)

Avec Glenn Close, William Hurt et Kevin Kline

Les membres d'un groupe d'amis d'université se retrouvent des années plus tard, après le suicide d'un des leurs.

Brillant d'intelligence, d'humour et d'émotion. Les personnages sont bien dessinés, les dialogues sont savoureux et la distribution d'ensemble est superbe. Mentions spéciales à Kevin Kline et Glenn Close, ainsi qu'à William Hurt, touchant dans le rôle d'un vétéran de la guerre du Vietnam, meilleur ami de celui dont on pleure la disparition.

9 octobre 1983

3

LA LUNE DANS LE CANIVEAU

Jean-Jacques Beineix (France)

Avec Gérard Depardieu, Nastassja Kinski et Victoria Abril

Un *docker* jure de venger la mort de sa sœur, qui s'est suicidée après avoir été violée dans une impasse.

Beineix a été traîné dans la boue au Festival de Cannes, et j'avoue mal

comprendre. Le pari de cette adaptation d'un roman noir de David Goodis est principalement esthétique, il est vrai, mais quand même, quelles images exceptionnelles ! Le parti-pris du romantisme exacerbé est fort bien tenu ici. Et le trio Kinski – Depardieu – Abril fonctionne très bien. Il nous vaut même quelques scènes dignes d'une anthologie.

25 août 1983

4

MERRY CHRISTMAS MR. LAWRENCE (Furyo)

Nagisa Oshima (Japon)

Avec David Bowie, Ryuichi Sakamoto et Takeshi Kitano

Prisonnier des Japonais à Java en 1942, un militaire rebelle soulève l'ire d'un jeune capitaine, atteint intimement par les provocations du soldat anglais.

La rumeur venue de Cannes est fondée : ce drame de guerre est remarquable, d'autant qu'il a cette particularité de faire écho à un point de vue plus intime. Mis en scène de façon rigoureuse, le film se distingue grâce à ses deux rock stars, David Bowie et Ryuichi Sakamoto, sans oublier l'extraordinaire trame musicale que Sakamoto a composée pour l'occasion.

23 août 1983

5

TOOTSIE

Sydney Pollack (États-Unis)

Avec Dustin Hoffman, Jessica Lange et Teri Garr

Un acteur au chômage décroche un rôle important dans un téléroman en se faisant passer pour une actrice, à l'insu de tout le monde.

Avec *The Way We Were*, *Tootsie* constitue sans doute l'une des plus belles réussites de Sydney Pollack. Ce qui n'aurait pu être qu'une comédie simplette entièrement centrée sur une performance d'acteur devient, grâce à Pollack et au jeu de Dustin Hoffman, un film émouvant sur l'identité sexuelle.

10 janvier 1983

6

EN HAUT DES MARCHES

Paul Vecchiali (France)

Avec Danielle Darrieux, Hélène Surgère et Micheline Presle

Dix-huit ans après la Seconde Guerre mondiale, une femme revient dans la ville qu'elle a été forcée de fuir après l'assassinat de son mari, un ancien pétainiste.

Inspiré par sa mère, Vecchiali brosse ici un portrait tendre et sensible d'une femme, « complice » d'un homme qui s'est placé du mauvais côté de l'histoire. Ce faisant, le cinéaste aborde un sujet tabou, celui du régime de Vichy et des règlements de comptes qui ont suivi la Libération. Dans ce drame qui s'engouffre volontairement dans des zones plus floues, Danielle Darrieux est magnifique.

3 décembre 1983

7

DANTON

Andrzej Wajda (France/Pologne)

Avec Gérard Depardieu, Wojciech Pszoniak et Patrice Chéreau

Inquiet de la nouvelle orientation qu'emprunte la révolution en 1793, Danton affronte son ancien compagnon de lutte, Robespierre.

Oui, la postsynchro est parfois un peu gênante – des acteurs jouent en français ; d'autres, en polonais –, mais Wajda nous propose un film à caractère historique captivant, porté par une interprétation inspirée de Gérard Depardieu. Dans le rôle de Danton, il est tout simplement magistral.

26 août 1983

8

SOPHIE'S CHOICE (Le choix de Sophie)

Alan J. Pakula (États-Unis)

Avec Meryl Streep, Kevin Kline et Peter MacNicol

À New York, quelques années après la Seconde Guerre mondiale, un écrivain se lie d'amitié avec Sophie, survivante polonaise des camps nazis, et l'amant de cette dernière, un intellectuel juif.

Adaptation éblouissante du roman de William Styron, magnifiée par la composition sidérante de Meryl Streep. Entourée de Kevin Kline (brillant)

et de Peter MacNicol (très bien aussi), l'actrice met ici son talent au service d'une histoire forte et déchirante. Soulignons le travail admirable de Nestor Almendros à la direction photo.

4 février 1983

9

HÉCATE

Daniel Schmid (Suisse)

Avec Bernard Giraudeau, Lauren Hutton et Jean Bouise

En 1942, en Afrique du Nord, un jeune ambassadeur tombe éperdument amoureux d'une femme qui ne cesse de lui échapper.

Ce film fut en général très mal accueilli, mais j'ai été personnellement touché par l'adaptation qu'a fait Pascal Jardin du roman de Paul Morand, tout autant que par le jeu sensible des interprètes, Bernard Giraudeau en tête. Une réplique – livrée par Jean Bouise – passera sans doute à l'histoire : « Quel âge avez-vous ? 50 ans ? Quel désastre ! »

22 mai 1983

10

THE HUNGER (Les prédateurs)

Tony Scott (Royaume-Uni/États-Unis)

Avec Catherine Deneuve, David Bowie et Susan Sarandon

À New York, une femme vampire sollicite l'aide d'une spécialiste afin de tenter d'arrêter le processus de vieillissement accéléré de son compagnon.

Catherine Deneuve, au sommet de sa beauté, en vampire éternelle dans un film où le souci esthétique prime pratiquement sur tout le reste. Pour un admirateur, la voir dans un film aussi gonflé constitue forcément une joie. En compagnie de David Bowie et Susan Sarandon, elle joue à fond de son image mythique, et l'on ne demande pas mieux.

15 mai 1983

Flash-back

UN CONSTAT

En 1983, je dressais la liste de mes 10 films favoris de l'année pour la toute première fois. Pour le simple plaisir de la chose. Quand, un jour, j'ai retrouvé cette vieille liste (en faisant du ménage dans mes archives), je n'ai pu faire autrement que de constater à quel point le Festival des films du monde de Montréal (FFM) occupait un espace très important dans la vie des cinéphiles montréalais à cette époque. Quatre des dix titres retenus dans ce palmarès ont amorcé leur carrière nord-américaine au FFM après avoir été lancés au Festival de Cannes quelques mois plus tôt. Un autre fut même présenté au festival de Serge Losique en primeur mondiale. En ces temps bénis, le FFM parvenait à attirer plusieurs productions de prestige dans son volet compétitif. *Danton* avait d'ailleurs valu à Gérard Depardieu le prix d'interprétation masculine, le premier de ses lauriers internationaux. On retrouvait aussi dans la programmation « hors concours » de l'événement la vaste majorité des films déjà présentés en compétition dans d'autres grands festivals. Comme tout cela a bien changé depuis !

Il est d'ailleurs assez ironique de retrouver dans cette liste le film qui, d'une certaine façon, a provoqué le déclin du Festival des films du monde. En 1983, le studio Columbia a couru un risque en utilisant le *Festival of Festivals* de Toronto (c'était son nom à l'époque), un festival non compétitif né un an avant le FFM, comme rampe de lancement pour un « petit » film dont la mise en marché s'annonçait quelque peu difficile. La carrière de *The Big Chill*, premier film à faire directement écho aux désillusions de la génération des baby-boomers, a commencé dans la Ville reine (où il a reçu le prix du public) pour ensuite se poursuivre glorieusement jusqu'aux Oscars. Le sort du FFM en fut presque jeté à ce moment-là. Et sa chute, inéluctable. La stratégie s'étant révélée payante pour Columbia, les grands studios américains ont progressivement choisi le festival de Toronto pour lancer leurs poulains susceptibles de se distinguer pendant la saison des récompenses. Du coup, ils ont entraîné à leur suite tous les intervenants du

cinéma mondial. La direction du FFM n'a visiblement pas pris la menace au sérieux pendant qu'il était encore temps. Dès les années 90, la partie était perdue.

L'homme blessé m'a initié à l'œuvre de Patrice Chéreau, un artiste dont l'approche artistique m'a profondément touché. Cela tient sans doute à sa façon de toujours traquer la vérité des sentiments jusqu'au bout, sans faux-fuyants. C'est en tout cas ce qui m'avait bouleversé dans cette rencontre entre deux hommes dont l'un exerce un pouvoir malsain sur l'autre.

Par ailleurs, la plupart des titres aimés ont traversé l'épreuve du temps. Des films comme *Tootsie*, *Merry Christmas*, *Mr. Lawrence*, *Sophie's Choice* ou *Danton* tiennent encore très bien la route.

Encore aujourd'hui, je persiste à croire que *La lune dans le caniveau* n'a jamais été reconnu à sa juste valeur. *En haut des marches*, réalisé par un cinéaste peu connu en dehors des cercles de cinéphiles, est pratiquement tombé dans l'oubli. Revu récemment, ce film rare (disponible en DVD depuis peu en France) reste très beau, d'autant qu'il donne l'occasion à Danielle Darrieux d'offrir l'une de ses plus belles compositions.

L'année 1983 fut un grand millésime pour David Bowie. Non seulement a-t-il obtenu son plus grand succès populaire sur disque cette année-là grâce à l'album *Let's Dance*, mais il fut aussi la vedette de deux films très en vue, on ne peut plus différents, et tous deux lancés au Festival de Cannes. *Merry Christmas*, *Mr. Lawrence*, dans lequel un dénommé Takeshi Kitano fut révélé, affiche une plus grande ambition sur le plan artistique, mais je prends toujours plaisir à revoir *The Hunger*, un film généralement très décrié à l'époque. Au début des années 80, il était de bon ton de dénoncer haut et fort les cinéastes venus d'une autre forme de réalisation – c'était le cas du regretté Tony Scott – qui « contaminaient » le cinéma avec leur esthétisme inspiré de la publicité et du vidéoclip.

Gros plan

FRANÇOIS TRUFFAUT

L'homme qui m'a fait aimer le cinéma

En 1983, François Truffaut signait *Vivement dimanche*, film qui devait malheureusement être son dernier. Voici une chronique écrite à l'occasion du 25^e anniversaire de sa mort :

« Il pleuvait à boire debout. Une fraîcheur d'automne à vous transpercer l'âme et le corps. Alors qu'en ce mercredi de fin d'octobre Paris s'anime sur la place de Clichy, le cimetière de Montmartre, tout juste à côté, reste tristement désert. Même si je fréquente rarement ce genre d'endroits, j'ai ressenti le besoin de m'y rendre aujourd'hui. Pour honorer une dette de reconnaissance.

« J'arpente, tout fin seul, quelques avenues entre les mausolées pour me rendre à la 21^e division. Je cherche. Ne trouve rien. Je me rends trop loin. La pluie s'intensifie. Je reviens sur mes pas en observant attentivement chacune des marques. La pierre tombale, noire, est bien là, un peu en retrait, étendue sobrement sur le sol avec, pour unique inscription, "François Truffaut, 1932–1984". Je m'approche.

« Sur le rebord de la pierre rectangulaire, quelques plantes discrètes, une photo détrempée de Jeanne Moreau à la garçonne (tirée de *Jules et Jim*) et quelques titres de transport déposés sous de petites roches. Ces billets doivent encore être valides pour le dernier métro, j'imagine...

« En ce jour où l'on commémore le 25^e anniversaire de la mort prématurée du cinéaste, je n'ai pas croisé le fantôme d'Antoine Doinel ni le regard de celles – elles en furent toutes éperdument amoureuses – qui ont tant aimé cet homme qui aimait les femmes. "Les jambes des femmes sont des compas qui arpentent le globe terrestre en tous sens, lui donnant son équilibre et son harmonie", faisait-il dire à Charles Denner dans *L'homme qui aimait les femmes*.

« Quand Truffaut est mort du cancer le 21 octobre 1984 à l'âge de 52 ans (52 ans ! Vous vous rendez compte ?), j'en fus touché personnellement. Alors jeune cinéphile, j'avais carrément l'impression d'avoir perdu un proche.

« À Truffaut, je dois pratiquement mon amour du cinéma. J'ai aimé ses films, bien sûr. Des *400 coups* jusqu'à *Vivement dimanche* avec, au fil du parcours, quelques œuvres fétiches : toutes celles du cycle Doinel, et *Tirez sur le pianiste*, *Jules et Jim*, *L'enfant sauvage*, *La nuit américaine*, *L'histoire d'Adèle H.*, *Le dernier métro*, *La femme d'à côté*... "Ce sont les trois premiers films d'un cinéaste qui sont toujours les plus intéressants, affirmait-il pourtant. Après, on parle plutôt d'une carrière !"

« J'ai aussi aimé l'homme. On ne pouvait d'ailleurs pas le dissocier de ses films tellement les deux étaient intimement liés. La vie entière de Truffaut fut vouée au cinéma. "Ce que j'ai toujours aimé chez Renoir et Hitchcock, c'est un de leurs points communs d'être deux artistes qui préféraient leur travail à leur propre personne", a-t-il déjà déclaré dans une interview publiée dans les *Cahiers*.

« Entendre Truffaut parler de cinéma avec l'éloquence, la passion, l'intelligence qui le caractérisaient était par ailleurs un pur bonheur. Brillant polémiste, debout sur la ligne de front, ce grand timide était de tous les combats, fort de ses convictions et de sa manière de les exprimer. Truffaut a lancé la Nouvelle vague en réaction contre cette "certaine tendance du cinéma français". Cinq ans avant la sortie des *400 coups*, six avant celle d'*À bout de souffle* de Godard (dont il a coécrit le scénario), il avait rédigé cet article fameux dans lequel il dénonçait la tradition de la "qualité française" de l'après-guerre et les limites d'un cinéma qui s'embourgeoise.

« Je ne sais à quoi ressemblerait le cinéma de Truffaut dans le contexte actuel. Avec sa société, les Films du Carrosse, parions que le cinéaste serait parvenu à rester libre de ses choix. Comme le sont toujours aujourd'hui ses collègues de l'époque, notamment Rohmer et Rivette *. "Je suis un cinéaste français qui a 30 films à tourner au cours des années à venir, écrivait Truffaut dans le journal de tournage de *Fahrenheit 451* (1966). Certains réussiront, d'autres pas. Cela m'est presque égal pourvu que je puisse les faire."

« Le compteur s'est malheureusement arrêté à 21. Vingt et un longs métrages qui, encore aujourd'hui, vivent précieusement dans le cœur de bien des cinéphiles en général, et dans le mien en particulier. De tous les témoignages recueillis au lendemain de la mort du bien-aimé, je retiens celui du cinéaste Pascal Kané (*Liberty Belle*) :

“Ce qui me frappe le plus, au-delà de la tristesse, c'est que cette disparition précipite les choses : il n'y aura peut-être plus d'hommes complets du cinéma. Truffaut est peut-être le dernier à l'avoir été, pleinement et sereinement. Qui d'autre, dorénavant, saura comme lui mener de front plusieurs histoires d'amour avec le cinéma, toutes faites d'intelligence du spectacle, d'attention à l'autre, d'exigences personnelles, de justesse d'évaluation, et de ce qu'il faut de piété. Nous serons, un peu plus encore qu'avant, voués aux jeunes génies qui ne durent pas, aux obsédés de l'image de marque, aux événements médiatiques bidon, aux engouements suspects, lesquels ne rejoignent que rarement, comme nous le savons, les quelques véritables trajectoires transcendantes que nous connaissons.”

« Toujours seul sous la pluie battante, je suis perdu depuis 30 minutes dans mes souvenirs de cinéma, l'œil un peu embué. Avec une envie de dire à François, même 25 années plus tard, un simple merci. Pour tout. »

La Presse, 23 octobre 2009

À l'occasion du 50^e anniversaire de Mai 68, on a beaucoup parlé de François Truffaut, étant donné qu'il était, avec Jean-Luc Godard, à la tête du mouvement d'appui aux contestations, lequel a forcé le Festival de Cannes à interrompre ses activités cette année-là. On regrette d'autant plus son absence.

* Éric Rohmer est mort le 11 janvier 2010 et Jacques Rivette, le 29 janvier 2016.

1984

1

À NOS AMOURS

Maurice Pialat (France)

Avec Sandrine Bonnaire, Maurice Pialat et Pierre-Loup Rajot

Une adolescente multiplie les aventures amoureuses et découvre avec lucidité et amertume le rapport qu'elle entretient avec les hommes.

Dès le premier plan, montrant une jeune femme face à la mer alors que se fait entendre un air de Purcell chanté par Klaus Nomi, on sait que nous aurons droit à un film grave, beau et émouvant. Traversé de véritables moments de grâce, *À nos amours* doit beaucoup à Sandrine Bonnaire, une nouvelle venue stupéfiante qui affiche ici une maturité peu commune pour ses 16 ans. Un film puissant.

5 avril 1984

2

ONCE UPON A TIME IN AMERICA (Il était une fois en Amérique)

Sergio Leone (Italie/États-Unis)

Avec Robert De Niro, James Woods et Elizabeth McGovern

Les chemins de deux truands juifs, liés par un pacte d'amitié depuis l'enfance, se séparent...

Bien entendu, une durée de 3 heures 40 minutes peut faire peur. Pourtant, à l'arrivée, on regrette presque que Leone ait fait si court ! Ayant structuré ce récit complexe de façon géniale (tout s'imbrique parfaitement au fil de retours en arrière savamment orchestrés), le maître italien nous offre ici une œuvre à la hauteur de ses ambitions et de sa réputation, que l'on prendra assurément plaisir à revoir.

9 août 1984

3

AMADEUS

Miloš Forman (États-Unis)

Avec Tom Hulce, F. Murray Abraham et Elizabeth Berridge

En 1781, Antonio Salieri, le compositeur officiel de la cour d'Autriche,

tente d'évincer un surdoué arrogant dont il admire le génie musical, un dénommé Wolfgang Amadeus Mozart...

Miloš Forman a magistralement adapté pour le cinéma la pièce de Peter Shaffer. Il aura en outre eu du flair en faisant appel à deux acteurs pratiquement inconnus pour interpréter les deux rôles principaux. Comme toujours, sa réalisation est d'une rigueur et d'une beauté saisissantes. Forman parvient même à faire croire au spectateur que la musique de Mozart est en train d'être créée sous ses yeux. C'est un exploit.

28 octobre 1984

4

LOVE STREAMS (Torrents d'amour)

John Cassavetes (États-Unis)

Avec Gena Rowlands, John Cassavetes et Diahnne Abbott

Traversant une crise, un frère et une sœur, épris d'un amour inébranlable l'un pour l'autre, se retrouvent.

Le nouveau Cassavetes est un peu déroutant au départ, car les histoires mises de l'avant ne semblent pas avoir de liens apparents entre elles. Ce n'est qu'au milieu du film que tout se précise, alors que les deux héros, complètement cinglés et attachants, se rencontrent enfin. Inutile de dire que Gena Rowlands et John Cassavetes sont épatants.

20 août 1984

5

THE COTTON CLUB (Cotton Club)

Francis Ford Coppola (États-Unis)

Avec Richard Gere, Gregory Hines et Diane Lane

En 1919, à New York, un danseur noir et un trompettiste blanc sont emportés dans une tourmente où l'amour et l'ambition se jouent au rythme des claquettes, du jazz et... des mitraillettes.

Pour bien apprécier *The Cotton Club*, il faut d'abord et avant tout prendre ce film comme un spectacle. À cet égard, Francis Ford Coppola a merveilleusement gagné son pari. D'ailleurs, le film musical l'emporte ici sur le film de gangster. Le cinéaste a ainsi emprunté une approche différente de celle prise avec *The Godfather*. On le lui reprochera sans

doute...

20 décembre 1984

6

LA FEMME PUBLIQUE

Andrzej Zulawski (France)

Avec Valérie Kaprisky, Francis Huster et Lambert Wilson

Une jeune actrice inexpérimentée a du mal à discerner la fiction de la réalité.

On ressent une œuvre comme *La femme publique* plus qu'on ne la comprend. Zulawski propose ici un film fou, parfois hystérique, aussi dérangentant que séduisant. C'est en outre grâce à la performance de Valérie Kaprisky que l'émotion du film passe. Dans cet immense délire, qui défie parfois toute analyse, elle sortira grandie d'une composition où elle donne l'impression de se brûler les ailes...

26 août 1984

7

PARIS, TEXAS

Wim Wenders (Allemagne/France)

Avec Nastassja Kinski, Harry Dean Stanton et Dean Stockwell

Après quatre années d'errance, un homme part avec son fils à la recherche de la mère de ce dernier.

Un film remarquable. Il y a d'abord la photographie admirable de Robby Müller, avec des plans inusités, d'une beauté exceptionnelle. Il y a ce récit dépouillé (scénario de Sam Shepard), qui fait écho au parcours d'un homme qui s'est emmuré dans le silence de sa douleur. Il y a la musique très planante de Ry Cooder. Et des interprètes vibrants, à commencer par Harry Dean Stanton, qui trouve sans doute ici le rôle de sa carrière. Wenders n'a pas volé sa Palme d'or.

19 août 1984

8

FEMMES DE PERSONNE

Christopher Frank (France)

Avec Marthe Keller, Caroline Cellier et Fanny Contençon

Travaillant dans un même établissement, trois femmes vivent différentes situations.

Un portrait crédible et touchant de trois femmes de notre époque, brossé avec délicatesse et authenticité. Christopher Frank a su réunir une distribution étincelante (Philippe Léotard et Patrick Chesnais en font aussi partie), dans laquelle se distingue particulièrement Caroline Cellier. Cette dernière est pour le moins convaincante dans la peau d'une femme au tempérament de feu.

22 août 1984

9

FORT SAGANNE

Alain Corneau (France)

Avec Gérard Depardieu, Philippe Noiret et Catherine Deneuve

Déçu par la politique française après s'être couvert de gloire au Sahara en 1911, un lieutenant retourne dans le désert...

Contrairement à bien des critiques (le film a été plutôt mal accueilli à Cannes), j'ai été séduit par cette production ambitieuse, signée Alain Corneau. Cette histoire de désert au temps des colonies est jalonnée d'élans romanesques magnifiques. Depardieu, tout en puissance et en fragilité, donne à Charles Saganne une magnifique humanité. Face à lui, Noiret nous rappelle à quel point il évolue dans une classe à part.

26 août 1984

10

STARMAN

John Carpenter (États-Unis)

Avec Jeff Bridges, Karen Allen et Charles Martin Smith

Poursuivi par l'armée, un extraterrestre se réfugie chez une jeune veuve et prend l'apparence de son défunt mari.

Je n'en attendais strictement rien. Or, quelle ne fut pas ma surprise de découvrir un petit film qui allie science-fiction et histoire romantique avec, ma foi, beaucoup de charme. Les bons sentiments occupent évidemment le haut du pavé dans ce film qui pourrait ressembler à une version d'*E. T.* revue et corrigée, mais quand la recette fonctionne, pourquoi pas ?

15 décembre 1984

Flash-back

L'ANNÉE DES GRANDES FRESQUES

J'avais déjà vu quelques films de Maurice Pialat avant *À nos amours*, mais jamais n'avais-je encore été sonné par l'un d'eux de cette façon. Cette position au sommet du palmarès traduit sans doute l'ampleur du choc ressenti à l'époque. Pialat faisait partie de ces cinéastes qui traquent l'émotion dans ce qu'elle a de plus intime, de plus douloureux.

Cela dit, l'année cinéma 1984 fut surtout marquée par de grandes fresques, particulièrement celle réalisée par Sergio Leone en guise de testament cinématographique. *Once Upon a Time in America*, dont une partie fut tournée à Montréal, avait d'abord été présenté au public nord-américain dans une version tronquée de 139 minutes. Fort heureusement, la version intégrale de 229 minutes fut aussi offerte au public québécois à l'époque.

Amadeus reste l'un des plus grands films de Miloš Forman. Le cinéaste d'origine tchèque, décédé en 2018, a fait l'unanimité en 1984, tant auprès de la critique que du public. *Amadeus* a d'ailleurs transformé en statuettes dorées huit des onze nominations qu'il avait recueillies aux Oscars. Le film a fait de Mozart un véritable phénomène culturel populaire cette année-là. Le chanteur pop Falco avait même surfé sur la vague avec le tube *Rock Me Amadeus* !

Le regretté Alain Corneau a, lui aussi, fait preuve d'ambition en portant à l'écran un roman de Louis Gardel. Son *Fort Saganne* n'a toutefois pas eu l'écho escompté. À cet égard, on peut également tracer un parallèle avec *The Cotton Club*. L'histoire du cinéma n'a pas retenu beaucoup de choses du film musical et historique de Francis Ford Coppola.

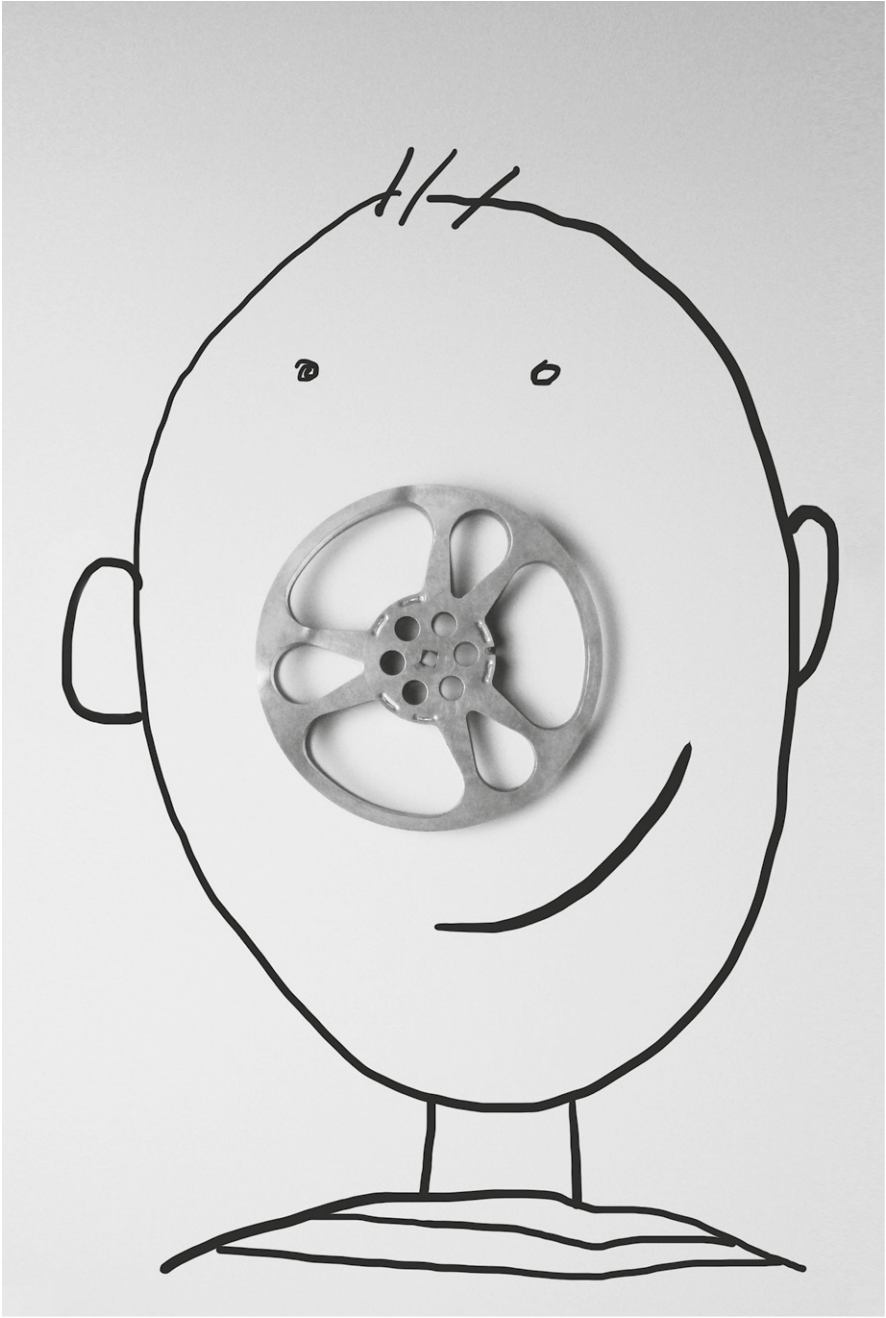
En revanche, Wim Wenders a élargi son public – jusque-là plutôt marginal – grâce à son magnifique *Paris, Texas*, lauréat de la Palme d'or du Festival de Cannes.

Une autre peinture du cinéma mondial a signé une œuvre remarquable en 1984 : John Cassavetes. *Love Streams*, son dernier film, était d'autant plus

réjouissant que nous avons en outre la chance de pouvoir apprécier son talent de comédien.

Les deux autres titres retenus dans cette liste sont plus surprenants. *Femmes de personne* était en phase avec l'époque. Christopher Frank, disparu lui aussi (décidément !), avait su dépeindre une galerie de personnages féminins forts, issus de l'une des premières générations de femmes à pouvoir véritablement revendiquer son indépendance. Ce film étant introuvable, je n'ai jamais pu le revoir depuis sa sortie.

Starman, qui jure un peu dans l'œuvre de John Carpenter, n'est pas passé à l'histoire du cinéma de science-fiction, mais ce film a quand même valu à Jeff Bridges une nomination aux Oscars dans la catégorie du meilleur acteur. Ses concurrents étaient les deux vedettes d'*Amadeus*, Tom Hulce et F. Murray Abraham, Sam Waterston pour *The Killing Fields* (je m'étonne de l'absence de cet excellent film de Roland Joffé sur cette liste), et Albert Finney (*Under the Volcano*). Salieri a finalement eu droit à sa revanche ce soir-là.



Gros plan

CATHERINE DENEUVE

L'icône absolue

C'en était devenu un *running gag*. À l'époque de l'émission *Projection spéciale*, un magazine cinéma que j'ai animé pendant huit années à CIBL-FM, je disais souvent aux auditeurs que le jour où j'aurais l'honneur de recevoir Catherine Deneuve en entrevue, je pourrais accrocher mon micro. Le miracle s'est produit plus tard, en 1999, quand, à titre de collaborateur à *La Presse*, j'ai enfin eu l'occasion de la rencontrer une première fois. J'ai d'ailleurs évoqué cette histoire dans une chronique :

« C'était au Festival de Toronto. Catherine Deneuve avait fait le voyage pour accompagner la présentation d'*Est-Ouest*, de Régis Wargnier. Une conférence de presse en compagnie des membres de l'équipe du film était prévue, mais aucune entrevue individuelle ne devait figurer à son programme.

« De Montréal, j'ai bien sûr beaucoup insisté auprès du distributeur – la rumeur de ma totale dévotion à l'actrice avait déjà fait le tour – afin qu'il essaie d'organiser quelque chose, ne serait-ce que 10 minutes d'entretien. Allez, soyez gentils. Un rien me suffira.

« À 22 heures, jour de l'arrivée de l'actrice dans la Ville reine, le téléphone sonne chez moi. Une relationniste m'annonce que mademoiselle Deneuve consent finalement à me recevoir tout de suite après la conférence de presse prévue le lendemain. Que j'aurai droit à 30 minutes avec elle. Et qu'il s'agit de l'unique entrevue qu'elle accordera seule à seul à un journaliste. Elle réclame aussi la plus grande discrétion. Si cela devait se savoir, cela risquerait de faire tout un *chiard* au sein de la confrérie. Ciel ! Direction 401.

« Dieu merci, j'ai gardé à peu près tous mes sens pendant les quelques heures qu'a duré ma mission. Catherine Deneuve fut d'abord souveraine lors de la conférence de presse, maîtrisant le jeu de façon parfaite. Au cours de l'interview qu'elle m'a accordée ensuite en donnant congé à son

entourage, l'actrice fut exactement comme je l'aime : impériale, un peu distante, élégante, avec cette façon d'en révéler un peu plus au simple détour d'un regard ou d'un sourire discret. Au bout de 15 minutes, elle a même enlevé ses verres fumés. L'échange fut professionnel mais pas chaleureux.

« Avec elle, pas de fausse complicité ni de faux-semblants. Elle m'aurait envoyé paître que je ne lui en aurais même pas tenu rigueur de toute façon. C'est justement ce que j'admire chez elle : cette façon de jouer de son statut d'icône, de mener sa barque comme elle l'entend en faisant fi des qu'en-dira-t-on, en toute liberté.¹ »

¹ *La Presse*, 21 décembre 2007

Depuis cet épisode, j'ai souvent eu l'occasion de recroiser l'actrice lors de conférences de presse dans les festivals, de rencontres de presse ou d'interviews collectives (des entrevues menées de front par quatre ou cinq journalistes). Visiblement, Catherine Deneuve fascine et intrigue à la fois. On me pose probablement plus de questions à propos d'elle que de n'importe qui d'autre. D'autant que la vedette de *Belle de jour* n'est jamais parvenue à se débarrasser de l'image de femme « froide » et mystérieuse qui lui colle à la peau depuis toujours.

Le fait est que Catherine Deneuve n'essaiera jamais de vous faire croire qu'une amitié est possible à la fin de l'entrevue. Elle n'est pas là pour cela. Les circonstances dans lesquelles se déroule la rencontre influent aussi beaucoup sur la qualité de l'entretien. Quand elle a reçu quelques journalistes québécois au festival de Toronto pour parler de *Potiche*, elle était dans de très bonnes dispositions. Nous l'avons vue enjouée, riieuse, volubile. Elle était fière du film de François Ozon. Cela paraissait dans ses propos, dans sa façon d'être. Cette attitude faisait contraste avec celle qu'elle affichera l'année suivante, alors que le Festival des films du monde de Montréal lui rendait hommage. En plus d'un horaire infernal (on lui a fait enchaîner plusieurs interviews après une conférence de presse où il ne fut pratiquement question que du passé), l'actrice aurait aussi eu droit à une mauvaise surprise, semble-t-il. Croyant soutenir une présentation du film de Christophe Honoré, *Les bien-aimés*, que la direction du FFM a tenté d'obtenir sans succès (le TIFF en a eu la primeur nord-américaine la semaine suivante), Catherine Deneuve s'est retrouvée à défendre *Les yeux de*

sa mère, un film (raté) de Thierry Klifa, déjà un four en France.

Pour achever le plat, l'icône fut la vedette d'une cérémonie de clôture sinistre et suintant l'amateurisme, au cours de laquelle, en guise d'hommage, des extraits de ses films en vidéo – un comble dans un festival de cinéma ! – ont été présentés. Tout le langage corporel de Catherine Deneuve ne criait qu'une chose ce soir-là : « Que quelqu'un vienne me sortir d'ici, et vite ! »

Celle qui fut révélée au monde grâce aux *Parapluies de Cherbourg* n'est pas à l'abri des polémiques pour autant. En cosignant, avec une centaine d'autres femmes, « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle », une lettre publiée dans *Le Monde*, en 2018, dans la foulée de la vague de dénonciations engendrée par l'affaire Weinstein, mademoiselle Deneuve est devenue malgré elle l'image d'un courant réactionnaire. La tribune a suscité tellement de réactions que l'actrice a cru bon de préciser sa pensée et d'offrir des excuses aux victimes.

« Je salue fraternellement toutes les victimes d'actes odieux qui ont pu se sentir agressées par cette tribune parue dans *Le Monde*, c'est à elles et à elles seules que je présente mes excuses.

« Oui, j'ai signé cette pétition et, cependant, il me paraît absolument nécessaire aujourd'hui de souligner mon désaccord avec la manière dont certaines pétitionnaires s'octroient individuellement le droit de se répandre dans les médias, dénaturant l'esprit même de ce texte. Dire sur une chaîne de télé que l'on peut jouir lors d'un viol est pire qu'un crachat au visage de toutes celles qui ont subi ce crime. Non seulement ces paroles laissent entendre, à ceux qui ont l'habitude d'user de la force ou de se servir de la sexualité pour détruire, que ce n'est pas si grave, puisque finalement il arrive que la victime jouisse. Mais quand on paraphe un manifeste qui engage d'autres personnes, on se tient, on évite de les embarquer dans sa propre incontinence verbale. C'est indigne. Et évidemment rien dans le texte ne prétend que le harcèlement a du bon, sans quoi je ne l'aurais pas signé.

« Oui, j'aime la liberté. Je n'aime pas cette caractéristique de notre époque où chacun se sent le droit de juger, d'arbitrer, de condamner. Une époque où de simples dénonciations sur des réseaux sociaux engendrent punition, démission, et parfois et souvent lynchage médiatique. Un acteur peut être

effacé numériquement d'un film, le directeur d'une grande institution new-yorkaise peut être amené à démissionner pour des mains aux fesses mises il y a trente ans sans autre forme de procès. Je n'excuse rien. Je ne tranche pas sur la culpabilité de ces hommes car je ne suis pas qualifiée pour. Et peu le sont.

« Non, je n'aime pas ces effets de meute, trop communs aujourd'hui². »

2 *Libération*, 15 janvier 2018

Paroles d'icône. Absolue.

1985

1

PÉRIL EN LA DEMEURE

Michel Deville (France)

Avec Nicole Garcia, Christophe Malavoy et Anémone

Appelé à donner des leçons de guitare à une jeune fille, un musicien devient le pion d'un jeu mystérieux et cruel.

Qui a dit que le cinéma français était mort ? Non seulement il n'en est rien, mais c'est particulièrement flagrant cette année au FFM que les films français créent l'événement. *Péril en la demeure* est une vraie splendeur. Dialogues exquis, mise en scène élégante, une approche tout en finesse et en subtilité, à travers laquelle pointe une belle irrévérence. Nicole Garcia et Anémone (étonnante !) ont l'occasion de faire valoir ici une facette différente de leur personnalité d'actrice. Et Christophe Malavoy est une révélation.

24 août 1985

2

BIRDY

Alan Parker (États-Unis)

Avec Matthew Modine, Nicolas Cage et John Harkins

Un jeune vétéran du Vietnam aide son ami à réaliser son rêve : voler comme un oiseau.

Le très éclectique Alan Parker aurait facilement pu tomber dans le ridicule en s'attaquant à une histoire pareille. Raconter le parcours d'un homme qui se prend progressivement pour un oiseau face aux difficultés du monde adulte n'était pas une mince affaire. Or, son approche est délicate, tendre, et son film comporte aussi parfois des touches poétiques et profondes. Matthew Modine, que je découvre ici, et le toujours excellent Nicolas Cage affichent vraiment une belle complicité.

22 juin 1985

3

WHITE NIGHTS (Soleil de nuit)

Taylor Hackford (États-Unis)

Avec Mikhail Baryshnikov, Gregory Hines et Helen Mirren

Un danseur étoile russe passé à l'Ouest est forcé de revenir dans son pays natal quand l'avion dans lequel il voyage doit atterrir d'urgence en territoire soviétique.

J'ai rarement vu ça. Après la (magnifique) prestation de Mikhail Baryshnikov dans *Le jeune homme et la mort*, la chorégraphie de Roland Petit qui ouvre le film, les spectateurs ont applaudi dans la salle ! Toutes les scènes de danse – Gregory Hines est aussi formidable – sont carrément exceptionnelles. Et rachètent largement un scénario parfois emberlificoté. On retient quand même quelques scènes clés, notamment celle où, face à Helen Mirren, Baryshnikov danse sur une chanson de Vissotsky.

6 décembre 1985

4

THE PURPLE ROSE OF CAIRO (La rose pourpre du Caire)

Woody Allen (États-Unis)

Avec Mia Farrow, Jeff Daniels et Danny Aiello

Une femme menant une existence morne est kidnappée par un héros de cinéma qui est sorti de l'écran...

Cet autre hommage de Woody Allen au 7^e art se distingue par son humour et son originalité. Le réalisateur de *Manhattan* nous entraîne cette fois dans une histoire aussi délirante que délicieuse. Il pose ici un regard tendre sur une époque – les années de la Crise de 1929 – où le cinéma de quartier servait souvent de refuge à des gens en mal d'évasion, qui ne pouvaient échapper à leur condition autrement. Ce film est magique !

13 avril 1985

5

KISS OF THE SPIDER WOMAN (Le baiser de la femme araignée)

Hector Babenco (Brésil/États-Unis)

Avec William Hurt, Raul Julia et Sonia Braga

En Amérique latine, un homme est emprisonné à cause de ses convictions politiques et un autre en raison d'une affaire de mœurs. Une amitié naîtra.

Contexte réaliste pour une histoire très touchante. Dès le premier plan,

alors que la caméra balaie le décor pour se poser sur le visage maquillé de William Hurt, on saisit déjà l'ampleur du drame. Jeux de séduction, de haine et d'amitié entre deux hommes totalement différents, incarcérés dans une prison sud-américaine, qui apprendront peu à peu à se comprendre. La performance de William Hurt a déjà été célébrée à Cannes, mais Raul Julia offre aussi une composition remarquable.

14 septembre 1985

6

SUBWAY

Luc Besson (France)

Avec Christophe Lambert, Isabelle Adjani et Richard Bohringer

Pourchassé, un homme se réfugie dans le métro parisien et y tisse d'étranges liens.

On a l'impression de n'avoir jamais rien vu de pareil. C'est neuf, c'est rafraîchissant. Et truffé de personnages singuliers et attachants. Cela dit, à force de tout miser sur le *look*, on en vient parfois à reléguer l'histoire au second plan. On note en effet quelques faiblesses sur le plan scénaristique. Mais *Subway* n'en reste pas moins une réussite.

28 août 1985

7

LE QUATRIÈME HOMME (De Vierde Man)

Paul Verhoeven (Pays-Bas)

Avec Jeroen Krabbe, Renee Soutendjik et Thom Hoffman

Un écrivain célèbre devient le quatrième mari d'une jeune femme dont les trois anciens conjoints sont morts de façon tragique et mystérieuse...

Une fantaisie surréaliste absolument envoûtante, qui allie le fantastique au mysticisme et la sexualité à la religion. Le récit parvient toujours à nous surprendre et l'on se laisse aller à faire les liens entre les coïncidences et les symboles. Des scènes diaboliquement érotiques parsèment cette histoire dont les héros jouent à fond l'ambiguïté. Souhaitons que les prochains films de ce monsieur Verhoeven soient distribués chez nous...

11 janvier 1985

8

THE COLOR PURPLE (La couleur pourpre)

Steven Spielberg (États-Unis)

Avec Whoopi Goldberg, Danny Glover et Oprah Winfrey

L'histoire de deux sœurs et de leur famille dans le sud ségrégationniste des États-Unis du début du 20^e siècle.

Le premier film de la « maturité » de Steven Spielberg est très beau, mais quand même pas le « grand » film que l'on attendait. Mais ne serait-ce que pour l'histoire, et pour les révélations que sont Whoopi Goldberg et Oprah Winfrey, qui défendent toutes deux un premier rôle au cinéma, *The Color Purple* vaut la peine d'être vu. Fidèle à sa manière, Spielberg propose un film dans lequel pratiquement aucun plan n'est exempt de notes musicales. Fort heureusement, la partition de Quincy Jones sait quand même se faire discrète...

24 décembre 1985

9

MARIA'S LOVERS

Andrei Konchalovsky (États-Unis)

Avec Nastassja Kinski, John Savage et Robert Mitchum

De retour au pays après avoir été fait prisonnier de guerre, un soldat tente de réaliser le rêve qui lui a permis de survivre : épouser la plus belle fille du patelin.

Une mise en scène discrète, fluide, mise au service d'une histoire déchirante. Nastassja Kinski, au sommet de son art, offre ici l'une des plus vibrantes compositions de sa carrière. Konchalovsky évite le piège du mauvais mélo en se plaçant au plus près de ses acteurs. La distribution d'ensemble (dans laquelle on remarque aussi Bud Cort et John Goodman) est d'ailleurs à la hauteur de ce film remarquable, qui séduit par sa finesse.

21 août 1985

10

MARCHE À L'OMBRE

Michel Blanc (France)

Avec Gérard Lanvin, Michel Blanc et Sophie Duez

Un routard musicien compte tenter sa chance à Paris, mais il doit composer

avec la présence d'un inséparable compagnon, grand spécialiste de l'angoisse.

Un film bien de son époque, très actuel. Agréable surprise de voir deux acteurs aux profils si différents afficher une aussi belle complémentarité à l'écran. Pour sa première réalisation, Michel Blanc atteint la cible en proposant un film dans lequel on rit souvent, bien sûr, mais qui mise aussi sur la tendresse et l'émotion sans jamais tomber dans la guimauve. On sent également tout le soin apporté afin que le film soit aussi beau que bon. Pari gagné.

27 mai 1985

Flash-back

DES FILMS EMBLÉMATIQUES D'UNE CERTAINE ÉPOQUE

La première phrase de ma fiche sur *Péril en la demeure* m'a bien fait rire. J'imagine qu'elle a été écrite à un moment où une énième crise du cinéma français était évoquée dans les médias. Hier comme aujourd'hui, le cinéma est toujours en difficulté. Partout. Mon penchant pour le cinéma français n'est maintenant plus très discret. Pour la troisième année consécutive, un film venu de l'Hexagone trône au sommet de mon palmarès personnel de l'année.

Michel Deville étant un cinéaste aussi élégant que classique, *Péril en la demeure* n'a pas pris une ride. On en apprécie autant les qualités aujourd'hui qu'à l'époque de sa sortie. Le contraste est frappant avec l'un des autres films français inscrits à ce tableau d'honneur. *Subway* est en effet emblématique d'un certain type de cinéma de l'époque, plus axé sur la forme que sur le fond. On remarque en outre que la plupart des cinéastes français ayant émergé au cours des années 80 ont ensuite eu du mal à maintenir leur vitesse de croisière. De cette bande, de laquelle font notamment partie Jean-Jacques Beineix, Leos Carax, Éric Rochant et d'autres, seul Luc Besson a pu poursuivre une carrière florissante... à sa façon. Il en est d'ailleurs du cinéma comme des autres disciplines culturelles. À quelques exceptions près, les années 80 n'ont pas laissé de souvenirs impérissables...

On peut aussi ranger *White Nights* parmi les films emblématiques des années 80, moins pour son style esthétique que pour l'état d'esprit dans lequel le film de Taylor Hackford a été produit. *White Nights* fut en effet l'une des dernières productions dont l'histoire est directement inspirée de la guerre froide. Encore aujourd'hui, on trouve dans ce film quelques-unes des meilleures scènes de danse jamais filmées.

Birdy, *Maria's Lovers* et *The Color Purple* sont des drames plutôt classiques, toujours de belle tenue. *Kiss of the Spider Woman* a par ailleurs valu à William

Hurt la consécration cette année-là. En plus du prix d'interprétation masculine du Festival de Cannes, Hurt a aussi obtenu l'Oscar du meilleur acteur.

The Purple Rose of Cairo reste l'une des plus belles comédies qu'a signées Woody Allen au cours de la décennie post-*Annie Hall*. De son côté, Michel Blanc a davantage su se faire remarquer avec ses réalisations subséquentes. L'histoire n'a pas vraiment retenu *Marche à l'ombre*, un film que je n'ai d'ailleurs jamais revu.

Enfin, la conclusion de mes vieilles notes sur *De Vierde Man* (mieux connu sous le titre *The Fourth Man*) m'a aussi fait sourire. Remarqué grâce à ce film, le réalisateur néerlandais Paul Verhoeven a vite gagné les studios hollywoodiens. Et devait plus tard signer les réalisations de « petits » films comme *Robocop*, *Total Recall*, *Basic Instinct*... *Elle*, réalisé en France en 2016, est un film remarquable dans lequel Isabelle Huppert offre l'une de ses plus brillantes performances.

Gros plan

WILLIAM HURT

Le francophile

La première fois où j'ai pu l'interviewer, William Hurt n'était plus la grande vedette qu'il fut au cours des années 80. C'était en 2005, au festival de Toronto. L'acteur était au TIFF pour accompagner la présentation de *A History of Violence*, un film de David Cronenberg dans lequel il tenait un rôle de soutien. Sa performance a toutefois marqué les esprits. Il a même décroché cette année-là sa quatrième nomination aux Oscars.

Le contact fut très chaleureux. Il insista d'emblée pour que le français soit notre langue d'usage. Pendant cette conversation d'environ 15 minutes, dans un contexte où les plages de temps s'entremêlent fébrilement de quart d'heure en quart d'heure, nous avons eu l'occasion d'échanger de vrais propos. Au point où, fait assez inusité, le grand William m'a serré dans ses bras avant de me raccompagner à la porte. J'en garde un souvenir assez vif, car j'ai dû enchaîner, cinq minutes plus tard, une entrevue avec Anthony Hopkins. L'attitude de ce dernier n'aurait pu être plus différente. Sir Hopkins, un acteur remarquable, n'aime pas beaucoup discourir sur un métier qu'il exerce souvent un peu par-dessus la jambe. Il n'aime visiblement pas accorder d'interviews non plus. Il fera en outre ramer son interlocuteur pendant une bonne dizaine de minutes avant de décider s'il va lui en donner un peu. Ou pas. Il n'y aura pas d'embrassades à la sortie, ça c'est certain.

J'ai revu William Hurt trois ans plus tard à Los Angeles, à l'occasion d'une rencontre de presse organisée en marge de la sortie de *Vantage Point*, un thriller éminemment oubliable. L'ami Bill était rayonnant, même si l'on sent que cet homme doit rarement avoir l'esprit serein.

« J'ai vraiment l'impression de vivre présentement la plus belle période de ma vie, m'avait-il confié. J'ai le très grand privilège de pouvoir continuer d'exercer mon métier. J'ai aussi la chance de recevoir encore des offres des

grands studios. D'être encore là, c'est probablement ce qui me surprend le plus à vrai dire. Après plus de 40 années de métier – j'ai commencé à l'âge de 14 ans –, je ne suis plus dans une dynamique de réussite, ni de séduction, ni de succès populaire. Il s'agit d'une sensation exquise. Je me sens plus léger, plus en maîtrise. Quand, en plus, on me donne l'occasion d'interpréter de beaux rôles, c'est la grâce !

« Dès le départ, même à 18 ou 19 ans, je savais que la problématique sur laquelle j'aurais à travailler serait le tiraillement entre la fonction de jouer et la représentation que l'on se fait du métier d'acteur. Quand on commence à s'analyser à travers le regard des autres, particulièrement au moment où le succès arrive, il est très facile de croire à sa singularité, de croire aussi que toutes les accolades sont méritées parce que vous êtes quelqu'un de spécial. Or, cela n'est pas vrai. »

Attiré par la culture française depuis son enfance, William Hurt maîtrise plutôt bien notre langue. Les téléspectateurs québécois se rappelleront peut-être sa présence épisodique dans *Rivière-des-Jérémie*, un téléroman local dont la carrière fut plutôt brève au tournant des années 2000. Son visage se fend d'ailleurs d'un sourire quand on évoque ce souvenir.

« Au cours d'un tournage à Montréal – c'était le film *Varian's War* je crois –, je m'étais lié d'amitié avec une personne de qui les producteurs du téléroman étaient proches. Quand j'ai entendu parler de ce projet-là, j'ai moi-même offert mes services, car je voulais travailler en français. J'y tenais !

« Aujourd'hui, je n'ai pas aussi souvent l'occasion de converser en français que je le souhaiterais. En tout cas pas quand je suis aux États-Unis. Je possède toutefois un appartement à Paris, pour être près de ma fille », a-t-il expliqué simplement en évoquant sa cadette. Dont la mère est Sandrine Bonnaire¹.

Devenue aussi réalisatrice, l'actrice a d'ailleurs offert à William Hurt un rôle qui se révèle être l'un des plus marquants de son illustre carrière. Dans *J'enrage de son absence*, il est, une fois de plus, bouleversant. L'acteur est aujourd'hui encore très sollicité, et tient notamment un rôle de soutien, celui d'un secrétaire d'État, dans les films de l'univers cinématographique Marvel.

1 *La Presse*, 22 février 2008

1986

1

CHILDREN OF A LESSER GOD

(Les enfants du silence)

Randa Haines (États-Unis)

Avec William Hurt, Marlee Matlin et Piper Laurie

Un professeur pour enfants malentendants voit sa vie bousculée par l'arrivée d'une jeune femme complètement sourde dont il tombe amoureux.

La bande-annonce n'était pourtant guère convaincante. On aurait même pu craindre le pire tant cette histoire prête flanc à une approche mélodramatique. Or, Randa Haines, une réalisatrice que je ne connaissais pas, a su éviter les pièges hollywoodiens. Je ne sais si Marlee Matlin pourra poursuivre une vraie carrière, mais elle offre ici une composition magistrale.

4 octobre 1986

2

LE LIEU DU CRIME

André Téchiné (France)

Avec Catherine Deneuve, Danielle Darrieux et Wadeck Stanczak

La vie d'un adolescent de province est profondément troublée à cause d'une rencontre avec un fugitif.

Dans ses films, André Téchiné aime révéler les failles de l'âme humaine. Il le fait de brillante façon ici, à travers une histoire dans laquelle un jeune homme en fuite vient foutre le trouble dans le cœur d'une femme qui élève seule un adolescent. Un film beau et grave. Grâce à Téchiné, Catherine Deneuve est en train de révéler une autre facette de son talent d'actrice.

23 août 1986

3

37°2 LE MATIN

Jean-Jacques Beineix (France)

Avec Béatrice Dalle, Jean-Hugues Anglade et Gérard Darmon

Un ouvrier est subjugué par l'arrivée d'une jeune femme dans sa vie, mais cette dernière affiche progressivement des signes de folie.

Beineix s'attarde ici davantage à l'histoire qu'il raconte plutôt qu'à la virtuosité visuelle. Il y a dans ce film de la passion, du feu. Il affiche aussi une belle maîtrise en mêlant l'humour au tragique. Tout ce que l'on a pu lire ou entendre à propos de Béatrice Dalle est exact : cette fille a une vraie nature. Face à elle, Jean-Hugues Anglade trouve un autre grand rôle.

25 août 1986

4

THE MISSION

Roland Joffé (Royaume-Uni)

Avec Robert De Niro, Jeremy Irons et Aidan Quinn

Au début du 18^e siècle, sur les terres des Indiens guaranis, un frère jésuite et un mercenaire luttent contre la domination espagnole et portugaise.

Du vrai cinéma. Avec du souffle, du lyrisme et des images d'une beauté époustouflante. Lauréat d'une Palme d'or contestée par certains à Cannes (où il a été présenté dans une version non définitive), *The Mission* met aussi en valeur les performances de Jeremy Irons et de Robert De Niro, tous deux remarquables. Il est toutefois vrai que le scénario est parfois un peu rêche. La musique divine d'Ennio Morricone est inoubliable.

22 novembre 1986

5

MÉLO

Alain Resnais (France)

Avec Sabine Azéma, Pierre Arditi et André Dussollier

De retour de tournée, un musicien renommé s'éprend de la nouvelle femme de son meilleur ami.

Mélo est l'adaptation d'une vieille pièce de théâtre d'Henri Bernstein créée à Paris en 1929. La beauté de l'approche qu'emprunte Alain Resnais réside dans cette façon d'en respecter tous les codes. Une fois le postulat posé, le cinéaste s'efface pour laisser la place au texte (superbe) et aux comédiens, tous remarquables. Sabine Azéma et André Dussollier se distinguent particulièrement.

31 août 1986

6

LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN

Denys Arcand (Québec)

Avec Dominique Michel, Rémy Girard et Dorothée Berryman

Pendant que les hommes, profs d'université, préparent un repas entre amis et discutent, leurs compagnes s'entraînent au gym et discutent tout autant...

Abordant les thèmes des relations amoureuses et de la sexualité, Arcand propose ici un scénario brillant dont l'astuce repose sur cette façon d'alterner les visions féminines et les visions masculines pour ensuite les faire s'entrechoquer. Et ça fait des dégâts. Voilà un genre de film qui mérite plusieurs autres visionnements et dont on parlera probablement encore longtemps.

15 septembre 1986

7

THE TRIP TO BOUNTIFUL (Mémoires du Texas)

Peter Masterson (États-Unis)

Avec Geraldine Page, John Heard et Rebecca De Mornay

Une vieille dame partageant un appartement avec sa belle-fille tyrannique et son fils mou décide de concrétiser son rêve de retourner sur les lieux de son enfance. Envers et contre tous.

Un film modeste mais ô combien attachant. D'autant plus qu'il bénéficie de la performance empreinte d'humanité de la grande Geraldine Page. L'actrice est ici particulièrement touchante dans le rôle de cette vieille dame qui se débrouillera à sa façon pour se rendre à Bountiful. Sorte de récit initiatique à l'envers, *The Trip to Bountiful* constitue un voyage émouvant au cœur de souvenirs intimes et familiaux.

20 avril 1986

8

BEAU TEMPS MAIS ORAGEUX EN FIN DE JOURNÉE

Gérard Frot-Coutaz (France)

Avec Micheline Presle, Claude Piéplu et Tonie Marshall

Un vieux couple qui s'aime se déchire néanmoins à l'occasion d'une visite

du fils et de la nouvelle amie de ce dernier.

Une rencontre au sommet entre Micheline Presle et Claude Piéplu, tous deux irrésistibles. Elle est magnifique dans le rôle d'une femme constamment perturbée par ses obsessions ; il est aussi remarquable dans la peau d'un homme qui en a soupé d'être dans le sillage de cette femme qui prend beaucoup de place. Vraiment, une très belle surprise.

22 août 1986

9

TENUE DE SOIRÉE

Bertrand Blier (France)

Avec Gérard Depardieu, Miou-Miou et Michel Blanc

Un homme constamment rabroué par celle qu'il aime devient l'objet du désir de son confident et meilleur ami.

Fidèle à son habitude, Blier a écrit des scènes plutôt gonflées, desquelles émane aussi une vraie tendresse. Depardieu en fait trop, c'est vrai, mais la présence fine et subtile de Michel Blanc, émouvant dans la peau de ce petit homme triste, ramène le monstre dans une dimension plus trouble, plus délicate. Si le dernier acte reste un peu étrange, on retrouve quand même ici la touche unique d'un cinéaste marquant.

3 septembre 1986

10

LA FEMME DE MA VIE

Régis Wargnier (France)

Avec Christophe Malavoy, Jane Birkin et Jean-Louis Trintignant

Un violoniste virtuose sombre dans l'alcoolisme.

Régis Wargnier affiche d'emblée ses couleurs. Voilà un type qui aime le lyrisme, la gravité, les grands sentiments. Ça paraît. Si le scénario insiste parfois un peu trop sur le côté « AA », il fait aussi en revanche écho, avec beaucoup de finesse, aux difficultés d'un homme – premier violon dans un orchestre – trop « protégé » par sa femme (vibrante Jane Birkin). Christophe Malavoy confirme tout le bien que l'on pense de lui depuis *Péril en la demeure*.

29 août 1986

Flash-back



LE RAYONNEMENT DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

Denys Arcand a eu droit aux honneurs dès le début de sa carrière. Son premier long métrage, *Seul ou avec d'autres* (qu'il cosigne avec Denis Héroux et Stéphane Venne), fut d'ailleurs lancé au Festival de Cannes, en 1963, dans le cadre de la Semaine de la critique. Neuf ans plus tard, son deuxième long métrage, *La maudite galette*, était sélectionné dans la même section puis, l'année suivante, *Réjeanne Padovani* faisait les frais de la Quinzaine des réalisateurs. À cette époque, les films québécois obtenaient un succès d'estime qui se concrétisait rarement en ferveur populaire. L'année 1986 a changé la donne.

D'abord lancé à la Quinzaine des réalisateurs, *Le déclin de l'empire américain* a obtenu cette année-là le Prix de la critique internationale attribué au meilleur long métrage hors compétition. Le film de Denys Arcand devait ensuite connaître une carrière glorieuse un peu partout sur le globe. *Le déclin* fut le premier vrai succès populaire international du cinéma québécois. Il fut aussi le tout premier long métrage d'ici à décrocher une nomination aux Oscars dans la catégorie du meilleur film en langue étrangère.

Ce succès a marqué une étape importante : la médiatisation des succès québécois à l'étranger. C'est en effet à l'aune du *Déclin* que les médias se sont mis à suivre à la trace les moindres faits et gestes des artisans d'ici dès qu'ils se présentaient ailleurs dans le monde. L'industrie du cinéma a beaucoup changé ; les médias aussi. D'une indifférence de bon aloi, nous sommes passés en 30 ans à une médiatisation surdimensionnée, alimentée, il est vrai, par une concurrence féroce que se livrent les grands groupes de presse. Cela dit, le succès du film d'Arcand à l'étranger a fait prendre conscience aux intervenants de l'industrie de la réelle importance du rayonnement international pour la cinématographie québécoise.

Des autres titres retenus dans cette liste, peu obtiennent aujourd'hui le statut de « grands classiques ». Il y a *The Mission*, bien sûr, dont la trame musicale d'Ennio Morricone (l'une de ses plus belles) marque encore aujourd'hui les esprits. Il y a aussi *37°2 le matin*, le plus grand succès de Jean-Jacques Beineix à ce jour. Ces trois longs métrages mis à part, on constate que peu de titres inscrits sur cette liste ont bien traversé l'épreuve du temps.

Le lieu du crime n'est pas aujourd'hui considéré comme un « grand » Téchiné, pas plus que *Mélo* ne figure parmi les « grands » Resnais. *La femme de ma vie*, premier long métrage du réalisateur d'*Indochine*, est tombé dans l'oubli. *Tenue de soirée*, pour spectaculaire qu'il fût à l'époque, dépasse difficilement son effet de mode. La vision que Blier propose de l'homosexualité (et de la bisexualité) ne colle d'ailleurs plus du tout à la réalité d'aujourd'hui. *The Trip to Bountiful*, qui a valu à Geraldine Page l'Oscar de la meilleure actrice, tient encore bien la route. J'ai par ailleurs toujours cherché à revoir *Beau temps mais orageux en fin de journée*, mais ce film semble avoir complètement disparu.

Quant à *Children of a Lesser God*, qui a rapporté à Marlee Matlin l'Oscar de la meilleure actrice l'année suivante, j'avoue mal comprendre comment j'en suis arrivé à le placer en tête de liste. Le film est très beau, certes, mais il n'est quand même pas passé à l'histoire...

Gros plan DENYS ARCAND

Les fausses perceptions

Les relations entre les critiques québécois et Denys Arcand ne sont pas simples. On pourrait même parler d'une politique d'évitement. Le plus grand ambassadeur du cinéma québécois n'aimant pas beaucoup rencontrer les scribes d'ici, je n'ai malheureusement pas eu beaucoup l'occasion de parler avec lui. Quelques fois, en fait. La première rencontre s'est faite à la radio, au moment de la sortie de *Love and Human Remains*, une pièce de Brad Fraser dont il avait signé l'adaptation cinématographique. Cette rencontre fut cordiale. Et Arcand fut, comme d'habitude, passionnant à entendre. Il l'est toujours.

Des années plus tard, soit en mai 2002, la direction de *La Presse* me donne une affectation pour laquelle je dois faire preuve d'une très grande discrétion. Un rendez-vous, dont la tenue doit rester secrète, est pris. Tout ce que je sais, c'est que je dois me rendre dans les locaux d'un distributeur, où m'attend Denys Arcand. Il m'annoncera son prochain projet. Voilà la seule information dont je dispose. Moi qui ai l'habitude de préparer maladivement mes interviews, me voilà un peu déstabilisé. J'arrive à l'endroit indiqué. Je me retrouve non seulement face à Denys Arcand, mais aussi devant Dominique Michel et Rémy Girard, sans oublier la productrice Denise Robert, de même que le tandem Guy Gagnon – Patrick Roy, qui dirige la société de distribution Alliance Vivafilm. Ce jour-là, on m'a annoncé en primeur le tournage imminent d'un film intitulé *Les invasions barbares*. Encore une fois, Denys Arcand était enjoué, serein. Il fut aussi d'un calme olympien.

« À 71 ans, je suis devenu trop vieux pour ressentir la pression ! Le succès ou l'échec d'un film ne va pas changer ma vie maintenant. La pression, on la ressent quand on est jeune, quand on a des choses à prouver et que la carrière en dépend¹. »

Comme dit l'adage, le reste est passé à l'histoire. Triomphe absolu. Deux prix importants au Festival de Cannes (prix du scénario et prix d'interprétation féminine à Marie-Josée Croze) ; Oscar du meilleur film en langue étrangère ; César du meilleur film français de l'année (une sélection due à une petite participation française au financement du film) ; Génie du meilleur film canadien ; Jutra du meilleur film québécois. Et des dizaines de récompenses de toutes sortes partout dans le monde.

Quatre ans plus tard, l'histoire prenait une autre tournure avec *L'âge des ténèbres*, troisième volet d'une trilogie amorcée avec *Le déclin de l'empire américain*. Nous avons alors eu droit à un feuilleton dont le scénario s'est déployé de façon probablement unique dans l'histoire du cinéma. Et qui, présume-t-on, a dû profondément blesser le cinéaste. D'où cette amertume envers les journalistes couvrant le cinéma québécois.

Au moment de la présentation du film à Cannes, sept mois avant la sortie en salle, la presse en général, et la presse québécoise en particulier, n'était pas aussi enthousiaste que d'habitude. Lors de la conférence de presse de l'équipe, tout autant que lors des rencontres qui ont suivi, Denys Arcand semblait un peu déstabilisé. Il affirmait ne pas avoir lu ce qui s'était écrit au Québec le matin même, mais nous savions très bien que les membres de son équipe avaient déjà décortiqué tous ces textes, d'autant qu'ils ont vite été mis en ligne sur le Web. L'affaire a pris des allures de véritable psychodrame. J'avais rédigé une chronique à ce propos :

« Depuis mon retour du Festival de Cannes, famille, amis, collègues et lecteurs me posent de façon plutôt insistante une seule et même question : “Coudonc, est-ce vraiment si pourri ?” Chaque fois, les deux bras m'en tombent. Il est vrai que, dans l'ensemble, la critique n'a pas été très enthousiaste à l'égard de *L'âge des ténèbres*. À ce que je sache, personne n'a toutefois dit ou écrit que le nouveau film de Denys Arcand était un indigeste navet, un ratage aux proportions épiques ou une catastrophe ambulante. D'où vient, alors, cette perception si négative ? Pourquoi cette fausse interprétation ?

« Je n'ai pas de réponse précise à formuler. Quand même, je me dis que nous subissons peut-être aujourd'hui – de façon très perverse – l'un des effets du “préjugé favorable” dont a bénéficié le cinéma québécois pendant des années. À l'époque où les films produits chez nous n'attiraient qu'une

poignée de spectateurs, il était en effet de bon ton – je parle ici en termes de généralités – d’ “encourager” les productions locales en tournant parfois les coins un peu ronds. C’était la fameuse époque du “pour un film québécois, c’est très bon”. Cette complaisance n’a évidemment rendu service à personne, le public – échaudé – fuyant alors son cinéma national à grandes enjambées.

« Vingt ou trente années plus tard, cette impression serait-elle encore si forte qu’elle pervertirait la perception du discours critique dans l’esprit du public ? Faut-il comprendre que si la critique québécoise ose exprimer une seule réserve par rapport à un film réalisé par l’un des maîtres du cinéma d’ici, c’est que le film en question est vraiment, mais alors vraiment très mauvais ? Misère² ! »

Une nouvelle rencontre a aussi eu lieu en 2014, en marge de la sortie du *Règne de la beauté*, un film dont à peu près tout le monde s’est demandé où diable le cinéaste avait caché sa causticité légendaire.

« Les gens me prêtent des intentions on dirait. Je ne sais pas d’où ça vient. C’est très agaçant de toujours avoir à se défendre contre de fausses perceptions. Cette fois, j’avais le goût de faire un film plus intérieur, plus serein. Quand j’ai fait lire le scénario à des producteurs français au tout début, ils ont demandé : “Mais où sont les dialogues brillants auxquels nous sommes habitués ? On ne les retrouve plus !” Ben j’ai envie de faire autre chose. Est-ce que je peux ? C’est la malédiction d’avoir réalisé des films qui ont marché, qui ont marqué les gens, qui sont restés. Au goût de certaines personnes, il faudrait que je refasse toujours le même film. Il y a des gens qui voudraient me voir refaire *Réjeanne Padovani* à cause de la commission Charbonneau. Non, ça ne me tente pas. Je l’ai déjà fait il y a 40 ans ! À moins d’être juste motivé par l’argent, l’intérêt pour un cinéaste est d’aller ailleurs et de faire des choses qu’il n’a encore jamais faites. Pour moi, *Le règne de la beauté* est un film contemplatif. On regarde les buildings, les maisons, la nature, on suit l’arrivée et le départ des saisons. J’en suis rendu là dans ma vie. Ai-je le droit³ ? »

La réponse à sa question est : tout à fait. Au cours d’une longue entrevue qu’il m’a accordée à l’occasion de la sortie de *La chute de l’empire américain*, son meilleur film depuis *Les invasions barbares*, le cinéaste reconnaissait volontiers le caractère plus particulier de son long métrage précédent.

« Peut-être ne suis-je pas fait pour ce genre de film ? » demandait-il avant d'exprimer sa jubilation d'avoir réalisé un nouveau film entièrement québécois, sans aucun partenariat étranger, avec une liberté de ton et de langage qu'il ne pouvait emprunter de la même manière quand des producteurs français étaient impliqués dans ses projets. « J'en avais ma claqué des coproductions avec la France⁴ ! »

1 *La Presse*, 11 mai 2002

2 *La Presse*, 15 juin 2007

3 *La Presse*, 10 mai 2014

4 *La Presse*, 22 juin 2018

1987

1

LES AILES DU DÉsir (Der Himmel über Berlin)

Wim Wenders (Allemagne)

Avec Bruno Ganz, Solveig Dommartin et Peter Falk

Veillant sur Berlin, un ange tombe amoureux et devient mortel.

Wim Wenders est ici touché par la grâce. Comme s'il assemblait des moments captés au hasard des rumeurs de Berlin. Ponctué de plans sublimes, magnifiés par les images en noir et blanc du légendaire Henri Alekan, son film est traversé d'une tendre désespérance de laquelle émane un profond amour du genre humain. Le texte (poétique) de Peter Handke est à encadrer, et la trame musicale (Jürgen Knieper et Nick Cave) est à l'avenant.

18 novembre 1987

2

EMPIRE OF THE SUN (Empire du soleil)

Steven Spielberg (États-Unis)

Avec Christian Bale, John Malkovich et Miranda Richardson

En 1941, dans la concession internationale de Shanghai, le jeune fils d'un industriel britannique est séparé de sa famille.

Spielberg parle de nouveau d'une histoire d'enfance mais avec un œil plus mûr, plus inédit. Le cadre dans lequel se déroule le récit d'*Empire of the Sun* est aussi particulier : une banlieue cossue de Shanghai, habitée par des Britanniques qui recréent leur milieu de vie anglais en ignorant pratiquement tout de la réalité chinoise qui les entoure. Spielberg jalonne son récit de scènes aussi impressionnantes que spectaculaires.

27 décembre 1987

3

MAURICE

James Ivory (Royaume-Uni)

Avec James Wilby, Rupert Graves et Hugh Grant

Dans les années 1910, un jeune bourgeois londonien ressent une affection

particulière pour un autre jeune homme.

James Ivory s'attaque à dépeindre de nouveau les interdits de la société anglaise, cette fois au lendemain de l'époque victorienne, en adaptant un roman d'E. M. Forster. L'élégance habituelle du metteur en scène fait ici merveille. Les quelques scènes plus intimes sont empreintes de sobriété, pourtant fiévreuses de passion réfrénée. Beau film de facture classique, qui révèle notamment deux jeunes acteurs avec lesquels il faudra compter : James Wilby et Hugh Grant.

24 octobre 1987

4

THE UNTOUCHABLES (Les incorruptibles)

Brian de Palma (États-Unis)

Avec Kevin Costner, Sean Connery et Robert De Niro

À Chicago, pendant la Prohibition, un agent recrute trois hommes de confiance afin de neutraliser Al Capone et sa bande.

D'entrée de jeu, Brian de Palma affiche ses couleurs : sa version cinéma de la vieille série télévisée sera spectaculaire. Le cinéaste nous en met plein la vue, ponctuant même sa mise en scène de quelques hommages bien sentis (au *Cuirassé Potemkine* d'Eisenstein, notamment). Kevin Costner endosse le costume d'Elliot Ness avec grâce, et Robert De Niro, saisissant en Al Capone, est au cœur de scènes (une en particulier) qui nous resteront longtemps en mémoire.

4 juin 1987

5

LE GRAND CHEMIN

Jean-Loup Hubert (France)

Avec Anémone, Richard Bohringer et Antoine Hubert

Traversant une épreuve pendant une nouvelle grossesse, une Parisienne confie pour un temps son fils à un couple d'amis installé à la campagne.

Le charme opère dès le départ. Jean-Loup Hubert propose ici une histoire empreinte d'humanisme, dont les éléments plus mélodramatiques sont quand même traités avec une belle sobriété. Des touches d'humour tendre viennent également ponctuer ce conte initiatique tout simple, qui respire la

santé et le bon air champêtre. Anémone et Richard Bohringer sont touchants, les enfants aussi.

26 août 1987

6

UN ZOO LA NUIT

Jean-Claude Lauzon (Québec)

Avec Gilles Maheu, Roger Lebel et Lorne Brass

Après avoir purgé une peine de deux années de prison, un jeune homme tente de renouer avec les siens, notamment avec son père.

Un zoo la nuit révèle le talent d'un metteur en scène bien ancré dans son époque, dont le style s'impose d'emblée. Jean-Claude Lauzon propose ici un film original, fort, qui débute dans un climat de violence exacerbée pour ensuite basculer du côté plus tendre de la vie. Rarement a-t-on vu une pareille rupture de ton être modulée de façon aussi harmonieuse.

18 juin 1987

7

TRAVELLING AVANT

Jean-Charles Tacchella (France)

Avec Thierry Frémont, Ann-Gisel Glass et Simon de La Brosse

À la fin des années 40, de jeunes cinéphiles tenteront de réaliser leur rêve : fonder un ciné-club.

Tacchella a su éviter le pensum destiné à un cercle très fermé. Au contraire, le réalisateur de *Cousin cousine* et de *Croque la vie* propose plutôt un hymne vibrant au cinéma, à travers une histoire d'où émane la passion nouvelle de jeunes cinéphiles d'après-guerre. Les reconstitutions sont bien amenées et la distribution, constituée d'acteurs encore peu connus, fort bien choisie.

25 août 1987

8

LETHAL WEAPON (L'arme fatale)

Richard Donner (États-Unis)

Avec Mel Gibson, Danny Glover et Gary Busey

Deux policiers de Los Angeles, issus de deux milieux complètement

différents, doivent faire équipe pour démanteler un réseau criminel.

Dans le registre du film d'action, on peut difficilement demander mieux. *Lethal Weapon* est d'une redoutable efficacité. Mel Gibson est particulièrement bon dans le rôle de ce policier écorché vif, dont la témérité est tributaire de ses élans suicidaires. Si le scénario reste finalement assez convenu, la manière, elle, est formidable. Du bon cinéma popcorn.

16 mars 1987

9

L'HOMME RENVERSÉ

Yves Dion (Québec)

Avec Yves Desgagné, André Lacoste et Johanne Seymour

Deux hommes sont confrontés à des thèmes fondamentaux de la condition masculine.

Un tout petit film. Un peu comme du cinéma-vérité. Deux hommes, une femme et un metteur en scène échangent des propos. Un thème : la condition masculine. On fait des *jokes*, on se bouscule, on maquille ses sentiments, on use de charme et de formules creuses, on se crie des noms. Et la caméra reste là, impitoyable, prête à traquer la moindre trace d'émotion ou de faux-semblant. Bouleversant.

12 avril 1987

10

LES NOCES BARBARES

Marion Hänsel (Belgique/France)

Avec Thierry Frémont, Marianne Basler et Yves Cotton

Un jeune garçon mal aimé, souffre-douleur de plusieurs personnes de son entourage, est confié à une institution par sa mère.

Pour porter à l'écran le célèbre roman de Yann Queffélec, la réalisatrice belge Marion Hänsel a choisi une approche dépouillée. Cela sert très bien le propos de son film, d'autant que l'on traite ici d'un sujet difficile : la maltraitance. Yves Cotton, qui interprète Ludo enfant, et Thierry Frémont, qui le joue à l'adolescence, misent avant tout sur l'intériorité pour évoquer l'amour maladif et impossible que Ludo porte à sa mère (Marianne Basler, magnifique). Quelques scènes plus caricaturales viennent parfois perturber

le récit mais, quand même, voilà un film très émouvant.

22 août 1987

Flash-back

LE FILM DE LA DÉCENNIE

À la toute fin des années 80, quand est venu le moment de choisir le plus beau film de la décennie qui s'achevait, j'ai sans hésiter élu *Les ailes du désir*. Tourné à peine trois années avant la chute du Mur de Berlin, ce chef-d'œuvre capte, au-delà de ses qualités proprement artistiques, l'état d'esprit d'une société encore coincée dans les relents de la guerre froide. Wim Wenders a su trouver le ton et la manière pour circonscrire dans son film l'essence de la condition humaine. C'est magnifique. Comme plusieurs cinéastes qui accouchent d'un film exceptionnel, Wenders n'a pu retrouver la même grâce depuis. La suite des *Ailes du désir*, intitulée *Far Away So Close*, était pratiquement vouée à l'échec d'avance. S'il tire encore bien son épingle du jeu grâce à ses documentaires (*Buena Vista Social Club*, *Pina*), le cinéaste allemand ne s'est quand même guère distingué du côté de la fiction depuis un bon moment. *Everything Will Be Fine*, un film tourné à Montréal et dans ses environs, n'a rien fait pour changer la donne.

Cela dit, 1987 a aussi vu l'émergence de Jean-Claude Lauzon, un cinéaste d'exception, malheureusement disparu dix années plus tard dans des circonstances tragiques. Malgré ses imperfections, *Un zoo la nuit* fut un film marquant, dans la mesure où il a imposé un nouveau style, une nouvelle manière, de nouveaux thèmes. Sur le plan formel, cette œuvre à la fois dure et tendre a fait basculer le cinéma d'ici dans la modernité. *L'homme renversé*, un film conçu par un cinéaste venu du documentaire, avait par ailleurs touché mon cœur de jeune homme. On a beaucoup gratté le bobo du maître masculin dans le cinéma québécois, mais Yves Dion l'a fait un peu avant tout le monde. Et d'une manière très franche.

Empire of the Sun demeure encore à ce jour l'un des plus beaux films de Steven Spielberg, à mon avis. Il garde toutefois un profil plus bas dans l'ensemble de l'œuvre. Étrange. *Maurice* se situe dans la plus belle période créative du cinéaste James Ivory. Et ce film reste l'un de ses plus beaux, bien que moins célèbre que *A Room With a View*, *Howard's End* et *Remains of*

the Day. Quant à *The Untouchables*, on peut dire que Brian de Palma a brillamment rempli sa « commande ». On peut s'étonner de la présence de *Lethal Weapon* dans cette liste, mais ce choix était parfaitement assumé, car ce film d'action est fort bien fait. Et Mel Gibson, qui a eu de très beaux rôles dans les années 80 (notamment dans les films de Peter Weir), avait là l'occasion de faire aussi valoir son talent d'acteur. Qui est bien réel. Dommage que le film se soit ensuite transformé en franchise et qu'il ait aussi engendré environ deux millions de mauvaises copies. Aujourd'hui, le genre du *buddy movie* n'est plus qu'un immense cliché.

Les trois titres français retenus dans cette liste sont pratiquement tombés dans l'oubli. À l'époque, *Le grand chemin* fut cependant un très grand succès populaire.

Gros plan KEVIN COSTNER

La fulgurante étoile

Kevin Costner fut véritablement révélé en 1987. Vu dans quelques films auparavant (parmi lesquels *Silverado*, de Lawrence Kasdan), il fut coup sur coup la tête d'affiche de deux productions très en vue cette année-là. En plus de se glisser dans le costard d'Elliott Ness dans *The Untouchables*, Costner fut aussi la vedette – avec Sean Young – de *No Way Out*, un thriller efficace et sexy. L'année suivante, il a enchaîné avec *Bull Durham* et *Field of Dreams*.

Hollywood n'en avait que pour lui à l'époque. Au point où, quatre années plus tard, il devait décrocher l'Oscar de la meilleure réalisation grâce à son film *Dances with Wolves*, surclassant même Francis Ford Coppola (en lice pour *The Godfather, Part III*) et, surtout, Martin Scorsese qui, cette année-là, avait été sélectionné grâce à l'un de ses plus grands films : *Goodfellas*. Les membres de l'auguste académie ont toujours eu un préjugé favorable envers les acteurs qui passent derrière la caméra.

La cote de l'acteur a cependant baissé très rapidement au cours des années 90. Et la presse a commencé à en faire une sorte de tête de Turc, encouragée, il est vrai, par une courte scène vue dans le documentaire sur Madonna, *Truth or Dare*. Son image dans la profession fut aussi entachée par des projets boursoufflés dans lesquels le comédien a semblé céder le pas à la supervedette de cinéma (*Robin Hood*, *Waterworld* et autres *Postman*).

En 2003, on m'a invité à me rendre à Détroit pour rencontrer Kevin Costner en tête-à-tête. L'acteur effectuait alors une tournée de promotion dans plusieurs villes américaines afin d'accompagner la sortie d'*Open Range*, sa troisième réalisation. Fait assez exceptionnel dans le contexte d'une rencontre de presse organisée par un studio hollywoodien, j'ai eu droit à 30 minutes seul à seul avec lui. L'armée de relationnistes est même restée à l'extérieur de la pièce. Ce qui n'est pas toujours le cas. La discussion fut fort

intéressante. Et plutôt franche.

« ... Quand on lui fait remarquer que peu de vedettes de son statut acceptent de se prêter à pareil exercice, Costner, qui est très volubile, dira être toujours resté fidèle à lui-même, et ce, depuis le début.

« C'est probablement ce dont je suis le plus fier d'ailleurs, lance-t-il. Mon histoire n'a jamais changé en cours de route. J'ai, je crois, toujours été respectueux envers les journalistes, et je crois avoir toujours été constant dans mes propos au fil des années. Bien sûr, je veux être populaire – n'est-ce pas ce que tout le monde souhaite ? – mais je ne crois pas m'être perdu en cours de route pour atteindre la popularité à tout prix.

— Alors pourquoi, d'après vous, une certaine partie de la presse est-elle si sévère avec vous depuis quelques années ?

— Je crois que ces critiques proviennent d'une certaine élite, formée de gens qui se sentent obligés de manier le sarcasme pour être dans le coup. Ce sont généralement des personnes qui n'ont jamais pris de risques et qui, donc, n'ont pas pu connaître l'échec puisqu'elles n'ont pas accompli grand-chose. Ces gens ne sont généralement pas très braves non plus parce qu'aucun d'entre eux n'a jamais eu le courage d'exprimer ces critiques devant moi. Vous savez, c'est tellement facile d'être cynique ; tellement facile de rabaisser quelqu'un pour faire du style. Je pourrais d'ailleurs très bien le faire moi-même et vous en seriez surpris. Je pourrais même vous faire pleurer, là, tout de suite, si je le voulais ! Mais j'estime qu'il ne s'agit pas là du genre de relations que devraient entretenir deux êtres humains... »

... Et avec le succès, bien sûr, vient la notoriété. Un aspect du métier avec lequel il n'est pas toujours facile de composer, dit-il.

« Quand le succès est arrivé, je n'étais déjà plus un tout jeune homme, ce qui est un avantage, je crois. Lorsqu'on atteint la trentaine, nous sommes un peu mieux armés pour gérer ce genre de choses. La notoriété n'est pas amusante, mais elle ouvre des portes, c'est certain. Cela dit, elle en ferme d'autres, aussi. Généralement, on me traite très bien. Et j'aime à penser que ce traitement découle du respect que j'ai toujours eu envers les spectateurs. Qui savent que j'exerce mon métier sérieusement, que mon arrangement politique avec Hollywood découle aussi d'une vraie réflexion¹. »

Même s'il n'est plus la superstar d'antan, Kevin Costner reste néanmoins bien présent dans le cinéma actuel et décroche des seconds rôles intéressants. En font foi ses participations dans *Hidden Figures* et *Molly's Game*. Entre autres.

1 *La Presse*, 9 août 2017

1988

1

À CORPS PERDU

Léa Pool (Québec/Suisse)

Avec Matthias Habich, Michel Voïta et Johanne-Marie Tremblay

À son retour à Montréal, un photographe entreprend dans sa propre ville un reportage aux résonances intimes.

Même si, au départ, *À corps perdu* est une adaptation d'un roman d'Yves Navarre, Léa Pool s'est magnifiquement approprié cette histoire. Son film s'inscrit dans la parfaite continuité de *La femme de l'hôtel* et d'*Anne Trister* sur le plan formel. La réalisatrice affiche en outre un sens peu commun de l'image, surtout à travers le reportage photographique du personnage principal, magnifié par les images de Pierre Mignot. Mais le style n'entrave ici en rien l'émotion.

9 octobre 1988

2

ANOTHER WOMAN (Une autre femme)

Woody Allen (États-Unis)

Avec Gena Rowlands, Mia Farrow et Ian Holm

Une quinquagénaire remet toute sa vie en question quand elle surprend les conversations entre une femme plus jeune qu'elle et le psychiatre de cette dernière.

Dans ce drame dans lequel il ne joue pas, Woody Allen s'attarde à tracer le portrait d'une femme mûre qui laisse tomber le masque, à la recherche de sa propre vérité. La mise en scène s'accorde d'ailleurs parfaitement à cette remise en question. À mesure que cette femme voit son passé la rattraper et lui réclamer des comptes, on décolle de la réalité pour rejoindre une dimension plus onirique. La grande Gena Rowlands est évidemment parfaite.

CIBL-FM, 24 novembre 1988

3

RAIN MAN

Barry Levinson (États-Unis)

Avec Dustin Hoffman, Tom Cruise et Valeria Golino

Dépouillé d'un héritage paternel, un jeune homme découvre que le bénéficiaire est son frère autiste qui vit dans une institution spécialisée.

Barry Levinson offre un film captivant, très touchant, dans lequel Dustin Hoffman propose une composition grandiose, sans cabotinage. Tom Cruise aurait pu se faire bouffer tout cru par un partenaire aussi impressionnant, mais non. Il tient son bout, offre aussi une très belle performance dans un rôle plus ingrat et s'impose comme un acteur d'envergure. La réalisation de Levinson est également fort intéressante. Oscar en vue !

CIBL-FM, 22 décembre 1988

4

WHO FRAMED ROGER RABBIT (Qui veut la peau de Roger Rabbit)

Robert Zemeckis (États-Unis)

Avec Bob Hoskins, Christopher Lloyd et Joanna Cassidy

Un détective privé est embauché pour suivre Jessica Rabbit, la femme sublime d'une ancienne vedette du cinéma d'animation, soupçonnée de tromper son mari...

Un thriller aux allures de film noir mettant en vedette des personnages humains et des personnages de dessins animés. Outre le plaisir de retrouver les vedettes de Disney et Warner réunies dans un même film, il faut souligner la qualité d'un scénario dans lequel les personnages de dessins animés sont magnifiquement intégrés. Sur le plan technique, ce film est aussi une très grande réussite.

22 juin 1988

5

BAGDAD CAFÉ

Percy Adlon (Allemagne)

Avec Marianne Sägebrecth, CCH Pounder et Jack Palance

Après avoir été larguée par son mari, une Allemande se réfugie dans un motel perdu de l'Ouest américain et se fait une nouvelle vie.

Bagdad Café met en vedette la même actrice que *Zückerbaby*, d'heureuse mémoire. Comme dans son film précédent, Percy Adlon utilise d'abord des

angles inusités et baigne son film dans une lumière très crue. Un climat de douce folie se répand à mesure que la confiance s'installe entre la voyageuse allemande et ses hôtes de fortune.

13 août 1988

6

THE UNBEARABLE LIGHTNESS OF BEING (L'insoutenable légèreté de l'être)

Philip Kaufman (États-Unis)

Avec Daniel Day-Lewis, Juliette Binoche et Lena Olin

Le printemps de Prague tel que vu par un chirurgien amoureux des femmes en général, et en particulier d'une photographe qui deviendra son épouse.

Projet ambitieux d'adaptation d'un roman de Kundera réputé « inadaptable ». Philip Kaufman (*The Right Stuff*) a fort bien réussi son pari, même si le dernier acte semble un peu plus laborieux que les deux premiers. Les séquences défilent comme une suite de tableaux admirablement composés. Daniel Day-Lewis en impose. Lena Olin subjugue, et Juliette Binoche prouve qu'elle occupe décidément une place bien à part.

4 mai 1988

7

COMÉDIE!

Jacques Doillon (France)

Avec Jane Birkin et Alain Souchon

À la demande de son amoureuse, un homme lui fait visiter une maison remplie de souvenirs de femmes qu'il a aimées.

Un film archi-dépouillé, sorte de huis clos au cours duquel deux êtres s'inventeront tout un système de faux-semblants pour assouvir leur quête d'amour. Doillon ajoute cette fois une bonne dose d'humour et de causticité à ses dialogues, magnifiquement écrits il va sans dire. Il dissèque encore une fois les tourments sentimentaux, mais de façon plus légère. Dans ce film qui respire le grand air de la Provence, Birkin et Souchon relèvent brillamment le défi.

27 août 1988

8

PELLE LE CONQUÉRANT (Pelle erobreren)

Bille August (Danemark/Suède)

Avec Pelle Hvenegard, Max von Sydow et Erik Paaske

À la fin du 19^e siècle, un père de famille émigre vers le Danemark avec son garçon de neuf ans dans l'espoir d'y trouver une vie meilleure.

Lauréat de la Palme d'or du Festival de Cannes plus tôt cette année, *Pelle le conquérant* s'impose dès le départ grâce à la beauté de ses images et à la force de son histoire. Bille August prend bien le temps d'installer son récit et le construit au rythme des saisons. Max von Sydow est émouvant dans la peau d'un homme toujours digne, peu importe les circonstances. Vraiment, un très beau film.

10 décembre 1988

9

THE MILAGRO BEANFIELD WAR (Milagro)

Robert Redford (États-Unis)

Avec Rubén Blades, Sonia Braga et Melanie Griffith

Un ouvrier agricole pauvre du Nouveau-Mexique provoque tout un émoi en détournant l'eau d'un chantier immobilier.

Une fable à travers laquelle Robert Redford manie habilement différents éléments pour offrir un conte social bien ancré dans les préoccupations du moment. *The Milagro Beanfield War* ne fait pas partie de ces films appelés à connaître un grand succès populaire, mais le réalisateur d'*Ordinary People* confirme quand même ici ses talents de metteur en scène.

21 avril 1988

10

UN HOMME AMOUREUX (A Man in Love)

Diane Kurys (France)

Avec Peter Coyote, Greta Scacchi et Jamie Lee Curtis

Lors d'un tournage en Italie, un acteur, déjà marié, tombe amoureux de sa partenaire de jeu.

Il s'agit d'un film romantique complètement assumé, qui se déroule de surcroît dans le milieu du cinéma. Ce genre d'histoire fut déjà proposé maintes et maintes fois, mais Diane Kurys parvient à imposer sa manière.

Et puis, il y a Rome, la Toscane, Greta Scacchi, Peter Coyote et une courte
mais combien sensible présence de Claudia Cardinale...

30 janvier 1988

Flash-back

L'EMPREINTE DE LÉA

À sa façon, Léa Pool a aussi marqué de son empreinte le cinéma québécois des années 80. Si *Strass Café*, un premier « long » métrage de 62 minutes, était d'abord passé plutôt inaperçu, *La femme de l'hôtel* a eu un bel écho. Puis, *Anne Trister*. Anne-Claire Poirier mise à part, peu de femmes cinéastes étaient parvenues jusque-là à faire entendre une voix qui atteigne aussi l'oreille du public. Léa Pool a imposé une façon d'aborder d'autres préoccupations, de parler autrement de choses plus intimes. *À corps perdu*, meilleur film de l'année ? C'est sans doute un peu fort. N'empêche que ce film « librement inspiré » du roman *Kurwenal*, d'Yves Navarre, m'avait beaucoup touché. Peut-être un peu trop tributaire de l'esthétisme des années 80, *À corps perdu*, dont on espère encore l'arrivée sur une plate-forme un jour (il n'a même jamais été édité en DVD), n'en perd pas moins sa pertinence.

Des titres figurant dans ce tableau d'honneur, peu sont devenus de grands classiques dont on parle encore aujourd'hui. Bien sûr, il y a *L'insoutenable légèreté de l'être*, pari audacieux et généralement bien relevé par Philip Kaufman. *Qui veut la peau de Roger Rabbit* se regarde encore avec plaisir, même si la technologie empruntée par Zemeckis à l'époque – qui nous avait tant impressionnés – semble aujourd'hui relever de la préhistoire. Dans l'esprit de bien des gens, *Bagdad Café* évoque davantage la chanson *Calling You*, devenue un standard, plutôt que le film. Même s'il a valu au cinéaste danois Bille August la première de ses deux Palmes d'or à Cannes (il obtiendra de nouveau le laurier suprême quatre années plus tard grâce aux *Meilleures intentions*), *Pelle le conquérant* ne s'est pas vraiment inscrit dans l'imaginaire collectif des cinéphiles non plus. *Comédie !*, *The Milagro Beanfield War* et *Un homme amoureux* occupent maintenant un rang plutôt mineur dans les œuvres de leurs auteurs respectifs.

Quand on évoque les meilleurs films de Woody Allen, on ne cite pas très souvent *Another Woman*, mais je persiste à croire qu'il s'agit là d'une de ses

plus belles offrandes.

Gros plan WOODY ALLEN

Fidèle à lui-même

Même si on le voit plutôt rarement dans les médias, Woody Allen se prête aux exigences du « service après-vente » de ses films sans trop de réticence. Comme il ajoute un nouvel opus à son œuvre pratiquement chaque année, j'ai souvent eu le plaisir d'assister à l'une de ses conférences de presse dans l'un ou l'autre des grands festivals, ou à des rencontres de presse organisées par un distributeur américain. Chaque fois, il est comme on l'aime : brillant, parfois fragile, avec, toujours, le sens de la formule.

Il m'aura pourtant fallu des années avant d'avoir l'occasion de lui parler seul à seul. C'était en 2011, en marge de la sortie de *Midnight in Paris*, son plus grand succès public à ce jour. Il y a d'abord eu ce coup de fil un lundi, de la part d'une relationniste qui m'a demandé si, par hasard, j'aurais envie de parler à Woody Allen. Euh... non ? On me dit alors que l'interview téléphonique devrait avoir lieu au plus tard le mercredi, histoire de respecter nos délais de production. Au début de l'après-midi du mercredi, toujours pas de nouvelles. La relationniste n'y croit plus tellement. Et nous non plus. On oublie ça.

Puis, jeudi matin, un message tombe dans la boîte de réception. On me prévient que Woody Allen me téléphonera chez moi dans la prochaine heure !

De fait, la sonnerie se fait entendre. Une voix, reconnaissable entre toutes, s'élève.

— *Hello, may I speak to... to... Mark... Annndré, please.*

— *Speaking.*

— *Oh hi, it's Woody !*

Ben oui ! Si c'est pas Woody, toi ! Il est quand même très rare que les vedettes nous téléphonent elles-mêmes pour un entretien. Il y a habituel-

lement une relationniste qui appellera une heure avant le rendez-vous pour s'assurer que nous sommes bien au poste. Il y aura parfois rappel 10 minutes avant, puis un autre appel pour s'excuser de l'inévitable retard et, enfin, au moment fatidique, on vous mettra « en relation » avec la vedette.

Au cours de cette conversation, Woody Allen fut évidemment fidèle à lui-même :

« Quand j'ai commencé à réaliser des films, c'était uniquement pour rencontrer des filles ! dit-il. Je savais que cette profession-là te permettait de côtoyer de belles actrices et de devenir populaire auprès d'elles. Ce n'était peut-être pas la seule raison m'ayant poussé à me lancer dans le cinéma, mais certainement l'une des principales ! Maintenant que je suis marié depuis longtemps, que j'ai une famille et que je suis plus âgé, ça ne me donne plus rien de rencontrer des filles ! Aujourd'hui, je fais du cinéma parce que j'aime en faire. Il me donne l'occasion de m'exprimer sur le plan créatif. Et il a aussi une fonction thérapeutique¹ ! »

D'autres moments de cette conversation avaient aussi été mis en ligne sur le Web² :

Sur sa méthode de travail, toujours la même, malgré les profondes transformations de
« l'industrie »

« Ce qui m'aide grandement, c'est que je travaille avec de petits budgets. Mes films ne coûtent jamais plus de 15 ou 17 millions de dollars, ce qui est très peu selon les standards américains. J'ai aussi le grand privilège d'avoir un public fidèle partout dans le monde. Il y a des films qui marchent mieux que d'autres, évidemment, mais à l'échelle où je les fais, il faudrait vraiment que mon film soit très mauvais pour que le producteur ne fasse pas ses frais. »

Sur les nouvelles plates-formes

« Vous ne me ferez jamais regarder un film sur un iPhone. C'est complètement ridicule ! Je viens d'une époque où aller voir un film relevait de l'événement. Il y avait alors de beaux théâtres, des candélabres, de la belle moquette, de belles lumières. Et là, vous vous installiez dans votre fauteuil. Et sur le grand écran apparaissaient des vedettes comme Rita Hayworth, Katharine Hepburn, Humphrey Bogart ou Cary Grant. Oui,

maintenant, avec les cinémas maison, les grands écrans de télé et le nouvel équipement dont on dispose, on peut regarder un film de façon satisfaisante chez soi. Mais à mes yeux, l'expérience ne sera quand même jamais comparable. Parce que voir un film en salle est aussi une expérience collective. »

Sur les vedettes d'aujourd'hui

« Auparavant, les vedettes de cinéma étaient vraiment mythiques, au sens grec du terme. Des personnes plus grandes que nature. Clark Gable était un dieu. Aujourd'hui, on trouve d'excellents acteurs, mais la nature même du vedettariat est très différente. Les vedettes font partie de notre quotidien maintenant. Et elles se tiennent au plus près de la réalité. Les grandes vedettes de l'époque étaient inaccessibles, irréelles, et nous permettaient de projeter sur elles tous nos fantasmes. Maintenant, les vedettes de cinéma sont des gens comme nous ! Je ne dis pas que c'est mieux ou moins bien – la vie devait être bien difficile pour les vedettes de l'époque –, mais je dis que l'existence de vedettes mythiques comme Clark Gable ou Rita Hayworth n'est plus possible aujourd'hui. »

Sur les vedettes qu'il dirige

« Je suis privilégié car des acteurs extraordinaires acceptent mes propositions. Même si, parfois, je les soupçonne de n'accepter que s'ils n'ont rien de plus payant à faire ailleurs ! Les cachets que l'on peut se permettre de leur offrir sont tellement petits que je pourrais comprendre si jamais un acteur choisissait de me laisser tomber au profit d'un autre film qui pourrait le payer 10 millions de dollars² ! »

Évidemment, cet entretien date d'une autre époque. On ne peut évoquer maintenant le cinéma de Woody Allen sans faire écho aux allégations d'inconduite sexuelle, tenues par sa propre fille, Dylan Farrow. Elles perdurent depuis des années sans qu'il y ait de mise en accusation formelle, mais elles sont revenues de nouveau à l'avant-scène avec force, portées par le mouvement #MeToo, en 2017. Au point que plusieurs interprètes de ses films – et aussi des cinéphiles – prennent aujourd'hui leur distance avec le réalisateur de *Manhattan*, dont la réputation est à présent sérieusement entachée.

¹ *La Presse*, 4 juin 2011

² *lapresse.ca*, 4 juin 2011

1989

1

DANGEROUS LIAISONS (Les liaisons dangereuses)

Stephen Frears (États-Unis/Royaume-Uni)

Avec Glenn Close, John Malkovich et Michelle Pfeiffer

Ayant signé un pacte, deux aristocrates brillants se lancent des défis de séduction cruels.

Stephen Frears a su tirer de ce texte sulfureux et sublime un film dont la liberté de ton est fort réjouissante. Le dramaturge Christopher Hampton, qui s'était inspiré du roman épistolaire de Choderlos de Laclos pour écrire la pièce dont ce film est l'adaptation, élève ici le cynisme au rang de grand art. La réalisation est en parfaite symbiose avec la joute cruelle mise en valeur dans cette histoire.

28 janvier 1989

2

CAMILLE CLAUDEL

Bruno Nuytten (France)

Avec Isabelle Adjani, Gérard Depardieu et Alain Cuny

Apprentie auprès du sculpteur Auguste Rodin, Camille Claudel tombe éperdument amoureuse de son maître.

Isabelle Adjani s'est démenée pendant six ans pour faire aboutir ce projet. Elle aura eu raison de s'obstiner. Bruno Nuytten, qui signe ici son premier long métrage, propose un film sur l'art, sur la création, à travers le destin tragique d'une artiste qui n'aura jamais droit à la reconnaissance de son vivant. Adjani, possédée, offre une très grande composition. Depardieu oppose un jeu pudique et sobre dans la peau d'un Rodin réfléchi mais lâche.

CIBL-FM, 16 février 1989

3

JE SUIS LE SEIGNEUR DU CHÂTEAU

Régis Wargnier (France)

Avec Jean Rochefort, Dominique Blanc et Régis Arpin

Le fils d'un nouveau veuf envisage mal l'arrivée d'une gouvernante dans sa

vie, encore moins celle du fils de cette dernière...

Bien que très différent de *La femme de ma vie*, on reconnaît dans ce nouveau film le penchant du cinéaste pour les envolées lyriques. Qu'il met cette fois au service d'une histoire entièrement centrée sur les zones d'ombre de l'enfance. Pendant qu'une histoire d'amour tentera de naître entre les deux adultes, leurs enfants respectifs se livreront un combat sans merci, une lutte de pouvoir morbide et meurtrière, un duel d'une cruauté sans nom. Dans cette œuvre troublante aux accents opératiques, la musique de Prokofiev fait le reste...

CIBL-FM, 30 mars 1989

4

MONSIEUR HIRE

Patrice Leconte (France)

Avec Michel Blanc, Sandrine Bonnaire et Luc Thuillier

Vivant dans le même appartement depuis des années, un homme observe et tombe amoureux de la femme habitant en face.

Patrice Leconte entre dans la cour des grands grâce à cette nouvelle adaptation du roman de Georges Simenon. Ce film, très court, est dépouillé à l'extrême et ne vise que l'essentiel. Le travail de mise en scène est élégant. Il émane aussi des images, très soignées, une sensualité discrète. Michel Blanc est remarquable. Sandrine Bonnaire est en train de se construire une filmographie du tonnerre.

CIBL-FM, 12 octobre 1989

5

JÉSUS DE MONTRÉAL

Denys Arcand (Québec)

Avec Lothaire Bluteau, Catherine Wilkening et Johanne-Marie Tremblay

Voulant mettre en scène une nouvelle version de la Passion, un metteur en scène cherche des acteurs prêts à tout pour le suivre...

Une réflexion crue, incisive, empreinte de cynisme, sur la notion d'intégrité. La grande réussite de Denys Arcand aura été de savoir comment recouper une multitude de thèmes sans sacrifier la cohérence du propos, comme si les différents éléments se répondaient les uns aux autres. La

charge sociale est virulente. Arcand met ici en images (magnifique photo de Guy Dufaux) un scénario brillant (dont il est l'auteur), qui jette un regard critique et émouvant sur « l'évolution » de la société.

CIBL-FM, 18 mai 1989

6

VALMONT

Miloš Forman (France/États-Unis)

Avec Colin Firth, Annette Bening et Meg Tilly

Par vengeance, une aristocrate demande à un comte de séduire la jeune femme que s'apprête à épouser son amant.

Malgré ses très belles qualités, ce film de Miloš Forman risque de souffrir de la comparaison avec *Dangerous Liaisons*. D'autant que la vision que nous offre le réalisateur d'*Amadeus* est moins sulfureuse, moins perverse que celle de Stephen Frears. Précisons d'ailleurs que le scénariste Jean-Claude Carrière s'est directement inspiré du roman de Choderlos de Laclos. On a quand même droit ici à une œuvre somptueuse, réalisée par l'un des maîtres de notre époque.

CIBL-FM, 11 janvier 1990

7

ADIEUX AU FAUX PARADIS (Abschied vom Falschen Paradies)

Tevfik Baser (Allemagne)

Avec Zuhâl Olcay, Brigitte Janner et Ruth Olafsdottir

Condamnée à six ans de prison pour le meurtre de son mari, une femme d'origine turque risque d'être expulsée d'Allemagne, où elle vit depuis plusieurs années.

Un film dur, réalisé avec beaucoup de finesse. Ce drame n'évoque pas tant l'horreur du milieu carcéral que la détresse intérieure d'une femme qui, par légitime défense, se retrouve dans une position impossible. Ce film aborde la délicate question d'immigrants coincés entre deux mondes, qui n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre. Magnifiquement interprété par des comédiens inconnus, ce film mérite assurément notre attention.

29 août 1989

8

TROP BELLE POUR TOI!

Bertrand Blier (France)

Avec Gérard Depardieu, Josiane Balasko et Carole Bouquet

L'histoire d'un homme qui a épousé une femme qui a l'air d'être sa maîtresse et qui tombe amoureux d'une maîtresse qui a l'air d'être sa femme...

Blier a troqué cette fois ses dialogues explosifs au profit d'une petite musique intérieure. Et cela lui va très bien. L'approche est différente. Le texte est au service de la mise en scène plutôt que le contraire. La forme est éclatée (retours en arrière, projections dans le futur, témoins extérieurs, etc.), l'exercice est périlleux, mais le pari est bien relevé, même si le résultat peut sembler plus froid.

7 septembre 1989

9

DEAD POETS SOCIETY (La société des poètes disparus)

Peter Weir (États-Unis)

Avec Robin Williams, Robert Sean Leonard et Ethan Hawke

La vie d'étudiants dans une prestigieuse université est profondément marquée par le passage d'un professeur libre penseur.

Peter Weir retrouve la forme grâce à ce film inspirant dans lequel Robin Williams se glisse humblement dans la peau d'un professeur. En plus de la qualité de son scénario, ce film a aussi le mérite de nous faire découvrir de formidables jeunes acteurs, notamment Robert Sean Leonard et Ethan Hawke. Comme d'habitude chez Weir, on retrouve cette atmosphère particulière, cette qualité de relations entre les personnages. Et les images sont magnifiques.

CIBL-FM, 22 juin 1989

10

CASUALTIES OF WAR (Outrages)

Brian de Palma (États-Unis)

Avec Michael J. Fox, Sean Penn et John C. Reilly

Malgré l'admiration qu'il éprouve pour un commandant qui lui a sauvé la

vie, un soldat se bat contre les actions immorales de ce dernier.

La sobriété dont fait preuve Brian de Palma dans sa mise en scène étonne. Il est vrai qu'avec un sujet aussi fort, tiré d'un véritable drame survenu au Vietnam, en 1966, il n'avait pas besoin d'en rajouter. Et il y a la question : où va l'éthique morale et humaine en temps de guerre alors que tous les repères tombent ? Plus fort que *Platoon* à mon avis. Très percutant à tout le moins.

14 août 1989

Flash-back



CARPE DIEM!

On ne peut jamais prévoir la carrière d'un film. Les artisans de l'industrie auront beau utiliser tous les outils mis à leur disposition pour tenter de réduire les « risques » au minimum, rien n'y fera. Jamais. Même si des sommes colossales sont investies dans une campagne de publicité, il y aura toujours des échecs spectaculaires de productions promises à un succès « assuré ». Il y aura aussi toujours des films qui parviendront à se frayer un chemin jusqu'au cœur des gens sans que personne puisse rien prévoir.

En 1989, *Dead Poets Society* a créé la surprise en se transformant pratiquement en phénomène de société. Le scénariste Tom Schulman, lauréat de l'Oscar du meilleur scénario cette année-là, s'était inspiré de ses propres souvenirs d'étudiant pour écrire cette histoire, qui a su séduire autant les adultes que les ados, en mettant le théâtre et la poésie à l'avant-plan.

On retiendra aussi de 1989 le duel entre *Dangerous Liaisons* et *Valmont*, duquel le film de Stephen Frears, sur les écrans en premier, est sorti largement gagnant.

À l'instar du *Déclin de l'empire américain*, *Jésus de Montréal* s'est distingué sur la scène internationale, obtenant notamment le prix du jury au Festival de Cannes. Nommé également aux Oscars dans la catégorie du meilleur film en langue étrangère, le film de Denys Arcand a dû cette fois s'incliner devant *Cinema Paradiso*, l'excellent film de Giuseppe Tornatore (absent de cette liste, étonnamment !). Aussi dans la course aux Oscars cette année-là : *Camille Claudel*, dans la même catégorie que les films d'Arcand et de Tornatore, ainsi qu'Isabelle Adjani dans la catégorie de la meilleure actrice. La lauréate fut toutefois Jessica Tandy (*Driving Miss Daisy*).

Monsieur Hire reste encore à ce jour l'un des plus beaux films de Patrice Leconte. *Trop belle pour toi !* constitue par ailleurs, peut-être, le dernier chapitre de la « grande » période de Bertrand Blier. *Je suis le seigneur du château* et *Adieux au faux paradis* sont des films aujourd'hui disparus.

Quant à *Casualties of War*, qui faisait figure de grand événement à l'époque, il n'a pas du tout eu l'impact souhaité. J'estimais ce film supérieur à *Platoon*

pourtant...

Carpe diem, comme disait l'autre.

Gros plan

PHILIPPE NOIRET

Le papy gâteau

Philippe Noiret n'a jamais connu de périodes creuses, mais 1989 fut une grande année pour lui. En vedette dans le film italien *Cinema Paradiso*, le grand comédien a aussi trouvé dans *La vie et rien d'autre* l'un de ses très grands rôles. Il a d'ailleurs obtenu, 14 années après *Le vieux fusil*, le deuxième César du meilleur acteur de sa carrière, cette fois grâce au film de Bertrand Tavernier. À peu près à la même époque, j'ai eu l'occasion d'interviewer Philippe Noiret à la radio. L'acteur avait même eu la générosité d'enregistrer un indicatif pour CIBL. Que l'on a pu entendre pendant au moins une dizaine d'années sur les ondes de la station de radio communautaire montréalaise.

Ce fut la seule fois où j'ai eu l'honneur de rencontrer monsieur Noiret. J'ai évoqué ce souvenir dans une chronique publiée lors de la disparition de l'acteur, en 2006 :

« Dans mon esprit, l'idée de réaliser une interview avec ce géant du cinéma – un grand privilège – était aussi enthousiasmante que terrifiante. Je devais me rendre à l'hôtel où logeait monsieur Noiret, avec mon équipement, afin d'enregistrer notre conversation de 30 minutes comme s'il s'agissait d'une diffusion en direct.

« Je me souviens d'avoir tremblé de tous mes membres en montant dans l'ascenseur, ma console sous le bras. Je transportais aussi, dans d'affreux sacs de plastique qui témoignaient éloquemment du peu de moyens dont nous disposions à la station, deux lourdes bases de micros. Sans oublier les micros eux-mêmes, les énormes « moumoutes » vertes qui les recouvraient, et les kilomètres de fils requis au bon fonctionnement de l'exercice.

« Tout d'abord, le géant s'est étonné de me voir arriver seul. Une radio "professionnelle" dépêche habituellement une équipe, ne serait-ce que pour pouvoir techniquement bien installer les choses. Constatant l'état délabré

des sacs dans lesquels je transportais le matériel, sans parler de mon énervement, monsieur Noiret a jeté sur moi un regard empreint de compassion. Il avait probablement dès lors compris qu'il aurait affaire à un jeune journaliste qui ne comptait pas encore tout à fait le même nombre d'années d'expérience que ceux qu'il avait rencontrés auparavant au cours de cette tournée.

« On s'est alors mis à parler de tout et de rien en installant les micros, l'acteur de légende s'offrant même pour brancher des fils. Ce faisant, il en profitait pour s'enquérir aussi de mes activités professionnelles, un peu comme un grand-papa gâteau qui s'assure de la bonne marche des études du petit dernier. En commençant l'interview, j'ai éprouvé un sentiment de vertige. Pendant quelques secondes, je réalisais que j'étais là, que Philippe Noiret me parlait, qu'il n'y avait personne d'autre autour de nous. Je réalisais aussi que nous bavarderions ensemble comme ça pendant une demi-heure. Wow !

« Évidemment, la conversation a essentiellement porté sur l'ensemble d'une carrière exceptionnelle au cinéma ; sur l'approche ludique qu'empruntent habituellement les acteurs de cette génération, parmi lesquels ses copains Jean-Pierre Marielle et Jean Rochefort. Le comédien s'est aussi prêté à l'exercice de réagir spontanément aux noms que je lui lançais : Tavernier, Deneuve, Ferreri, Signoret, et tant d'autres. Quand le nom de Romy Schneider fut évoqué, j'ai senti une infinie tristesse envahir le regard de cet homme élégant de cœur et d'esprit. "Ah ! Romy... a-t-il simplement laissé tomber avec sa voix grave et inimitable. Tant de douleur... Tant de douleur..."

« Quand on a un type comme Philippe Noiret en face de soi, ce sont forcément quelques-uns de nos plus beaux souvenirs de cinéma qui remontent spontanément à la surface. Depuis tant d'années qu'il nous accompagne dans notre parcours de cinéphiles, on avait fini par le croire immortel. Je n'ai jamais eu l'occasion de converser de nouveau avec monsieur Noiret depuis cette interview de jeunesse, que je garde à jamais parmi mes plus précieux souvenirs.

« Quand un géant meurt, il emporte forcément avec lui un peu de notre histoire personnelle. On se consolera quand même à l'idée que Philippe le bienheureux a maintenant gagné son Cinema Paradiso. »

La Presse, 24 novembre 2006

1990

1

CYRANO DE BERGERAC

Jean-Paul Rappeneau (France)

Avec Gérard Depardieu, Anne Brochet et Vincent Perez

Un jeune homme fait appel à un poète au physique moins avantageux pour l'aider à séduire celle dont les deux hommes sont finalement amoureux...

Cette adaptation est remarquable à tous points de vue. Rappeneau, qui réussit ici un coup de maître, est resté fidèle à l'esprit du texte de Rostand – jusqu'à en conserver les alexandrins – mais il a complètement dépoussiéré la forme. Il fait de cette pièce un vrai film de cinéma. Dans le rôle du célèbre cadet de Gascogne, Depardieu ne pourrait être plus parfait.

CIBL-FM, 7 juin 1990

2

GOODFELLAS (Les affranchis)

Martin Scorsese (États-Unis)

Avec Ray Liotta, Robert De Niro et Joe Pesci

Ayant toujours rêvé de devenir un gangster, Henry Hill s'implique de plus en plus dans le milieu du trafic de la drogue.

Trente années de mafia dans la petite Italie new-yorkaise. Projet ambitieux duquel Scorsese tire quelques morceaux de bravoure, notamment un plan-séquence époustouflant qui passera certainement à l'histoire. C'est évidemment très violent, mais jamais complaisant. Scorsese aligne les scènes chocs, filme nerveusement, et ses acteurs sont magnifiques. Joe Pesci est un feu d'artifice à lui seul.

CIBL-FM, 27 septembre 1990

3

WILD AT HEART (Sailor et Lula)

David Lynch (États-Unis)

Avec Nicolas Cage, Laura Dern et Willem Dafoe

Deux jeunes amoureux tentent de fuir le monde violent dans lequel ils sont plongés.

C'est un brûlot explosif. Comme une espèce de version *speed metal* de *Roméo et Juliette*. David Lynch propose ici un film plus frénétique, placé sous le signe du feu. Une bande-son d'enfer ponctue ce *road movie* exalté dans lequel le cinéaste explore les plus sombres facettes de l'Amérique. Ouf!

20 octobre 1990

4

MATADOR

Pedro Almodóvar (Espagne)

Avec Antonio Banderas, Assumpta Serna et Nacho Martínez

Une avocate, qui aime tuer ses amants pendant les ébats amoureux, est fascinée par un torero...

Avant *La loi du désir*, Pedro Almodóvar avait réalisé *Matador*, une histoire de sexe, de sang et de mort qui, d'une certaine façon, annonçait le film suivant. Le cinéaste en profite pour trucider allègrement tous les revers et les paradoxes de la société espagnole qui, un peu comme la société québécoise, fut longtemps menée par la religion. Un film iconoclaste et jouissif.

15 janvier 1990

5

DANCES WITH WOLVES (Il danse avec les loups)

Kevin Costner (États-Unis)

Avec Kevin Costner, Mary McDonnell et Graham Greene

Envoyé en reconnaissance au Dakota pendant la guerre de Sécession, un jeune lieutenant fait la rencontre du peuple sioux.

Cette première réalisation de Kevin Costner est de facture très conventionnelle, mais l'ensemble est tout à fait étonnant et remarquable. S'inspirant visiblement des grands films épiques à l'ancienne, il trouve ici un souffle, un élan, et mise sur le dynamisme de sa mise en scène. S'il pêche parfois par excès d'enthousiasme, Costner n'en propose pas moins un film vibrant, élaboré avec respect.

CIBL-FM, 22 novembre 1990

6

THE GODFATHER : PART III (Le Parrain III)

Francis Ford Coppola (États-Unis)
Avec Al Pacino, Diane Keaton et Talia Shire

Atteignant la soixantaine, Michael Corleone souhaite renouer avec sa famille et se réhabiliter aux yeux de la société.

Difficile, évidemment, de proposer un troisième volet aussi grandiose que les deux premiers, surtout après une pause de 16 ans. Coppola offre pourtant un chapitre final tout à fait honorable. Le dernier acte, qui se déroule à l'opéra de Palerme, est particulièrement saisissant. Et permet au cinéaste de révéler la maîtrise de son art.

CIBL-FM, 27 décembre 1990

7

TAXI BLUES (Taksi-Blyuz)

Pavel Lounguine (Russie)

Avec Piotr Mamonov, Piotr Zaitchenko et Vladimir Kachpour

Un chauffeur de taxi et un escroc musicien entretiennent une relation d'amitié étrange, basée sur la confrontation...

Une rencontre de choc entre deux personnages qui survivent différemment dans le système communiste : l'un en souscrivant aux règles, l'autre en trouvant en lui-même un espace de liberté intérieure. Pavel Lounguine, qui a fait sensation plus tôt à Cannes cette année, nous fait voir Moscou de l'intérieur avec, dirait-on, une vraie rage de filmer. Fascinant.

30 août 1990

8

NIKITA

Luc Besson (France)

Avec Anne Parillaud, Tchéky Karyo et Jean-Hugues Anglade

Dès le départ, Luc Besson orchestre une descente aux enfers et souhaite visiblement secouer le spectateur. Son long métrage tient à la fois du film d'action et, d'une certaine façon, de la bande dessinée. Bien souvent, le fond cède le pas à la forme, mais l'ensemble étonne d'autant plus qu'après *Le grand bleu* Besson explore ici des zones beaucoup plus sombres.

CIBL-FM, 23 mars 1990

9

UN MONDE SANS PITIÉ

Éric Rochant (France)

Avec Hippolyte Girardot, Mireille Perrier et Yvan Attal

À l'aube des années 90, un trentenaire désabusé tombe amoureux d'une femme qui ne partage pas son mode de vie.

Voilà un film on ne peut plus contemporain dans lequel on ne s'enfarge pourtant pas dans l'idée du « branché » à tout prix. Il y a ici une telle justesse dans le ton que l'on pourrait presque croire à du cinéma-vérité. Comme un miroir dans lequel se reconnaîtront à coup sûr les gens issus de la même génération.

CIBL-FM, 25 janvier 1990

10

KORCZAK

Andrzej Wajda (Pologne)

Avec Wojcieh Pszoniak, Ewa Dalkowska et Marzena Trybala

Obligé de livrer aux SS les 200 orphelins dont il avait la garde dans le ghetto de Varsovie, le docteur Korczak décide de suivre ses enfants.

Entouré d'un parfum de controverse (la scène finale, très onirique, prête flanc à de multiples interprétations), ce film s'inscrit quand même dans le devoir de mémoire de l'humanité face aux atrocités de la Seconde Guerre mondiale. Notamment à une époque où l'on sent justement poindre des relents d'intolérance un peu partout. Le maître polonais propose ici un film empreint de dignité.

CIBL-FM, 28 août 1990

Flash-back

UNE NOUVELLE STRATÉGIE

Les dirigeants de la société de distribution québécoise C/FP, qui n'existe plus aujourd'hui, ont eu en 1990 l'idée saugrenue de tenter une nouvelle expérience. Cette année-là, ils ont pris le titre le plus attendu et le plus prestigieux de leur catalogue, *Cyrano de Bergerac*, et l'ont mis à l'affiche au début de la saison estivale. À l'époque, cette période de l'année était largement concédée au cinéma hollywoodien. Or, le grand film de Jean-Paul Rappeneau a attiré plus de 310 000 spectateurs¹ dans les salles du Québec au cours de l'été. La stratégie s'étant révélée payante, les distributeurs locaux ont alors commencé à proposer, pendant la belle saison, face aux superproductions américaines, de grands films internationaux. Deux années plus tard, C/FP devait aussi connaître beaucoup de succès grâce à *Indochine*, aussi sorti chez nous pendant l'été.

Cyrano de Bergerac a suscité un véritable engouement dans l'ensemble de la francophonie, mais pas seulement. L'adaptation cinématographique de la pièce classique d'Edmond Rostand fut en outre finaliste aux Oscars dans la catégorie du meilleur film en langue étrangère. Comme il arrive trop souvent dans cette catégorie, le grand favori a dû céder la victoire à un film pratiquement inconnu. Le vainqueur, *Journey of Hope*, tout autant que son réalisateur, le Suisse Xavier Koller, n'ont pourtant pas laissé d'impérissables souvenirs. Gérard Depardieu avait de son côté décroché une nomination dans la catégorie du meilleur acteur. Jeremy Irons fut le lauréat grâce à sa performance dans *Reversal of Fortune* (Barbet Schroeder).

Goodfellas reste encore aujourd'hui l'un des très grands films de Martin Scorsese. *Wild at Heart* fut gratifié de la Palme d'or du Festival de Cannes, attribuée cette année-là par un jury présidé par Bernardo Bertolucci. On peut par ailleurs s'étonner de retrouver dans cette liste *Matador*, un film qu'Almodóvar a réalisé en 1986. Il faut cependant se rappeler que le chantre de la Movida fut révélé sur la scène internationale grâce à *La loi du désir* (1987). *Femmes au bord de la crise de nerfs* lui a valu son premier vrai succès

populaire l'année suivante. Un distributeur local avait alors pris l'initiative d'offrir au public montréalais les films précédents de ce cinéaste d'exception. Voilà comment on explique la sortie de *Matador* seulement en 1990 à Montréal. À part *Korczak*, qui n'est pas souvent cité quand on évoque les grands films de Wajda, toutes les productions retenues dans ce tableau d'honneur sont encore dignes de figurer dans une collection personnelle.

1 313 984 spectateurs selon l'Institut de la statistique du Québec.

Gros plan GÉRARD DEPARDIEU

Le tendre monstre

Gérard Depardieu est un personnage incontournable. Je l'ai croisé à Montréal comme à Paris. Au gré de conférences de presse, de rencontres organisées par des distributeurs, ou d'entrevues menées à deux ou trois journalistes. On le fréquente un peu comme Catherine Deneuve, une actrice dont il a déjà dit qu'elle était « l'homme qu'il voudrait être¹ ». Honnêtement, je n'ai pratiquement jamais vu le même type. Très enjoué un jour, sombre et introverti un autre. Il faut ainsi jauger très vite l'état d'esprit dans lequel se trouve le comédien en abordant la conversation. La plus récente rencontre a eu lieu à Paris, en marge de la sortie d'*Astérix et Obélix : Au service de Sa Majesté*. Le monstre semblait heureux ce jour-là. Et il en imposait.

« J'aime tout d'Obélix. Je dirais même que plus je le fais, plus je m'aperçois que je suis lui ! Ça me plaît de devoir penser et réagir comme lui. Même quand il boude. Obélix est un personnage complètement dénué de méchanceté. Je ne suis pas aussi fort que lui, mais j'ai son penchant pour aimer d'emblée l'autre, en être curieux. Obélix aime l'idée d'aimer. L'incarner ne représente aucun défi pour moi. Juste du bonheur ! De toute façon, j'ai horreur de travailler. Je ne veux que du plaisir. Et de temps en temps, je gémissais aussi² ! »

C'était avant que le ciel ne lui tombe sur la tête avec toutes les histoires d'exil fiscal, de citoyenneté, belge et russe, et de ses accointances avec Vladimir Poutine, président d'une « grande démocratie ». C'est donc dire que nous étions alors à un mois de la polémique démesurée qui devait nourrir les médias français pendant des semaines. Mais au-delà des excès, des dérapages, des esclandres dans les avions, Depardieu reste un acteur d'exception. Et un homme de cœur. Il avait été particulièrement touchant au cours d'une interview accordée au moment de la présentation d'*Aime ton*

père au Festival des films du monde. Dans ce film de Jacob Berger, l'acteur incarnait un écrivain célèbre, père d'un fils ayant beaucoup de mal à sortir de l'ombre. Dans ce drame aux accents intimes, il donnait la réplique à son propre fils, Guillaume, disparu en 2008.

« Il est là, calme, réfléchi, presque vulnérable. Il parle d'une voix très douce, ponctue ses réponses de silences, évoque l'art, la littérature, le cinéma, la paternité aussi. Parce qu'un personnage comme celui qu'il incarne dans le film de Jacob Berger ramène forcément des choses à la surface.

« Un père est toujours coupable. Un père est toujours jugeable. J'avais à peine 20 ans quand Guillaume est né. Toutes mes erreurs, je les ai faites. Aujourd'hui, je peux toutefois vous dire que la vie est belle... »

S'il n'a pas hésité à plonger dans l'aventure, Gérard Depardieu dit s'être parfois senti plus fragile. Le réalisateur Jacob Berger affirme d'ailleurs avoir été particulièrement touché par « le cadeau » que Gérard a fait à son fils, Guillaume, en acceptant de participer à un film dans lequel il n'a pas nécessairement le beau rôle.

« J'ai délibérément joué au père, dit l'acteur. Uniquement pour aider Guillaume à sortir... » L'acteur s'arrête. On comprend qu'à travers la relation père-fils dans le film, Gérard a peut-être voulu aider Guillaume (absent en raison d'une blessure qu'il s'est infligée en moto) à mieux vivre, tout simplement.

« J'ai essayé de lui apporter la joie. De l'entraîner vers une approche différente du métier, lequel, pour lui, s'exécute dans une forme de douleur. Il y a eu un véritable changement dans nos rapports après ce film.

« Guillaume, poursuit-il, a la vérité de sa jeunesse. Il a ses fulgurances, sa poésie, sa rébellion. Moi aussi, j'ai été rebelle – je le suis même encore un peu –, mais aujourd'hui, je m'arrange avec les lois de la vie. Il m'arrive d'être hors-la-loi parfois quand même³ ! »

Si ma mémoire est fidèle, Gérard Depardieu est descendu sur la place du Complexe Desjardins quelques minutes à peine après cette interview pour se prêter à l'une de ces étranges conférences de presse publiques qu'organisait le Festival des films du monde à l'époque. Alors en représentation, l'acteur, très en verve, avait évidemment affiché la plus extravertie des facettes de sa personnalité. Et il avait mis tout le monde dans

sa poche.

À cause de tout ce qu'il est, et de la démesure qui le caractérise, on entend souvent dire que Gérard Depardieu « fait maintenant n'importe quoi ». C'est parfois vrai. Mais l'acteur peut toujours trouver sa grâce face à une caméra, ou sur une scène. Il est d'une seule séquence dans *Un beau soleil intérieur*, et pourtant, grâce à lui, le film de Claire Denis trouve son ancrage. Son tour de chant consacré à Barbara a aussi ravi tous ceux qui ont vécu ce moment privilégié.

1 *Lettres volées*, éditions JC Lattès

2 *La Presse*, 16 février 2013

3 *La Presse*, 31 août 2002

1991

1

EUROPA

Lars Von Trier (Danemark)

Avec Jean-Marc Barr, Barbara Sukowa et Udo Kier

Un jeune Américain d'origine allemande se rend à Francfort en 1945 afin de contribuer à la reconstruction de son pays d'origine.

Avec *Europa*, Lars Von Trier s'impose comme l'un des plus importants cinéastes actuels. Ce film plonge le spectateur dans un véritable état d'hypnose (grâce à la voix de Max von Sydow notamment) pour évoquer de façon tout à fait originale les drames de l'Europe. Visuellement, ce film est sublime.

3 septembre 1991

2

BARTON FINK

Joel Coen (États-Unis)

Avec John Turturro, John Goodman et Judy Davis

Dans les années 40, un jeune dramaturge new-yorkais est embauché par un grand studio hollywoodien.

Voilà qu'arrive enfin le film le plus primé de l'histoire du Festival de Cannes. Il est vrai que cette mise en abîme du rêve hollywoodien, à la manière des frères Coen, est aussi troublante que jubilatoire. D'autant que les cinéastes en appellent aux propres responsabilités des créateurs. Brillant.

15 septembre 1991

3

THE GRIFTERS (Les arnaqueurs)

Stephen Frears (États-Unis)

Avec John Cusack, Anjelica Huston et Annette Bening

Un escroc à la petite semaine est tiraillé entre une mère possessive et une petite amie qui n'apprécie pas la nature de leurs relations familiales.

En s'attaquant à un roman noir de Jim Thompson, Stephen Frears propose un thriller différent, pervers et fascinant. Dans cette descente aux enfers, la

moralité bien-pensante en prend un sacré coup. Formidablement filmé, ce thriller met en valeur la maîtrise qu'affiche le cinéaste. Notamment pour manier l'ironie.

10 mars 1991

4

THE FISHER KING (Le roi pêcheur)

Terry Gilliam (États-Unis)

Avec Jeff Bridges, Robin Williams et Mercedes Ruehl

Un célèbre présentateur radio arrogant, maintenant déchu, se lie d'amitié avec un clochard.

Même s'il transpose cette fois son imaginaire délirant dans un contexte plus réaliste, Terry Gilliam n'en offre pas moins un feu d'artifice. L'univers de *The Fisher King* se révèle baroque et fantastique, violent et romantique. Des touches d'humour viennent aussi ponctuer le récit d'une douce folie contagieuse, malgré la dureté du propos. Irrésistible.

CIBL-FM, 26 septembre 1991

5

DELICATESSEN

Marc Caro et Jean-Pierre Jeunet (France)

Avec Dominique Pinon, Karin Viard et Ticky Holgado

La vie des étranges habitants d'un immeuble de banlieue, tous clients du même boucher charcutier.

Empruntant à l'univers de la bande dessinée, le tandem Caro-Jeunet a composé une espèce de cocktail visuel singulier dans lequel on trouve aussi une bonne dose d'humour noir. Les effets sont parfois tape-à-l'œil, certes, mais l'ensemble n'en reste pas moins d'une incroyable originalité. Et c'est diaboliquement drôle en plus !

21 août 1991

6

MY OWN PRIVATE IDAHO

Gus Van Sant (États-Unis)

Avec Keanu Reeves, River Phoenix et Udo Kier

Deux amis, qui gagnent leur vie en se prostituant, entreprennent un périple pour retrouver la mère de l'un d'eux.

Le milieu de la rue, transposé par la vision d'un artiste. Cela donne forcément un résultat intéressant, d'autant que Gus Van Sant, qui signe ici son film le plus personnel, intègre à son récit – on ne peut plus éclaté – un aspect documentaire qui vient enrichir le propos. *River Phoenix* est bouleversant dans le rôle de celui à qui le destin n'a pas fait de cadeau.

CIBL-FM, 19 octobre 1991

7

JACQUOT DE NANTES

Agnès Varda (France)

Avec Jacques Demy, Philippe Maron et Édouard Joubaud

L'enfance d'un garçon qui, très tôt, a voulu devenir cinéaste.

Agnès Varda a filmé la plus belle lettre d'adieu pour l'homme qu'elle a aimé, mort l'année dernière. Du coup, *Jacquot de Nantes* est aussi le plus formidable mot d'amour qu'un artiste puisse envoyer à un autre. Plutôt que de tomber dans l'hagiographie, la cinéaste a préféré miser sur ce qui l'a unie à Jacques Demy : le cinéma. Et c'est éblouissant !

CIBL-FM, 12 septembre 1991

8

THELMA & LOUISE (Thelma et Louise)

Ridley Scott (États-Unis)

Avec Susan Sarandon, Geena Davis et Brad Pitt

Frustrées par une existence monotone, deux amies décident de s'offrir une virée sur les routes de l'Arkansas...

Dans ce film jouissif qui mêle le genre du *road movie* à celui du *buddy movie*, Ridley Scott nous donne l'occasion – et cela arrive trop peu souvent – de voir un duo d'actrices magnifiques dans des rôles principaux. Ce conte féministe, ponctué de revirements dramatiques inattendus, est une ode à la solidarité.

CIBL-FM, 23 mai 1991

9

LA DISCRÈTE

Christian Vincent (France)

Avec Fabrice Luchini, Maurice Garrel et Judith Henry

Pour se venger d'une récente rupture, un homme décide de séduire une autre femme pour mieux l'abandonner ensuite.

Christian Vincent transpose dans le monde d'aujourd'hui une histoire qui aurait pu se dérouler il y a deux siècles. Malgré la cruauté du sujet au départ, ce film tout en finesse est souvent drôle, parfois cynique, toujours brillant. Grâce à ce remarquable premier long métrage, son auteur affiche un style qui le situe d'emblée entre Deville et Rohmer. Cela n'est pas rien.

CIBL-FM, 7 février 1991

10

TRULY, MADLY, DEEPLY (Beaucoup, passionnément, à la folie)

Anthony Minghella (Royaume-Uni)

Avec Juliet Stevenson, Alan Rickman et Bill Paterson

Une femme est si inconsolable depuis la mort de son mari que ce dernier réapparaît dans sa vie...

Sur papier, le scénario peut sembler complètement ridicule, mais cette histoire à la *Ghost* est pourtant finement écrite et abordée de manière intelligente. Avec ce premier long métrage, Anthony Minghella propose un film extrêmement romantique, qui ne tombe toutefois jamais dans la guimauve ou les poncifs du genre. Juliet Stevenson et Alan Rickman y sont remarquables.

CIBL-FM, 21 novembre 1991

Flash-back

LA CONQUÊTE VON TRIER

Révéle en 1984 grâce à *The Element of Crime*, un film qui ne m'avait guère séduit, Lars Von Trier m'a complètement conquis avec *Europa*, le dernier volet de sa « Trilogie de l'Europe » (le deuxième était *Epidemic*). Je me souviens n'avoir eu qu'une seule envie après avoir vu son film une première fois au Festival des films du monde : le revoir le plus tôt possible ! Manque de pot, il aura fallu attendre plus de six mois avant qu'il prenne enfin l'affiche en programme régulier à Montréal. *Europa* est avant tout une entreprise formelle exceptionnelle. Le trublion danois s'était visiblement fait plaisir en s'amusant d'abord avec les outils dont il disposait. Lors d'une interview qu'il m'a accordée à Copenhague il y a plusieurs années, Von Trier avait commenté tous les films de sa filmographie. Voici ce qu'il disait à propos d'*Europa*, 15 années après la sortie du film :

« C'était un film extrêmement complexe sur le plan technique, pour lequel nous avons déjà détaillé tous les plans de façon très précise sur un *story board*. Ce qui est frustrant dans ce genre d'exercice, c'est que le résultat ne peut jamais être à la hauteur de ce que tu as dessiné, de ce que tu as prévu. Je dirais que nous y sommes parvenus à 80 %. Je me souviens d'un tournage exigeant. J'ai revu le film récemment, je suis encore très fier de ce que nous avons accompli techniquement à l'époque¹. »

Déjà habitué du Festival de Cannes, où il était sélectionné une troisième fois, Von Trier a obtenu le prix du jury, le prix de la meilleure contribution artistique, de même que le Grand Prix de la Commission supérieure technique. Le jury, présidé cette année-là par Roman Polanski, devait toutefois lui préférer un autre film : *Barton Fink*. L'excellente comédie noire des frères Coen fut tellement couverte de prix sur la Croisette que le président du festival, Gilles Jacob, a sérieusement songé alors à changer les règles du jeu. Il est vrai qu'en plus de la Palme d'or, récompense suprême, *Barton Fink* a obtenu le prix de la mise en scène et a aussi valu à John Turturro celui de la meilleure interprétation masculine. C'est beaucoup.

Aujourd'hui, les jurys du Festival de Cannes ne sont plus autorisés à multiplier les lauriers pour un seul et même long métrage.

Ces deux œuvres exceptionnelles mises à part, les autres titres retenus dans cette liste sont aussi de très grande qualité, réalisés par des cinéastes qui ont fait preuve d'une infinie constance au fil des années. Stephen Frears, Terry Gilliam, Ridley Scott, Anthony Minghella (mort prématurément), Gus Van Sant, Jean-Pierre Jeunet, sans oublier la légendaire Agnès Varda, sont tous des créateurs qui, plus souvent qu'à leur tour, nous ont offert des moments de cinéma magiques. De son côté, Christian Vincent s'est un peu perdu dans une filmographie trop éclectique. Même s'il proposera un autre excellent film quatre années plus tard (*La séparation*), le cinéaste n'a jamais pu vraiment confirmer les immenses espoirs suscités par *La discrète*. Il s'est quand même taillé un beau succès public en 2012 grâce aux *Saveurs du palais*.

¹ *La Presse*, 21 octobre 2006

Gros plan MICHEL SERRAULT

Faire croire à l'impossible

En 1991, Michel Serrault a décroché aux César du cinéma français la cinquième de ses six nominations obtenues dans la catégorie du meilleur acteur. Il avait offert cette année-là une composition étonnante dans *Docteur Petiot*, un film de Christian de Chalonge, dans lequel il prêtait ses traits à un personnage de médecin qui, pendant l'Occupation, soignait le jour et tuait la nuit. En 2002, à Paris, j'ai eu l'occasion, en compagnie du collègue du *Journal de Montréal* Paul Villeneuve, de passer un moment privilégié avec cet acteur d'exception. Au lendemain de sa mort, survenue en 2007, j'ai écrit cet article :

« C'était il y a cinq ans, par une froide journée d'hiver à Paris. Michel Serrault, irrité par l'émergence de toutes ces nouvelles émissions de télé-réalité, tempêtait. Lui dont la notion d'invention se situait au cœur même de la démarche artistique avait en effet du mal à concevoir un monde où ne surnageraient dorénavant que des "produits" directement collés à la réalité.

« "Il faut au contraire toucher les gens par la création, insistait-il. Quand je compose un personnage, je me fous complètement de la vérité. Quand Michel Simon joue, il n'est pas "vrai"; Louis Jovet ne joue pas "vrai" non plus – il parle même plutôt faux par moments. Mais ce qu'ils font est plus beau parce que le monde qu'ils recréent est magnifié par le travail de l'artiste. Il faut transposer les choses, inventer. Moi, ce qui m'amuse, c'est de faire croire à l'impossible."

« Une rencontre avec un acteur comme Serrault est forcément marquante. Il reste l'une des figures emblématiques d'une génération d'artisans pour qui la réussite réside davantage dans la notion d'échange que dans les critères de rentabilité.

« Dans l'autobiographie qu'il venait alors de publier (*Vous avez dit Serrault ?*,

Éditions Florent Massot), l'acteur révélait en outre une étrange habitude qu'il disait tenir de sa grand-mère. Lorsqu'il parlait à quelqu'un, Serrault avait la manie de lui prendre les mains. Parfois même, il posait une main sur le bras de son interlocuteur pour mieux l'agripper ensuite. Comme une façon d'établir d'office un contact, une complicité.

« En compagnie d'un collègue, j'ai été à même de constater à quel point cette "étrange habitude" faisait partie intégrante de son mode de communication. Alors que nous ne devions passer qu'un moment en sa compagnie, Serrault nous a gardés près de lui pendant plus de deux heures. Et nous a tour à tour "agrippés" plus d'une fois au fil d'une conversation enlevée et riche en éclats de rire.

« Quand on lui parlait cinéma, l'acteur nous ramenait inévitablement à une époque où primait le sens du divertissement. Quand on lui parlait théâtre, il évoquait aussi bien les grands classiques que les pièces de boulevard. De façon récurrente, toutes les années « Poiret-Serrault » remontaient aussi à la surface. Car au-delà de la période faste où ont émergé plusieurs grands succès populaires (dont *La cage aux folles*), une amitié indéfectible le liait à son ancien partenaire de jeu.

« Encore très sollicité par les jeunes metteurs en scène, Michel Serrault n'était pourtant pas nostalgique de ces époques. Cela dit, le regard qu'il posait sur la "dégradation" générale de la qualité des œuvres n'était pas tendre. Il exécrait notamment la transformation d'une industrie qui ne répond désormais plus qu'aux seuls critères commerciaux.

« "Pour tout vous dire, je trouve cela affolant, pestait-il. Il n'y a plus de critères de qualité ; que des trucs interchangeables conçus en fonction de leur rentabilité. Au rythme où ça se dégrade actuellement, je me demande même s'il y aura encore des artistes dans 20 ans. On préfère prendre des gens dans la rue et les faire raconter leur vie. Tu parles !"

« La filmographie de Michel Serrault compte environ 135 longs métrages. Le cinéma ne l'aura pourtant vraiment découvert que dans les années 70, alors qu'il était déjà un homme mûr. Auparavant, l'acteur aura tourné beaucoup de films peu intéressants, vite tombés dans l'oubli. Il considérait d'ailleurs cette époque comme une période d'apprentissage. Mais il revendique tous les films auxquels il a prêté son talent, à partir du moment

où il a été en mesure de faire de vrais choix.

« “Je ne crois pas m’être trompé très souvent, car mes choix ont toujours été dictés par mes envies personnelles. Même si j’aurais aimé que certains films que j’adore aient mieux fonctionné, notamment ceux de Christian de Chalonge (*L’argent des autres*, *Docteur Petiot*), je ne peux quand même pas me plaindre¹.”»

La mort de tous ces artistes issus d’une autre époque entraîne aussi la disparition d’une conception bien différente de l’exercice du métier. Et, inévitablement, un doux parfum de nostalgie.

¹ *La Presse*, 30 juillet 2007

1992

1

THE PLAYER (Le meneur)

Robert Altman (États-Unis)

Avec Tim Robbins, Greta Scacchi et Fred Ward

À Hollywood, un directeur de production à l'emploi d'un grand studio reçoit des menaces anonymes.

The Player repose avant tout sur une bonne intrigue policière, campée dans le milieu du cinéma. Avec une maîtrise époustouflante, Robert Altman profite de l'occasion pour élaborer une vision très cynique de ce milieu. Avec la complicité d'une pléiade de grandes vedettes (parmi lesquelles Julia Roberts, Whoopi Goldberg et Cher), le réalisateur de *Nashville* propose ici un film jubilatoire.

26 avril 1992

2

LES NUITS FAUVES

Cyril Collard (France)

Avec Cyril Collard, Romane Bohringer et Maria Schneider

Tombant amoureux d'une jeune fille de 17 ans, un trentenaire bisexuel révèle sa condition de séropositif.

L'expression « filmer dans l'urgence » prend ici un sens viscéral. Se sachant condamné à plus ou moins brève échéance, Cyril Collard filme des moments de vie avec la rage de celui qui veut les immortaliser à tout prix. Son film est fiévreux, magnifique. Collard est également remarquable comme comédien dans ce film à caractère autobiographique, dans lequel Romane Bohringer révèle aussi tout un tempérament d'actrice.

12 décembre 1992

3

BRAM STOKER'S DRACULA (Dracula d'après Bram Stoker)

Francis Ford Coppola (États-Unis)

Avec Gary Oldman, Winona Ryder et Anthony Hopkins

Quatre cent ans après être devenu vampire, le comte Dracula rencontre

une jeune fille qui lui rappelle un amour ancestral...

Le grand mérite de Coppola aura été d'avoir su dépasser les limites du simple film d'horreur. Il a insufflé au mythe du vampirisme une dimension de romantisme exacerbé et une bonne dose d'érotisme. Son film, très baroque, comporte de magnifiques fulgurances sur le plan visuel.

CIBL-FM, 11 novembre 1992

4

ÉPOUSES ET CONCUBINES (Da hong deng long gao gao gua)

Zhang Yimou (Chine)

Avec Gong Li, Caifei He et Cao Cuifen

La nouvelle – et quatrième – épouse d'un homme riche découvre les intrigues auxquelles se livrent déjà les autres épouses pour attirer l'attention de leur « maître ».

Révéle grâce au film *Le Sorgho rouge* il y a quelques années, Zhang Yimou affiche un style incomparable sur le plan de la composition des images. C'est d'ailleurs grâce à ce style que s'impose une histoire somme toute classique, qui fait écho à l'exploitation des femmes dans la Chine ancienne. Gong Li, muse du cinéaste, propose un jeu nuancé, tout en finesse.

22 avril 1992

5

BEING AT HOME WITH CLAUDE

Jean Beaudin (Québec)

Avec Roy Dupuis, Jacques Godin et Jean-François Pichette

Un inspecteur de police tente de connaître les motifs ayant poussé un prostitué à tuer l'homme qu'il aimait.

Rencontre avec un texte flamboyant de René-Daniel Dubois. Que Jean Beaudin a mis en images avec une grande puissance d'évocation. Les choses renversantes que l'on y entend à propos de la passion amoureuse transcendent ici la simple histoire de crime passionnel. Jacques Godin et Roy Dupuis brillent dans cet exercice de haute voltige.

CIBL-FM, 6 février 1992

6

UN CŒUR EN HIVER

Claude Sautet (France)

Avec Daniel Auteuil, André Dussollier et Emmanuelle Béart

L'amitié indéfectible qui lie deux luthiers est menacée quand l'un d'eux tombe amoureux d'une violoncelliste.

Il fallait remonter à *Un mauvais fils* pour trouver un Sautet aussi beau, aussi grave, aussi bouleversant. Le vétérinaire réalisateur a épuré son style pour ne mettre en valeur que la délicatesse des sentiments. Et puis, la musique (celle de Ravel principalement) est partie prenante d'une partition modulée avec brio par un trio d'acteurs épatants.

CIBL-FM, 4 septembre 1992

7

LES MEILLEURES INTENTIONS (Den goda viljan)

Bille August (Suède)

Avec Pernilla August, Max Von Sydow et Samuel Fröler

La vie des parents d'Ingmar Bergman, avant la naissance de ce dernier.

Bille August a obtenu sa deuxième Palme d'or cannoise grâce à ce film dans lequel il s'efface pourtant derrière le cadeau que lui a fait Ingmar Bergman. Avec talent et sobriété, August a mis en images le scénario que le maître lui a confié, en s'attardant principalement à tirer la vérité des personnages, aidé en cela par des acteurs exceptionnels.

CIBL-FM, 6 novembre 1992

8

INDOCHINE

Régis Wargnier (France)

Avec Catherine Deneuve, Vincent Perez et Linh Dan Pham

Dans les années 30, en Indochine, la directrice d'une plantation et sa fille adoptive tombent amoureuses du même officier de marine.

Grande fresque romanesque dans laquelle la quête intime d'individus se mêle à la grande histoire. Régis Wargnier, dont le penchant pour le lyrisme est maintenant bien connu, offre ici un rôle-somme à Catherine Deneuve, dont l'image convient à merveille dans ce contexte. *Indochine* fait partie de

ces films plus grands que nature qui s'inscrivent dans la part mythique du cinéma.

CIBL-FM, 28 mai 1992

9

URGA

Nikita Mikhalkov (Russie)

Avec Badema, Larissa Kouznetsova et Vladimir Gostyukhin

Du cinéma quasi contemplatif, tourné dans les steppes de la Mongolie intérieure. D'une telle beauté que l'on ne peut faire autrement que se laisser gagner par la poésie qui en émane. Des paysans isolés. Leur existence sera perturbée par l'arrivée d'un camionneur russe. Le message est parfois un peu appuyé, la métaphore un peu grosse, mais l'ensemble reste quand même remarquable.

CIBL-FM, 9 avril 1992

10

APRÈS L'AMOUR

Diane Kurys (France)

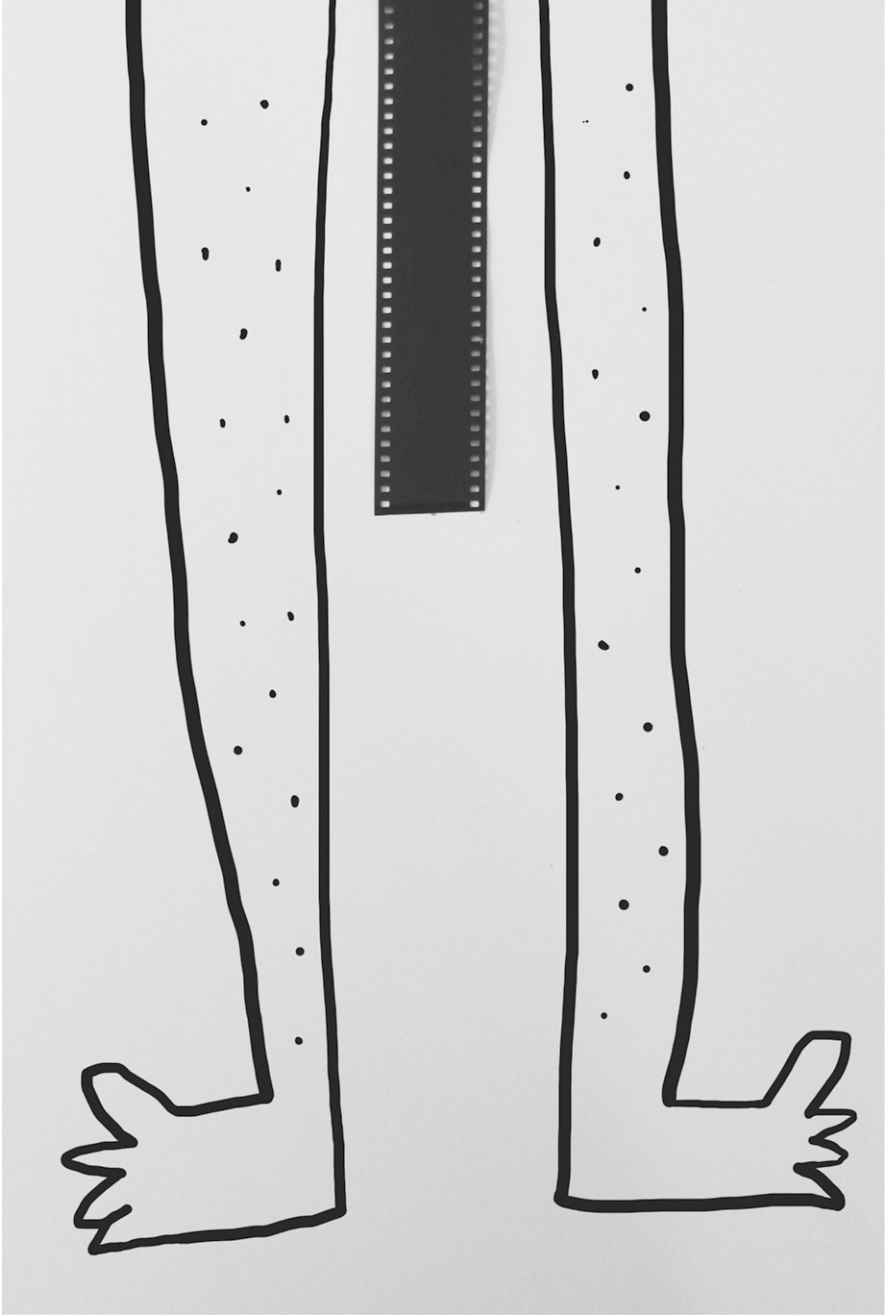
Avec Isabelle Huppert, Bernard Giraudeau et Hippolyte Girardot

Une romancière aime deux hommes à la fois, tous deux mariés avec enfants...

Un triangle amoureux, traité de façon originale et sans complaisance. Cet autoportrait avoué de la cinéaste, qui ne pouvait trouver meilleure interprète qu'Isabelle Huppert, évite les pièges du drame existentiel classique. Même si le ton qu'elle emprunte se fait parfois plus léger, Diane Kurys ne craint pas d'aller au fond des choses.

CIBL-FM, 10 octobre 1992

Flash-back



LES ANNÉES SIDA

Les nuits fauves ne fut pas le premier film à évoquer directement une maladie qui, à cette époque, a fait d'immenses ravages. Aux États-Unis, des films comme *Parting Glances* (Bill Sherwood) et *Longtime Companion* (Norman René) avaient déjà tracé le chemin. Chez nous, la réalisatrice Esther Valiquette avait transposé son propre drame dans *Le singe bleu*, un magnifique court métrage dans lequel elle traçait aussi un parallèle avec l'engloutissement d'une civilisation ancienne.

Le film de Cyril Collard fut pourtant le plus poignant d'entre tous. Très ancré dans l'air du temps, *Les nuits fauves* fut très vite étiqueté « premier grand film d'amour des années sida ». Collard, qui savait ses jours comptés (les apparitions des symptômes du virus étaient pratiquement une condamnation à mort à cette époque), a visiblement filmé son histoire en s'y jetant tête baissée, de toute sa chair et de tout son être. Deux mois après la sortie de son film en France, Cyril Collard devait venir au Québec pour en assurer le lancement chez nous. Trop mal en point, il a dû annuler le voyage. Il est mort à peine trois mois plus tard, à l'âge de 35 ans, trois jours seulement avant la cérémonie des César, où *Les nuits fauves* fut à la fois sacré meilleur premier film et meilleur film de l'année. Destin tragique pour un artiste qui avait encore tant à offrir.

Revoir *Les nuits fauves* aujourd'hui n'a d'évidence plus le même impact, mais la charge émotive reste toute aussi puissante. Des films récents comme *120 battements par minute*, de Robin Campillo, et *Plaire, aimer et courir vite*, de Christophe Honoré, nous ramènent d'ailleurs à cette époque où trop de nos contemporains sont morts de cette terrible maladie.

Les autres titres retenus dans ce palmarès restent des choix très honorables à mon sens. *The Player* est un morceau de bravoure sur le plan de la réalisation. Robert Altman commence d'ailleurs son film avec un plan-séquence de huit minutes pendant lequel sa caméra se promène d'un endroit à l'autre sur les lieux d'un grand studio hollywoodien. Le film – très critique envers l'industrie du cinéma – avait évidemment suscité bien des discussions à l'époque. Plusieurs grandes vedettes s'étaient prêtées au jeu, ne serait-ce que pour apparaître seulement dans un plan. Altman avait en outre

réussi un très grand coup en s'assurant une participation de Julia Roberts. Révélée deux années auparavant grâce à *Pretty Woman*, l'actrice était la grande coqueluche du moment. Et se faisait pratiquement offrir tous les projets que les bonzes hollywoodiens tentaient de mettre en chantier.

Je ne sais ce qui assure la pérennité d'un film. Des œuvres très appréciées à leur époque peuvent facilement tomber dans l'oubli. D'autres, plus discrètes, peuvent se révéler au grand jour plus tard. Pour ma part, l'envie de revoir un film à la simple lecture de son titre, même des décennies plus tard, constitue un bon indice. Honnêtement, je reverrais sur le champ les 10 longs métrages que j'ai retenus en 1992.

Gros plan ROY DUPUIS

Le beau monsieur

Roy Dupuis a la réputation d'être un peu « difficile » en entrevue. Pas qu'il soit désagréable, au contraire. Mais il est vrai qu'il faut mettre plus d'efforts pour parvenir à soutirer des propos de cet « homme de peu de mots ». Dupuis est un introverti. Cette facette de sa personnalité est d'ailleurs bien en phase avec celle de l'homme québécois moyen. Que ce grand acteur, tout en présence fiévreuse, soit devenu dans les années 90 la figure emblématique du mâle québécois à l'écran tombe sous le sens. Au moment de la sortie de *Being at Home with Claude*, Roy Dupuis vivait sa nouvelle popularité depuis une année ou deux, soit depuis la diffusion de la série télévisée *Les filles de Caleb* (une réalisation du même Jean Beaudin). Le personnage d'Ovila Pronovost a fait de lui un héros romantique, très apprécié du grand public. Et un grand *sex-symbol*. L'acteur a dû apprendre à gérer cette image, ce qui, pour lui, ne fut pas toujours évident.

« J'ai eu parfois du mal à composer avec la notoriété, particulièrement à l'époque des *Filles de Caleb*, mais l'un de ses avantages est de pouvoir donner une voix à des personnes qui ne pourraient pas être entendues autrement. C'est une façon de me servir de ma popularité¹ », m'a-t-il dit au moment où la vie militante a commencé à prendre autant de place que la démarche de l'acteur. Aujourd'hui, Roy Dupuis est en outre le président et porte-parole de la Fondation Rivières, une organisation vouée à la préservation des cours d'eau.

Trois années après cette déclaration, alors que nous avons eu un peu plus de temps pour discuter, il s'était enflammé quand nous avons commencé à évoquer les grands enjeux sociaux. Les questions d'environnement et de justice sociale font particulièrement vibrer cet homme dont le cœur est résolument placé à gauche. D'autant que nous sortions tout juste alors d'un climat d'ébullition comme le Québec n'en avait pas connu depuis

longtemps.

« Le printemps érable est à mon sens beaucoup plus significatif que ce que certaines personnes, et certains médias, ont bien voulu le laisser croire. Il s'est passé chez nous quelque chose de très important. Et j'ai l'impression que c'est loin d'être fini. Je crois même que les gens sont encore tous sur le bord de leurs balcons² ! »

À l'aube de la cinquantaine, celui qui a représenté l'idéal masculin au cinéma (dans toute sa diversité) a aussi laissé entendre que l'action militante allait désormais influencer ses choix de rôles.

« Avec la maturité vient la responsabilité du citoyen. Plus que le personnage que j'ai à jouer, c'est maintenant le projet dans son ensemble qui emportera mon adhésion, ou pas. La pertinence du propos, le point de vue social, son utilité. Quand il s'agit seulement de jouer pour jouer, on dirait que ça vient moins me chercher, maintenant³. »

À cet égard, Roy Dupuis s'est toujours rangé du côté des créateurs quand surgissent les éternelles discussions à propos de notre cinématographie nationale.

« Il faudra toujours défendre le cinéma d'auteur, dit-il. C'est de ce côté-là qu'on prend des risques, qu'il y a de la nouveauté, que la créativité s'exprime, qu'on trouve plus de poésie et de profondeur. C'est bien de se poser des questions et de rester alerte, mais il ne faut quand même pas virer fou parce que certains films ont connu moins de succès. Personnellement, je ne me pose jamais de questions à propos du potentiel commercial d'un film, ni même de sa qualité à l'arrivée. Ce n'est pas mon job. »

Invité à préciser sa pensée, Roy Dupuis explique qu'il est simplement à la recherche de « belles histoires ». Il souligne aussi sa capacité à détecter s'il peut trouver son compte, ou pas, dès qu'il commence à lire un scénario.

« Quand je suis entré à l'École nationale de théâtre, je ne connaissais rien à la culture. C'est là que j'ai fait la rencontre de bons auteurs et que j'ai découvert de très grands textes. Je suis sorti de là plus exigeant. Il faut que j'adhère à l'histoire qu'on raconte, même si le rôle est moins important. Et puis, il faut aussi que l'écriture appartienne vraiment au cinéma. Cela devient de plus en plus rare, car on la distingue de moins en moins de celle de la télé⁴. »

De l'action citoyenne à l'action politique, il n'y a souvent qu'un pas. Que franchissent parfois allègrement ceux que les partis politiques convoitent.

« On m'a déjà approché, c'est-à-dire qu'on a tâté le terrain, mais même si on ne peut jamais dire jamais, je suis très loin de ça. Je n'ai jamais été à l'aise avec les discours⁵ ! »

Ayant maintenant atteint la mi-cinquantaine, on sent l'acteur heureux de sa maturité. Laquelle lui permet d'accepter de jouer des personnages qui ne sont plus dans la séduction. De *L'autre maison* à *Pieds nus dans l'aube*, en passant par des premiers films comme *Ceci n'est pas un polar* ou *Le bruit des arbres*, Roy Dupuis n'en affiche pas moins une présence remarquable. Un beau monsieur. Intègre.

1 *La Presse*, 28 juillet 2010

2 *La Presse*, 9 mars 2013

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*

5 *Ibid.*

1993

1

DAMAGE (Fatale)

Louis Malle (Royaume-Uni/France)

Avec Jeremy Irons, Juliette Binoche et Miranda Richardson

Un parlementaire conservateur tombe amoureux de la fiancée de son fils.

La douleur d'un sentiment de désir. Voilà ce que décrit Louis Malle dans son nouveau film. Il fallait d'ailleurs un grand cinéaste pour creuser une histoire de passion amoureuse sans tomber dans les clichés habituels. Jeremy Irons et Juliette Binoche livrent d'évidence de grandes performances, mais Miranda Richardson, saisissante dans le rôle de l'épouse, mérite aussi une mention.

CIBL-FM, 21 janvier 1993

2

LIBERA ME

Alain Cavalier (France)

Avec Annick Concha, Pierre Concha et Thierry Labelle

Un réquisitoire muet contre toute forme d'oppression.

Un film sans paroles, pourtant plus éloquent que n'importe quel discours. Enfilant une suite de tableaux, le réalisateur de *Thérèse* s'attarde à décrire le parcours d'une famille dont les membres ont été faits prisonniers. La société n'est pas définie ; l'époque non plus. Cela pourrait être la France occupée d'hier comme la Bosnie aujourd'hui. Ce film est d'une puissance peu commune.

CIBL-FM, 26 août 1993

3

TROIS COULEURS - BLEU

Krzysztof Kieslowski (France/Pologne)

Avec Juliette Binoche, Benoît Régent et Florence Perne

Après la mort tragique de son mari, grand compositeur, et de leur fille, une femme tente de se refaire une nouvelle vie.

Dans ce film, lauréat du Lion d'or à Venise, Kieslowski explore la notion de

liberté individuelle dans un contexte intime. Sans jamais forcer le trait, le grand cinéaste polonais propose un film vibrant à travers lequel il parvient à sonder les profondeurs de l'âme. Il a trouvé en Juliette Binoche une interprète idéale.

CIBL-FM, 6 septembre 1993

4

THE PIANO (La leçon de piano)

Jane Campion (Australie/Nouvelle-Zélande)

Avec Holly Hunter, Harvey Keitel et Anna Paquin

Une femme rejoint son nouveau mari dans un coin reculé de la Nouvelle-Zélande, mais elle doit abandonner son précieux piano.

Jane Campion a su filmer « l'infilmable » grâce à une histoire pourtant étonnante de simplicité. *The Piano* est d'un romantisme fou, traversé de part en part d'une passion fiévreuse. La cinéaste donne de surcroît à son film une texture bien particulière et affiche du même souffle une évidence de ton foudroyante. C'est pour des films comme ceux-là que l'on aime le cinéma.

CIBL-FM, 15 novembre 1993

5

LATCHO DROM

Tony Gatlif (France)

L'histoire et la longue route du peuple rom à travers ses chants, sa musique et ses danses.

Pari audacieux et magnifiquement relevé. Tony Gatlif, qui a du sang gitan, raconte l'histoire du peuple rom en parcourant la même route que lui à travers l'histoire, uniquement par sa culture musicale. Le spectateur est ainsi plongé dans ce monde sans aucun repère et, pourtant, il émane de ces images toute l'âme d'un peuple opprimé.

CIBL-FM, 25 août 1993

6

MA SAISON PRÉFÉRÉE

André Téchiné (France)

Avec Catherine Deneuve, Daniel Auteuil et Marthe Villalonga

Autour de leur mère vieillissante, un frère et une sœur autrefois très liés font le point sur leur existence.

Le grand mérite de Téchiné aura été de s'attarder à retranscrire fidèlement les nuances – et les paradoxes – des liens familiaux, particulièrement entre frère et sœur. Par-dessus tout, il fait ici écho à l'histoire de deux orphelins qui ferment à jamais les portes de leur enfance. Un film tout en frémissements, à la fois fort et fragile.

CIBL-FM, 27 juin 1993

7

THIRTY TWO SHORT FILMS ABOUT GLENN GOULD (Trente-deux films brefs sur Glenn Gould)

François Girard (Canada)

Avec Colm Feore, Derek Keurvorst et Katya Ladan

Diverses étapes de la vie et de la carrière du pianiste Glenn Gould, évoquées en 32 tableaux.

Le personnage était hors normes ; ce film l'est tout autant. Plutôt que de s'attaquer à une biographie classique, François Girard a eu la brillante idée de proposer une suite de vignettes impressionnistes. Il en résulte un portrait fascinant de l'homme et de son génie musical. Colm Feore livre une composition magnifique.

CIBL-FM, 25 novembre 1993

8

GARÇON D'HONNEUR (Xi yan)

Ang Lee (Taïwan)

Avec Winston Chao, May Chin et Mitchell Lichtenstein

Vivant aux États-Unis avec un amoureux, un jeune Taïwanais s'organise un mariage de convenance pour faire plaisir à ses parents.

Lauréat de l'Ours d'or à Berlin cette année, *The Wedding Banquet* est un film qui dynamite tous les tabous de l'intérieur. Ang Lee propose une comédie formidable, qui va bien au-delà de l'anecdote. En plus de la question de l'orientation sexuelle, Ang Lee orchestre aussi un choc culturel entre les traditions du pays d'origine et le mode de vie occidental, sans tomber dans la facilité.

CIBL-FM, 14 novembre 1993

9

SHORT CUTS (Les chassés-croisés)

Robert Altman (États-Unis)

Avec Andie MacDowell, Matthew Modine et Julianne Moore

Les destins croisés de 22 individus dans le Los Angeles des années 90.

Lauréat du Lion d'or à Venise (*ex æquo* avec *Trois couleurs – Bleu*), *Short Cuts* pourrait être une radiographie parfaite de l'« Américain moyen ». Adaptant de courtes nouvelles de Raymond Chandler, Robert Altman propose encore une fois une œuvre habilement construite, sans compromis. Vraiment remarquable.

CIBL-FM, 9 octobre 1993

10

MAZEPPA

Bartabas (France)

Avec Miguel Bosé, Bakary Sangaré et Bartabas

Évocation de la rencontre de deux artistes partageant la même passion des chevaux. L'un est le peintre Géricault, l'autre est le chef d'une dynastie d'écuyers.

Un film excessif. Que l'on appréciera à la condition de s'y abandonner. Ce voyage baroque est orchestré par le directeur du théâtre équestre Zingaro. D'une beauté sauvage, les images sont à la fois poétiques, fulgurantes et sensuelles. Avec des envolées lyriques parfois troublantes. Un film résolument à part.

CIBL-FM, 25 août 1993

Flash-back

OÙ SONT LES FEMMES ?

En 1993, un événement particulier devait marquer l'histoire du cinéma : pour la toute première fois, une Palme d'or fut attribuée à une œuvre réalisée par une femme. Le sacre de Jane Campion (*The Piano*) au Festival de Cannes, qui a toutefois dû partager son laurier avec Chen Kaige (*Adieu ma concubine*), peut sembler banal ; il ne l'est pas. Parce qu'il symbolise la difficulté qu'ont les réalisatrices à se faire valoir dans un « monde d'hommes ». C'était vrai il y a 25 ans ; ça l'est tout autant aujourd'hui. La question est régulièrement posée, que ce soit à l'occasion de la tenue des grands festivals de cinéma internationaux ou de l'arrivée de la saison des récompenses : où sont les femmes ? Plutôt confinées à des œuvres intimistes pouvant être tournées avec de modestes budgets, les réalisatrices ont surtout du mal à s'imposer dans ce que l'on appelle « l'industrie » du cinéma. Même si, ironiquement, plusieurs grands studios hollywoodiens sont aujourd'hui dirigés par des femmes, l'état d'esprit de ce milieu – où l'on brasse de grosses affaires – demeure très masculin. Bien sûr, Kathryn Bigelow (*The Hurt Locker*) est aussi passée à l'histoire en devenant, en 2009, la première lauréate de l'Oscar de la meilleure réalisation, mais d'aucuns vous diront que la réalisatrice de *Point Break* fait essentiellement du « cinéma de mecs ».

Quoi qu'il en soit, je pourrais revendiquer encore aujourd'hui tous les titres retenus dans cette liste. À quelques exceptions près, la plupart de ces œuvres existent encore dans l'imaginaire collectif des cinéphiles. À mon sens, *Libera Me*, étrangement très rarement cité quand on évoque le cinéma d'Alain Cavalier, reste un grand film. Il est vrai qu'à l'instar des autres œuvres du réalisateur de *Thérèse*, *Libera Me* emprunte une forme très particulière, très dépouillée. De plus, ce titre est très difficile à trouver. Il fut édité en vidéocassette à l'époque, mais il se fait toujours attendre sur un autre support ou sur une plate-forme. J'ai eu l'honneur de discuter avec Alain Cavalier à l'occasion de la sortie du film *Pater*. Cette rencontre est à

jamais inscrite parmi mes plus beaux souvenirs professionnels.

Mazeppa, l'autre titre plus confidentiel de cette liste, m'avait séduit par ses fulgurances. L'écuyer Bartabas, directeur du théâtre équestre Zingaro, a signé, trois années plus tard, un autre long métrage, *Chamane*, beaucoup moins réussi. Il n'a rien tourné pour le cinéma depuis. Tony Gatlif avait de son côté beaucoup séduit les cinéphiles grâce à son documentaire musical *Latcho Drom*, beau à s'en fendre l'âme.

Quant au regretté Louis Malle, dont *Damage* fut l'avant-dernier film, il avait marqué le coup avec cette histoire inspirée d'un roman de Josephine Hart, dont le scénario fut écrit par le grand dramaturge britannique David Hare. Juliette Binoche avait trouvé le tournage de ce film très dur, notamment en raison de l'intensité que mettait Jeremy Irons dans les rapports physiques entre leurs deux personnages. Ces scènes, plus difficiles, auraient finalement été tournées à la toute fin. Elles sont criantes de vérité, de trouble, de douleur.

Trois couleurs – Bleu, dont la tête d'affiche est aussi Juliette Binoche, est l'œuvre d'un grand maître du cinéma contemporain : Krzysztof Kieslowski, disparu trop tôt lui aussi. *Trente-deux films brefs sur Glenn Gould* reste, à mon sens, le meilleur film de François Girard à ce jour. Robert Altman, André Téchiné et Ang Lee (dont le nom figure ici pour la première fois) font partie de mes cinéastes favoris.

Gros plan

JULIETTE BINOCHÉ

Une enfant d'immigrée

On dit souvent de Juliette Binoche qu'elle est la plus « internationale » des actrices françaises. J'ai quelques fois assisté à des rencontres de presse à l'occasion de sorties de films où elle était l'une des têtes d'affiche, organisées aux États-Unis par des distributeurs américains. Dans un tel contexte où nous sommes plusieurs journalistes réunis autour d'une table, je me retrouve ainsi à devoir converser en anglais avec des vedettes françaises. Je conçois parfaitement l'utilisation d'une langue commune afin que tout le monde puisse avoir accès aux propos tenus, mais j'avoue qu'au début je trouvais la situation pour le moins étrange.

Peu importe la langue qu'elle utilise, Juliette Binoche affiche toujours la même sensibilité, la même intelligence dans le propos. Son parcours est impeccable. On trouve évidemment des œuvres moins accomplies que d'autres dans sa filmographie – et c'est normal – mais dans l'ensemble, on peut difficilement lui reprocher ses choix. « Il faut que je le ressente dans mon corps, c'est aussi simple que cela. C'est complètement intégré dans ma façon de voir et d'être », me confiait-elle lors de son tout premier passage dans la métropole québécoise en 2006¹.

Vu de l'extérieur, on sent en tout cas que la carrière n'est pas dissociable de la vie. Juliette Binoche donne toujours l'impression d'être une femme dont l'esprit reste bien rattaché à la réalité quotidienne. En même temps, l'actrice, lauréate d'un Oscar en 1997 grâce à sa performance dans *The English Patient* (*Le patient anglais*) a le privilège d'avoir accès à des univers artistiques singuliers, proposés par des cinéastes de renom venus du monde entier. « Je ne sais pas si ces choix étaient les bons – je n'ai aucune notion de ce genre de choses –, mais il est clair qu'ils étaient alors le reflet de mon état d'esprit et de ma situation à cette étape de ma vie. Je ne pouvais pas faire d'autres choix que ceux-là². »

L'une des plus belles conversations qu'il m'ait été donné d'avoir avec elle a pourtant eu lieu... au téléphone ! Quelques mois après son lancement au festival de Toronto, le film d'Anthony Minghella *Breaking and Entering* prenait enfin l'affiche à Montréal, non sans avoir d'abord fait chou blanc dans les marchés spécialisés américains. Cet échec était fort déplorable, non seulement parce qu'il s'agit d'un très beau film (du moins, à mon avis !), mais aussi parce que *Breaking and Entering* restera finalement le testament cinématographique d'un cinéaste qui, un an plus tard, disparaîtra prématurément. Dans ce drame campé à Londres, Juliette Binoche se glissait dans la peau d'une réfugiée bosniaque.

« Il y a probablement un aspect dérangeant dans le fait d'aborder des thèmes qui ont trait à l'immigration et aux différences sociales. Une histoire comme celle-là nous confronte inévitablement à notre égoïsme, à notre propre lâcheté quotidienne. Non vraiment, je ne suis pas étonnée de cet accueil plus confidentiel. »

Pour Juliette Binoche, le cinéma n'a, de toute façon, jamais été une question de chiffres. Elle estime que l'art, par définition, a une fonction sociale dont l'impact relève de l'intime. « L'art permet un ébranlement émotionnel qui nous donne l'occasion de changer nos perceptions. Ce n'est que dans la vulnérabilité que l'on devient plus grand. Si l'on ne passe pas par cet état, il est très difficile de grandir en tant qu'être humain. Je crois en tout cas plus à cela qu'aux grands discours³. »

Juliette Binoche reste aussi toujours particulièrement sensible aux enjeux sociaux. « Je suis moi-même une enfant d'immigrée. Ma grand-mère a quitté la Pologne en 1939 avec deux enfants sous le bras, accompagnée d'un mari dont elle devait divorcer peu de temps après. Elle a pris soin de ses enfants toute seule. Elle a d'ailleurs gagné sa vie en étant couturière à Paris. Les thèmes qu'aborde ce film me sont, d'évidence, très familiers. J'ai beaucoup pensé à ma grand-mère pendant le tournage. J'avais un peu l'impression qu'à travers ce personnage je lui rendais hommage. J'ai aussi beaucoup réfléchi sur le sort que nous réservons aux immigrés aujourd'hui. Il se brasse actuellement de grosses questions humaines et déontologiques à ce propos. Il ne faudrait pas que de vieux démons resurgissent⁴. »

En 2015, soit 30 années après *Rendez-vous*, le film d'André Téchiné qui l'a

mise au monde, j'ai pu rencontrer l'actrice de nouveau. Trois décennies de carrière amènent forcément un regard plus rétrospectif :

Juliette Binoche n'a jamais voulu entendre les appels des sirènes quand les projets offerts ne semblaient pas indiqués pour elle. Elle est ainsi reconnue pour avoir refusé de grands projets, menés par des pointures hollywoodiennes. En 1993, elle a préféré tourner *Trois couleurs : Bleu* avec Krzysztof Kieslowski plutôt que *Jurassic Park* avec Steven Spielberg.

« Le chemin que l'on crée doit être individuel, indépendant, souligne-t-elle. Il doit être en accord avec soi. Il ne s'agit pas d'avoir tort ou d'avoir raison, on s'en fiche, mais de suivre son propre chemin. C'est avoir foi en soi. Croire à son intuition et prêter une oreille aussi attentive aux petites voix qui font que, vu de l'extérieur, ça peut paraître complètement fou. Il faut être créateur de sa vie. C'est beaucoup plus intéressant que de répondre aux bruits extérieurs et aux appels de sirènes. »

Quand on lui demande ce que l'actrice de l'époque de *Rendez-vous* dirait à l'actrice plus mûre qu'elle est aujourd'hui devenue, Juliette Binoche éclate de rire : « Hé ben, ma vieille, t'aurais pas dû être aussi incertaine quand même ! Plus sérieusement, elle lui dirait sans doute de faire confiance à la vie. Les choses viennent au bon moment quand on y croit. À force de regarder le vide, on peut facilement tomber. Il faut donc se construire une confiance dans le doute. L'avoir su au départ, j'aurais peut-être pu vivre tout ça plus légèrement⁵ ! »

1 *La Presse*, 3 novembre 2006

2 *La Presse*, 17 février 2007

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*

5 *La Presse*, 11 avril 2015

1994

1

ARIZONA DREAM (Rêve d'Arizona)

Emir Kusturica (États-Unis/France)

Avec Johnny Depp, Faye Dunaway et Jerry Lewis

À la demande de son vieil oncle sur le point de se remarier, un New-yorkais se rend en Arizona afin de servir de témoin au mariage.

À sa façon, Kusturica présente sa vision de l'Amérique. C'est évidemment foisonnant et singulier. Il se permet toutes les audaces, toutes les libertés, et invente presque un genre à lui tout seul. Comme un essai poétique et lyrique qui viendrait se fondre dans un drame social. On en sort avec des ailes...

11 janvier 1994

2

SOLEIL TROMPEUR (Outomlionnye solntsem)

Nikita Mikhalkov (Russie)

Avec Nikita Mikhalkov, Vlatcheslav Tikhonov et Oleg Menchikov

En 1936, un héros de la Révolution bolchévique fait partie de ceux que le régime accuse de trahison.

Une splendeur. Qui évoque une période à la fois exaltante et tragique de l'histoire russe, avec un savant équilibre entre l'intime et le social. L'histoire politique et humaine de tout un peuple est ici racontée à travers l'histoire d'une famille. C'est tendre et cruel, lumineux et sombre à la fois. Un film qui penche résolument du côté de la vie.

CIBL-FM, 5 septembre 1994

3

ONCE WERE WARRIORS (Nous étions guerriers)

Lee Tamahori (Nouvelle-Zélande)

Avec Rena Owen, Temuera Morrison et Mamaengaroa Kerr-Bell

Une famille maorie habitant une banlieue pauvre d'Auckland est bouleversée par les excès violents du père.

Pour une rare fois, un film fait l'unanimité au FFM. Lauréat du Grand Prix

des Amériques, *Once Were Warriors* est un drame urbain hyperréaliste. Tamahori s'est volontairement éloigné des clichés. Filmant ce drame violent sans jamais verser dans la complaisance, le cinéaste décrit aussi une situation qui n'est pas sans rappeler celle des peuples autochtones chez nous.

CIBL-FM, 30 août 1994

4

LETTRÉ POUR L...

Romain Goupil (France)

Avec Romain Goupil, Françoise Prenant et Mathieu Amalric

En réponse à une ancienne compagne gravement malade, un cinéaste tente de lui offrir un film « bien ».

À mi-chemin entre le documentaire et la fiction, ce film de Romain Goupil (*Mourir à trente ans*) porte un regard introspectif sur le monde, tel que vu à travers les désillusions d'un cinéaste issu de la génération 68. Moscou, Gaza, Berlin, Belgrade. Et finalement Sarajevo, à feu et à sang. En contrepoint, une histoire d'amour de jeunesse avec une femme dont nous ne connaissons que la première lettre d'un prénom. C'est très beau.

CIBL-FM, 13 octobre 1994

5

LA REINE MARGOT

Patrice Chéreau (France)

Avec Isabelle Adjani, Daniel Auteuil et Virna Lisi

Pour réconcilier les Français, déchirés par les guerres de religion, Marguerite de Valois, sœur de François 1^{er}, est forcée d'épouser un protestant.

Un film plein de fureur et de sang, d'envolées romanesques et d'emballements. Comme si les tourments de l'histoire dans lesquels Patrice Chéreau nous plonge ne pouvaient faire autrement que de trouver résonance dans notre propre actualité. Hier, les guerres de religion, aujourd'hui l'Holocauste, la Bosnie, le Rwanda. Nous n'apprendrons jamais.

CIBL-FM, 16 juin 1994

6

THE WAR ROOM

Chris Hegedus et D. A. Pennebaker (États-Unis)

Avec James Carville, George Stephanopoulos et Heather Beckel

Regard de l'intérieur sur la campagne présidentielle de Bill Clinton en 1992.

Pour peu que l'on ait suivi de près la dernière campagne présidentielle américaine, *The War Room* est un film tout simplement captivant. Qui nous en apprend davantage sur les mœurs politiques américaines que tous les reportages éclairs que l'on peut voir à la télé. C'est filmé à l'arraché. Et extrêmement révélateur...

CIBL-FM, 11 mars 1994

7

PULP FICTION (Fiction pulpeuse)

Quentin Tarantino (États-Unis)

Avec John Travolta, Samuel L. Jackson et Uma Thurman

À Los Angeles, trois histoires mêlant des gangsters à la petite semaine s'entrecroisent...

Deux heures trente de pure jubilation. Tarantino nous offre un film diaboliquement bien écrit, bien construit, dans lequel on sent avant tout son immense plaisir de faire du cinéma. C'est drôle et tragique à la fois. C'est aussi d'une intelligence redoutable. Bien que l'on ait droit à un film hyper violent, ce sont les personnages qui priment avant l'action. Un coup de maître !

CIBL-FM, 14 octobre 1994

8

OCTOBRE

Pierre Falardeau (Québec)

Avec Hugo Dubé, Luc Picard et Pierre Rivard

Le 10 octobre 1970, les membres d'une cellule du Front de libération du Québec kidnappent Pierre Laporte, ministre du Travail et de l'Immigration.

Personne n'avait osé aborder de front cette période charnière de l'histoire du Québec depuis Michel Brault et *Les ordres*. C'était il y a 20 ans. Au-delà

du brûlot politique attendu, Pierre Falardeau filme à hauteur d'homme et nous présente des êtres de chair et de sang. Personnages riches et complexes, tous défendus par des acteurs magnifiques. Un film affreusement nécessaire et parfaitement justifiable.

CIBL-FM, 24 septembre 1994

9

FORREST GUMP

Robert Zemeckis (États-Unis)

Avec Tom Hanks, Robin Wright et Gary Sinise

L'histoire américaine de la deuxième moitié du 20^e siècle vue par un homme un peu simple d'esprit.

Un film tout à fait étonnant, dans lequel on retrouve ce que le cinéma hollywoodien a de mieux à offrir. Utilisant les effets techniques pour les mettre au service d'une histoire superbement racontée, Zemeckis accouche ici d'un film drôle, touchant, divertissant à l'extrême sans être futile ou bête. Grâce à sa performance, Tom Hanks s'en va tout droit à la soirée des Oscars pour un rappel l'année prochaine.

CIBL-FM, 3 juillet 1994

10

WHAT'S EATING GILBERT GRAPE (Qui est Gilbert Grape ?)

Lasse Hallström (États-Unis)

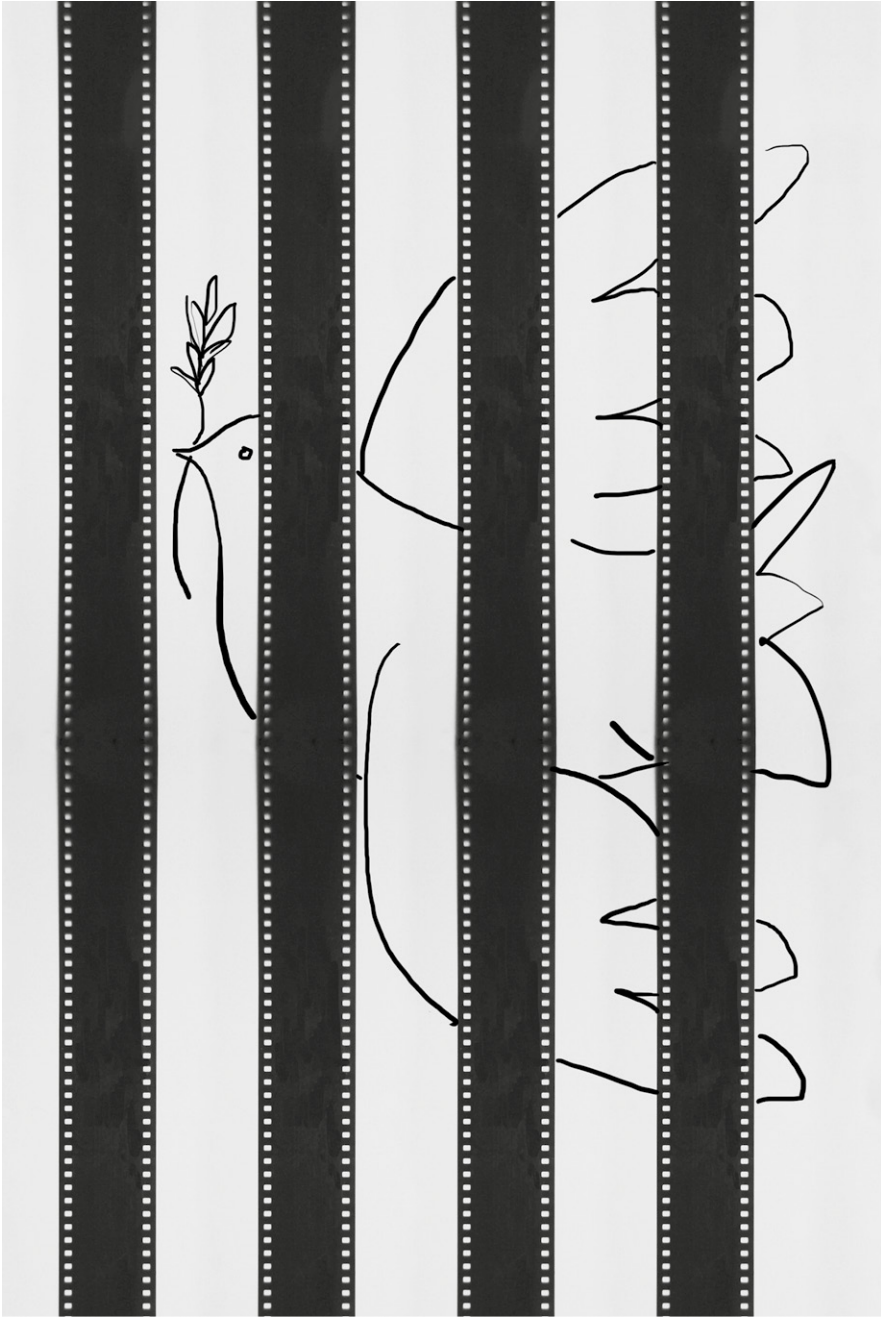
Avec Johnny Depp, Leonardo DiCaprio et Juliette Lewis

Un jeune chef de famille, qui prend notamment soin d'un plus jeune frère handicapé, tombe amoureux...

La grande réussite de ce film au titre peu accrocheur est largement due à la qualité du regard que Lasse Hallström (*My Life as a Dog*) pose sur ses personnages. À partir d'une histoire qu'il aurait pu camper dans un univers parfaitement noir et désespérant, le réalisateur propose plutôt un film tonique, léger et inspirant, sans jamais utiliser de grosses ficelles.

CIBL-FM, 9 mars 1994

Flash-back



LES BELLES ANNÉES DE JOHNNY

Deux films mettant en vedette Johnny Depp se retrouvent dans la liste de mes dix films favoris de 1994. À l'époque, l'acteur fétiche de Tim Burton était déjà très populaire, mais n'avait pas encore le statut d'une superstar à qui l'on offre des cachets de 20 millions de dollars. Avant de se déguiser en pirate ayant trop pris d'acide, avant aussi de se barbouiller le visage pour faire croire à un personnage d'Amérindien dans la résurrection d'une série qui n'a intéressé personne (*Lone Ranger*), Johnny Depp était un acteur curieux. Il prêtait en outre son talent à des projets singuliers, menés par des cinéastes dotés d'une forte personnalité. Sa rencontre avec Emir Kusturica, qui n'avait alors qu'une seule de ses deux Palmes d'or cannoises à son actif (*Papa est en voyages d'affaires* en 1985), a eu lieu au moment où le cinéaste bosniaque d'origine serbe était au zénith de son génie créatif. Devant la caméra de Lasse Hallström, qui poursuivait alors une carrière américaine amorcée avec *Once Around*, Depp avait aussi su composer un personnage magnifique, d'autant qu'il donnait à ce moment la réplique à un Leonardo DiCaprio adolescent, tout simplement saisissant dans le rôle d'un handicapé mental. Depp retrouvera son réalisateur de *What's Eating Gilbert Grape* quelques années plus tard pour *Chocolat*, un film qui aura aussi contribué à installer son image de leader romantique singulier.

Quand *La reine Margot* fut présenté en compétition officielle au Festival de Cannes, Isabelle Adjani était absente des écrans depuis cinq ans. Soit depuis *Camille Claudel*. Retour grandiose dans un film violent et romanesque de Patrice Chéreau, dans lequel l'actrice livre une performance fébrile. Le jury, présidé par Clint Eastwood cette année-là, allait toutefois réserver au monde une surprise qui a fait jaser à l'époque : plutôt que d'attribuer le prix d'interprétation à Isabelle Adjani, établie favorite, le laurier fut remis à Virna Lisi, qui ne tient qu'un rôle secondaire dans le film. Dix-neuf années plus tard, le jury, présidé cette fois par Patrice Chéreau (tiens donc !), fera la même chose en octroyant le prix à Marie-Josée Croze pour un rôle secondaire dans *Les invasions barbares* de Denys Arcand.

Beaucoup d'émotions fortes dans cette liste : *Once Were Warriors*, *Pulp Fiction* (lauréat de la Palme d'or à Cannes), *Octobre* surtout. Le film de Falardeau

avait suscité bien des débats, bien des discussions. Il en est toujours ainsi des œuvres qui abordent des chapitres de l'histoire récente. À cet égard, le documentaire *The War Room*, réalisé par les as du domaine Hedegus et Pennebaker, ne pouvait être plus collé sur l'actualité. L'approche y étant résolument journalistique, leur document passe ainsi l'épreuve du temps. Ce n'est malheureusement pas le cas de *Lettre pour L...* dont la manière et le propos semblent aujourd'hui très datés.

Et il y a eu *Forrest Gump*. Qui a réinventé toute l'histoire du 20^e siècle à sa façon. *Soleil trompeur*, qui revisite également la grande histoire, fait assurément partie de la période – courte mais bénie – pendant laquelle Nikita Mikhalkov nous a offert de très grands films.

Gros plan

ISABELLE ADJANI

Un statut hors normes

Isabelle Adjani est une actrice d'exception. Qui, à mon humble avis, ne mène pas vraiment une carrière à la hauteur de son talent. Bien sûr, sa filmographie est jalonnée de grandes performances, mais ses absences, ses choix de rôles, parfois plus douteux, donnent par moments une impression de manque. Quand elle fut honorée par le Festival des films du monde de Montréal en 2004, elle avait d'ailleurs déclaré avoir raté plusieurs belles occasions. « On pourrait faire un festival avec tous les films que j'aurais dû faire et que je n'ai pas faits ! J'aurais dû accepter *Fatal Attraction*, cela aurait été amusant¹ ! »

C'est aussi ce jour-là qu'elle avait déclaré que si c'était à refaire, elle aurait probablement choisi une autre profession. « Si je devais commencer ce métier aujourd'hui, je ne crois pas que je le ferais. De nos jours, il n'est plus possible de rester seulement artiste. Il faut aussi être une personnalité médiatique et gérer son image. C'est très difficile. J'ai toutefois la chance de faire partie de ceux qui sont entendus. »

En 2010, Isabelle Adjani a obtenu le cinquième César de sa carrière grâce à sa performance dans *La Journée de la jupe*, de Jean-Paul Lilienfeld. Le moment fut bouleversant. Et m'avait inspiré cette réflexion :

« “Il t'arrivait d'avoir de brusques angoisses éruptives, cette maladie profonde de l'âme qui consume le corps, qui est le propre des grandes actrices.” » Cette phrase a été écrite par Gérard Depardieu, il y a 22 ans. Dans *Lettres volées*, l'acteur avait regroupé des missives envoyées aussi bien à ses proches qu'à des collègues acteurs et cinéastes. Celle-là était destinée à Isabelle Adjani. Forts de leurs retrouvailles sur le plateau de *Camille Claudel*, Depardieu évoquait alors leur premier film commun : *Barocco* d'André Téchiné.

« Ces souvenirs sont remontés à la surface la semaine dernière quand Gégé

a investi la scène du Théâtre du Châtelet pour remettre le César de la meilleure actrice. Quand elle a entendu son nom de la bouche de son vieux complice, quand elle a réalisé qu'elle était la lauréate, Isabelle Adjani a recouvert son visage avec ses mains en restant longuement clouée sur son siège. Elle s'est ensuite levée, s'est avancée vers la scène en silence (la musique s'était tue depuis longtemps) et a étreint Depardieu très fort. Elle a ensuite tenté péniblement de s'adresser à la foule. L'exercice était difficile tellement les sanglots l'étranglaient.

« Même si elle recevait samedi le cinquième César de sa carrière, soit plus que n'importe quel autre acteur ou actrice, Isabelle Adjani voyait sans doute en cette récompense une signification particulière. Elle a d'abord imputé sa vive émotion au fait d'obtenir un trophée pour un "petit film auquel personne ne croyait". Elle a aussi voulu parler de résistance et des difficultés que rencontre sur son parcours une actrice "en quête d'engagement". Pour elle, sa participation à un film comme *La journée de la jupe*, dans lequel elle incarne une enseignante qui pète les plombs dans un lycée de banlieue, est clairement un acte social et politique.

« Or, il y avait bien plus que cela dans les sanglots d'Adjani. Même si ses talents de tragédienne ont été mis à profit dans son discours, on y dénotait une vraie souffrance, à la frange du malaise.

« On le sait : ce métier est dur pour les actrices. Beaucoup plus que pour les acteurs. Il y avait d'ailleurs un contraste évident dans cette image que nous renvoyaient les deux monstres sacrés sur scène. Depardieu, la soixantaine bien entamée, peut bien se permettre de se foutre de tout ; son statut reste intact. On l'aime pour ça. Il arrive nonchalamment, lourd de ses expériences rabelaisiennes, saluant l'auditoire sans micro et s'avancant d'un pas de pachyderme. Il est hors normes. Et parvient à trouver régulièrement des rôles qui cadrent avec sa nature d'acteur d'exception. Dans le cas d'Adjani, tout aussi hors normes que son comparse, ce statut est devenu plus encombrant qu'autre chose avec les années. D'où la difficulté de trouver des personnages à sa (dé)mesure. Et, probablement aussi, la tristesse de constater que, le temps passant, il y a pour elle des deuils à faire. C'est épouvantablement injuste². »

Depuis 2010, le nom d'Isabelle Adjani, qui, il est vrai, s'est toujours fait rare, n'apparaît pas aux génériques de plus de dix productions. Pendant ce temps,

Gérard Depardieu a tourné une quarantaine de films. Il convient cependant de souligner la participation de l'actrice dans l'excellente série *Dix pour cent* (rebaptisée *Appelez mon agent* pour le marché international), ainsi que sa présence dans *Un monde sans toi*. Dans cette comédie de Romain Gavras, lancée à la Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes en 2018, Isabelle Adjani fait merveille dans le rôle d'une femme excentrique et délinquante.

1 *La Presse*, 29 août 2004

2 *La Presse*, 5 mars 2010

1995

1

LE CONFESSIONNAL

Robert Lepage (Québec)

Avec Lothaire Bluteau, Patrick Goyette et Jean-Louis Millette

En faisant enquête sur leurs origines, deux frères découvrent que leur histoire remonte à l'époque où Alfred Hitchcock a tourné *I Confess* à Québec.

D'entrée de jeu, Robert Lepage installe une atmosphère particulière. D'une manière très sûre, il imbrique des fragments d'époque les uns aux autres (parfois dans une même scène) et construit minutieusement une gigantesque toile dans laquelle ses personnages se retrouvent pris au piège. Remarquable.

CIBL-FM, 8 septembre 1995

2

LA HAINE

Mathieu Kassovitz (France)

Avec Vincent Cassel, Hubert Koundé et Saïd Taghmaoui

Après une nuit d'émeutes, trois copains d'une banlieue ordinaire s'appêtent à vivre une journée très importante.

Ce film percutant a déjà fait sensation à Cannes et l'on comprend pourquoi. Avec ce deuxième long métrage, Mathieu Kassovitz nous fait pénétrer dans l'univers des banlieues françaises à travers l'histoire de trois copains en révolte. C'est filmé de façon très directe, avec beaucoup de style, dans l'urgence. Et ça révèle Vincent Cassel, un jeune acteur qui a une présence stupéfiante à l'écran.

CIBL-FM, 28 août 1995

3

THE LAST SEDUCTION (Séduction fatale)

John Dahl (États-Unis)

Avec Linda Fiorentino, Bill Pullman et Peter Berg

Dérobant de l'argent à son mari, une femme s'enfuit dans un bled perdu et

jette son dévolu sur un homme qu'elle pourra manipuler à sa guise.

Un film noir, cynique, parfaitement amoral et ô combien réjouissant. S'appuyant sur un scénario très solide, John Dahl (*Red Rock West*) livre ici un thriller aux dialogues incisifs qui comporte un réel suspense. Linda Fiorentino alimentera à la fois vos cauchemars et vos fantasmes.

CIBL-FM, 2 février 1995

4

TO DIE FOR (Prête à tout)

Gus Van Sant (États-Unis)

Avec Nicole Kidman, Matt Dillon et Joaquin Phoenix

Une femme est prête à tout pour devenir une vedette de la télévision, même à faire disparaître son mari.

Gus Van Sant pose un regard caustique sur la notion de célébrité. Cela donne un film remarquable, qui amène une réflexion collective à propos d'une société qui n'existe plus qu'à travers la lorgnette télévisuelle. Grâce à ce personnage qui confond tout et qui n'a plus aucun sens de la mesure, Nicole Kidman trouve ici le premier grand rôle de sa carrière.

CIBL-FM, 3 octobre 1995

5

SMOKE

Wayne Wang et Paul Auster (États-Unis)

Avec Harvey Keitel, William Hurt et Stockard Channing

Une petite tabagie de Brooklyn sert de lieu de rencontre à des gens dont les destins s'entrecroisent.

Comment inventer tout un univers à partir de presque rien. La somme de petites anecdotes tirées du quotidien finit par construire une histoire dans laquelle des gens venus de tous horizons vivent des choses importantes. *Smoke* n'a rien de spectaculaire, mais que voilà un film sincère.

CIBL-FM, 3 juillet 1995

6

LE HUSSARD SUR LE TOIT

Jean-Paul Rappeneau (France)

Avec Juliette Binoche, Olivier Martinez et François Cluzet

De retour des guerres d'Italie, un jeune officier rencontre l'amour de sa vie dans une Provence ravagée par le choléra.

Rappeneau n'a pas craint d'exploiter à fond la dimension romanesque du chef-d'œuvre de Jean Giono, réputé « inadaptable » au cinéma. Le réalisateur de *Cyrano de Bergerac* évite aussi l'enflure et propose plutôt un film tout en finesse, en subtilité et en élégance. Les décors naturels sont somptueux et la langue de Giono est très belle, il va sans dire.

CIBL-FM, 5 octobre 1995

7

THE BRIDGES OF MADISON COUNTY (Sur la route de Madison)

Clint Eastwood (États-Unis)

Avec Meryl Streep, Clint Eastwood et Annie Corley

En réglant la succession de leur mère, un homme et une femme découvrent une histoire jusque-là ignorée de tous.

Un modèle de sensibilité, de maturité, d'intelligence et de délicatesse. Même si Eastwood signe la réalisation et tient le premier rôle masculin, *The Bridges of Madison County* reste le film de Meryl Streep. Elle y est éblouissante de bout en bout. Dommage que le dénouement soit un peu trop explicatif.

CIBL-FM, 26 mai 1995

8

LA SÉPARATION

Christian Vincent (France)

Avec Isabelle Huppert, Daniel Auteuil et Karin Viard

Un soir au cinéma, une femme refuse de prendre la main de son compagnon. C'est le début de la fin.

D'un sujet horriblement banal, Christian Vincent, qui adapte ici un roman de Dan Franck, tire un film criant de vérité. Son regard, dénué de tout jugement, est tellement juste que l'on ne peut que souscrire, à un moment ou à un autre, à ce qu'il fait dire et ressentir à ses personnages.

CIBL-FM, 26 janvier 1995

9

THE USUAL SUSPECTS (Suspects de convenance)

Bryan Singer (États-Unis)

Avec Gabriel Byrne, Kevin Spacey et Benicio Del Toro

Une légende du crime confie à cinq malfrats une mission périlleuse en échange d'un butin de 91 millions de dollars.

Ce film prend un plaisir pervers à brouiller les pistes. Le spectateur relèvera toutefois des indices qui, dans l'euphorie du moment, lui feront croire qu'il a trouvé la clé de l'énigme alors qu'en fait il n'en est rien. Magnifiquement mis en scène, ce thriller horriblement bien ficelé impose un ton dès le départ. Et le maintient sans coup fêrir.

La Presse, 23 septembre 1995

10

LE PÉRIL JEUNE

Cédric Klapisch (France)

Avec Romain Duris, Vincent Elbaz et Zinedine Soualem

Dix années après le lycée, des jeunes hommes se retrouvent pour assister pendant son accouchement la compagne de leur meilleur ami, mort d'une surdose.

Un film indispensable pour quiconque a vécu son adolescence dans les années 70. Cédric Klapisch (*Riens du tout*) est à mon sens le premier cinéaste à poser un regard aussi juste et sans complaisance sur cette époque. À la fois très drôle et très vrai, le film se distingue grâce aussi à ses jeunes acteurs. Sympathique.

CIBL-FM, 12 novembre 1995

Flash-back

LE MYSTÈRE LEPAGE

Encore aujourd'hui, je m'explique mal pourquoi *Le confessionnal* n'a pas eu plus d'écho à l'époque. Ce n'est pourtant pas la visibilité qui manquait. Le premier long métrage de Robert Lepage avait en effet été choisi comme film d'ouverture de la Quinzaine des réalisateurs à Cannes. Certains films québécois, bien accueillis par la critique locale, passent aussi bien la rampe sur la scène internationale et obtiennent ailleurs le même soutien critique. D'autres pas. À part les films de Denys Arcand, peu de films d'ici sont parvenus à obtenir de « vraies » carrières en salle à l'étranger pendant les années 80 et 90. *Le confessionnal* était pourtant une coproduction entre le Québec, la France et la Grande-Bretagne. Ce genre d'alliance est plutôt rare. Robert Lepage, que la productrice Denise Robert avait convaincu de passer derrière la caméra, était alors déjà un metteur en scène renommé partout dans le monde. Le fait que cette production ait été tournée en langue française était très méritoire dans les circonstances. D'autant que le partenaire britannique n'était nul autre que David Puttnam, un producteur qui compte notamment à son palmarès des films comme *Chariots of Fire*, *The Killing Fields* et *The Mission*.

Je me souviens m'être réjoui d'avoir eu l'occasion de voir *La haine* avec des sous-titres... anglais ! Vraiment, je n'y aurais compris que dalle sans le support du texte écrit. Kassovitz fut le premier à faire écho à la réalité des banlieues parisiennes dans un film destiné au grand public. Avec ses codes, sa culture, son langage. Ce fut tout un choc.

C'est aussi cette année-là que fut révélée une autre voix qui allait devenir importante dans le cinéma français : celle de Cédric Klapisch. Dans *Le péril jeune*, un dénommé Romain Duris a fait ses débuts au cinéma. *Le hussard sur le toit* fut par ailleurs la grande production française de l'année. Attendu au tournant (il s'agissait du film de « l'après *Cyrano* »), Jean-Paul Rappeneau ne s'était pas donné la tâche facile en choisissant d'adapter le célèbre roman de Jean Giono, évidemment réputé « inadaptable ». Il a relevé le défi avec brio,

même si le film est aujourd'hui un peu tombé dans l'oubli. Avec *La séparation*, Christian Vincent a de son côté proposé un drame intimiste remarquable, le meilleur de sa filmographie (avec *La discrète*).

Malgré ses grandes qualités, notamment sur le plan de l'interprétation, *The Last Seduction* n'avait pu concourir aux Oscars à cause d'une présentation unique à la télévision, sur une chaîne spécialisée. On avait fait un cas de cette affaire, surtout parce que plusieurs observateurs (j'étais d'accord avec eux) estimaient que Linda Fiorentino proposait une composition digne d'une nomination. Gus Van Sant a par ailleurs obtenu le premier succès « grand public » de sa carrière grâce à *To Die For*, film qui a permis à Nicole Kidman de prendre son véritable envol. Si *Smoke* n'est finalement pas passé à l'histoire, *The Bridges of Madison County* reste encore, en revanche, l'un des grands et beaux films romantiques des années 90.

En plus d'être un excellent thriller, *The Usual Suspects* a permis à un certain Kevin Spacey d'entrer dans la cour des grands. À l'époque, personne n'aurait pu imaginer qu'une carrière aussi illustre prendrait fin de façon abrupte pour cause d'allégations d'inconduite sexuelle. Spacey passera désormais à l'histoire pour être celui dont la présence fut complètement effacée d'un film (*All the Money in the World*), au profit d'un autre acteur, Christopher Plummer en l'occurrence.

Gros plan

MERYL STREEP

Une classe à part

Meryl Streep, vedette de *Bridges of Madison County*, a obtenu sa première nomination aux Oscars en 1979. Sa composition dans *The Deer Hunter*, de Michael Cimino, dans lequel elle tenait un rôle de soutien, lui avait valu cet honneur. L'année suivante, elle mettait la main sur la statuette – toujours dans la catégorie de soutien – grâce à sa vibrante performance dans *Kramer vs. Kramer*, de Robert Benton. À deux exceptions près (*Adaptation* en 2003 et *Into The Woods* en 2015), les 20 autres nominations qu'elle décrochera aux Oscars jusqu'à maintenant (*The Bridges of Madison County* fut la dixième) seront toutes dans la catégorie de la meilleure actrice. À cet égard, elle détient le record absolu. Entre le sacre que lui a valu *Sophie's Choice*, d'Alan J. Pakula, en 1983, et son triomphe dans *The Iron Lady*, de Phyllida Lloyd, en 2012, 29 années se sont quand même écoulées...

« L'une des actrices les plus surévaluées » a tonné Donald Trump sur Twitter après que l'actrice, lauréate du prix Cecil B. DeMille aux Golden Globes, eut exprimé son dégoût face aux moqueries et aux insultes que le président des États-Unis, alors élu mais pas encore assermenté, a utilisées pendant sa campagne électorale, notamment en se moquant d'un journaliste handicapé. Évidemment, cette érucation supplémentaire du pervers narcissique en chef a soulevé l'ire du milieu du cinéma. N'importe quel être humain doté de sensibilité et de la moindre parcelle d'intelligence sait très bien que Meryl Streep est beaucoup plus qu'une actrice d'exception. Elle est dans une classe à part.

L'interprète de *Florence Foster Jenkins* est toujours restée assez discrète sur le plan politique mais, à l'époque dans laquelle on vit, et la maturité aidant sans doute, elle n'hésite plus à afficher ses convictions. Son enthousiasme était d'ailleurs beau à voir quand Patricia Arquette, lauréate aux Oscars

dans la catégorie de soutien, en 2015, grâce à *Boyhood*, a réclamé dans son discours la parité pour les femmes dans toutes les sphères de la société.

Meryl Streep trône au sommet de sa profession depuis quelques décennies. Elle est celle devant qui se prosternent toutes les autres actrices. Je n'ai pas eu l'occasion de la rencontrer très souvent, mais les quelques fois où j'ai eu cet honneur, j'ai été soufflé par la simplicité avec laquelle elle aborde la vie. Et son métier. Je me rappelle en outre ce moment où, lors d'une rencontre de presse organisée en marge de la sortie d'*Adaptation*, un film de Spike Jonze dont le scénario était écrit par Charlie Kaufman, la grande Meryl, à qui tout semble venir naturellement, exprimait ses doutes. Autour de la table, les journalistes étaient médusés d'entendre de tels propos.

« Quand on me propose un rôle, j'ai toujours l'impression que je ne suis pas apte à le jouer. Je commence d'ailleurs toujours par dire que le personnage n'est pas pour moi ! Comme le scénario d'*Adaptation* n'est rien de moins que brillant, j'ai néanmoins accepté d'aller rencontrer Spike et Charlie. Quand j'ai compris la manière avec laquelle ils comptaient aborder cette histoire, quand j'ai vu l'espace de liberté dans lequel nous pourrions évoluer, je n'ai plus hésité¹. »

Quand même étonnant, non ? L'humilité dont fait preuve cette femme n'est toutefois pas feinte du tout. Même si, avec tous les honneurs, la hauteur du talent, les accomplissements remarquables étalés maintenant sur quelques décennies, elle pourrait facilement se la jouer, Meryl Streep garde les pieds bien sur terre. Aucune trace de diva chez elle. J'avais d'ailleurs évoqué dans un article publié dans mon blogue une anecdote qui m'avait beaucoup frappé. Et qui montre à quel point cette actrice est une grande professionnelle :

« Tout à fait par hasard, je suis tombé sur la rediffusion d'une émission de David Letterman que je n'avais pas vue. Meryl Streep était l'invitée. Visiblement atteinte par une très vilaine bronchite, l'actrice s'est quand même présentée au rendez-vous, drôle et impériale malgré la maladie. "Dans votre état, n'auriez-vous pas dû plutôt rester à la maison ?" lui a demandé l'animateur. "J'avais peur d'annuler !" a-t-elle répondu en empruntant un air un peu dubitatif. Précisons que cet épisode est survenu peu de temps après que John McCain, candidat défait à la présidentielle, eut fait faux bond à Letterman pour aller « sauver » l'économie à

Washington. L'humoriste a fait du kilométrage là-dessus pendant des semaines²... »

Mis à part Donald Trump, tout le monde s'accorde pour dire que Meryl Streep est la plus grande actrice vivante. Le miracle est qu'elle trouve, encore aujourd'hui, des rôles intéressants dans des films qui engendrent un bon succès au box-office. Dans une industrie axée essentiellement sur la jeunesse, que voilà un beau pied de nez.

Un peu comme Catherine Deneuve, l'actrice n'est cependant pas à l'abri de certaines polémiques. Elle fut notamment prise à partie dans la foulée de l'affaire Harvey Weinstein, certains l'accusant d'avoir gardé le silence sur une affaire qu'elle « devait sans doute savoir ». Ce qu'elle a nié, bien sûr.

Cela dit, l'image de Meryl Streep demeure intacte. Avec raison.

1 *La Presse*, 14 décembre 2002

2 *lapresse.ca*, 3 janvier 2009

1996

1

DEAD MAN WALKING (La dernière marche)

Tim Robbins (États-Unis)

Avec Susan Sarandon, Sean Penn et Robert Prosky

Une religieuse accompagne jusqu'à sa mort un détenu condamné à la peine capitale.

Écrit et réalisé par Tim Robbins d'après le récit de sœur Helen Prejean, ce film redoutable aborde un sujet complexe de façon intelligente, avec une justesse de tous les instants. La scène finale – qui prend des allures de crucifixion – nous restera longtemps en mémoire. Il ne s'est rien fait de plus fort au cinéma américain cette année.

La Presse, 21 décembre 1996

2

UNDERGROUND

Emir Kusturica (Yougoslavie/France)

Avec Slavko Stimac, Lazar Rivstovki et Mirjana Jokovic

Entre deux guerres, 50 années d'histoire d'un pays impossible : la Yougoslavie.

Le sujet est grave, le propos tragique. Et pourtant, *Underground* relève presque de la comédie musicale, dans la mesure où le rock tzigane du fidèle complice musical de toujours, Goran Bregovic', insuffle au délire visuel de Kusturica de stupéfiants accents d'énergie, d'émotion, de lyrisme et de vie.

La Presse, 23 mars 1996

3

LONE STAR

John Sayles (États-Unis)

Avec Kris Kristofferson, Elizabeth Peña et Chris Cooper

Dans une ville frontalière du Texas, un shérif fait enquête sur un meurtre survenu 37 années plus tôt.

Lone Star est presque un détournement de western. Un western qui aurait de l'étoffe et une dimension psychologique, et dont l'inspiration serait en prise

directe sur le contexte social actuel. En utilisant la technique du retour en arrière avec une remarquable fluidité, John Sayles démontre de façon éblouissante comment l'histoire est une question d'individus et d'interprétations.

La Presse, 20 juillet 1996

4

FARGO

Joel Coen (États-Unis)

Avec William H. Macy, Frances McDormand et Steve Buscemi

Un vendeur de voitures d'occasion, endetté jusqu'au cou, organise un stratagème avec deux malfrats.

Cette farce jouissive aux relents macabres nous renvoie directement à *Blood Simple*, le premier film des frères Coen. La grande qualité de leur nouveau long métrage est de respecter les lois du genre dans sa progression dramatique tout en y injectant une vision quasi surréaliste. L'ensemble est diaboliquement drôle.

La Presse, 23 mars 1996

5

UN HÉROS TRÈS DISCRET

Jacques Audiard (France)

Avec Mathieu Kassovitz, Anouk Grinberg et Sandrine Kiberlain

Alors que la guerre s'achève, un homme impliqué d'aucune façon dans le conflit se fait passer pour un héros.

Regarde les hommes tomber nous avait déjà grandement séduits. Avec ce deuxième long métrage, Jacques Audiard s'inscrit déjà parmi les auteurs les plus importants du cinéma français. À la fois comédie grinçante et film historique, *Un héros très discret* se distingue aussi grâce à ses interprètes, tous excellents.

4 novembre 1996

6

CRASH

David Cronenberg (Canada)

Avec James Spader, Holly Hunter et Rosanna Arquette

Un couple découvre une nouvelle façon de pimenter sa vie sexuelle grâce à des accidents de voiture.

La force d'un film comme *Crash*, qui a fait scandale à Cannes auprès de certains festivaliers, est d'évoquer des images mentales dans la tête du spectateur au point où ce dernier croira les avoir vraiment vues ! Étude fascinante d'un monde où le symbole même de la grande ère industrielle est lié au sexe et à la religion. Très fort.

4 octobre 1996

7

SECRETS AND LIES (Secrets et mensonges)

Mike Leigh (Royaume-Uni)

Avec Brenda Blethyn, Marianne Jean-Baptiste et Timothy Spall

À la mort de sa mère adoptive, une jeune femme noire décide de partir à la recherche de sa mère biologique.

Après *Life Is Sweet* et *Naked*, Mike Leigh semble atteindre le sommet de son art avec *Secrets and Lies*, lauréat de la Palme d'or cette année. Une merveille d'écriture. Et une direction d'acteurs incomparable. Il ressort de cette histoire un portrait authentique, duquel émane un profond humanisme. Film très émouvant.

11 octobre 1996

8

LAMERICA

Gianni Amelio (Italie)

Avec Enrico Lo Verso, Michele Placido et Piro Milkani

Deux magouilleurs italiens tentent de brasser des affaires en Albanie, tout juste après la chute du régime communiste.

Le plus récent film de l'auteur du *Voleur d'enfants* arrive chez nous avec 10 mètres de retard, après avoir pourtant reçu le prix de la mise en scène au Festival de Venise en 1994. De manière très émouvante, Amelio mène son récit avec force et respect, à l'image de la toute dernière scène du film. Qui est à la fois cruelle et porteuse d'espoir. Et aussi d'une infinie tendresse.

La Presse, 20 avril 1996

9

CHACUN CHERCHE SON CHAT

Cédric Klapisch (France)

Avec Garance Clavel, Zinedine Soualem et Romain Duris

Un quartier parisien est en alerte quand s'enfuit le chat qu'une jeune femme a confié à une voisine...

Un quartier urbain filmé à échelle humaine. Voilà le plus bel accomplissement de Cédric Klapisch. À travers cette fable touchante et sympathique, le réalisateur du *Péril jeune* compose un hymne à la solidarité et à la tolérance. Il en émane un portrait d'autant plus authentique qu'acteurs professionnels et résidants du quartier s'y mélangent.

20 septembre 1996

10

LILIES (Les feluettes)

John Greyson (Canada)

Avec Brent Carver, Marcel Sabourin et Aubert Pallascio

Dans les années 50, un évêque se rend dans une prison pour entendre la confession d'un homme à propos d'un meurtre survenu 40 années plus tôt.

John Greyson a réussi à donner à ces *Feluettes* un souffle intrinsèquement cinématographique tout en respectant de manière très fidèle la pièce à succès de Michel-Marc Bouchard. Il enveloppe les amours tourmentées de ses protagonistes d'un aspect lyrique tout en évitant les pièges du mélodrame.

La Presse, 30 août 1996

Flash-back

LE MEILLEUR DES COEN

Mis à part *Lamerica*, plus marginalisé, tous ces titres existent encore dans l'imaginaire des cinéphiles. Certains d'entre eux sont même devenus de grands classiques. Je pense à *Fargo* en particulier. Voilà le film référence des frères Ethan et Joel Coen, celui auquel toutes leurs productions subséquentes ont été comparées par la suite. À leur plus récent passage au Festival de Cannes, où les Coen sont chez eux, plusieurs festivaliers se demandaient même si *Inside Llewyn Davis*, vraiment excellent, pourrait enfin aller rejoindre *Fargo* au sommet de leur filmographie. L'avenir le dira. À l'époque, soit cinq années après la Palme d'or attribuée pour *Barton Fink*, Joel Coen a obtenu le prix de la mise en scène, mais le jury, présidé alors par Francis Coppola, a quand même remis le plus grand laurier à *Secrets and Lies*, l'un des plus beaux fleurons du drame intimiste « à la britannique ». À l'instar de ses collègues, Ken Loach notamment, Leigh tire toujours des performances remarquables de ses acteurs, souvent encore peu connus sur la scène internationale.

David Cronenberg, le cinéaste canadien le plus renommé sur la planète, avait de son côté beaucoup fait jaser grâce à *Crash*. Trois années après *M. Butterfly*, plus ou moins bien accueilli, le réalisateur de *The Naked Lunch* ne devait certainement pas s'attendre à créer une telle polémique. Chahuté au Festival de Cannes (où il a néanmoins reçu un prix du jury « pour son audace et son originalité »), le film fut un temps interdit à Londres et a eu du mal à trouver son chemin vers les salles américaines. En fait, *Crash* a plus dérangé par la perversité de son propos que par sa démonstration, même si certains observateurs ont taxé le film de tous les noms, y compris celui de « pornographique »...

Emir Kusturica, qui, 10 années après *Papa est en voyage d'affaires* (1985), a obtenu sa deuxième Palme d'or l'année précédente (*Underground* est sorti en 1996 au Québec), a suscité sa bonne part de controverses lui aussi. Le rebelle aux allures de rocker s'est violemment fait prendre à partie par

quelques intellectuels – notamment Alain Finkielkraut dans *Le Monde* – qui l’ont accusé d’avoir ni plus ni moins réalisé un film de propagande proserbe. « *Underground* est un film qui prend féroce position contre toutes les propagandes et qui vise à ouvrir une discussion sur l’humanité », m’avait-il déclaré, avant d’annoncer qu’il arrêterait de faire du cinéma. Heureusement, il n’en fut rien.

Par ailleurs, Tim Robbins, qui n’a rien réalisé pour le grand écran depuis *Cradle Will Rock* (1999), a signé un film important à propos d’un sujet ô combien sensible : la peine de mort. Et dire que la magnifique chanson de Bruce Springsteen (*Dead Man Walkin’*) s’est fait damer le pion aux Oscars cette année-là par *Pocahontas* (*Colors of the Wind*) ! Les membres de l’Académie sont bien difficiles à suivre parfois...

À leur façon, John Sayles, Jacques Audiard et Cédric Klapisch restent des auteurs importants qui font entendre leur voix de façon singulière. Quant à John Greyson, qui avait fait un travail remarquable en portant à l’écran la pièce de Michel-Marc Bouchard, il s’est essentiellement cantonné à la télévision au cours de la dernière décennie.

Si je devais toutefois garder une image de 1996, je retiendrais celle d’Annie Girardot recevant son César de meilleure actrice dans un second rôle grâce aux *Misérables* de Claude Lelouch :

« Paris, 2 mars, vers 21 h 30. L’actrice s’avance sur scène, complètement défaite. Dans la salle, on retient son souffle. “Je ne sais pas si j’ai manqué au cinéma français, arrive-t-elle à arracher aux sanglots qui l’étranglent, mais à moi, il m’a manqué. Follement, éperdument, douloureusement... Votre amour, poursuit-elle péniblement, me fait penser que peut-être, je dis bien peut-être, je ne suis pas encore tout à fait morte...”

« Les mines bouleversées des actrices plus jeunes – les Juliette Binoche, Sophie Marceau, Marie Gillain et compagnie – faisaient vite comprendre, même au plus cynique des observateurs, que les difficultés que rencontrent les actrices plus mûres prenaient ce soir-là un aspect implacablement concret. Au-delà du talent notoire de tragédienne de la lauréate et des conséquences de ses mauvais choix, c’est la fragilité d’un métier, plus impitoyable encore pour les femmes, qui s’est révélée¹. »

¹ *La Presse*, 21 décembre 1996

Gros plan

ISABELLE HUPPERT

Une question d'image

Avec Meryl Streep, Isabelle Huppert est probablement l'actrice la plus primée au monde. Deux lauriers d'interprétation au Festival de Cannes (*Violette Nozière* en 1978 ; *La pianiste* en 2001), 16 nominations aux César du cinéma français (deux victoires : *La cérémonie* en 1996 et *Elle* en 2017) et d'innombrables autres récompenses un peu partout dans le monde. Je me souviens qu'à l'occasion d'une rencontre de presse pour un film auquel elle croyait plus ou moins (*Little Black Book*, je crois), Holly Hunter avait passé de longues minutes à raconter son admiration pour Isabelle Huppert. « Je veux sa carrière ! » avait-elle déclaré en faisant écho à la réalité des actrices américaines, pour qui les rôles plus consistants se font généralement plus rares qu'en Europe.

Isabelle Huppert n'a toutefois pas la réputation d'être facile en entrevue. Pourtant, peut-être ai-je été chanceux : les quelques rencontres auxquelles j'ai eu droit avec elle se sont bien déroulées dans l'ensemble. À cet égard, les journalistes de la presse écrite bénéficient d'un net avantage. Les interviews ont habituellement lieu seul à seul, sans micro ou caméra. La personne interviewée sait très bien que ses déclarations relèvent de l'ordre public, mais le contexte plus privé favorisera quand même une conversation plus authentique. Encore là, plusieurs autres facteurs jouent : la plage horaire qui vous est allouée, le rang qui vous est attribué (il vaut mieux ne pas être le 20^e intervieweur inscrit au programme de la journée) et, si cette rencontre se déroule dans le cadre d'un festival, la fatigue (celle de l'invité ou la vôtre).

Alors qu'Isabelle Huppert était de passage à Montréal en 2010 pour ouvrir le Festival Cinémania avec *Copacabana*, un film plutôt mineur, j'ai eu l'occasion de parler trois fois à l'actrice. Presse écrite, pas de problème. À la radio (à l'émission de Christiane Charette), aucun souci non plus. Quelques

heures plus tard, à l'occasion de l'enregistrement d'une capsule « Cinéma vérité » pour le réseau ARTV, alors là, rien n'allait plus.

Nous étions dans la salle de conférence d'un hôtel. L'endroit avait été réservé afin que s'installent les équipes télé. L'éclairage, le rideau, la position de la caméra, rien n'était du goût de l'actrice, rien ne convenait. Pendant au moins 20 minutes, de dures négociations – ponctuées de menaces d'annulation pure et simple – ont eu lieu avec l'équipe de réalisation pendant que moi, assis en face d'elle comme un beau *codinde*, je restais impassible, histoire de ne pas jeter de l'huile sur le feu. Professionnelle jusqu'au bout des ongles, l'actrice s'est allumée en même temps que le moteur de la caméra. Comme si de rien n'était.

Je comprends parfaitement le souci que peut avoir une actrice (ou un acteur) pour son image. D'autant que la télévision en haute définition est particulièrement cruelle à cet égard. Même si une comédienne peut accepter de se laisser filmer dans toutes sortes d'états au bénéfice d'un personnage au cinéma, il est compréhensible qu'elle soit plus pointilleuse quand elle ne représente plus qu'elle-même sur la place publique. Cette préoccupation est tout à fait légitime.

N'empêche que mademoiselle Huppert nous en a fait voir un peu de toutes les couleurs cette journée-là. Cela dit, c'était quand même très divertissant.

Isabelle Huppert a aussi cette faculté d'incarner des personnages en donnant l'impression qu'aucune autre actrice ne pourrait le faire avec autant de justesse et d'intelligence. Sa composition dans *Elle*, film pour lequel elle fut en lice pour un Oscar, est tout simplement grandiose.

1997

1

THE PILLOW BOOK

Peter Greenaway (Royaume-Uni)

Avec Ewan McGregor, Ken Ogata et Vivian Wu

La fille d'un calligraphe célèbre écrit des poèmes sur le corps de son amant.

Cette œuvre brillante évoque magnifiquement le rôle de l'art dans nos vies. Ce faisant, Peter Greenaway (*Le cuisinier, le voleur, sa femme et son amant*) nous offre son film le plus accessible en portant à l'écran un ouvrage pourtant vieux de 1000 ans (*Notes de chevet*, écrit par Sei Shonagon). Un pur ravissement.

27 juin 1997

2

BREAKING THE WAVES (L'amour est un pouvoir sacré)

Lars Von Trier (Danemark)

Avec Emily Watson, Stellan Skarsgård et Katrin Cartlidge

Le bonheur d'un couple formé d'une jeune femme et d'un homme plus mûr sera brisé par un accident.

Ce mélodrame bouleversant se distingue non seulement par l'extraordinaire force qui émane du récit, mais aussi par la mise en scène (le film est entièrement tourné caméra à l'épaule), de même que par quelques « interventions divines » en forme d'intermèdes venus de l'au-delà. Emily Watson est une révélation. Un vrai miracle de film !

21 mars 1997

3

THE FULL MONTY (Le grand jeu)

Peter Cattaneo (Royaume-Uni)

Avec Robert Carlyle, Mark Addy et Tom Wilkinson

Dans une ville sinistrée, des hommes désœuvrés ont l'idée de se transformer en danseurs nus pour un spectacle.

Ce film allie intelligemment le portrait social à l'humour anglais. Un peu comme si Ken Loach s'était mis à la comédie. Bien entendu, le point de

départ est accrocheur mais, au-delà de l'anecdote, il y a un vrai propos, une vraie – et triste – réalité. Cet excellent film choral bénéficie aussi du talent de ses acteurs.

19 septembre 1997

4

PONETTE

Jacques Doillon (France)

Avec Victoire Thivisol, Xavier Beauvois et Marie Trintignant

Confiée à sa tante, une fillette de quatre ans ne supporte pas la disparition de sa mère, morte dans un accident.

Quelle puissance ! Et quelle délicatesse à la fois ! Jacques Doillon propose sans contredit ici le film le plus marquant de sa carrière. Le concept de la mort dans la tête d'une petite fille de quatre ans. Lui résister. La contester. Doillon est parvenu à filmer de façon très juste la logique avec laquelle une enfant (miraculeuse Victoire Thivisol) conçoit le monde. C'est bouleversant.

2 mars 1997

5

TITANIC

James Cameron (États-Unis)

Avec Leonardo DiCaprio, Kate Winslet et Gloria Stuart

Le 10 avril 1912, le plus grand et le plus moderne paquebot du monde quitte le port de Southampton pour son premier voyage.

Explorant un registre que l'on ne lui soupçonnait pas, James Cameron, le réalisateur de *Terminator* et de *True Lies*, s'aventure avec succès sur le terrain de l'émotion et du romantisme. *Titanic* est la quintessence même de la superproduction hollywoodienne : des effets saisissants, des émotions plus grandes que nature, une magnificence des images.

La Presse, 20 décembre 1997

6

MARIUS ET JEANNETTE

Robert Guédiguian (France)

Avec Gérard Maylan, Ariane Ascaride et Pascale Roberts

À Marseille, une histoire d'amour naît entre deux blessés de la vie.

Dans la parfaite lignée de tous les films que Robert Guédiguian a réalisés jusqu'ici, avec ce supplément d'âme qui fait de *Marius et Jeannette* un succès partout où il passe. De savoureux dialogues, une vérité, une simplicité, un humour formidables. Cette lettre d'amour à Marseille est touchante, chaleureuse, sincère et attachante.

Le Réveille Matin, 6 décembre 1997

7

L.A. CONFIDENTIAL (Los Angeles interdite)

Curtis Hanson (États-Unis)

Avec Kevin Spacey, Russell Crowe et Kim Basinger

À Los Angeles dans les années 50, la police criminelle se mobilise après une série de règlements de comptes.

Comme dans les plus belles années du film noir, la narration prend ici le pas sur l'action, donnant d'autant plus d'impact à celle-ci lorsqu'elle s'avère nécessaire. Saluons aussi l'audace dont Hanson a fait preuve en confiant deux rôles principaux à des acteurs d'origine australienne encore mal connus du public : Russell Crowe (*The Sum of Us, Virtuosity*) et Guy Pearce (*Priscilla Queen of the Desert*). Il faudra désormais compter très sérieusement avec ces deux-là.

La Presse, 20 décembre 1997

8

THE PEOPLE VS. LARRY FLINT (Larry Flint)

Miloš Forman (États-Unis)

Avec Woody Harrelson, Courtney Love et Edward Norton

Le combat du fondateur du magazine *Hustler* pour faire appliquer le premier amendement de la Constitution américaine.

Miloš Forman nous a habitués à des œuvres de style bien différent. Son nouvel opus, le premier depuis *Valmont*, se distingue surtout grâce à son propos, de même que par le débat qu'il suscite. En cette époque de rectitude politique, il fait quand même bon voir un personnage renvoyer à la société américaine (et à la nôtre) sa propre hypocrisie.

10 janvier 1997

9

THE ICE STORM (Tempête de glace)

Ang Lee (États-Unis)

Avec Kevin Kline, Joan Allen et Sigourney Weaver

En 1973, lors du jour de l'Action de grâce, un drame frappe une famille d'une petite ville du Connecticut.

Il est vraiment étonnant de constater l'exactitude avec laquelle Ang Lee, un cinéaste chinois qui, à l'époque où se situe l'intrigue du film, devait pourtant se trouver bien loin des préoccupations de la classe moyenne américaine des années 70, a pu retranscrire l'esprit de ce temps. Il y apporte de surcroît sa très belle sensibilité, de même qu'une vision d'une formidable acuité.

La Presse, 1^{er} novembre 1997

10

NETTOYAGE À SEC

Anne Fontaine (France)

Avec Miou-Miou, Charles Berling et Stanislas Mehrar

Après 15 années de mariage, la vie d'un couple est troublée par l'arrivée d'un jeune homme ambigu.

À travers ce récit, Anne Fontaine fait éclater les cadres précis avec lesquels on définit l'identité sexuelle en général. Ou plutôt, l'idée que l'on s'en fait. Elle raconte l'histoire d'un glissement progressif du désir qui s'opère dans un couple. Et l'exploration de territoires dont les protagonistes ignoraient l'existence jusque-là. Troublant.

Le Réveille Matin, 13 décembre 1997

Flash-back



LE FABULEUX NAUFRAGE

L'année 1997 fut sans contredit celle du *Titanic*. On peut évidemment regarder tout cela d'un œil plus sceptique aujourd'hui, mais personne ne peut nier le phénomène extraordinaire engendré par la transposition cinématographique du plus célèbre naufrage de l'histoire. Grâce à son film, James Cameron a même réussi à faire revenir dans les salles de cinéma des

gens qui n'y avaient pas mis les pieds depuis 15 ou 20 années.

À l'époque, critique et public ont louangé à l'unisson cette formidable fresque romantique qui, en principe, aurait pourtant dû couler à pic. Les rumeurs entourant le tournage n'étaient pas favorables du tout. Le studio Paramount a même dû en repousser la sortie de quelques mois. Quand la toute première projection a eu lieu – c'était lors d'une rencontre de presse organisée à Toronto –, la plupart des journalistes attendaient le film avec une brique et un fanal. Trois heures quatorze minutes plus tard, les scribes étaient pratiquement tous conquis. Même la chanson de Céline était douce à entendre, du moins avant ses trois milliards de passages à la radio. J'ai revu *Titanic* à l'occasion du 20^e anniversaire de sa sortie. Il vogue encore très bien.

Le paquebot attirant toute l'attention, sans oublier le fameux *King of the World* de Leonardo DiCaprio (repris par Cameron lui-même aux Oscars), les autres productions américaines ont bien souvent été contraintes de faire de la figuration. Or, *L.A. Confidential* et *The Ice Storm* s'en sont finalement bien tirés. Le premier film américain d'Ang Lee (*Sense & Sensibility* fut tourné en Angleterre) reste même l'un de ses meilleurs à mon avis. *The People vs. Larry Flint* ne s'est pas inscrit dans l'histoire de la même manière que les films précédents de Miloš Forman, mais il se révèle encore pertinent aujourd'hui.

Les Britanniques ont marqué le coup aussi. *The Full Monty* fut un véritable succès (une comédie musicale et une pièce en furent inspirées), et le film sublime de Peter Greenaway, *The Pillow Book*, reste l'un des plus beaux accomplissements artistiques des dernières décennies.

Du côté des Français, *Ponette* est, encore aujourd'hui, le plus beau film de Jacques Doillon. Une merveille de sensibilité, de justesse, d'audace. *Marius et Jeannette* a fait de Robert Guédiguian un cinéaste réellement populaire, dans le plus beau sens du terme. Grâce à *Nettoyage à sec*, Anne Fontaine a su imposer un style, un ton, une vision qui n'appartiennent qu'à elle.

Gros plan KATE WINSLET

À fleur de peau

Dès qu'on l'a vue, à peine sortie de l'adolescence dans *Heavenly Creatures*, le premier film dramatique du Néo-Zélandais Peter Jackson, on pouvait se douter que le cinéma s'enticherait d'elle rapidement. De fait, le *Titanic* de James Cameron aura fait de Kate Winslet une icône à peine trois années plus tard. Même si j'ai parfois eu l'occasion de la voir lors de différentes conférences de presse, je n'ai jusqu'à maintenant pu la rencontrer qu'une seule fois, à vrai dire. Et encore, même pas dans le contexte d'une entrevue individuelle. Plutôt celui d'une table ronde au cours de laquelle sept ou huit journalistes sont réunis dans une même pièce. Pourtant, cette rencontre-là fut marquante. J'y avais fait écho dans mon blogue :

« Je crois que tout le monde reconnaît le talent exceptionnel de Kate Winslet. Elle fait partie de ces interprètes qui se mettent entièrement au service d'un personnage et qui ne craignent pas de s'attaquer à des thèmes parfois plus délicats. Elle travaille, elle fouille, elle fera tout ce qu'elle pourra pour que le personnage atteigne sa propre vérité. En compagnie de quelques autres journalistes, j'ai vu l'actrice ce matin à l'occasion d'une rencontre de presse organisée à New York en vue de la sortie prochaine de *The Reader* (*Le liseur*), le nouveau film de Stephen Daldry (*The Hours*).

« Habituellement, ce genre d'exercice est assez prévisible. Pas aujourd'hui. Il est même survenu quelque chose d'assez rare. D'abord, précisons que *The Reader* est l'adaptation d'un roman de Bernhard Schlink, extrêmement connu et apprécié en Allemagne. Mademoiselle Winslet y interprète le rôle d'Hannah Schmitz, une femme qui, au tournant des années 60, s'engage dans une liaison sentimentale avec Michael Berg, un jeune homme âgé de 15 ans (campé par l'excellent jeune acteur allemand David Kross). Or, il appert que le passé de cette femme, qui fut le premier – et très marquant – amour de l'adolescent, est pour le moins trouble. Après une rupture qu'il ne

s'est jamais expliquée, Michael – qui étudie le droit – revoit Hannah huit années plus tard dans une cour de justice. Elle est accusée de crimes nazis. À travers cette relation, qui hantera l'homme toute sa vie (Ralph Fiennes prête ses traits à Berg devenu adulte), le récit explore la complexité des rapports intergénérationnels entre les Allemands nés après la guerre qui, un jour, découvrent les monstruosité commises par leurs parents.

« Mais revenons à Kate.

« Avant aujourd'hui, l'actrice n'avait pas encore eu l'occasion de parler de *The Reader*. Radieuse, elle a répondu aux inévitables questions, notamment sur son rapport à la nudité et à la représentation de scènes plus intimes à l'écran. Puis est venu le sujet de la vulnérabilité émotionnelle. "Et ça, c'est beaucoup plus difficile que les scènes de nudité physique, croyez-moi."

« Et elle a fondu en larmes.

« En tentant de reprendre ses esprits, elle a raconté comment, en tournant à Berlin la scène de procès devant tous ces acteurs allemands – dont certains ont été impliqués dans de vrais procès de nazis –, elle s'était sentie mourir un peu. "Je n'avais rien de commun avec la femme que j'interprétais, rien en moi que j'aurais pu utiliser pour la nourrir. Elle avait des répliques terribles à livrer. En même temps, je lui devais ma compréhension, il fallait que je la défende..." Elle a pris une pause, s'est levée quelques secondes en évoquant un urgent besoin de fumer, s'est rassise et s'est roulée une cigarette avec une étonnante dextérité.

« "Je ne sais pas ce qui m'arrive, a-t-elle dit en s'excusant. Tout est revenu dans mon esprit de façon tellement concrète et subite que j'ai ressenti cette émotion comme si l'on venait tout juste de tourner la scène. C'est la première fois que ce genre de truc m'arrive dans une rencontre de presse. Putain, ce ne sera pas facile de parler de ce film !" Stephen Daldry, qui se tient toujours très près des acteurs qu'il choisit, fait valoir de son côté que Kate Winslet dispose d'un incroyable registre émotionnel, auquel elle peut avoir accès très facilement.

« En tant que cinéaste, il faut être très conscient de sa responsabilité quand on travaille avec une actrice (ou un acteur) de cette trempe. Parce que le revers de cet accès "facile" à l'émotion s'accompagne forcément de moments de grande vulnérabilité. Il faut être prêt à bien soutenir ces êtres

extraordinairement sensibles¹. »

Quelques mois plus tard, Kate Winslet était choisie meilleure actrice aux Oscars pour ce rôle. Elle demeure toujours l'une des plus grandes actrices de sa génération.

1 *lapresse.ca*, 4 décembre 2008

1998

1

THE TRUMAN SHOW (Le show Truman)

Peter Weir (États-Unis)

Avec Jim Carrey, Laura Linney et Ed Harris

Un agent d'assurances découvre que sa vie est en réalité une émission de télévision.

Peter Weir a su aborder le thème de la télé réalité avec sensibilité et intelligence. Jim Carrey, excellent, colore évidemment son personnage de sa personnalité d'humoriste, sans toutefois jamais dépasser la mesure. Un peu comme Robin Williams dans *Dead Poets Society* (du même réalisateur). Une allégorie terrifiante qui pousse la logique de la télé réalité dans ses derniers retranchements.

C'est bien meilleur le matin, 12 juin 1998

2

LA VIE EST BELLE (La vita è bella)

Roberto Benigni (Italie)

Avec Roberto Benigni, Nicoletta Braschi et Horst Bucholz

Déporté avec son fils vers les camps de la mort, un homme tente de tout faire pour éviter que le jeune garçon soit témoin d'horreurs.

La manière qu'emprunte Benigni pour raconter ces « mensonges d'un père à son fils » est bouleversante. Tout comme l'est la complicité qu'il va réussir à obtenir de la part de ses compagnons d'infortune, qui accepteront d'entrer dans la fantaisie pour épargner des souffrances au petit garçon. Une façon magnifique de célébrer la vie, de faire un pied de nez au destin aussi.

C'est bien meilleur le matin, 3 septembre 1998

3

LE VIOLON ROUGE

François Girard (Canada)

Avec Samuel L. Jackson, Greta Scacchi et Jean-Luc Bideau

Un violon exceptionnel, fabriqué il y a quatre siècles, est mis à l'encan à Montréal après avoir voyagé sur trois continents.

Un film de facture classique, où chaque époque de vie du fameux violon fait l'objet d'un épisode distinct. François Girard affiche ici un beau sens du récit, un sens du bon goût également. La musique – remarquable – de John Corigliano fait corps avec les images (superbes) d'Alain Dostie. Production de très grande qualité, *Le violon rouge* est aussi une œuvre dotée d'une âme.

C'est bien meilleur le matin, 4 novembre 1998

4

GADJO DILO (L'étranger fou)

Tony Gatlif (France)

Avec Romain Duris, Rona Hartner et Izidor Serban

Un jeune Français débarque dans un village tzigane en Roumanie afin de retracer une chanteuse à la voix déchirante.

Tony Gatlif a un cœur de gitan et ça paraît. Il aime ce peuple, il aime ces gens. Ils sont beaux, touchants et, surtout, d'une criante vérité à l'écran. Dernier volet d'une trilogie gitane amorcée avec *Les princes*, et poursuivie avec *Latcho Drom*, *Gadjo Dilo* nous offre l'occasion d'entrer dans le quotidien de gens qui, malgré les drames et les malheurs, célèbrent la vie de façon extraordinaire.

Le Réveille Matin, 30 août 1998

5

DIS-MOI QUE JE RÊVE

Claude Mouriéras (France)

Avec Vincent Deneriaz, Frédéric Pierrot et Muriel Mayette

À la suite d'un événement, une famille de paysans doit décider si un jeune homme de 20 ans, légèrement déficient, doit être placé en institution.

Un pur enchantement, du début à la fin ! Claude Mouriéras emprunte une approche naturaliste qu'il pimente toutefois d'une grosse pincée d'humour et, parfois, de poésie. Le ton est absolument jouissif et tous les personnages – la grand-mère, les parents, les frères, les sœurs – sont bien vivants. Un film vraiment étonnant.

C'est bien meilleur le matin, 3 septembre 1998

6

HIGH ART (L'art interdit)

Lisa Cholodenko (États-Unis)

Avec Rhada Mitchell, Ally Sheedy et Gabriel Mann

Une assistante éditrice d'un magazine consacré à la photographie fait la rencontre de sa voisine, une photographe.

Avec cette très belle histoire, conjugée au féminin, Lisa Cholodenko, qui signe ici un premier film, nous livre un portrait foncièrement honnête. Sa façon de dépeindre des personnages complexes est très personnelle. Elle les suit avec attention et délicatesse, sans jamais rien bousculer. Elle évite aussi les clichés pseudo-branchés qu'un tel environnement inspire trop souvent.

C'est bien meilleur le matin, 10 juillet 1998

7

MA VIE EN ROSE

Alain Berliner (Belgique)

Avec Jean-Philippe Ecoffey, Michèle Larocque et Georges du Fresne

Un petit garçon est persuadé d'être une petite fille.

Avec un sujet des plus délicats, le cinéaste belge Alain Berliner a réalisé un film aussi charmant que provocant. *Ma vie en rose* respire l'intelligence et la sensibilité. Le malaise que provoque chez la famille Fabre, mais surtout dans la communauté, la condition de cet enfant différent est exposé avec une justesse stupéfiante.

La Presse, 5 février 1998

8

QUICONQUE MEURT, MEURT À DOULEUR

Robert Morin (Québec)

Avec Claude, Alain et Jennifer

Lors d'une descente dans une « piquerie », deux policiers et un caméraman sont pris en otage.

Une véritable descente aux enfers dans le monde de la dope. Une fiction totale, écrite et jouée par des gens qui sont visiblement revenus de très loin. Ces accents de vérité ne pourraient s'inventer. Et comme le caméraman, pris en otage, a ordre de tout filmer, rien n'est épargné au spectateur. Le constat est virulent, mais combien nécessaire.

C'est bien meilleur le matin, 25 février 1998

9

LE COUSIN

Alain Corneau (France)

Avec Alain Chabat, Patrick Timsit et Marie Trintignant

Après le suicide de son partenaire, un policier s'interroge sur la nature des rapports qu'il doit entretenir avec l'informateur du policier disparu.

En faisant équipe avec Michel Alexandre, un ancien flic devenu scénariste, Alain Corneau propose un excellent film policier dont la dimension humaine prend toujours le pas sur l'action. Le cinéaste, toujours bien servi par le genre (*Série noire*, *Le choix des armes*), module aussi dans son film des ambiances magnifiques.

C'est bien meilleur le matin, 16 septembre 1998

10

WAG THE DOG (Des hommes d'influence)

Barry Levinson (États-Unis)

Avec Robert De Niro, Dustin Hoffman et Ann Heche

Pour étouffer un scandale à caractère sexuel dans lequel le président des États-Unis est impliqué, un conseiller appelle Hollywood à la rescousse.

Cette excellente satire politique, coécrite par David Mamet, est une charge féroce sur la manipulation des médias. Elle illustre aussi à quel point l'imaginaire collectif est parfois fabriqué de toutes pièces par l'usine à rêve hollywoodienne. Ici, un producteur (Hoffman, que l'on n'a pas vu si bon depuis longtemps) est recruté pour s'immiscer dans le jeu politique. C'est presque aussi cynique que la réalité...

10 janvier 1998

Flash-back

LE SHOW ROBERTO

Ce fut l'année où Roberto Benigni est devenu une vedette populaire à travers le monde. Grâce à son film bien sûr, car *La vita è bella* restera sans doute l'œuvre la plus marquante de sa carrière. Mais aussi grâce à sa personnalité. Grand favori pour la Palme d'or au Festival de Cannes, il avait néanmoins dû céder le plus beau laurier à Theo Angelopoulos (*L'éternité et un jour*). Cela ne l'a pas empêché, en recevant son Grand Prix, d'aller embrasser un à un les membres du jury sur la grande scène du Théâtre Lumière pour ensuite aller se prosterner devant le président, Martin Scorsese.

Ceux qui étaient devant leur poste de télé le 21 mars 1999 se souviennent aussi de ce qui s'est passé à la cérémonie des Oscars. Sur le coup de 22 heures, Sophia Loren, radieuse et émue, ouvre une enveloppe. Elle lance un retentissant « Roberto ! » Auquel répond l'enfant chéri du cinéma italien en grimant carrément sur les fauteuils du Dorothy Chandler Pavilion. Roberto est allé chercher l'Oscar du meilleur film en langue étrangère en sautant de joie et en remerciant la terre entière dans un anglais, disons, aussi charmant qu'approximatif. Plus tard dans la soirée, il décrochait l'Oscar du meilleur acteur. La dernière fois où l'Académie avait plébiscité une performance d'acteur dans une autre langue que l'anglais remontait à 40 années plus tôt.

Benigni n'a réalisé que deux films depuis : *Pinocchio* (2002) et *Le tigre et la neige* (2005). Le succès est parfois bien difficile à gérer.

Quand on voit aujourd'hui l'orientation qu'empruntent certaines télé-réalités, *The Truman Show* reste à mon sens le film le plus pertinent à avoir été réalisé à propos de ce phénomène. D'une certaine façon, *Wag the Dog* abordait aussi le même thème, sous un autre angle. Sortie dans la foulée du « scandale » Monica Lewinsky, une stagiaire avec qui le président Bill Clinton a eu des rapports sexuels, cette comédie satirique saute à pieds joints dans le monde de la politique-spectacle. L'autre production

américaine de cette liste, *High Art*, qui raconte l'histoire d'un triangle amoureux féminin, fut l'un des films emblématiques de ce que nos amis anglophones appellent le *queer cinema*. On doit aussi à Lisa Cholodenko *The Kids Are All Right* (2010).

Du côté français, les titres retenus dans cette liste ne sont pas vraiment passés à l'histoire. Je m'étonne d'ailleurs de l'absence de *Ceux qui m'aiment prendront le train*, un film de Patrice Chéreau, sorti en 1998, qu'il me fait toujours plaisir de revoir. D'autant que je n'ai pratiquement plus aucun souvenir de *Dis-moi que je rêve*, fort bien placé dans cette liste ! Son réalisateur, Claude Mouriéras, n'a rien tourné pour le cinéma depuis l'an 2000. *Le cousin* reste un excellent film, même s'il est rarement cité quand on évoque les plus grandes réussites du regretté Alain Corneau. À cause de son sujet troublant, *Ma vie en rose* avait beaucoup fait jaser à l'époque. Quant à *Gadjo Dilo*, je retiens surtout l'allocution de Rona Hartner au Cinéma Impérial, dans le cadre du Festival des films du monde. La jeune Roumaine, enthousiaste à l'idée d'être à l'étranger (il s'agissait alors de son tout premier voyage), avait appris quelques mots de français à la québécoise à son arrivée : « *Je suis tellement heureuse ! Merci, merci, merci tabarrnak !* »

Deux films québécois au tableau d'honneur : *Le violon rouge* a tout raflé aux prix Génie, tout autant qu'à la toute première Soirée des Jutra. Avec *Quiconque meurt, meurt à douleur*, Robert Morin, cinéaste essentiel au Québec, a de son côté dénoncé aussi le voyeurisme des médias, de façon beaucoup plus *trash* que Peter Weir.

Gros plan

PATRICK HUARD

Bon joueur

Patrick Huard ne l'a pas eue facile. Pas dans le domaine du cinéma, à tout le moins. Sous le regard suspect du milieu, l'humoriste a fait ses débuts dans *J'en suis*, une mauvaise comédie de Claude Fournier dans laquelle il donnait la réplique à Roy Dupuis. Puis, l'année suivante, il a été de la bande des *Boys*, un film à succès qui allait engendrer la première franchise « à l'américaine » du Québec. En 1998, le succès des *Boys II* a confirmé l'attrait du public pour cette comédie de ligue de garage. *Bon Cop Bad Cop*, dont il cosigne le scénario, le hisse au sommet de la popularité en 2006. La suite de cette comédie policière, qu'il produit et dont il signe seul le scénario, fait aussi courir les foules en 2017.

Ambitieux, doté d'un franc-parler, Huard s'est souvent retrouvé à faire la manchette à cause d'une déclaration un peu arrogante ou d'une petite polémique (son départ des *Boys*, notamment, ou ses conditions de voyage pour aller faire la promotion d'un de ses films à l'étranger). Son passage à la réalisation, avec *Les 3 p'tits cochons*, fut cependant couronné d'un grand succès public, même si la critique a plutôt fait la fine bouche. *Filière 13*, son deuxième essai, fut toutefois violemment rejeté et lui a valu des papiers incendiaires. Il n'a d'ailleurs plus touché à la réalisation depuis cet échec, mais un nouveau projet de film serait dans l'air au moment de l'écriture de ce bouquin.

Les « professionnels de la profession » n'ont pas toujours été tendres à son égard non plus. En 2008, *Les 3 p'tits cochons* a obtenu pas moins de 13 nominations à la Soirée des Jutra, soit plus que tout autre film cette année-là. Or, il se trouve qu'à peu près tous les artisans sont cités pour un prix, sauf Patrick Huard dans la catégorie de la meilleure réalisation ! Cette omission emprunte alors l'allure d'un camouflet, encore plus que le blanchissage qu'a dû essuyer le film ce soir-là.

Chez cet homme intelligent, la faculté d'adaptation me fascine. La maturité aidant, Patrick Huard affiche aussi une grande lucidité. Vedette de *Guibord s'en va-t-en guerre*, de Philippe Falardeau, il a vécu en 2015 son premier lancement international, au festival de Locarno, en Suisse. L'année précédente, il n'avait pas participé à la promotion de *Mommy*, craignant que sa présence ne crée une distraction alors qu'il ne tient qu'un second rôle dans le film de Xavier Dolan.

« *Guibord s'en va-t-en guerre* constitue le plus beau tournage de ma vie, avait-il alors déclaré. Ça tient à la créativité, l'ambiance, l'équipe, le leadership de Philippe. Tous les jours, on avait hâte de se rendre au travail. Philippe est un leader exceptionnel et il amène avec lui son enthousiasme contagieux. Il a aussi une vision très claire de ce qu'il veut. Voilà où se situe la différence entre les cinéastes et les réalisateurs. Moi, j'ai déjà réalisé des choses, mais je ne suis pas cinéaste¹ ! »

En 2018, même si son scénario de *Bon Cop Bad Cop 2* ne fut pas retenu au Gala Québec Cinéma dans cette catégorie-là (il était cependant en lice pour le prix du meilleur acteur), Patrick Huard est quand même venu présenter le trophée. Il a été très bon joueur. Il a profité de la tribune pour exprimer sa profonde admiration pour ses pairs, qu'il percevait davantage comme des architectes.

« Ils sont seuls, chez eux, devant leur ordinateur. Ils ont des idées, des personnages, des ambitions, et leur première version est extraordinaire. Puis vient cette solitude au moment du *send*, quand tu envoies ton scénario à tout le monde. C'est un acte d'humilité, de fierté, de fébrilité, de terreur et, là, t'as aucune nouvelle pendant deux semaines. Parce que tous ceux qui t'ont *rushé* pour ton *deadline* ont autre chose à faire. Finalement, c'était pas si *rushant* que ça. C'est ça la vie de quelqu'un qui écrit des scénarios. Après, tu vas passer les prochaines deux années et demie de ta vie à écrire dix autres versions pour plaire à tout le monde. Les trois dernières versions seront des versions de compromis pour les budgets, pour le temps, pour les locations, pour les disponibilités des acteurs...

« Et un jour, le scénariste ira s'asseoir dans la salle et il va trouver que les acteurs ne disent pas leurs répliques exactement comme il les avait entendues, et que le film n'a pas été tourné exactement comme il l'avait vu

mais, des fois, et souvent, c'est même meilleur que ce qu'il avait imaginé. Mais surtout, ce qui est extraordinaire, c'est que chaque fois, ça part d'une personne, seule, dans une petite pièce, devant un ordinateur et, des années plus tard, des centaines de personnes vont travailler sur ce film-là, et des milliers d'autres personnes vont aller le voir. Je leur lève mon chapeau, car je trouve ça extraordinaire. Je nomme maintenant cinq gagnants, mais un seul entendra son nom une deuxième fois. »

Plutôt élégant, non ?

1 *La Presse*, 10 août 2015

1999

1

EYES WIDE SHUT (Les yeux grands fermés)

Stanley Kubrick (États-Unis)

Avec Tom Cruise, Nicole Kidman et Sydney Pollack

L'existence tranquille d'un médecin est perturbée par les révélations intimes que lui fait sa femme.

Un film diablement fascinant, ça, oui ! Et troublant. Qui vous pénètre de l'intérieur pour occuper votre esprit bien après que les projecteurs se sont éteints. Une œuvre magistrale dans laquelle les thèmes de prédilection du cinéaste se retrouvent sous un jour nouveau, Kubrick laissant même entrevoir, sans verser dans l'optimisme, sa foi en l'être humain...

La Presse, 17 juillet 1999

2

TOUT SUR MA MÈRE (Todo Sobre Mi Madre)

Pedro Almodóvar (Espagne)

Avec Cecilia Roth, Marisa Paredes et Candela Peña

Dévastée par la mort de son fils de 18 ans, une femme part à la recherche du père de ce dernier, un homme qu'elle avait fui.

Mélo sublime, ce film constitue un hommage vibrant aux femmes, à leur force, à leur capacité de résilience aussi. À travers une histoire aux ressorts dramatiques éclatés que lui seul peut maîtriser de cette façon sans sombrer dans le ridicule, Almodóvar parle de la vie, du théâtre, de la marginalité. Et c'est bouleversant.

La Presse, 29 octobre 1999

3

BESIEGED (Shandurāi)

Bernardo Bertolucci (Italie)

Avec Thandie Newton, David Thewlis et Claudio Santamaria

À Rome, un pianiste anglais excentrique et solitaire tombe sous le charme d'une réfugiée africaine.

Avec modestie, délicatesse et retenue, Bertolucci, ici en mode minimaliste,

décrit plein écran l'éveil d'un sentiment amoureux. Tout se passe pratiquement en silence, au gré de regards furtifs ou d'envolées musicales. Filmée avec beaucoup de pudeur, cette histoire au souffle discret nous entraîne dans une superbe randonnée sentimentale.

La Presse, 19 juin 1999

4

AMERICAN BEAUTY (Beauté américaine)

Sam Mendes (États-Unis)

Avec Kevin Spacey, Annette Bening et Chris Cooper

Saisi d'un coup de foudre pour une camarade de classe de sa fille, un banlieusard change sa vie pour retrouver sa jeunesse et sa liberté.

Cette comédie satirique aux accents profondément humains se distingue par son style singulier, ses dialogues brillants, de même que par l'excellente qualité d'ensemble d'une distribution dominée par Kevin Spacey et Annette Bening. Drôle, grinçant à souhait et surprenant, ce film vous laissera, à n'en pas douter, une forte impression...

La Presse, 30 septembre 1999

5

BEING JOHN MALKOVICH (Dans la peau de John Malkovich)

Spike Jonze (États-Unis)

Avec John Cusack, Cameron Diaz et John Malkovich

Un artiste incompris trouve un jour par hasard un tunnel qui mène à l'intérieur de la tête de l'acteur John Malkovich...

Il est de ces films – rares – qui, d'entrée de jeu, vous subjuguent en vous entraînant dans un univers inédit, halluciné, complètement original. Le réalisateur Spike Jonze et le scénariste Charlie Kaufman nous offrent une fable sur la quête d'identité, la transgression des genres, la sexualité, l'attrait de la célébrité. Et s'aventurent en des territoires intimes d'une façon tout à fait singulière.

La Presse, 6 novembre 1999

6

THE TALENTED MR. RIPLEY (L'énigmatique M. Ripley)

Anthony Minghella (États-Unis)

Avec Matt Damon, Jude Law et Gwyneth Paltrow

Mandaté pour ramener un riche héritier en Amérique, Tom Ripley découvre une vie de rêve en Italie et fera tout pour la conserver.

En adaptant le roman de Patricia Highsmith (dont René Clément avait déjà tiré son *Plein soleil*), Anthony Minghella propose un thriller fascinant avec, en son centre, un personnage peu « aimable ». À cet égard, il faut saluer l'audace. La reconstitution d'époque (l'Italie des années 50) est magnifique, et Matt Damon trouve ici son meilleur rôle.

La Presse, 26 décembre 1999

7

THE LIMEY (L'Anglais)

Steven Soderbergh (États-Unis)

Avec Terence Stamp, Peter Fonda et Lesley Ann Warren

Après neuf années de prison, un homme débarque à Los Angeles pour venger sa fille, morte dans des circonstances suspectes.

Fleurant bon les préceptes de la nouvelle vague et du *free cinema*, *The Limey* est un véritable bijou de mise en scène. Soderbergh s'organise en effet pour attirer l'attention du spectateur sur les émotions des personnages plutôt que sur leurs actions. Un exercice de style jouissif dans lequel on célèbre le pur plaisir du cinéma.

La Presse, 30 octobre 1999

8

THE STRAIGHT STORY (Une histoire vraie)

David Lynch (États-Unis)

Avec Richard Farnsworth, Sissy Spacek et Harry Dean Stanton

Un homme de 73 ans parcourt par ses propres moyens la route qui sépare l'Iowa du Wisconsin afin de retrouver un frère malade avec qui il est brouillé depuis 10 années.

Ce *road movie* au mode ralenti (le monsieur met des semaines à franchir quelques centaines de kilomètres) permet à David Lynch (*Wild At Heart*, *Twin Peaks*), qui effectue ici un saut retourné avec quatre vrilles et trois tire-bouchons, d'aborder les thèmes essentiels de la vie avec beaucoup de

pudeur et d'émotion tranquille.

La Presse, 16 décembre 1999

9

EST-OUEST

Régis Wargnier (France)

Avec Sandrine Bonnaire, Oleg Menchikov et Catherine Deneuve

En juin 1946, un Russe émigré en France accepte l'offre d'amnistie de Staline et s'installe à Odessa avec sa petite famille.

Ce film nous propose une page méconnue de l'histoire de l'après-guerre. La solidité du récit, l'émotion tangible qui en découle, la remarquable qualité d'interprétation d'ensemble, la maîtrise de la mise en scène et la trame musicale de Patrick Doyle (lyrique sans être trop appuyée) font très certainement d'*Est-Ouest* l'un des films incontournables de la rentrée.

La Presse, 25 septembre 1999

10

CHAT NOIR, CHAT BLANC

Emir Kusturica (Yougoslavie)

Avec Bajram Severdzan, Srdan Todorovic et Branka Katic

Pour honorer une dette, un petit escroc est contraint de promettre son fils en mariage à la fille du gangster à qui il doit de l'argent.

Une tragi-comédie baroque, pleine de folie et de fureur, campée dans le monde des gitans. Bien qu'il n'atteigne pas ici la force poétique du *Temps des Gitans* ni le désespoir halluciné de *Underground*, Kusturica nous offre tout de même, fidèle à son habitude, un film flamboyant, débordant d'imagination.

La Presse, 17 juin 1999

Flash-back

LE TESTAMENT DE KUBRICK

En 1999, nous étions pratiquement tous obsédés par le nouveau film de Stanley Kubrick, son premier depuis *Full Metal Jacket*, sorti en 1987. Pendant très longtemps, *Eyes Wide Shut* a alimenté les rumeurs les plus folles. Quelques semaines à peine avant la sortie du film, les journalistes devaient encore s'accrocher à un communiqué officiel diffusé en... 1995 ! On y annonçait alors simplement que Kubrick se lançait dans une « histoire d'obsession sexuelle et de jalousie » mettant en vedette Tom Cruise et Nicole Kidman.

Il n'en fallait pas plus pour faire fantasmer les observateurs du monde entier. Comme le réalisateur d'*Orange mécanique* n'accordait plus d'entrevues depuis des années, que le (long) tournage s'est effectué dans le plus grand secret et que rien n'a filtré du projet, les nouvelles sont sorties au compte-gouttes.

Le tournage, prévu pour une durée de 18 semaines au départ, en aura finalement requis 52, réparties sur une période de 15 mois. *Eyes Wide Shut*, rappelons-le, est l'adaptation cinématographique de *Traumnovelle* (*La nouvelle rêvée*) d'Arthur Schnitzler, un récit publié en 1926 auquel Kubrick pensait depuis très longtemps. Il avait même évoqué cette œuvre au moment où il espérait trouver matière à un film qui pourrait succéder à *2001 l'Odyssée de l'espace*. Pour ajouter au caractère mythique du film, Kubrick est mort quelques mois avant la sortie :

« Un concours de circonstances, comme seul le destin peut en orchestrer, a fait entrer le film dans la légende avant même d'avoir été montré au public. Quand Stanley Kubrick est mort en mars dernier, *Eyes Wide Shut* devenait du coup le testament cinématographique d'un cinéaste qui compte déjà quelques chefs-d'œuvre à son actif. Lourde responsabilité. Qui est ici assumée avec éclat¹. »

Outre le testament de Kubrick, la dernière année du 20^e siècle fut marquée par l'arrivée de nouveaux auteurs remarquables. Venu du théâtre, Sam

Mendes a frappé un grand coup dès sa première incursion dans le monde du cinéma, grâce à *American Beauty*. En plus de lui valoir l'Oscar de la meilleure réalisation, sa comédie satirique a également obtenu l'Oscar du meilleur film de l'année.

Spike Jonze a aussi fait sa marque avec *Being John Malkovich*. En transportant l'univers de Charlie Kaufman au grand écran, Jonze a imposé un nouveau ton, une nouvelle forme, quelque chose d'unique. Après quelques films, disons plus « flottants », Steven Soderbergh a retrouvé la forme en proposant coup sur coup deux excellents thrillers : *Out of Sight* et *The Limey*.

Des vétérans sont par ailleurs arrivés là où on ne les attendait pas. La démarche plus minimaliste de Bernardo Bertolucci n'a visiblement pas accroché grand monde. *Besieged* est aujourd'hui considéré comme un film très mineur dans l'œuvre du réalisateur de *1900*. David Lynch a proposé de son côté *The Straight Story*, un film très classique, tant dans sa facture que dans sa narration, et Almodóvar a fait l'unanimité en plongeant dans le plus flamboyant des mélodrames. *Tout sur ma mère* fut d'ailleurs gratifié de l'Oscar du meilleur film en langue étrangère. Quant à Anthony Minghella, son film *The Talented Mr. Ripley* n'aurait pu être plus différent de *The English Patient*. Régis Wargnier et Emir Kusturica, dont les menaces de retraite du cinéma n'ont finalement pas été mises à exécution, ont été les seuls à creuser le même sillon.

1 *La Presse*, 17 juillet 1999

Gros plan **PEDRO ALMODÓVAR**

Une heure en tête-à-tête

C'est bien connu, les carrières nord-américaines des grands films internationaux commencent au Festival international du film de Toronto (TIFF). À Cannes, il est pratiquement impossible pour nous de décrocher une interview individuelle avec l'un des ténors du cinéma mondial, à moins que les droits de distribution du film soient déjà acquis pour le territoire québécois. Ce qui, sauf de rares exceptions, n'est pas encore le cas au moment de la présentation cannoise. Sur la Croisette, on peut ainsi consacrer ses énergies à voir les films et à rendre compte des conférences de presse auxquelles participent les équipes.

En revanche, le programme des journalistes des quotidiens québécois au TIFF est pratiquement composé uniquement de rendez-vous pour des entrevues. Comme les films signés Haneke, Almodóvar, Audiard ou par d'autres grands auteurs attirent, toutes proportions gardées, beaucoup plus de spectateurs au Québec qu'ailleurs en Amérique du Nord, les journalistes québécois sont en général bien servis au TIFF.

En 2006, j'ai même eu droit à un tête-à-tête d'une durée d'une heure – chose impensable dans le contexte d'un festival – avec Pedro Almodóvar ! Je me souviens encore de la mine ahurie des collègues torontois quand nous sommes sortis ensemble de la pièce. Ces malheureux attendaient piteusement depuis 30 minutes l'arrivée du cinéaste pour une interview collective de 20 minutes en table ronde...

Ne maîtrisant pas l'espagnol, j'ai dû faire appel à une traductrice pour mener à bien cette interview, organisée à l'occasion de la présentation de *Volver*. Mon intention était de faire commenter brièvement le cinéaste sur tous ses films antérieurs après avoir évoqué le plus récent. Je trouvais intéressante l'idée de voir le cinéaste jeter un regard rétrospectif sur son œuvre. Or, Pedro s'est mis à parler d'abondance de chaque titre, ne

ménageant aucun détail. De sorte que l'heure est passée à la vitesse de l'éclair, sans que nous puissions aller jusqu'au bout de l'exercice. Voici un extrait du reportage de l'époque :

« Ayant d'abord établi sa réputation avec des films flamboyants, joyeusement provocateurs, Pedro Almodóvar estime que le cinéma est un art dans lequel toutes les extravagances sont permises.

« Les situations les plus outrancières peuvent être imaginées, du moment que le contexte demeure réaliste, explique-t-il. Il faut que les gestes faits par les personnages soient cohérents avec leur nature. Sinon, on peut tomber tout simplement dans le grotesque. »

Du statut d'artiste d'avant-garde qui faisait la joie des milieux marginaux jusqu'à celui de cinéaste consensuel célébré par tous les publics, Almodóvar aura gravi les échelons de la notoriété pour se hisser aux plus hauts sommets de la hiérarchie cinématographique mondiale.

« La plus belle chose qui vient avec la popularité, c'est le fait que vos films sont vus par un très grand nombre d'individus. Cela correspond d'ailleurs à la nature même de ce que l'on souhaite en tant que cinéaste : communiquer. Cela dit, j'essaie de ne pas trop rationaliser cet aspect du métier, car je tiens à ne faire que des choses dont j'ai envie. »

Pour l'instant, ces « choses dont il a envie » sont chez lui, en Espagne. Malgré les ponts d'or que lui a offerts Hollywood, le cinéaste affirme ne pas se sentir à l'aise avec l'idée de tourner ailleurs.

« Je ne dis pas que je ne le ferai jamais. Je me suis d'ailleurs fait offrir des projets fort alléchants. Mais j'estime qu'en tant que cinéaste, je ne pourrais bien raconter que ce que je connais intimement. J'aurais peur d'y perdre en authenticité en travaillant dans une autre langue. Et puis, je ne suis pas certain que l'on m'accorderait aux États-Unis l'indépendance créatrice dont j'ai besoin. J'ai eu l'avantage de connaître le succès à un âge où j'étais déjà assez mûr pour savoir ce que je voulais¹. »

Je suis pratiquement un incondicional d'Almodóvar. Aussi ai-je vécu en 2013 *Les amants passagers* (complètement raté, à mon avis) comme une vraie peine d'amour. Trois années plus tard, le chantre de la Movida s'est toutefois bien repris avec *Julieta*.

1 *La Presse*, 2 décembre 2006

2000

1

DANCER IN THE DARK (Danser dans le noir)

Lars Von Trier (Danemark)

Avec Björk, Catherine Deneuve et Peter Stormare

Une femme atteinte de cécité progressive projette parfois sa vie sous forme de comédie musicale.

Lars Von Trier explore de nouveau la veine mélodramatique qui lui avait si bien réussi avec *Breaking the Waves*, en y ajoutant cette fois des accents de comédie musicale sombre. Miraculeusement, le cinéaste danois parvient toujours à trouver le parfait dosage. Et la frontière séparant l'émotion du ridicule. La trame musicale de Björk est remarquable.

La Presse, 13 octobre 2000

2

LE GOÛT DES AUTRES

Agnès Jaoui (France)

Avec Jean-Pierre Bacri, Anne Alvaro et Gérard Lanvin

Un chef d'entreprise peu porté sur la culture tombe amoureux d'une actrice.

Dans cette magnifique comédie douce-amère, Jean-Pierre Bacri impressionne dans la peau d'un rustre industriel et Anne Alvaro est stupéfiante dans le rôle de l'actrice. Gérard Lanvin, Alain Chabat et, bien sûr, Agnès Jaoui ont aussi de beaux personnages à défendre dans un film qui se distingue avant tout par sa qualité d'écriture, mais aussi par la délicatesse de sa mise en scène.

La Presse, 14 septembre 2000

3

THE YARDS (Trahison)

James Gray (États-Unis)

Avec Mark Wahlberg, Joaquin Phoenix et Charlize Theron

Un jeune homme récemment sorti de prison devient l'ennemi à abattre au sein de sa propre famille.

Une tragédie familiale prenante, défendue par quelques-uns des meilleurs acteurs du cinéma américain. Avec ce contexte particulier, Gray nous offre un drame cru et bouleversant, dans lequel les liens familiaux et la façon dont ceux-ci s'expriment façonnent tous les aspects de la vie des protagonistes.

La Presse, 1^{er} septembre 2000

4

CHICKEN RUN (Poulets en fuite)

Peter Lord et Nick Park (Royaume-Uni)

Voix de Mel Gibson, Phil Daniels et Miranda Richardson

Des poules maltraitées sur une ferme espèrent trouver la liberté en compagnie d'un coq qui s'est enfui d'un cirque.

Le premier long métrage d'animation des concepteurs de la série *Wallace & Gromit* ne déçoit pas. Lord et Park concoctent ici une hilarante comédie, caractérisée notamment par cet humour britannique si fin, si subtil, si délicieux. Le travail de moine auquel se sont astreints les réalisateurs amène de formidables résultats. Dans le genre, *Chicken Run* est un chef-d'œuvre !

22 juin 2000

5

GOYA

Carlos Saura (Espagne)

Avec Francisco Rabal, Jose Coronado et Dafne Fernandez

Âgé de 82 ans, le peintre espagnol Francisco Goya, qui vit en exil à Bordeaux, reconstitue les principaux événements de sa vie.

Goya s'inscrit sans aucun doute parmi les œuvres les plus achevées de son auteur. Et constitue, autant pour le cinéphile que pour l'amateur d'art, un véritable régal pour l'œil et l'esprit. À la fois pure et inventive, d'une beauté formelle à couper le souffle, la mise en scène de Saura est magnifiée par l'extraordinaire mise en images de Vittorio Storaro.

La Presse, 11 novembre 2000

6

TIGRE ET DRAGON (Wo Hu Zang Long)

Ang Lee (Taïwan)

Avec Chow Yun-fat, Michelle Yeoh et Zhang Ziyi

Dans la Chine ancienne, un champion d'arts martiaux à la retraite doit reprendre du service.

Ang Lee réinvente le film d'arts martiaux à sa manière, insufflant à sa mécanique très précise une poésie, une émotion, une magie extraordinaire. Il faut beaucoup de talent, une vision précise et rigoureuse, de même qu'un sens aigu de la mise en scène pour aboutir à *Crouching Tiger, Hidden Dragon*, une œuvre dont la puissance visuelle est sidérante.

La Presse, 15 décembre 2000

7

THE END OF THE AFFAIR (La fin d'une liaison)

Neil Jordan (Royaume-Uni)

Avec Ralph Fiennes, Julianne Moore et Stephen Rea

Pendant la guerre, à Londres, un homme cherche à comprendre pourquoi son amante a abruptement mis fin à leur liaison.

En adaptant le roman à caractère autobiographique de l'écrivain britannique Graham Greene, Neil Jordan nous offre l'un de ses films les plus accomplis. D'une beauté renversante, *The End of the Affair* vaut non seulement pour ses qualités d'écriture et de mise en scène, mais aussi pour les prestations exceptionnelles des acteurs, Ralph Fiennes et Julianne Moore en tête.

La Presse, 8 janvier 2000

8

UNE LIAISON PORNOGRAPHIQUE

Frédéric Fonteyne (France)

Avec Nathalie Baye, Sergi López et Jacques Viala

D'abord réunis pour réaliser un fantasme sexuel, deux inconnus en viennent à développer une liaison imprévue.

Dans cette production originale d'une simplicité désarmante, le cinéaste belge Frédéric Fonteyne traque la mouvance des émotions des deux protagonistes, lesquels sont d'ailleurs magnifiquement incarnés par Nathalie Baye et Sergi López. Le film se distingue aussi par de superbes dialogues, mis en

relief par une mise en scène astucieuse et attentive.

La Presse, 18 mars 2000

9

BEAU TRAVAIL

Claire Denis (France)

Avec Denis Lavant, Michel Subor et Grégoire Colin

Un adjudant se remémore une mission de son peloton de la Légion étrangère dans le golfe de Djibouti.

Un film atypique dont la force poétique et la richesse visuelle envoûtent. Au-delà des ressorts dramatiques du récit, *Beau Travail* s'impose avant tout par ses atmosphères troublantes. Claire Denis se tient au plus près de ses personnages, de leurs visages, de leurs corps. L'œuvre distille d'ailleurs un franc climat de sensualité.

La Presse, 29 janvier 2000

10

FULL BLAST

Rodrigue Jean (Québec)

Avec David La Haye, Louise Portal et Patrice Godin

Dans un petit village côtier du Nouveau-Brunswick, deux jeunes désœuvrés tentent de combler leur manque d'amour.

Chargée d'atmosphères (celles-ci sont créées en partie par les très belles images de Stefan Ivanov et le superbe climat musical de Robert M. Lepage), cette « fiction aux confins de l'Amérique » est parsemée de moments intenses, lesquels permettent aux acteurs de s'abandonner avec talent. Musique, sexe, quêtes affectives et familiales figurent au programme d'un film écorché, imparfait, mais prenant.

La Presse, 24 février 2000

Flash-back

DE NOUVEAUX NOMS ÉMERGENT...

Ils n'en étaient pas tous à leurs premières armes, mais on remarque néanmoins l'émergence de plusieurs cinéastes en ce début de millénaire. Agnès Jaoui, déjà bien connue en tant que scénariste avec son partenaire Jean-Pierre Bacri, a proposé *Le goût des autres*, un long métrage qui, encore aujourd'hui, reste son meilleur à titre de réalisatrice. Ce film a attiré plus de quatre millions de spectateurs en France et fut aussi gratifié du César du meilleur film de l'année.

« Je vous avouerai que le succès est une notion virtuelle pour moi. Lorsqu'on s'attaque à la réalisation de son premier film, on ne pense pas nécessairement à la notion de "succès", mais plutôt aux angoisses liées à l'idée de ne pas être à la hauteur. Et ce dont les gens me parlent le plus à propos du *Goût des autres*, c'est du texte », m'a-t-elle confié à l'époque¹.

Déjà remarqué grâce à *Little Odessa*, James Gray s'est aussi démarqué en 2000 avec *The Yards*. Âgé de 30 ans à peine, le cinéaste américain se tient résolument loin des standards hollywoodiens et n'a que faire des effets de mode qu'empruntent souvent les cinéastes de sa génération. Pour rendre hommage au grand cinéma américain des années 70, Gray a en outre fait appel à trois vétérans : Ellen Burstyn, Faye Dunaway et James Caan.

« Dans *The Yards*, j'ai tenté de transposer la sensibilité des années 70 dans une réalité contemporaine. J'ai voulu jeter un pont entre le film d'art et d'essai (qui se résume trop souvent aujourd'hui à une entreprise purement formelle, généralement dénuée d'émotion) et le cinéma plus populaire. Aux États-Unis, il est difficile d'imposer une production qui ne s'insère dans aucun de ces deux grands courants parce qu'elle peut être rejetée d'emblée sur la base même de sa différence. Heureusement, un succès comme celui qu'a obtenu *American Beauty* indique qu'il y a encore de l'espoir². »

Sur le flanc « local », Rodrigue Jean. Je n'ai jamais eu la chance de rencontrer l'énigmatique cinéaste acadien qui, à l'instar du regretté Réjean Ducharme, refuse que son image apparaisse dans les médias. Il s'est

distingué avec *Full Blast*, son premier long métrage, en jetant les bases d'un univers singulier, caractérisé par une authenticité de tous les instants. Comme en témoignera plus tard *Hommes à louer*, Jean est aussi un brillant documentariste.

Selon Ang Lee, tout cinéaste d'origine asiatique doit se frotter un jour ou l'autre au film d'arts martiaux. C'est ainsi qu'il justifiait *Tigre et Dragon* auprès de ceux qui lui faisaient remarquer à quel point cette production était différente de ses précédentes. « Quand est venu le moment d'expliquer le projet, j'ai simplement dit qu'il s'agissait de *Raison et Sentiments* avec du kung-fu ! » m'avait-il dit lors d'un entretien téléphonique³.

Bien lui en prit. Son film – magnifique – a non seulement obtenu l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, mais il fut aussi cité dans neuf autres catégories, un record pour une production tournée dans une autre langue que l'anglais.

La réputation de Peter Lord et Nick Park était déjà bien établie dans le domaine du cinéma d'animation, notamment grâce à l'irrésistible série *Wallace & Gromit*. Leur incursion dans le domaine du long métrage fut évidemment couronnée de succès. À mon sens, *Chicken Run* reste, encore aujourd'hui, l'une des plus belles réussites du genre.

Beau travail demeure sans contredit le plus beau film de Claire Denis à ce jour. Quant à Frédéric Fonteyne, son excellent coup d'envoi, *Une liaison pornographique*, n'a malheureusement pas été suivi de productions marquantes.

Les vétérans Carlos Saura, Neil Jordan et Lars Von Trier ont chacun livré l'un de leurs meilleurs films cette année-là.

1 *La Presse*, 25 août 2000

2 *La Presse*, 3 février 2001

3 *La Presse*, 2 décembre 2000

Gros plan

JOAQUIN PHOENIX

L'écorché vif

En plus de livrer une vibrante performance dans *The Yards*, Joaquin Phoenix a aussi joué en l'an 2000 dans *The Gladiator*. Le péplum de Ridley Scott lui a même valu sa toute première nomination aux Oscars. Phoenix, qui a obtenu en 2017 le prix d'interprétation masculine du Festival de Cannes grâce à sa composition troublante dans *You Were Never Really Here*, de Lynn Ramsey, fait partie de ces acteurs dont on ne sait jamais s'ils peuvent vraiment faire la distinction entre le jeu et la vie. En 2012, j'ai d'ailleurs vécu une soirée un peu particulière, en lien avec l'un de ses films.

C'était soirée de grande première au festival de Toronto. L'un des films les plus attendus de la sélection, *The Master*, de Paul Thomas Anderson, allait être présenté au Princess of Wales Theatre. Nos billets à la main, mon comparse Marc Cassivi et moi nous apprêtons à gagner l'interminable file d'attente. Qui doit bien faire trois pâtés de maison. Au point où nous craignons un refoulement à la porte. Quand tout à coup nous apercevons une figure amie, liée à l'organisation du festival. Nous lui demandons alors si, par hasard, nous ne pourrions pas... enfin, bref, y aurait-il moyen de... .

« Suivez-moi les garçons. » Nous l'avons suivie.

Après bien des hésitations et des négociations, on nous entraîne dans une petite pièce vide qui, comprendrons-nous très vite, se remplira des invités les plus distingués de la soirée. Manifestement, cet endroit n'est pas destiné aux journalistes. On joue la carte de la discrétion. D'autant qu'il est maintenant impossible de rebrousser chemin. Des vedettes de catégorie « A » commencent à se pointer. Puis, le grand chef de la soirée : Harvey Weinstein. *The Master* est l'un de « ses » films. Et il n'est visiblement pas d'humeur. Quand on se rappelle cette soirée, Marc et moi, on se dit en riant que si nous avons été démasqués auprès du puissant nabab, maintenant déchu pour les raisons que l'on sait, nous aurions probablement

fini la soirée en prison ! Joaquin Phoenix arrive dans la pièce. Très agité. Quelque chose ne fait pas son affaire. Il repart. Et ne revient pas. On ne le verra plus du festival. J'aime cet acteur. Cela dit, ses performances sont tellement intenses que mon admiration se transforme parfois en inquiétude. Dans la foulée de la sortie de *The Master*, j'ai écrit ce portrait :

« Joaquin Phoenix offre une composition remarquable après avoir pratiquement mis sa carrière en veilleuse pendant trois années à cause du faux documentaire *I'm Still There*. Dans cet étrange *home movie* (tourné par son beau-frère Casey Affleck), l'acteur, qui avait annoncé sa retraite du cinéma pour se lancer dans le hip hop, avait fait croire à un suicide professionnel étalé sur grand écran. Plusieurs n'y ont vu que du feu. Un être aussi fragile, qui exprime son mal-être à travers des rôles toujours plus intenses les uns que les autres, ne pouvait que frapper un mur un jour. Comme si le destin tragique était déjà tout tracé. Bien des gens ont eu ce mauvais pressentiment pour Joaquin Phoenix. Et l'ont encore.

« Les journalistes ne peuvent évidemment prétendre connaître de façon intime les vedettes qu'ils interviewent. Ils n'ont accès qu'à des moments, privilégiés parfois, au cours desquels la plupart de leurs interlocuteurs sont parfaitement conscients de la nature promotionnelle de la rencontre. Surtout si celle-ci se déroule dans le cadre d'une journée de presse organisée par un grand studio américain.

« Quand même, une personnalité se dessine au fil des ans. Et Phoenix n'a jamais triché à cet égard. Ses doutes, son inconfort, son malaise ont toujours transparu dans ses propos, son attitude. Si l'acteur est en pleine possession de ses moyens, la personnalité publique, elle, l'est beaucoup moins. À la Mostra de Venise, où il a obtenu un prix d'interprétation (partagé avec son partenaire Philip Seymour Hoffman), l'acteur n'a pratiquement répondu à aucune question. Et il a quitté la table au beau milieu de la conférence pour ne jamais revenir. Quelques jours plus tard, à Toronto, Phoenix était bien là. Nous l'avons croisé, nerveux et un peu agité, à la soirée de gala au Princess of Wales Theatre. Ce fut pourtant sa seule apparition publique. Interviews annulées et absence remarquée à une conférence de presse où sa présence était pourtant annoncée. Visiblement, Joaquin Phoenix a du mal à composer avec cet aspect du métier.

« Cela dit, son talent est si exceptionnel que bien des observateurs

n'hésitent pas à comparer l'acteur à Marlon Brando. Même présence animale à l'écran, même façon de se jeter dans un rôle à corps perdu. Au TIFF, Paul Thomas Anderson racontait que pour la scène où « le maître » et son nouveau disciple se retrouvent voisins de cellule dans une prison, il avait laissé son acteur extérioriser sa rage intérieure. Sans filet.

« La scène avait été écrite de trois façons, avait expliqué le cinéaste. La première stipulait que Joaquin pouvait laisser aller sa folie. Ce fut la première prise. On l'a gardée. Et nous n'en avons tournée aucune autre. Quand on assiste à ce genre de moment, on craint que l'acteur n'en sorte pas indemne mais, en même temps, on se sent privilégié de capter un tel instant de vérité.¹ »

Cette anecdote de tournage fait furieusement penser à une fameuse scène de *Série noire*. Le regretté Alain Corneau avait souvent raconté que Patrick Dewaere, l'acteur principal de son film, mort en 1982, ne l'avait pas prévenu de ses intentions, sinon en l'assurant que la prise allait être bonne sur le plan technique. Pour faire écho aux frustrations de son personnage, le comédien s'est violemment frappé la tête sur le capot d'une voiture. Au point où la tôle en fut froissée.

D'une certaine façon, Joaquin Phoenix fait aussi beaucoup penser à Dewaere. En plus de Brando. Forcément, ça peut devenir un peu lourd à porter.

¹ *La Presse*, 5 octobre 2012

2001

1

LE FABULEUX DESTIN D'AMÉLIE POULAIN

Jean-Pierre Jeunet (France)

Avec Audrey Tautou, Mathieu Kassovitz et Jamel Debbouze

Une jeune serveuse dans un bar de Montmartre se donne la mission de faire le bien autour d'elle.

Un bijou. Un concentré de bonheur sur pellicule. Parsemé de bouffées de tendresse, marqué par des traits de mise en scène aussi inventifs qu'étonnants, peuplé de personnages tous plus savoureux les uns que les autres, *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain* vous accrochera le sourire au cœur pour un bon bout de temps.

La Presse, 18 août 2001

2

IN THE MOOD FOR LOVE (Les silences du désir)

Wong Kar-wai (Hong Kong)

Avec Maggie Cheung, Tony Leung Chiu-Wai et Rebecca Pan

Découvrant que leurs époux respectifs ont une liaison, un journaliste et une secrétaire se sentent attirés l'un vers l'autre.

Le réalisateur de *Chungking Express* est parti d'une histoire des plus banales pour accoucher d'un film somptueux dans lequel la mise en scène n'est rien de moins qu'éblouissante. Mettant en vedette les excellents Maggie Cheung et Tony Leung Chiu-Wai (ce dernier a obtenu le prix d'interprétation du Festival de Cannes), ce drame romantique, campé dans le Hong Kong des années 60, frôle parfois le sublime.

La Presse, 25 octobre 2003

3

INTIMACY (Intimité)

Patrice Chéreau (France)

Avec Mark Rylance, Kerry Fox et Timothy Spall

La nature d'une relation entre deux amants inconnus change le jour où l'homme essaie d'en savoir un peu plus sur sa partenaire sexuelle.

À travers ce parcours intime, celui de l'esprit mais aussi beaucoup celui du corps, le cinéaste trouve un écho à ses préoccupations habituelles. Sans chercher à plaire, encore moins à séduire, en y allant au plus cru sans tomber dans la provocation, Chéreau accouche ici de son plus beau film.

La Presse, 18 août 2001

4

AMORES PERROS (Amours chiennes)

Alejandro González Iñàrritu (Mexique)

Avec Emilio Echevarría, Gael García Bernal et Goya Toledo

À la suite d'un accident de voiture, trois histoires différentes s'entremêlent.

Voilà le film qui fait basculer le cinéma latino-américain dans la modernité. Le cinéaste mexicain Alejandro González Iñàrritu propose ici un drame urbain fébrile et nerveux, duquel émane, sous ses apparences violentes, une bonne dose d'humanité. La réalisation, très maîtrisée, est à l'avenant. On en reste soufflés.

La Presse, 13 avril 2001

5

LA PIANISTE

Michael Haneke (France)

Avec Isabelle Huppert, Benoît Magimel et Annie Girardot

Au Conservatoire de Vienne, un élève tombe amoureux d'une honorable professeure de piano à la sexualité morbide.

Haneke s'est attaqué à un roman d'Elfriede Jelinek, une auteure autrichienne. À travers cet ouvrage, la romancière a voulu raconter le dérapage d'une de ces femmes portant le poids d'une haute culture musicale, dont elles sont à la fois les héritières et les esclaves. Ce film dérangent fascine et captive de bout en bout.

La Presse, 15 mai 2001

6

15 FÉVRIER 1839

Pierre Falardeau (Québec)

Avec Luc Picard, Frédéric Gilles et Sylvie Drapeau

En 1839, des Patriotes condamnés à la pendaison vivent leurs dernières heures.

Pierre Falardeau n'avait pas le droit à l'erreur avec ce film. Par bonheur, le sien et le nôtre, il est carrément ici touché par la grâce. Bien construit, magnifiquement écrit, le scénario évite tous les excès redoutés pour plutôt offrir une vision prenante de notre histoire. Sylvie Drapeau et Luc Picard sont émouvants au point même où l'on a un peu de mal à s'en remettre.

La Presse, 26 janvier 2001

7

VA SAVOIR

Jacques Rivette (France)

Avec Jeanne Balibar, Sergio Castellitto et Jacques Bonnaffé

À l'occasion d'une tournée, une actrice française habitant l'Italie revient à Paris et confronte une ancienne histoire sentimentale.

Le vétéran Rivette offre ici une comédie inspirée, jeune d'esprit, campée dans le milieu théâtral. Fortement marqué par la personnalité des interprètes (fidèle à son habitude, Rivette part d'une ébauche afin de construire ensuite son récit avec les acteurs), *Va savoir* figurait parmi les grands favoris à Cannes. D'où il est pourtant rentré bredouille. Magnifique composition de Jeanne Balibar.

La Presse, 13 octobre 2001

8

ALI

Michael Mann (États-Unis)

Avec Will Smith, Jamie Foxx et Jon Voight

Le parcours de Muhammad Ali, devenu une légende vivante de la boxe.

Le cinéaste Michael Mann (*The Insider*) a dessiné un magnifique portrait impressionniste, évitant par le fait même les pièges du drame biographique traditionnel. Un peu comme des envolées qui s'harmoniseraient au quotidien comme autant de tableaux vivants. Plus qu'un film sur la boxe, *Ali* est le concentré d'une décennie en ébullition.

La Presse, 22 décembre 2001

9

LA CHAMBRE DU FILS (La stanza del figlio)

Nanni Moretti (Italie)

Avec Nanni Moretti, Laura Morante et Jasmine Trinca

La vie d'une famille est profondément transformée après la mort accidentelle du fils adolescent.

Délicat, pudique, admirablement construit et magnifiquement interprété, ce drame psychologique se révèle même carrément poignant par moments. Atteignant une nouvelle maturité, saisi de nouvelles préoccupations, Moretti propose ici une réflexion troublante qui, dans un autre contexte, aurait facilement pu verser dans le mélo de bas étage.

La Presse, 4 août 2001

10

LA CONFUSION DES GENRES

Ilan Duran Cohen (France)

Avec Pascal Greggory, Nathalie Richard et Vincent Martinez

Un avocat volage de 40 ans tente d'atteindre un peu plus de stabilité dans sa vie personnelle.

Ilan Duran Cohen pose ici les jalons d'un chassé-croisé amoureux et sexuel au cours duquel quelques belles questions existentielles sont lancées. Avec des dialogues incisifs, parfois brillants (on ne se surprend guère d'apprendre la participation de Jacques Audiard à l'écriture), le cinéaste sait se faire à la fois grave et léger, touchant et drôle.

La Presse, 11 août 2001

Flash-back

LE MIROIR DU MONDE

Il est 8 h 30. Le matin est radieux. Parmi les projections programmées à la même heure au festival de Toronto ce matin-là : *Monsoon Wedding*, de Mira Nair, film lauréat du Lion d'or de la Mostra de Venise trois jours plus tôt. À la sortie de la salle du Varsity, vers 10 h 15, je traverse Bloor Street pour me rendre au bureau qu'occupe, au 20^e étage d'un immeuble, le service publicitaire de *La Presse* à Toronto. Je dois récupérer là une enveloppe. La rue est anormalement agitée. Voitures de police et camions de pompiers défilent à toute allure vers je ne sais où. Un gros incendie, j'imagine. En me remettant la correspondance qui m'était destinée, la réceptionniste, Carmen, qui a bien dû voir à mon attitude que je ne savais rien encore, me raconte en gros ce qui se passe. Je crois à une mauvaise blague. Dans l'ascenseur qui me ramène à la sortie, un petit écran fige les images des deux tours fumantes du World Trade Center.

Voici comment j'ai décrit de quelle manière le TIFF a vécu ce fameux 11 septembre 2001 :

« En sortant rue Bloor, la tension était palpable. Dans Bay Street, le cœur financier du pays, des camions de pompiers filaient à toute allure avec force sirènes, suivis d'un cortège de voitures de police. Personne ne l'a dit clairement, mais Toronto s'est vraiment sentie menacée pendant un moment. On craignait pour la Bourse, pour la Tour CN, des banques ont été fermées, quantité d'employés sont retournés chez eux.

« À 12 h 30, soit après la deuxième projection, tous les événements du festival (conférences de presse, hommages, réceptions, etc.) ont été annulés pour la journée. À 14 heures, tous les projecteurs se sont éteints.

« Après avoir appris l'annulation ou le report de quantité de grands événements publics (sports professionnels, Latin Grammy Awards, Emmy Awards), nombreux sont ceux qui croyaient que le festival baisserait son rideau jusqu'à l'année prochaine.

« À 16 h 30, le directeur Piers Handling, flanqué de Michèle Maheux, directrice des opérations, est venu annoncer qu'après consultation avec les différents partenaires la décision avait été prise de poursuivre quand même les activités du festival dès aujourd'hui.

« Nous n'avons jamais rien vécu de comparable », a déclaré Handling d'une voix sombre au beau milieu de la salle des conférences du Park Hyatt Hotel, bondée au point où de nombreux journalistes ont dû être refoulés à la salle de presse.

« Nous sommes bien entendu sensibles à l'aspect sécuritaire de notre événement et nous tentons d'adopter la bonne attitude dans les circonstances. Par respect pour ceux directement touchés par la tragédie, nous avons cessé toutes nos activités aujourd'hui [hier].

« Nous sommes tous en état de choc, a-t-il ajouté. Pour l'instant, nous comptons quand même poursuivre les opérations du festival, mais cette décision peut évoluer au fil de nouveaux développements. Une chose est sûre, c'est que l'on ne peut adopter l'attitude du *business as usual*. Toronto est en état d'urgence¹. »

Le destin a fait en sorte que Jeanne Moreau soit la première personnalité à prendre la parole publiquement au lendemain des attentats. Elle a su trouver les mots, le ton. Et elle a déclaré que le cinéma était le miroir du monde. Il le reste toujours. Même si, certains jours, il se brise en mille morceaux.

¹ *La Presse*, 12 septembre 2001

Gros plan



PIERRE FALARDEAU

« Avec moi. Ou mange d'la marde ! »

J'aimais beaucoup l'homme qu'était Pierre Falardeau. J'aimais moins son personnage public. Variation du docteur Jekyll et Mister Hyde. Hyper-sensible, ouvert d'esprit, attentif aux autres en privé ; tonitruant, radical, intolérant et parfois goujat en public. Il ne me l'a jamais dit clairement, mais je crois que mon parcours l'a un peu étonné. « Toé Lussier, osti, je t'ai connu t'étais à CIBL câlisse, pis là te v'là rendu à' grosse *Presse* tabarnak. L'envoyé de Power sacrament ! » J'ai toujours su qu'il m'aimait bien...

J'ai écrit ce texte à sa mort :

« J'ai déjà dit à Pierre Falardeau qu'il était schizo. Dans son cinéma comme dans la vie. Je ne pouvais pas expliquer autrement l'approche d'un cinéaste capable d'offrir à son peuple un grand film comme *15 février 1839* et de se vautrer en même temps dans le populisme et la vulgarité des « séquelles » d'*Elvis Gratton* (2 et 3). J'avais aussi du mal à comprendre comment un être aussi modeste, aussi sensible, aussi affable dans sa vie privée pouvait se transformer en bête féroce et sanguinaire dès qu'il mettait son grain de sel dans le débat public.

« Il était parti à rire. De toutes ses dents. Avec sa voix de stentor, entre deux quintes de toux, il m'avait répondu : “Osti Lussier, t'es comme les autres, tabarnak ! T'as rien compris !”

« Falardeau n'aimait pas qu'on lui dise que le personnage de Gratton lui avait échappé. Ni que l'aspect hautement satirique de cet archétype du colonisé, né dans le spleen postréfrendaire de 1980, passait complètement par-dessus la tête d'une certaine partie de son public. “C'est pas grave, m'avait-il dit. Il y a des trucs qui m'ont fait rire alors que j'étais jeune, et dont j'ai compris la signification beaucoup plus tard. Même s'il y en a qui prennent Gratton au premier degré, je me dis que l'idée fait quand même son chemin.”

« Quelques heures après l'annonce de la mort du réalisateur du *Party*, j'ai entendu le grand Michel Brault dire à la télé que Falardeau était un

“patriote flamboyant et impatient”.

« Peut-être les enflures verbales du polémiste en colère étaient-elles dues à cette impatience justement. Publiquement, Falardeau était sans nuances. Aucune zone grise. Tout noir, tout blanc. T’es avec moi. Ou ben mange d’la marde.

« Cette colère se retrouvait aussi dans ses films, bien entendu. Il était particulièrement fier de celle qu’il exprimait dans la narration du *Temps des bouffons*, un film culte, tourné lors d’un banquet du Beaver Club, produit de façon totalement indépendante. « “Au Ghana, les pauvres mangent du chien. Ici, ce sont les chiens qui mangent du pauvre. Et ils prennent un air surpris quand on en met un dans une valise de char !” pouvait-on l’entendre dire, entre autres choses. Il voulait que son commentaire soit le plus violent possible afin d’évoquer le profond dégoût que lui inspirait cette célébration du vieux système colonial britannique. “Pourquoi l’art devrait-il être neutre ?” demandait-il.

« Le personnage public étant sur la ligne de front, il n’est pas dit que son cinéma en ait bénéficié pour autant. Si, par exemple, les sympathisants habituels ont évidemment beaucoup apprécié *15 février 1839*, d’autres, en revanche, n’ont pu faire abstraction de la personnalité du cinéaste en voyant le même film.

« Il serait pourtant dommage de passer à côté d’une œuvre cinématographique aussi conséquente, même si elle fut produite par un pamphlétaire à grande gueule, dont on ne compte plus les déclarations intempestives et démesurées.

« J’ose espérer que les générations futures, qui n’entreprendront pas avec le personnage des rapports aussi passionnés que nous, auront l’occasion de redécouvrir certains films. Ils pourront alors les apprécier à leur juste valeur, sans y accoler leurs propres idées préconçues. Aux trois longs métrages phares, *Le Party*, *Octobre* et *15 février 1839*, j’ajouterais des documentaires, dont plusieurs furent conjointement réalisés avec Julien Poulin, le vieux compagnon d’armes (pour qui nous avons d’ailleurs aujourd’hui une pensée).

« Je pense à *Speak White*, une sublime mise en images du célèbre poème de Michèle Lalonde. Je pense au tout premier court métrage d’*Elvis Gratton*

aussi. De même qu'à l'incontournable *Temps des bouffons*. À cet égard, le coffret *Falardeau Poulin : À force de courage, anthologie 1971-1995* regorge de productions dont Gilles Groulx, la grande idole du cinéaste disparu, n'aurait pas à rougir.

« La voix de Falardeau éteinte, son œuvre lui survivra. Et pourrait même s'épanouir différemment. C'est en tout cas la grâce qu'on lui souhaite¹. »

¹ *Le Droit, Le Quotidien*, 28 septembre 2009

2002

1

PARLE AVEC ELLE (Hable con ella)

Pedro Almodóvar (Espagne)

Avec Javier Cámara, Darío Grandinetti et Leonor Watling

Deux hommes se lient d'amitié en veillant deux femmes dans le coma, soignées à la même clinique.

Un film aussi beau, aussi fort, aussi poignant que *Tout sur ma mère*. Fidèle à son habitude, le chantre de la Movida propose dans son récit des situations tragicomiques pour ensuite entraîner le spectateur dans un tourbillon d'émotions dont il ne peut sortir indemne. À moins d'un revirement, vous ne verrez pas de plus beau film cette année.

La Presse, 28 octobre 2002

2

THE PIANIST (Le pianiste)

Roman Polanski (France)

Avec Adrien Brody, Thomas Kretschmann et Frank Finlay

Durant la Seconde Guerre mondiale, un célèbre pianiste juif polonais parvient à survivre en restant caché près du ghetto de Varsovie.

De facture classique, *The Pianist* fait indéniablement partie des œuvres les plus fortes de Roman Polanski. Des scènes saisissantes de réalisme – en même temps très pudiques – ponctuent un récit dans lequel on trouve aussi quelques moments empreints de poésie. Dommage que les contraintes économiques aient forcé le cinéaste à tourner cette histoire dans la langue de Shakespeare. Cela dit, Polanski n'a quand même pas volé sa Palme d'or.

La Presse, 17 octobre 2002

3

FAR FROM HEAVEN (Loin du paradis)

Todd Haynes (États-Unis)

Avec Julianne Moore, Dennis Quaid et Patricia Clarkson

À la fin des années 50, la vie d'une parfaite « reine du foyer » s'écroule quand celle-ci découvre la vraie nature de son mari.

On peut pratiquement tracer ici un parallèle entre la démarche de Todd Haynes et celle de François Ozon. Dans la mesure où les deux cinéastes revendiquent l'esthétisme propre au cinéma américain des années 50 pour ensuite mieux dynamiser le propos en y insérant des préoccupations modernes. Cela dit, Haynes propose un dosage plus fidèle à l'esprit de l'époque.

La Presse, 18 octobre 2002

4

L'EMPLOI DU TEMPS

Laurent Cantet (France)

Avec Aurélien Recoing, Karin Viard et Serge Livrozet

Un père de famille cache à son entourage la perte récente de son emploi et s'enferme dans un cercle vicieux de mensonges.

Laurent Cantet installe une atmosphère aussi inquiétante que fascinante. Grâce à une mise en scène précise, bien maîtrisée (les images sont magnifiquement composées, les cadrages extrêmement soignés), le réalisateur de *Ressources humaines* nous entraîne au cœur d'un trouble. Qu'il maintient pendant plus de deux heures.

La Presse, 16 février 2002

5

BOWLING FOR COLUMBINE (Bowling à Columbine)

Michael Moore (États-Unis)

Le documentariste Michael Moore explore la fascination qu'ont ses compatriotes pour les armes à feu.

Une démonstration par l'absurde où Moore explique comment, dans le royaume de George « Dubya » Bush, on entretient une culture de la violence en instaurant un climat de paranoïa perpétuel. Partant de la tuerie de l'école Columbine, le cinéaste brosse un portrait implacable de la société américaine, de la logique terrifiante qui l'anime, de ses modes de fonctionnement.

La Presse, 12 octobre 2002

6

COMMENT J'AI TUÉ MON PÈRE

Anne Fontaine (France)

Avec Michel Bouquet, Charles Berling et Natacha Régnier

Un réputé gérontologue voit réapparaître son père dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis son enfance.

La « manière » Anne Fontaine s'affine encore ici. Elle pose une situation, soit les retrouvailles inattendues entre un vieil homme et son fils, et s'incrute subrepticement pour en révéler les ramifications complexes. Charles Berling et Michel Bouquet modulent cette partition avec finesse et subtilité.

La Presse, 1^{er} novembre 2002

7

GANGS OF NEW YORK (Les gangs de New York)

Martin Scorsese (États-Unis)

Avec Leonardo DiCaprio, Daniel Day-Lewis et Cameron Diaz

Au 19^e siècle, le fils d'un pasteur irlandais revient à New York après 16 années d'exil pour venger l'assassinat de son père.

Il en rêvait depuis longtemps et il n'a pas raté son coup. Martin Scorsese propose un film-somme en forme de fresque historique, évoquant les mythes fondateurs de la société américaine. Il pose en outre un regard grinçant en confrontant les idéaux démocratiques à la réalité.

La Presse, 20 décembre 2002

8

LANTANA

Ray Lawrence (Australie)

Avec Anthony LaPaglia, Geoffrey Rush et Barbara Hershey

La disparition d'une personne provoque des remises en question chez une dizaine d'individus.

Bien qu'il fonctionne aussi sur la base du suspense, *Lantana* révèle surtout une formidable étude psychologique. Ray Lawrence, qui, après *Bliss*, signe ici son deuxième long métrage en 15 ans, met de l'avant une histoire habilement construite (on pense parfois à *Short Cuts* d'Altman), pertinente, riche en ce qu'elle explore, sans faux-fuyants, la complexité des rapports

humains.

La Presse, 20 avril 2002

9

Y TU MAMÁ TAMBIÉN (Et... ta mère aussi !)

Alfonso Cuarón (Mexique)

Avec Gael García Bernal, Diego Luna et Maribel Verdu

L'amitié indéfectible entre deux jeunes hommes de 17 ans est compromise par l'arrivée d'une femme d'au moins 10 ans leur aînée.

Le renouveau du cinéma mexicain est bien réel. Alfonso Cuarón emprunte au cinéma américain les préceptes du film initiatique pour mieux les revisiter à sa manière. Du coup, une image beaucoup moins traditionnelle du Mexique se dessine. Son portrait se révèle moderne, plein d'énergie et tendre à la fois. À suivre.

La Presse, 22 mars 2002

10

8 FEMMES

François Ozon (France)

Avec Catherine Deneuve, Isabelle Huppert et Danielle Darrieux

Le maître d'une maison étant trouvé mort dans sa chambre, huit femmes de son entourage sont suspectées de meurtre.

Le réalisateur de *Sous le sable* a concocté ici un emballant thriller glamour dans lequel s'affrontent quelques-unes des plus grandes actrices du cinéma français. Cocktail explosif et féroce dans lequel l'humour noir n'entrave en rien les élans d'émotion, *8 Femmes* se révèle à la hauteur de nos (très) grandes attentes. Et se déguste comme un bonbon acidulé.

La Presse, 1^{er} septembre 2002

Flash-back

UNE PERSONNALITÉ MÉDIATIQUE EST NÉE

Une sélection vraiment solide, dominée par *Parle avec elle*, l'un des plus beaux films de Pedro Almodóvar. Mais cela n'est pas vraiment une surprise. Comme ne l'est pas non plus la présence de *The Pianist*, lauréat de la Palme d'or du Festival de Cannes. Quant à Martin Scorsese, il n'a pas déçu avec *Gangs of New York*, un film-somme dont la (longue) fabrication fut pourtant difficile.

En revanche, des cinéastes qui s'étaient déjà fait remarquer grâce à des films ayant obtenu des succès critiques se démarquent enfin : Todd Haynes (*Velvet Goldmine*) s'est imposé grâce à *Far From Heaven*. Il en est ainsi de Laurent Cantet et d'Alfonso Cuarón. Ce dernier, qui avait déjà réalisé quelques longs métrages avant *Y Tu Mamá También*, a vu s'ouvrir devant lui toutes les portes grâce à son excellent « petit » film mexicain. Lequel devait aussi confirmer l'arrivée de Gael García Bernal parmi les jeunes acteurs les plus intéressants du moment.

Le trublion Michael Moore, qui n'en était quand même pas à son premier long métrage (*Roger & Me* avait déjà fait sensation en 1989), est devenu une personnalité médiatique incontournable grâce, d'une part, à *Bowling for Columbine*, mais aussi, d'autre part, en raison de ses dénonciations virulentes des politiques du gouvernement américain, que dirigeait alors le tandem George W. Bush – Dick Cheney. À la cérémonie des Oscars en 2003, il fut pratiquement le seul artisan américain à profiter de la tribune pour critiquer l'opération militaire en Irak, vieille de quelques jours à peine. Il faut rappeler qu'à cette époque il fallait un certain courage pour dénoncer les politiques du gouvernement américain, d'autant que, là-bas, les médias étaient pratiquement tous à la traîne et n'osaient les remettre en question. À part Michael Moore, Sean Penn, Spike Lee et quelques autres, les artisans du cinéma américain ont préféré s'emmurer dans le silence. Quelle déception.

Ray Lawrence n'a par ailleurs tourné qu'un seul film depuis *Lantana*

(*Jyndabyne* n'a pas eu un grand écho). Anne Fontaine s'enlignait vraiment pour offrir une œuvre singulière avec, coup sur coup, *Nettoyage à sec* et *Comment j'ai tué mon père*. Elle s'est malheureusement un peu éparpillée depuis. Quant à François Ozon, sa proposition était pour le moins gonflée : *8 Femmes* n'a évidemment pas fait l'unanimité. Personnellement, je le revois aujourd'hui avec toujours autant de plaisir.

Gros plan ROMAN POLANSKI

Allons plutôt bouffer !

C'était un dimanche après-midi. Le téléphone sonne. Roman Polanski vient de se faire arrêter en Suisse. Pour un crime sexuel commis 31 années plus tôt aux États-Unis, où l'affaire demeure toujours pendante aux yeux de la justice américaine. Le cinéaste fut cueilli par les limiers dès sa descente d'avion à Zurich où, le soir même, il devait recevoir un prix d'honneur pour l'ensemble de sa carrière. Le rédacteur en chef me demande d'écrire un billet pour commenter l'affaire. La façon dont les autorités s'y sont prises pour mettre le grappin sur le cinéaste – un guet-apens en vérité – me semblait inacceptable. Plusieurs dirigeants de grands festivals de cinéma ont immédiatement dénoncé la façon dont ce nouveau chapitre dans la vie de Polanski était en train de s'écrire.

« Au-delà de toutes les ramifications morales liées à cette affaire, les circonstances de cette arrestation restent quand même troublantes. Les festivals de cinéma permettent en effet la libre circulation des œuvres et des idées. Les cinéastes y trouvent habituellement un espace où, même interdites dans leur propre pays ou ailleurs, leurs œuvres sont célébrées. Parlez-en aux cinéastes chinois ou iraniens. Pensons aussi à tous ces réalisateurs qui, souvent au péril de leur propre sécurité, tournent des films sous le manteau. Dans le cadre des festivals, les artistes bénéficient habituellement d'une certaine "immunité diplomatique". On me dira que la dissidence politique n'a évidemment rien à voir avec une affaire de mœurs. C'est vrai. N'empêche qu'un lien de confiance vient d'être brisé en Suisse.

« Polanski, un citoyen français, a reçu une invitation du Festival de Zurich. Il l'a acceptée. Il s'y est présenté. On le garde maintenant en "détention provisoire en attente d'extradition"», en vertu d'une entente avec un pays étranger. Il y a là quelque chose de choquant¹. »

Courriels et messages haineux ont suivi. « Je ne sais pas si vous êtes père

d'une fille de 13 ans mais si vous l'êtes, je souhaite qu'elle se fasse violer par un pédophile ! » et autres messages du même acabit ont déferlé pendant des semaines. Encore aujourd'hui, la seule mention du mot « Polanski » dans un texte entraîne inévitablement de pareils dérapages. Aux yeux de certaines personnes, le simple fait de parler d'un film réalisé par Roman Polanski vous rend d'office complice de viol et de pédophilie. Comme une forme de tribunal populaire dans ce qu'il a de plus répréhensible, de plus vil, de plus sanglant. Aucune discussion n'est possible dans ces circonstances.

À quelques exceptions près, personne n'avait pourtant poussé de hauts cris sept années plus tôt, alors que Polanski, qui ne s'était évidemment pas rendu à Los Angeles pour l'occasion, était célébré par tout le gratin hollywoodien. En 2003, on lui a même attribué l'Oscar de la meilleure réalisation pour *The Pianist*.

L'animateur Steve Martin avait d'ailleurs bien fait rire l'auditoire en laissant croire que le cinéaste était assis dans la salle. « *Get him!* » avait-il lancé.

Toutefois, plus les années passent, plus le dossier du cinéaste s'alourdit. À la fin de 2017, une cinquième présumée victime s'est fait entendre, encouragée par tout le mouvement de dénonciations ayant suivi l'affaire Harvey Weinstein. En 2018, Polanski a été expulsé de l'Académie des Oscars. Au même moment, le cinéaste a aussi raté une belle occasion de se taire. Dans une interview publiée dans la version polonaise de *Newsweek*, il a qualifié la vague du #MeeToo en termes « d'hystérie collective et d'hypocrisie totale »...

Mis à part cet épisode, je retiens aussi un autre grand moment « polanskien », survenu celui-là en 2007, à l'occasion du 60^e anniversaire du Festival de Cannes :

« L'une des conférences de presse les plus courues fut celle organisée à l'occasion de la présentation officielle de *Chacun son cinéma*. Parmi les 35 cinéastes ayant participé à ce film collectif, mis sur pied à l'occasion du 60^e anniversaire du festival, 33 étaient pour l'occasion réunis sur la scène de la salle Buñuel, au 5^e étage du Palais des Festivals, devant quelques centaines de journalistes. Ils y étaient tous : Atom Egoyan, Manoel de Oliveira, Wong Kar-wai, Cronenberg, Iñàrritu, Wenders, Moretti, les Coen, les Dardenne, bref, le gratin du cinéma international s'offrait à nous.

« Puis, quelques distingués représentants de la faune journalistique commencent à poser des questions. Toutes plus insipides les unes que les autres. Certaines d’entre elles sont carrément insultantes tellement elles reflètent une profonde ignorance des créateurs à qui elles sont adressées, et du septième art en général. On se demande par quel miracle les gens qui posent ce genre de questions parviennent à se faire accréditer dans le plus grand festival de cinéma du monde. C’est un peu comme si l’on dépêchait à la ronde finale du Tournoi des Maîtres quelqu’un qui confond Tiger Woods et Mike Tyson. Ou, au sommet du G8, un scribouillard qui ne pourrait pas distinguer Nicolas Sarkozy de Stephen Harper. Quand Polanski s’est fait demander par une “journaliste” s’il préférerait tourner aux États-Unis plutôt qu’en Europe, ce fut la goutte qui a fait déborder le vase.

« Sidéré, le réalisateur du *Pianiste*, qui n’a pas tourné en Amérique depuis 34 années, a alors suggéré que l’on coupe court à la conférence.

« “C’est une occasion unique, vraiment rare, d’avoir une telle assemblée de metteurs en scène importants pour discuter face à un public de critiques, a-t-il dit. Je n’en reviens pas que vos questions soient aussi pauvres ! Je crois que l’emploi de l’ordinateur vous a abaissés à ce niveau. C’est pour ça que vous en savez vraiment si peu sur nous. Alors, franchement, allons plutôt bouffer !” Sur ce, le cinéaste, assis au beau milieu de la scène, s’est levé. Et il est sorti. En voyant Polanski se rebiffer de la sorte, les 32 autres réalisateurs ont hésité un moment en se demandant s’ils ne devaient pas le suivre. Aucun n’a osé. Ils auraient pourtant eu mille fois raison de le faire². »

1 *La Presse*, 28 septembre 2009

2 *La Presse*, 2 mai 2008

2003

1

LES INVASIONS BARBARES

Denys Arcand (Québec)

Avec Rémy Girard, Stéphane Rousseau et Marie-Josée Croze

Hospitalisé à cause d'un cancer, Rémy voit rappliquer son fils de même que ses amis universitaires.

Un film extraordinairement émouvant. Non seulement par son propos, mais aussi grâce à cette manière habile avec laquelle le réalisateur du *Déclin* apostrophe la réalité sociale contemporaine. L'histoire retiendra en outre les qualités d'auteur d'un cinéaste d'exception. En ce sens, le prix du meilleur scénario, obtenu au Festival de Cannes cette année, ne pouvait être plus mérité.

La Presse, 1^{er} novembre 2003

2

SON FRÈRE

Patrice Chéreau (France)

Avec Bruno Todeschini, Éric Caravaca et Nathalie Boutefeu

Deux frères n'ayant pas beaucoup d'affinités se rapprochent quand l'un d'eux se meurt d'une maladie incurable.

Tout autant que dans cette façon de filmer les corps, même meurtris, avec une infinie sensualité, c'est aussi dans cette manière de « dénuder » l'intimité intellectuelle de ses personnages que Chéreau puise la force de son cinéma. Il n'y a ici aucun artifice, aucune échappée. Les personnages sont condamnés à évoluer dans une réalité qui, dans les circonstances, est parfois dure à voir tout autant que difficile à entendre.

La Presse, 12 février 2003

3

KILL BILL-VOL. 1 (Tuer Bill - Vol. 1)

Quentin Tarantino (États-Unis)

Avec Uma Thurman, Lucy Liu et David Carradine

Victime d'un attentat orchestré par l'organisation dont elle faisait partie,

une ancienne tueuse professionnelle prépare sa vengeance.

En abordant différents styles, qui vont du kung-fu au western spaghetti en passant par le drame yakuza et les combats de samourais, Tarantino offre un étonnant cocktail de bruit et de fureur, soutenu, bien entendu, par une trame musicale d'enfer. Un conte sanglant, ponctué d'une extraordinaire séquence animée. La scène de combat dans un jardin japonais vaut à elle seule le prix d'entrée.

La Presse, 9 octobre 2003

4

CITÉ DE DIEU (Cidade de Deus)

Fernando Meirelles (Brésil)

Avec Alexandre Rodrigues, Leandro Firmino da Hora et Matheus Nachtergaele

L'ascension d'un futur chef de gang dans un quartier de Rio où les pauvres sont isolés.

Empruntant un style des plus fébriles, Meirelles accouche d'une mise en scène aussi dynamique que brillante. Devant sa caméra, tous les non-professionnels (dont plusieurs proviennent du milieu décrit dans le film) charrient, bien entendu, avec eux de saisissants accents de vérité. Il faut d'ailleurs probablement y voir là les raisons du trouble profond que suscite la vision de ce film puissant.

La Presse, 1^{er} février 2003

5

GAZ BAR BLUES

Louis Bélanger (Québec)

Avec Serge Thériault, Gilles Renaud et Sébastien Delorme

En 1989, à cause de la concurrence et du désintérêt de ses fils aînés, un homme songe à fermer la station-service qu'il gère depuis si longtemps.

Il émane une grande humanité de cette chronique familiale conjugée au masculin, dans laquelle les sentiments sont davantage évoqués qu'exprimés. Louis Bélanger a instauré le bon climat (aidé en cela par une superbe trame musicale) pour broser le tableau d'un monde intime en pleine mutation, en phase aussi avec celui qui est en train de s'opérer en Europe. Magnifique composition de Serge Thériault.

La Presse, 27 août 2003

6

21 GRAMS (21 grammes)

Alejandro González Iñàrritu (États-Unis)

Avec Sean Penn, Benicio Del Toro et Naomi Watts

Les destins de trois couples sont affectés par un accident aux conséquences tragiques.

Contrairement à *Amores Perros*, où les histoires étaient distinctes, *21 Grams* entremêle trois histoires dont les dénouements sont intimement liés. Le procédé est habile. Alejandro González Iñàrritu, qui signe ici son premier film américain, anticipe même le fil du récit en avançant certaines séquences dans l'espace-temps. Très fort.

La Presse, 29 novembre 2003

7

LOST IN TRANSLATION (Traduction infidèle)

Sofia Coppola (États-Unis)

Avec Bill Murray, Scarlett Johansson et Giovanni Ribisi

Un acteur américain de passage à Tokyo fait la rencontre d'une jeune femme américaine sur qui pèse la solitude.

Au moment où le cinéma américain est souvent défini par l'expertise de ses effets spéciaux, Sofia Coppola nous arrive avec un film tout simple, empreint d'une infinie délicatesse. Se tenant loin des clichés, sur les plans tant romantique que géographique et générationnel, la jeune cinéaste filme cette rencontre en affichant une belle profondeur.

La Presse, 19 septembre 2003

8

LES TRIPLETTES DE BELLEVILLE

Sylvain Chomet (France)

Avec les voix de Béatrice Bonifassi, Lina Boudreau et Michèle Caucheteux

Son futur champion cycliste de neveu ayant été kidnappé, une vieille dame fait appel à ses amies pour retrouver le garçon.

Le charme irrésistible de ces *Triplettes* vient d'abord de l'imagination

débordante de Sylvain Chomet. De plus, les techniques d'animation utilisées conservent l'aspect artisanal des dessins, même si certaines séquences ont été conçues à l'aide des nouvelles technologies. Sans dialogues, le film se distingue par son ingéniosité et son formidable humour. Sans oublier la musique !

La Presse, 19 décembre 2003

9

UN COUPLE ÉPATANT/CAVALE/APRÈS LA VIE

Lucas Belvaux (France)

Avec Ornella Muti, Catherine Frot et Lucas Belvaux

Une même histoire. Racontée de trois points de vue différents.

Un couple épatant emprunte des accents de comédie ; *Cavale*, ceux d'un thriller ; *Après la vie*, ceux d'un mélodrame intimiste. Et si l'on enchaîne les films dans l'ordre privilégié par le cinéaste, nous avons droit à un long film dont le titre est *Un couple épatant cavale après la vie*. Cette trilogie n'est rien de moins que fascinante.

La Presse, 5 juillet 2003

10

LORD OF THE RINGS : THE RETURN OF THE KING (Le seigneur des Anneaux : le retour du roi)

Peter Jackson (Nouvelle-Zélande)

Avec Viggo Mortensen, Elijah Wood et Ian Mckellen

Jamais le royaume de Gondor n'a eu autant besoin de son roi. Mais Aragorn trouvera-t-il en lui la volonté d'accomplir sa destinée ?

Le dernier volet de la trilogie du *Seigneur des Anneaux* est, indéniablement, un accomplissement digne de mention. Étant naturellement très peu attiré vers ce genre d'univers, on me permettra d'apprécier les qualités artistiques de ce film. Même si je sais que l'envie de revoir cette trilogie ne reviendra jamais de ma vie.

La Presse, 18 décembre 2003

Flash-back

LE GRAND CHELEM

Indéniablement, 2003 fut l'année des *Invasions barbares*. La marche triomphale a commencé au Festival de Cannes où plusieurs observateurs voyaient en outre le film de Denys Arcand favori pour la Palme d'or. Le jury, présidé par Patrice Chéreau, a plutôt choisi de l'honorer avec deux autres prix. Celui du meilleur scénario et celui de la meilleure interprétation féminine, ce dernier décerné – à la grande surprise de tous – à Marie-Josée Croze. L'effet surprenant n'est évidemment pas relatif à la qualité – remarquable – du jeu de l'actrice québécoise, mais plutôt à l'importance du rôle. Les jurys ont habituellement tendance à récompenser les interprètes de rôles principaux ; rarement ceux de personnages secondaires. Marie-Josée Croze, ignorant la possibilité qu'un tel honneur puisse lui échoir, était rentrée au pays. Elle a appris la nouvelle 10 minutes après tout le monde, en direct sur le plateau de télévision de Christiane Charrette.

Dans un élan typiquement « québéco-québécois », un sentiment d'injustice a quand même frappé la collectivité quand il fut annoncé que le laurier suprême « échappait » (autre trait typique de chez nous) à Denys Arcand. J'ai écrit un texte pour « remettre les pendules à l'heure » (comme on dit dans le langage sportif) :

« Quant à ce fameux “public”, à qui plusieurs intervenants faisaient allusion en affirmant – sans avoir vu un seul autre film de la compétition – que si ce fameux « public » avait eu droit de vote, *Les Invasions barbares* aurait gagné la Palme d'or haut la main, rappelons-nous que, contrairement au gala Metrostar, le “public” n'existe pas sur la Croisette. Le Festival de Cannes est en effet strictement ouvert aux professionnels de l'industrie et aux journalistes. Les seules séances auxquelles les “simples cinéphiles” peuvent se présenter sont consacrées à des films programmés dans des sections parallèles.

« C'est dire que les œuvres sélectionnées en compétition officielle ont généralement droit à une projection de presse (réservée prioritairement aux

journalistes accrédités), de même qu'à une ou deux projections officielles auxquelles assistent habituellement les professionnels de l'industrie. S'y joignent alors aussi les plus dignes représentants/représentantes – et leurs époux/épouses – de la France d'en haut.

« Bien entendu, il était légitime d'espérer les plus grands honneurs pour *Les Invasions barbares*, d'autant que la rumeur était très favorable. Cela dit, on ne doit pas faire ici la fine bouche. Un jury possède le privilège de pouvoir défendre une certaine conception du cinéma, de faire des choix subjectifs. Avant de crier à l'injustice, tenons compte du fait qu'un palmarès fait très rarement l'unanimité¹. »

« L'injustice » fut d'ailleurs oubliée quelques mois plus tard quand Arcand a réussi son grand chelem : Oscar du meilleur film en langue étrangère à Hollywood ; César du meilleur film « français » de l'année à Paris (grâce à une participation minoritaire de la France dans la production) ; Génie du meilleur film canadien ; Jutra du meilleur film québécois.

Il se trouve que plusieurs autres artisans québécois se sont aussi démarqués en 2003. Louis Bélanger a offert *Gaz Bar Blues*, son plus beau film à ce jour. Benoît Charest a aussi eu l'occasion de se rendre jusqu'aux Oscars grâce à la trame musicale qu'il a composée pour *Les triplettes de Belleville*.

Tous les autres titres retenus sur cette liste restent encore frais à la mémoire des cinéphiles. J'attirerais toutefois l'attention sur la trilogie de Lucas Belvaux, une œuvre accomplie, dont la notoriété est peut-être moins grande que les autres productions mentionnées ici. Le cinéaste belge s'est en effet lancé dans l'un des projets les plus fascinants de la dernière décennie. À redécouvrir.

¹ *La Presse*, 27 mai 2003

Gros plan PATRICE CHÉREAU

Les profondeurs de l'âme

Patrice Chéreau, qui a présidé le jury du Festival de Cannes en 2003, est l'un des créateurs à qui je voue une très grande admiration. Ses longs métrages se retrouvent quasi systématiquement dans mes listes des films favoris de l'année, hormis *Ceux qui m'aiment prendront le train* (dont je m'explique encore mal l'absence dans ma liste de 1998 !). Au milieu des années 90, je me suis rendu à New York en compagnie d'une amie férue de théâtre pour assister à une représentation au BAM (Brooklyn Academy of Music) de la pièce de Bernard-Marie Koltès, *Dans la solitude des champs de coton*. Chéreau et Pascal Greggory, son acteur fétiche, s'y donnaient la réplique. Diane et moi étions pratiquement en larmes à la sortie. Ce moment théâtral était fort. Il était beau aussi.

Même si je lui avais déjà parlé au téléphone à quelques reprises, je crois que ma première « vraie » rencontre avec Patrice Chéreau a eu lieu au Festival de Toronto en 2005. Il y était pour présenter *Gabrielle*, un huis-clos adapté de la nouvelle de Joseph Conrad, *Le retour*. Face à Pascal Greggory, Isabelle Huppert faisait alors son entrée dans l'univers de Chéreau. L'actrice et lui s'étaient auparavant tournés autour pendant des années...

« Il fallait le bon moment, le bon sujet. Je n'ai jamais monté un projet en fonction d'un acteur ou d'une actrice ; j'en suis incapable. »

Comme l'envie chez Chéreau naît toujours d'un désir de voir un acteur donner autre chose que ce qu'il donne habituellement, il aura fallu « déstabiliser » Huppert un peu.

« Pendant un moment, elle a résisté, explique le cinéaste. Puis, brusquement, elle a commencé à bien travailler. Isabelle a d'ailleurs déclaré, dans une interview, que je l'avais fait vaciller sur son socle. Ce qui veut dire qu'elle sait qu'elle est sur un socle ! »

Très exigeant, Patrice Chéreau est beaucoup apprécié des acteurs. Celui qui accepte de tourner sous sa direction – peu importe son statut – sait pourtant qu’il sera poussé dans ses derniers retranchements. « Il n’y a aucun intérêt à demander à un acteur de refaire ce qu’il a déjà fait ailleurs », fait remarquer le metteur en scène.

Sur ce que l’on appelle la « direction d’acteurs », Chéreau est d’ailleurs intarissable. Le cinéaste dit être particulièrement fier de pouvoir gagner la confiance de ceux avec qui il travaille. Il s’insurge en outre contre cette notion – présente dans l’esprit de plusieurs réalisateurs – selon laquelle la direction d’acteurs se limite au choix des comédiens.

« C’est absolument faux, tranche-t-il. On ne peut évidemment pas donner à un acteur ce qu’il n’a pas, ni le fabriquer, encore moins lui apprendre son métier. En revanche, on se doit de le pousser, de l’amener un peu plus loin, de l’entraîner au-delà de ce qu’il sait déjà faire. »

Aussi estime-t-il que les cinéastes français ont parfois tendance à ne pas prendre trop de risques avec eux, histoire de ne pas altérer l’élan de spontanéité propre à la première prise. « Or, c’est justement après la première prise que le travail commence ! » précise-t-il¹.

À l’occasion du passage de Patrice Chéreau à Montréal en 2012, j’ai eu l’honneur d’animer une discussion publique avec lui au Cinéma Excentris. Venu pour offrir quelques lectures du récit autobiographique de Pierre Guyotat, *Coma*, au Théâtre du Nouveau Monde, le cinéaste était aussi allé à la rencontre des cinéphiles qui, pendant quelques jours, avaient eu l’occasion de revoir quelques-uns de ses films. Pendant plus d’une heure, après la projection de *Gabrielle* justement, il s’est prêté avec beaucoup de générosité au jeu de l’interview et de la séance « questions-réponses ». J’en garde un immense souvenir.

Inutile de dire que sa disparition inattendue, survenue un an plus tard, m’a profondément ému. Et attristé.

¹ *La Presse*, 7 janvier 2006

2004

1

HÉROS (Yingxiong)

Zhang Yimou (Chine)

Avec Jet Li, Tony Leung et Maggie Cheung

Cible de nombreux tueurs, un roi de la Chine ancienne reçoit en audience un guerrier prétendant avoir éliminé les ennemis les plus redoutables.

En réunissant quelques-unes des plus grandes vedettes du cinéma oriental, Zhang Yimou, qui voulait ici faire écho à l'aspect poétique du kung-fu, propose un film éblouissant, d'une beauté formelle à couper le souffle. De remarquables traits de mise en scène viennent de surcroît ponctuer un récit dont l'intrigue nous transporte 2000 ans en arrière.

La Presse, 26 août 2004

2

LA MAUVAISE ÉDUCATION (La mala educación)

Pedro Almodóvar (Espagne)

Avec Gael García Bernal, Fele Martínez et Daniel Giménez Cacho

En lisant un scénario que lui a remis un acteur, un cinéaste replonge dans ses propres souvenirs.

Almodóvar propose cette fois une histoire beaucoup plus sombre (et moins « aimable » que dans ses deux films précédents) où s'entremêlent les thèmes de la religion et de la pédophilie. À travers un récit jouant habilement sur de multiples facettes et parcourant trois décennies, le cinéaste espagnol explore évidemment les méandres de la passion et du désir avec une maîtrise parfaite de son art.

La Presse, 16 octobre 2004

3

THE AVIATOR (L'aviateur)

Martin Scorsese (États-Unis)

Avec Leonardo DiCaprio, Cate Blanchett et John C. Reilly

Les vingt premières années de la vie professionnelle du milliardaire Howard Hughes.

Dans *The Aviator*, l'excellent film que propose Martin Scorsese, Leonardo DiCaprio prête ses traits à celui dont le cinéaste dit qu'il est un « homme du 19^e siècle, pionnier de deux des plus grands phénomènes du 20^e : l'aviation et le cinéma ». L'acteur livre ici l'une de ses plus brillantes compositions dans ce qui est sans contredit l'un des meilleurs films de l'année.

La Presse, 23 décembre 2004

4

ETERNAL SUNSHINE OF THE SPOTLESS MIND

(Du soleil plein la tête)

Michel Gondry (États-Unis)

Avec Jim Carrey, Kate Winslet et Kirsten Dunst

Un homme se soumet à un lavage de cerveau afin d'effacer de sa mémoire toute trace de son ancienne compagne.

Beaucoup d'œuvres abordent ce fantasme qui consiste à pouvoir manipuler à sa guise son propre monde intérieur. Rarement l'aura-t-on illustré de façon aussi émouvante. Le scénariste Charlie Kaufman et le cinéaste Michel Gondry proposent un film qui, malgré son caractère très singulier (tant sur le plan narratif que sur le plan visuel), est ponctué de véritables moments de grâce.

La Presse, 18 mars 2004

5

GOOD BYE LENIN! (Au revoir Lénine!)

Wolfgang Becker (Allemagne)

Avec Daniel Brühl, Katrin Sass et Chulpan Khamatova

En 1990, pour protéger sa mère d'un choc après un coma, un jeune Allemand fait en sorte que cette dernière croit que l'Allemagne de l'Est existe toujours.

Good Bye Lenin! évoque avec humour et émotion une page d'histoire qui semble déjà appartenir à une époque lointaine. À l'aide de nombreuses scènes d'archives qui, ici, sont détournées de leur sens, comme pour bien faire la preuve qu'une image peut être manipulée au profit de n'importe quelle idée, Becker orchestre des quiproquos truffés de clins d'œil. Délicieux.

La Presse, 10 février 2004

6

TEAM AMERICA: WORLD POLICE (Escouade américaine : Police du monde)

Trey Parker et Matt Stone (États-Unis)

Voix de Trey Parker, Matt Stone et Kristen Miller

Un as des groupes antiterroristes venant d'être tué à Paris, un acteur est appelé à se joindre à une escouade d'élite pour le remplacer.

En empruntant le style de la superproduction, Stone et Parker enfoncent frénétiquement tous les clichés inhérents au genre et tirent effrontément ceux-ci vers l'absurde. Autrement dit, personne ne sort indemne du jeu de massacre auquel se livrent les deux trublions, à part, peut-être, le spectateur. Qui risque de se dilater la rate comme jamais.

La Presse, 16 octobre 2004

7

COLLATERAL (Collatéral)

Michael Mann (États-Unis)

Avec Tom Cruise, Jamie Foxx et Jada Pinkett Smith

Un tueur à gages embauche un chauffeur de taxi pour une nuit afin que ce dernier le conduise aux endroits où il doit honorer des contrats.

Michael Mann maîtrise formidablement bien l'art du suspense et parvient à communiquer le sentiment d'urgence qui anime une histoire qui se déroule en une seule nuit. Il utilise aussi toutes les possibilités que lui offre ce contexte particulier, notamment sur le plan visuel. Un excellent thriller urbain.

La Presse, 5 août 2004

8

CE QU'IL RESTE DE NOUS

François Prévost et Hugo Latulippe (Québec)

Kalsang Dolma, une Québécoise d'origine tibétaine, retourne dans le pays de ses ancêtres avec, dans ses bagages, un message du dalaï-lama.

Dans ce documentaire très touchant, François Prévost et Hugo Latulippe suivent une Québécoise d'origine tibétaine qui, pour la première fois de sa

vie, foule le pays de ses ancêtres. Les moments où les habitants de la « plus grande prison du monde » découvrent les messages vidéo du dalaï-lama, en exil depuis 50 années, sont bouleversants.

La Presse, 16 mai 2004

9

CARNETS DE VOYAGE (Diarios de motocicleta)

Walter Salles (Brésil)

Avec Gael García Bernal, Rodrigo De la Serna et Mercedes Morán

En 1952, deux jeunes Argentins, Alberto Granado et Ernesto Guevara, décident de partir à la découverte de l'Amérique du Sud.

Mis en scène avec sensibilité, ce film, dont le scénario est inspiré des récits distincts qu'ont rédigés Guevara et Granado, emprunte souvent les accents d'une comédie dramatique. Il comporte en outre des scènes très touchantes, mais jamais appuyées. À cet égard, le jeu nuancé de Gael García Bernal mérite d'être souligné.

La Presse, 20 mai 2004

10

COMME UNE IMAGE

Agnès Jaoui (France)

Avec Marilou Berry, Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri

Une jeune femme tente d'exister dans le regard de son père, un écrivain qui règne en maître sur tout son petit monde.

Un film sur le pouvoir des images qui façonnent les mentalités, au point de bousiller l'existence des jeunes filles qui ne répondent pas aux canons imposés. Au-delà du cadre dans lequel se déroule l'intrigue, une réflexion sur la « dictature de l'image » et les souffrances qu'elle entraîne. Un film fin et sensible.

La Presse, 17 mai 2004

Flash-back

LE SPECTATEUR FURIEUX

Encore aujourd'hui, même si la fréquence a quand même diminué, un lecteur me rappelle régulièrement à quel point je l'ai déçu d'avoir choisi un « navet » comme *Héros* comme film favori de l'année. Il s'était rendu au cinéma sur la foi de ma critique favorable et en est ressorti furieux. Je peux comprendre ce genre de réactions viscérales quand il s'agit d'un long métrage de Michael Haneke ou d'Abdellatif Kechiche (déferlement de courriels agressifs assuré), mais pour *Héros* ? Vraiment ? Zhang Yimou, qui a orchestré la mise en scène des extraordinaires cérémonies des Jeux olympiques de Pékin, offre pourtant ici un film extrêmement divertissant, doté de surcroît d'une facture visuelle remarquable. Vrai que ce film tranche nettement sur ses productions précédentes, mais quelle maîtrise ! Le cinéaste chinois avait d'ailleurs déclaré à l'époque être redevable à Ang Lee. Grâce au succès planétaire de *Tigre et Dragon*, Zhang Yimou a enfin pu réaliser son rêve de toujours : signer un film de kung-fu. Il n'a pas raté l'occasion.

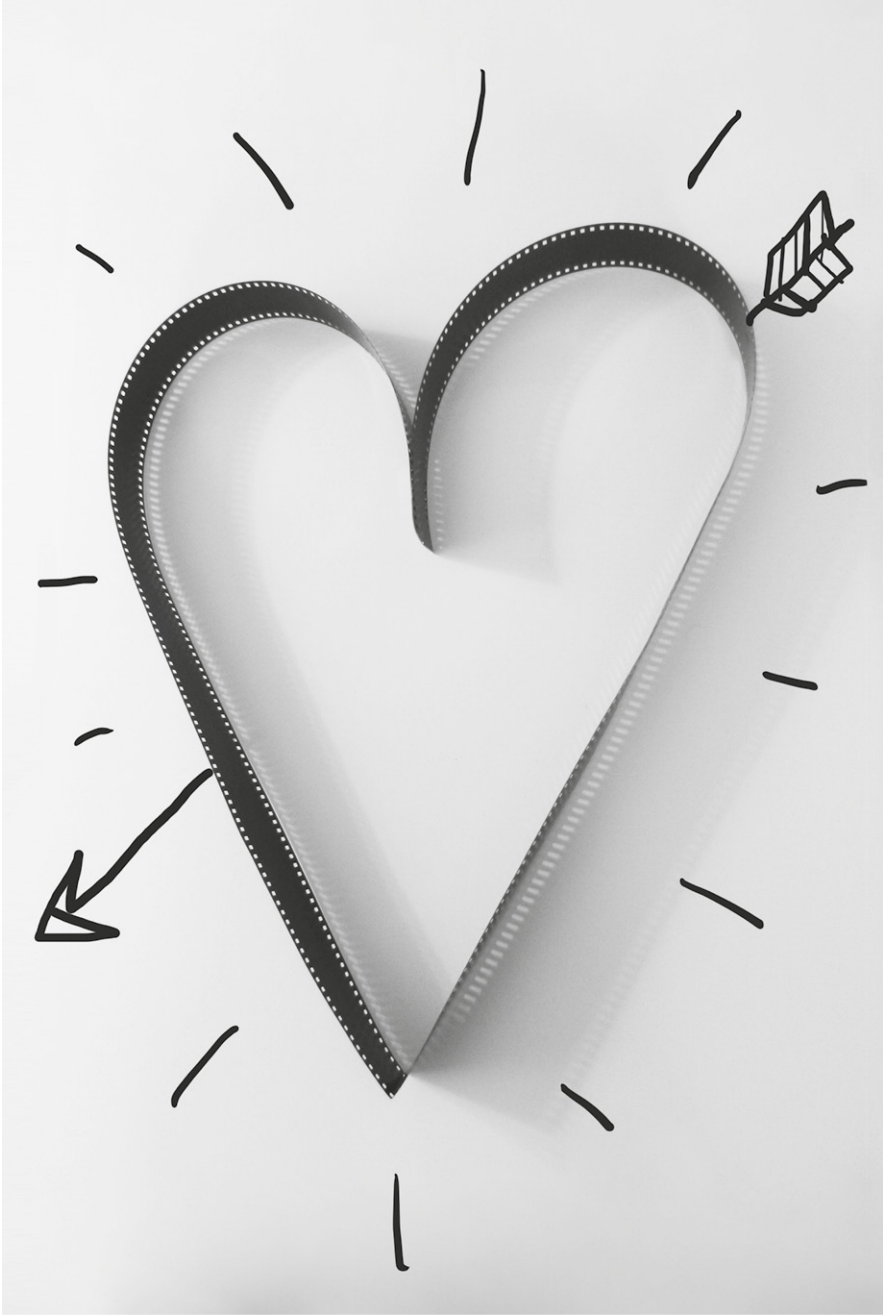
J'avais par ailleurs eu le plaisir de découvrir *Good Bye Lenin!* en compagnie d'un public allemand lors du Festival de Berlin en 2003. J'ai été ravi du succès que cette magnifique comédie devait ensuite connaître un peu partout.

Team America : World Police, du tandem Parker – Stone (*South Park*), est emblématique du paradoxe américain. Alors que les grands médias des États-Unis n'osaient remettre en question la propagande du gouvernement Bush, les humoristes, eux, s'en donnaient à cœur joie. À une rencontre de presse organisée à Los Angeles en marge de la sortie de ce film d'animation, j'avais demandé aux deux lascars s'ils avaient hésité longtemps avant de se lancer dans un documentaire sur la politique étrangère américaine. Ils avaient trouvé la question bien bonne.

Dans un autre ordre d'idées, je retiens aussi la projection de *Ce qu'il reste de nous*, à Cannes. Le très beau document de François Prévost et Hugo

Latulippe avait fait l'objet d'une présentation spéciale là-bas, dans le cadre de la Semaine de la critique. Un des spectateurs, un Français d'origine tibétaine, a échangé des propos avec Kalsang Dolma dans sa langue maternelle, ce qu'il n'avait pas eu l'occasion de faire depuis de nombreuses années. Nous n'avons rien saisi de la teneur de leur conversation, mais tout de son sentiment. C'était beau.

Gros plan



GAEL GARCÍA BERNAL

Acteur de conscience

À Cannes cette année-là, il n’y en avait que pour lui. Alors âgé de 25 ans, Gael García Bernal s’était déjà fait avantageusement remarquer dans *Amores Perros*, *Y Tu Mamá También* et *Le crime du Père Amaro*, mais sa cote a monté en flèche grâce à *La mauvaise éducation* et *Carnets de voyage*, tous deux montrés hors compétition sur la Croisette. Quelques mois plus tôt, le monde entier était déjà tombé amoureux de lui quand, à la soirée des Oscars, il a dénoncé l’intervention américaine en Irak.

« Tous ceux qui l’ont vu se souviennent de l’élégance avec laquelle Gael García Bernal s’était comporté lors de la soirée des Oscars en 2003. Venu présenter sur scène les interprètes de la chanson tirée de *Frida*, ce film dans lequel sa compatriote Salma Hayek prêtait ses traits à l’artiste mexicaine Frida Khalo, le jeune acteur avait démontré un aplomb de tous les instants quand, armé de son plus beau sourire, il avait pris la parole pour dénoncer l’agression militaire américaine en Irak quelques jours à peine après le déclenchement des hostilités. “Elle comprenait bien la nécessité de la paix, avait-il alors déclaré calmement. Si Frida était vivante aujourd’hui, elle serait de notre côté, contre la guerre.” Appelé à évoquer ce souvenir avec *La Presse*, Bernal dit avoir agi sous le coup de la nécessité, la guerre ayant été déclenchée dans un “climat de mensonge et d’arrogance”.

« Cela dit, l’acteur se dit reconnaissant envers la communauté hollywoodienne. “Il était très généreux de leur part de m’inviter, moi qui n’ai encore jamais tourné un film chez eux. Il s’agit d’ailleurs de la seule communauté étrangère qui m’ait lancé une invitation de ce genre. Aussi, il me semblait nécessaire d’être cohérent avec le contexte dans lequel nous étions plongés, d’être cohérent avec l’esprit de *Frida*, d’être cohérent avec moi-même. Je savais très bien que mes propos pouvaient susciter une polémique chez les Américains, mais je n’avais franchement rien à perdre¹.” »

J’ai eu l’occasion d’interviewer l’acteur mexicain à quelques reprises. Même si quelques années séparent parfois nos rencontres, Bernal fait partie de

ceux qui vous accueillent en vous rappelant toujours l'entretien précédent, et parfois même les thèmes que nous avons alors abordés ensemble. C'est rare. Au fil des années, l'acteur est toujours resté fidèle à lui-même, à ses convictions, à sa perception très personnelle de l'exercice du métier de comédien.

« Gael est d'évidence très beau, avait déclaré Pedro Almodóvar lors de la conférence de presse cannoise. Mais des beaux gars au cinéma, il y en a plein. Ce qui distingue Gael des autres, c'est qu'il possède cette espèce de beauté innocente derrière laquelle peut se cacher une réelle ambiguïté. Il peut à la fois être très dur, très mec, mais aussi très doux, très féminin². »

Derrière le visage du beau mec, il y a aussi un homme animé de fortes convictions sociales et politiques. Dès cette époque, l'acteur revendiquait la notion d'identité nationale. Et il se tenait loin des sirènes. À ce jour, Gael García Bernal ne compte pratiquement qu'une seule participation dans une superproduction hollywoodienne. Dans le dessin animé *Coco*, produit par Pixar, il prête en effet sa voix à l'un des personnages principaux. Il a par ailleurs été la vedette d'une série produite par Amazon Studios : *Mozart in the Jungle*.

« Le cinéma n'est pas au centre de ma vie. À Cannes, j'ai vécu toute cette folie avec un certain détachement amusé, comme si tous ces gens me renvoyaient une perception de ma personne que je ne partage pas. Alors oui, c'est plaisant de voir sa tête à la une des magazines, mais c'est comme si tout cela ne me concernait pas. Bien sûr, il s'agit là d'une belle conséquence, surtout quand on investit beaucoup de soi-même dans un film mais, au bout du compte, ma vie reste la même. Et je trouve cela plutôt rassurant.

« Gael García Bernal évoque en outre l'environnement dans lequel il a grandi pour expliquer les fondements mêmes de sa conscience politique.

« Quand tu vis dans une ville comme Mexico, la conscientisation est nécessaire à ta propre survie. Dans son essence même, la vie est chez nous empreinte d'une vraie complexité politique et celle-ci influe sur tous les aspects de l'existence. C'est une question de pain et de beurre. On ne peut faire autrement que de s'éveiller à la chose politique quand on côtoie la dure réalité dans laquelle les gens doivent se débattre. L'exercice de mon métier

fait en sorte que je suis encore plus sensible à cette réalité-là.

« Cette sensibilité particulière se traduit notamment par une nette volonté de privilégier des projets tournés dans sa langue maternelle. Il estime avoir une responsabilité envers son peuple d'abord, à la culture hispanophone ensuite.

« Encore là, il s'agit d'une question de survie, explique-t-il. On parle beaucoup de la globalisation des marchés mais, dans l'esprit des Américains, cette notion ne fonctionne que dans un sens. Dans les faits, leur marché reste très fermé. Quand il est question de brasser des affaires, ces gens-là ne respectent ni les autres langues ni les autres cultures, pas plus que l'environnement. C'est la raison pour laquelle il devient impératif pour nous de préserver nos identités nationales. J'estime important de faire des choix en ce sens³. »

Comment diable pourrait-on ne pas l'aimer, celui-là ?

1 *La Presse*, 2 octobre 2004

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

2005

1

BROKEBACK MOUNTAIN **(Souvenirs de Brokeback Mountain)**

Ang Lee (États-Unis)

Avec Heath Ledger, Jake Gyllenhaal et Michelle Williams

Au Wyoming, en 1963, deux jeunes hommes, embauchés pour surveiller un troupeau de moutons, développent une liaison amoureuse.

Ang Lee a su révéler l'aspect dramatique de cette histoire d'amour avec sobriété, intelligence et subtilité. La charge émotionnelle du récit se nourrit progressivement du sentiment de gâchis qui en découle. Lequel fait non seulement écho au caractère étouffant d'un sentiment qui ne peut s'épanouir, mais aussi aux drames que vivent en parallèle les personnages périphériques.

La Presse, 17 décembre 2005

2

SARABAND

Ingmar Bergman (Suède)

Avec Liv Ullmann, Erland Josephson et Börje Ahlstedt

Trente années après leur séparation, relatée dans *Scènes de la vie conjugale*, Marianne ressent l'urgent besoin de revoir Johan.

Dès le prologue, au cours duquel la caméra s'approche du (magnifique) visage de Liv Ullmann, le génie du maître s'affiche en toute discrétion. Qualité d'écriture, de mise en scène, de direction d'acteurs ; du montage jusqu'à l'utilisation parcimonieuse de la musique, tout y est simplement sublime. Les visages sont à nu. Et filmés avec la grâce de celui qui sait bien qu'ils révèlent à eux seuls l'essentiel de la condition humaine.

La Presse, 6 août 2005

3

DE BATTRE MON CŒUR S'EST ARRÊTÉ

Jacques Audiard (France)

Avec Romain Duris, Niels Arestrup et Linh-Dan Pham

Une rencontre fortuite avec l'ancien impresario de sa mère décédée, qui était concertiste, pousse un jeune agent immobilier véreux à exploiter son talent de pianiste.

Mariant les ambiances avec une maîtrise inouïe, développant de petites histoires parallèles qui nourrissent tout le récit, Audiard filme sec, sans esbroufe. Grâce à ses plans-séquences, qui sont souvent filmés caméra à l'épaule, l'auteur cinéaste vise l'essentiel et atteint l'évidence, comme une espèce de sentiment d'urgence. Qui sert magnifiquement le propos.

La Presse, 22 octobre 2005

4

C.R.A.Z.Y.

Jean-Marc Vallée (Québec)

Avec Michel Côté, Marc-André Grondin et Danielle Proulx

Né le 25 décembre 1960, Zachary Beaulieu traverse une crise d'identité alors que le Québec est en pleine ébullition.

Est-ce cette façon de dépeindre des sentiments complexes sans jamais tomber dans la mièvrerie ? Est-ce le soin avec lequel les années 60 et 70 sont ici évoquées ? Est-ce la formidable qualité d'interprétation d'une distribution sans failles ? Est-ce la trame musicale, d'une richesse inouïe ? Ou encore est-ce la beauté de l'écriture ? La maîtrise de la mise en scène ? Forcément, tout ça à la fois.

La Presse, 28 mai 2005

5

THE CONSTANT GARDENER (La constance du jardinier)

Fernando Meirelles (Royaume-Uni)

Avec Ralph Fiennes, Rachel Weisz et Danny Huston

Après le meurtre de son épouse au Kenya, un diplomate britannique mène sa propre enquête.

The Constant Gardener se révèle être à la fois un thriller passionnant et un film incroyablement romantique, doté d'une forte conscience sociale. Ils sont rares les créateurs à pouvoir maîtriser avec autant de finesse les différents aspects d'un récit qui ratisse aussi large. Meirelles y parvient de superbe façon.

La Presse, 3 septembre 2005

6

2046

Wong Kar-wai (Hong Kong)

Avec Tony Leung, Gong Li et Zhang Ziyi

Un homme écrit un roman de science-fiction, mais se rend compte qu'il écrit en fait sur sa vie amoureuse.

S'il reconnaît que *2046* est une sorte de prolongement à l'exploration entreprise avec *In the Mood for Love*, Wong Kar-wai refuse toutefois de parler ici d'une « suite ». Même si le croisement entre les différentes époques n'est pas toujours réussi (le futur s'imbrique parfois dans le passé de façon boiteuse), il reste que ce nouveau film est parsemé de fulgurances et de moments immenses de cinéma.

La Presse, 22 mai 2004

7

LA NEUVAINÉ

Bernard Émond (Québec)

Avec Élise Guilbault, Patrick Drolet et Denise Gagnon

Une urgentiste minée par un sentiment de culpabilité est rescapée par un jeune homme.

La puissance du film de Bernard Émond réside dans cette façon d'évoquer la foi en élevant le propos bien au-dessus des institutions cléricales. Il trouve un écho certain auprès de ceux qui se questionnent sur le sens de la vie. Et aussi auprès de ceux qui, tout comme le cinéaste, sont « plutôt non croyants, mais toujours sur le bord de croire ».

La Presse 12 novembre 2005

8

MILLION DOLLAR BABY (La fille à un million de dollars)

Clint Eastwood (États-Unis)

Avec Hilary Swank, Morgan Freeman et Clint Eastwood

Un vieil entraîneur accepte à contrecœur de prendre une boxeuse sous son aile.

Clint Eastwood propose une réflexion sentie sur le sens de la vie et de la mort, dénuée de tout excès de sentimentalité. Si ce drame sportif commence en empruntant les allures d'un *Rocky* au féminin, Eastwood s'empresse d'amener le spectateur ailleurs, notamment au cours d'un dernier acte aussi inattendu que saisissant.

La Presse, 6 janvier 2005

9

ROIS ET REINE

Arnaud Desplechin (France)

Avec Mathieu Amalric, Emmanuelle Devos et Catherine Deneuve

Une jeune femme, sur le point de se marier, part au chevet de son père mourant et reprend aussi contact avec un ancien amoureux.

Desplechin, dont on ne connaît chez nous – c'est scandaleux – que le premier film (*La Sentinelle*), orchestre une partition de virtuose dans laquelle se jouent les petits et grands thèmes de l'existence. C'est riche, c'est intelligent, parfois brutal et profondément émouvant. Un portrait du genre humain à la fois éclaté et limpide, qui interpelle le spectateur d'une façon aussi intime que profonde.

La Presse, 22 octobre 2005

10

HORLOGE BIOLOGIQUE

Ricardo Trogi (Québec)

Avec Patrice Robitaille, Pierre-François Legendre et Jean-Philippe Pearson

Confrontés à l'horloge biologique de leurs conjointes, trois amis s'interrogent sur leur désir de paternité.

On rit beaucoup dans *Horloge biologique*. On rit même parfois un peu jaune, un peu croche, un peu trop. On rit parce que le portrait que nous propose Ricardo Trogi dans son deuxième long métrage est trop juste pour ne pas être innocent, trop criant de vérité pour ne pas être suspect. Alors on rit. Fort. De peur d'être trop facilement démasqué.

La Presse, 6 août 2005

Flash-back

LA BELLE ANNÉE

Quand, fin 2009, est venu le moment de choisir les plus beaux films de la décennie, *Brokeback Mountain* s'est hissé en tête de ma liste. Cette histoire déchirante, à laquelle tout le monde faisait écho en parlant d'un « film de cow-boys gais » avant sa sortie, dépasse de loin la simple dimension sexuelle. Ang Lee a réussi – c'est un rare tour de force – à enrichir la nouvelle d'Annie Proulx en y ajoutant une dimension mythique, qui donne au récit un caractère encore plus émouvant. Le regretté Heath Ledger et Jake Gyllenhaal sont inoubliables dans ce qui s'avère, à mon sens, le plus beau film d'amour des années 2000.

Au milieu de la décennie, les films se sont révélés d'excellente qualité en général. Il suffit de regarder les noms des cinéastes qui figurent sur cette liste pour s'en rendre compte.

Deux années avant sa mort, Ingmar Bergman nous a offert une leçon de mise en scène avec son magistral *Saraband*. Ses deux acteurs fétiches, Liv Ullmann et Erland Josephson, y donnent en outre des performances monumentales. Le vieux routier Eastwood s'est aussi distingué grâce à *Million Dollar Baby*. Ce film lui a d'ailleurs valu, 12 années après celui obtenu grâce à *Unforgiven*, le deuxième Oscar de la meilleure réalisation de sa carrière.

Les nouveaux maîtres du cinéma contemporain n'ont pas été en reste non plus. Chez les Français, Jacques Audiard et Arnaud Desplechin s'imposent assurément parmi les chefs de file du septième art. Le Brésilien Fernando Meirelles, révélé deux années plus tôt grâce à *Cité de Dieu*, a de son côté effectué un virage à 180 degrés en adaptant un roman de John le Carré. Ce fut une grande réussite. Wong Kar-wai n'a peut-être pas autant marqué les esprits avec *2046*, mais ce film n'en demeure pas moins fascinant.

L'année 2005 fut aussi excellente pour le cinéma québécois. *C.R.A.Z.Y.* a notamment prouvé que l'on pouvait à la fois allier cinéma populaire et film d'auteur. Et rallier du même coup public et critique. Quant à Bernard

Émond, son film *La neuwaine* a été un phénomène en son genre. Que les Québécois se soient déplacés en masse pour aller voir en salle une œuvre comme celle-là, à la fois belle et austère, constitue un signe très encourageant. *Horloge biologique* me fait toujours autant marrer. C'est aussi cette année-là que les parts de marché du cinéma québécois ont atteint un niveau record (18,2 %), grâce à des succès comme *Maurice Richard*, *Aurore*, et autres *Survenant*. On ne s'en est toujours pas remis.

Gros plan

MARC-ANDRÉ GRONDIN

Stop ou encore

Quand *C.R.A. Z.Y.* a pris l'affiche en 2005, Marc-André Grondin était âgé de 21 ans. Il n'était pourtant pas un nouveau venu, loin de là. Il a tourné sa première publicité à l'âge de 3 ans. Enfant, il a joué dans quelques téléromans aussi. Dix années avant que sa carrière ne démarre véritablement au cinéma, il était l'une des têtes d'affiche des *Fleurs magiques*, un court métrage réalisé par Jean-Marc Vallée. Autrement dit, le jeune acteur, grand amateur de hockey, a toujours baigné dans ce milieu. D'où, parfois, cette apparence de détachement.

Au cours de l'une de nos conversations, il me disait en outre n'avoir aucun souvenir « d'avant ». Aussi loin puisse-t-il remonter dans sa mémoire, Marc-André Grondin a toujours été sous les feux des projecteurs, d'une façon ou d'une autre. Il a du mal à comprendre la glorification faite autour du métier qu'il exerce.

« Je ne vois pas pourquoi un médecin, un chercheur ou un pompier n'aurait pas droit aux mêmes égards que quelqu'un qui va parader sous les flashes. Moi, si tu me *crisses* sur un tapis rouge, il se passera pas grand-chose. Je comprends mal la fascination qu'exercent les vedettes sur les gens. Cela dit, le jour où j'ai eu l'occasion de rencontrer Daniel Day-Lewis au Festival de Marrakech, j'avoue que ma mâchoire est tombée. J'étais impressionné. *My Left Foot* m'a fait comprendre ce qu'un acteur peut accomplir¹. »

C.R.A. Z.Y. lui a aussi ouvert immédiatement les portes du cinéma français. Alors que tant d'acteurs bûchent comme des malades pour arriver à percer dans l'Hexagone, Marc-André s'est fait un nom dès le tout premier film tourné là-bas. *Le premier jour du reste de ta vie*, de Rémi Bezançon, lui a d'ailleurs valu le César du meilleur espoir masculin en 2009. Très polyvalent, l'acteur n'a aucune difficulté à emprunter l'accent français. Pas plus qu'il n'en a pour reprendre ensuite son accent d'origine. Il est d'un

naturel confondant.

Nous avons d'ailleurs beaucoup ri ensemble sur le plateau de *Bus Palladium*. On m'avait invité à me rendre à Paris pour assister au tournage du premier long métrage de Christopher Thompson, lequel avait lieu ce jour-là dans la discothèque qui a donné son titre au film. Quand il est en France, Marc-André s'exprime avec l'accent français. Je le comprends tout à fait. J'ai en effet tendance à faire un peu la même chose, car tout devient alors plus simple. Plusieurs collègues québécois se foutent d'ailleurs de ma gueule quand ils m'entendent parler à nos cousins. C'est plus fort que moi, le petit accent prend le dessus dès que je pose le pied dans le pays de mes ancêtres.

Entre deux prises, Marc-André est venu me rejoindre pour que l'on puisse discuter un peu. Nous nous sommes assis un peu à l'écart, dans les marches d'un escalier. Entre deux bouchées apportées par la production (des McCroquettes !), on se parle entre nous en « québécois » bien sûr. D'autant que Marc-André était trop content d'avoir enfin l'occasion de discuter de ses chers Canadiens de Montréal avec quelqu'un.

Or, nous nous sommes vite rendu compte que nous étions devenus l'attraction de l'équipe. Ponctuellement, des têtes différentes apparaissaient dans le cadre de porte. On épiait la conversation. Apparemment, la langue qu'utilise Marc-André « au naturel » constituait une grande surprise pour tous ces gens. Et une grande valeur de divertissement !

La carrière en France n'est pas un but à atteindre pour l'acteur. Ni celle aux États-Unis du reste. Son changement de look a beaucoup fait jaser. Pour faciliter l'emploi de perruques dans *L'homme qui rit*, de Jean-Pierre Améris, l'acteur s'est rasé la tête. À la fin du tournage, il a décidé de rester chauve. Il l'est toujours aujourd'hui. Un peu comme s'il voulait remettre en jeu l'image de héros romantique qu'il véhicule malgré lui depuis *C.R.A.Z.Y.* Une façon de mettre au défi producteurs et cinéastes.

« À l'étranger, on m'offre des rôles de “méchants” maintenant, souligne-t-il. Des personnages plus vieux aussi. Le téléphone sonne autant qu'avant, mais j'avoue que c'est lent en ce moment. Je ne veux pas m'éparpiller en acceptant des contrats qui n'ont rien à voir avec le métier que j'exerce. En attendant, je fais de la menuiserie, j'écris. Et je me pose des questions ! »

La constante remise en question semble indéniablement faire partie de la

démarche de l'acteur.

« Depuis des années, je me demande au moins une fois par mois si j'arrête ou si je continue. J'estime qu'il y a des choses plus importantes que ça dans l'existence. Or, il est difficile d'avoir une vie stable quand tu exerces ce métier, surtout si tu es appelé à travailler à l'étranger. Ta vie intime en souffre, tout autant que ta vie sociale. Je regarde mes amis qui sont bien installés avec leur petite famille et j'ai parfois l'impression de peut-être passer à côté de quelque chose. En même temps, je jouis d'une grande liberté. Je sais que c'est une chance. Je ne prendrais pas le risque de disparaître et de me faire oublier. Mais là, j'ai besoin d'être titillé un peu¹. »

Vic + Flo ont vu un ours, Tu dors Nicole, Goon, Les affamés au cinéma ; *L'imposteur* et autres *Spotless* à la télé ont visiblement su le titiller depuis cette interview. Tant mieux pour lui. Et pour nous.

¹ *La Presse*, 23 mars 2013

2006

1

BABEL

Alejandro González Iñárritu (États-Unis)

Avec Brad Pitt, Cate Blanchett et Gael García Bernal

Un incident au Maroc a de graves conséquences auprès de différentes familles sur trois continents.

L'universalité de la douleur. Voilà ce qui ressort du remarquable *Babel*, le nouvel opus du cinéaste mexicain Alejandro González Iñárritu. Après *Amores Perros* et *21 Grams*, il clôt sa trilogie sur les relations humaines d'éclatante façon. On peut même parler ici d'une sorte d'exploit. Le cinéaste est en effet parvenu à mener de main de maître une histoire campée sur trois continents (tournée dans plusieurs langues), tout en demeurant dans le domaine de l'intime.

La Presse, 4 novembre 2006

2

LE TEMPS QUI RESTE

François Ozon (France)

Avec Melvil Poupaud, Jeanne Moreau et Valeria Bruni-Tedeschi

Romain, jeune photographe de 30 ans, apprend brutalement qu'il n'a plus que quelques mois à vivre.

On ne pourra s'empêcher d'établir un lien avec *Sous le sable*, un autre film dans lequel François Ozon traitait de la mort. La différence, ici, est pourtant notable. Dans la mesure où le cinéaste aborde cette fois la problématique de façon plus frontale. Ce faisant, il propose une réflexion sensible, d'autant plus bouleversante qu'elle ne tombe jamais dans le pathos.

La Presse, 17 juin 2006

3

THE QUEEN (Sa Majesté la Reine)

Stephen Frears (Royaume-Uni)

Avec Helen Mirren, James Cromwell et Michael Sheen

À l'annonce de la mort de la princesse Diana, le silence de la famille royale

plonge la Grande-Bretagne dans le désarroi.

Dans ce film remarquable, le cinéaste Stephen Frears évoque le fossé qui sépare la société britannique de ses souverains en nous entraînant dans les coulisses de la monarchie en temps de crise. La réussite tient à la qualité du scénario et des dialogues, ainsi qu'à celle, exceptionnelle, des interprètes. Dans le rôle d'Elizabeth II, Helen Mirren offre ici une composition admirable.

La Presse, 23 octobre 2006

4

UNITED 93 (United vol 93)

Paul Greengrass (États-Unis)

Avec J. J. Johnson, Gary Commock et Polly Adams

Une reconstitution des événements du 11 septembre 2001, à l'intérieur du vol 93 de la United Airlines.

La grande force de ce film réside dans l'approche qu'a empruntée le cinéaste Paul Greengrass pour raconter l'insupportable calvaire qu'ont vécu les passagers de cet infâme vol du 11 septembre 2001. Le cinéaste a en effet évité – on aurait pu la craindre – toute dramatisation hollywoodienne. Le défilement de la tragédie en temps réel donne évidemment un caractère effroyable à ce film. C'est avec des productions comme *United 93* que l'on s'aperçoit à quel point le cinéma reste un outil puissant. Et nécessaire.

La Presse, 26 avril 2006

5

SOPHIE SCHOLL - LES DERNIERS JOURS (Die Letzten Tage)

Marc Rothemund (Allemagne)

Avec Julia Jentsch, Fabian Hinrichs et Gerald Alexander Held

En 1943, à Munich, une étudiante de 21 ans appelle à la résistance à l'intérieur même de l'Allemagne nazie.

Ce film est d'autant plus émouvant qu'il est constitué – à 80 % dit le réalisateur – des retranscriptions originales des procès-verbaux nazis, dont les documents n'avaient jamais été rendus publics avant la chute du Mur. Marc Rothemund décrit la mécanique de la « justice » nazie en suivant les interrogatoires, puis le « procès » de celle qui, en compagnie de deux de ses

collègues du mouvement de la Rose blanche (un mouvement étudiant accusé de haute trahison), fut condamnée à mort. Bouleversant.

La Presse, 14 février 2005

6

GABRIELLE

Patrice Chéreau (France)

Avec Isabelle Huppert, Pascal Greggory et Chantal Neuwirth

En 1912, une femme quitte son mari pour aller rejoindre un autre homme mais revient au domicile à peine quelques heures plus tard...

On pense parfois à Bergman, dans cette façon de mettre les sentiments en abîme ; à d'autres moments à Visconti, dans cette manière de dépeindre un monde en profonde mutation. Au duel attendu, Isabelle Huppert et Pascal Greggory proposent plutôt des compositions mesurées, d'autant plus sensibles qu'elles ne misent justement pas sur un caractère spectaculaire. Du grand art.

La Presse, 14 janvier 2006

7

LITTLE CHILDREN (Les enfants de chœur)

Todd Field (États-Unis)

Avec Kate Winslet, Patrick Wilson et Jennifer Connelly

Les destins de quatre adultes n'ayant apparemment rien en commun.

Déjà remarqué grâce à *In the Bedroom*, Todd Field cristallise dans son nouveau film les peurs collectives de la société américaine à travers deux histoires : l'une d'adultère ; l'autre de pédophilie. Il module subtilement son récit en évoquant le poids du jugement que porte – à tort ou à raison – la population d'une petite ville de banlieue sur les différents personnages. Un film courageux.

La Presse, 17 novembre 2006

8

VOLVER

Pedro Almodóvar (Espagne)

Avec Penélope Cruz, Carmen Maura et Lola Duenas

À la suite d'un incident, des secrets touchant trois générations de femmes au sein d'une même famille sont révélés.

Avec ce film conjugué au féminin, Pedro Almodóvar revient au style qui a fait sa gloire à l'époque de *Femmes au bord de la crise de nerfs*. La maturité aidant, l'inimitable cinéaste maîtrise à présent son art de façon impressionnante, laissant planer sur son récit un climat d'irrésistible et douce folie. Avec des accents d'humour noir, il rend hommage au courage des femmes qui ont marqué son enfance, à leur abnégation, à leur sens de l'humour.

La Presse, 12 décembre 2006

9

CACHÉ

Michael Haneke (France)

Avec Daniel Auteuil, Juliette Binoche et Maurice Benichou

Un journaliste, animateur d'une émission littéraire à la télé, reçoit de mystérieuses cassettes qui le ramènent à son passé.

Le cinéaste autrichien, qui ne filme jamais avec légèreté, a élaboré ici un drame implacable qui s'incruste sous l'épiderme du spectateur comme une mauvaise conscience. Parce que c'est justement à cet aspect de l'âme humaine que fait écho le récit. Le protagoniste ne sait en effet pas tout à fait de quoi il est coupable, mais il ressent tout le poids de cette culpabilité latente.

La Presse, 21 janvier 2006

10

BORAT

Larry Charles (États-Unis)

Avec Sacha Baron Cohen, Ken Davitian et Pamela Anderson

Un journaliste kazakh se rend aux États-Unis pour réaliser un reportage sur la plus grande nation du monde.

Rarement a-t-on vu au cinéma quelqu'un aller aussi loin dans l'outrance, dans la vulgarité, dans cette volonté manifeste de prendre le revers de la rectitude politique. Et rarement a-t-on autant ri. On admirera le sang-froid et les capacités d'improvisation de Sacha Baron Cohen. L'humoriste est en

effet parfois placé dans des situations plus inconfortables, certaines de ses « victimes » ne sachant visiblement pas à qui elles ont affaire.

La Presse, 4 novembre 2006

Flash-back

UN CINÉASTE EMBLÉMATIQUE

J'ai déjà écrit qu'à mon avis Alejandro González Iñárritu était le cinéaste emblématique de la première décennie du 21^e siècle. En trois films, le cinéaste mexicain a brillamment su évoquer l'esprit de ce début de nouveau millénaire en parvenant à circonscrire la réalité contemporaine mondiale mieux que personne. À ses trois longs métrages, il faut aussi ajouter ses participations à des projets collectifs. Le segment qu'il a réalisé pour *11'09''01–September 11*, long métrage produit en 2002, est remarquable. Le court métrage intégré dans *Chacun son cinéma*, projet mis sur pied en 2007 à l'occasion du 60^e anniversaire du Festival de Cannes, était aussi fort bien mené.

« À travers ces histoires, Iñárritu érige sa tour de Babel en tentant de chercher les valeurs communes du genre humain, malgré les différences culturelles. “Notre bonheur est déterminé par des éléments très différents d'une culture à l'autre, déclarait le cinéaste au Festival de Cannes. Nous partageons toutefois les choses qui nous rendent tristes et misérables parce qu'elles sont les mêmes.”

« Plus largement, le récit [*de Babel*] fait écho à la méfiance qu'entretiennent les peuples entre eux, exacerbée depuis que l'Occident est engagé dans la guerre au terrorisme. À ce chapitre, on ne s'étonnera guère que l'“incident” marocain prenne une dimension politique, ni que de grands drames se jouent sur la frontière qui sépare le Mexique des États-Unis.

« “Il n'y a pas de bons et de méchants dans ce film, puisque je ne veux pas entrer dans la dynamique des idées préconçues, expliquait encore le cinéaste, aujourd'hui domicilié à Los Angeles. Cela dit, on ne peut faire autrement que de s'interroger sur les institutions. Ce qui se passe présentement à la frontière américaine est terrible. Pourquoi une superpuissance est-elle prise de ce besoin obsessionnel d'exercer son pouvoir¹ ?” »

À l'ombre de *Babel*, quelques habitués. François Ozon a offert en 2006 ce

qui reste, à mon sens, l'un de ses plus beaux films. Patrice Chéreau, Pedro Almodóvar et Michael Haneke ont également proposé des œuvres de grande qualité. Stephen Frears retrouve la forme grâce à *The Queen*, un film formidablement bien écrit (par le dramaturge Peter Morgan), que la grande Helen Mirren, lauréate incontestable de l'Oscar cette année-là, magnifie par sa présence.

United 93 fait partie de ces films que l'on admire mais que l'on souhaite ne jamais revoir. Paul Greengrass, un excellent réalisateur, recrée en temps réel le vol fatidique en touchant une vérité effroyable.

Peu de nouvelles de Marc Rothemund et de Todd Field depuis leurs coups d'éclat. Quant à Sacha Baron Cohen, l'impact de *Borat* tient en grande partie sur l'anonymat de son créateur. J'ai longtemps cru qu'à cause de la notoriété acquise grâce à ce film l'humoriste britannique ne pourrait jamais recréer une satire aussi drôle et pertinente. Sa percutante – et troublante – série *Who is America* a brillamment prouvé le contraire.

1 *La Presse*, 24 mai 2006

Gros plan

JEAN DUJARDIN

D'OSS 117 jusqu'aux Oscars

Révéle au cinéma grâce à *Brice de Nice*, Jean Dujardin a endossé en 2006 le costard de l'agent OSS 117 pour une première fois. C'est dire que cette année-là marque aussi sa rencontre avec le cinéaste Michel Hazanavicius, laquelle allait prendre une tournure inespérée cinq années plus tard. Quand il est venu accompagner *The Artist* au festival de Toronto, où le film a véritablement amorcé sa carrière nord-américaine, Jean Dujardin pouvait déjà se targuer d'avoir un prix d'interprétation du Festival de Cannes à son actif. Là, tout se jouait dans une autre ligue. Les journalistes américains – nous étions pourtant à six mois de la cérémonie – spéculaient déjà sur les chances du film de Michel Hazanavicius aux prochains Oscars. Harvey Weinstein, qui avait acquis les droits du film français quelques mois plus tôt sur la Croisette, avait juré de tout faire pour emmener son poulain jusqu'aux plus hauts sommets.

« Je ne me suis pas vraiment rendu compte de tout ça, car je tournais déjà un autre film. Pour être honnête, je n'ai pas vraiment envie que ma vie change. Je ne suis pas en attente d'une carrière américaine ; je ne suis en attente de rien, en fait. Évidemment, le prix à Cannes m'a fait très plaisir. D'autant que je suis monté sur la scène du Théâtre Lumière avec la ferme intention de bien profiter de ce grand moment de bonheur¹. »

Le destin, bien entendu, a frappé. Jean Dujardin fut le premier acteur français lauréat de l'Oscar du meilleur acteur à Hollywood. On a pu mesurer l'impact d'un tel triomphe dans l'imaginaire collectif au retour de l'acteur en France.

Dans la hiérarchie des grandes manifestations cinématographiques de l'année, les cinéphiles du monde entier placeront toujours le Festival de Cannes au sommet. Cela va de soi. Mais l'impact d'un prix obtenu sur la

Croisette – très prestigieux – se ressentira surtout à l'intérieur de leurs cercles. Pour tout dire, l'événement cannois lui-même fait davantage partie de la mythologie culturelle que les lauréats qu'il célèbre. Mais à Hollywood, ceux qui ont un jour la chance de mettre le grappin sur un Oscar obtiennent d'office leur ticket d'entrée pour le cénacle du *star system* haut de gamme.

Il suffit simplement d'aller se promener un peu sur YouTube pour en avoir la preuve. On y trouve en effet des scènes croquées cette semaine à l'aéroport Roissy Charles-de-Gaulle, au moment du retour triomphal de Jean Dujardin à la maison. Le même Jean Dujardin qui, au mois de mai l'an dernier, a pu rentrer chez lui bien peinard, son prix d'interprétation du Festival de Cannes sous le bras, sans être importuné par qui que ce soit.

Là, c'était autre chose. Le héros était attendu par une meute de journalistes et de photographes qui se sont agglutinés autour de lui, causant ainsi une foire d'empoigne à la française pour le moins divertissante. Et ils ont crié leurs questions – forcément édifiantes – pour essayer de se faire entendre. Le principal intéressé leur a répondu au milieu de la bousculade, Oscar à la main, avec l'irrésistible sourire d'OSS 117. Le pauvre a dû, dans cette cohue, se frayer péniblement un chemin vers la sortie sous haute escorte policière.

Pourquoi tout ce cirque ? Un mot : Oscar. Qui ramène inévitablement la question du rayonnement. Et du besoin viscéral d'exister dans le regard d'un « plus grand que soi ».

« L'acteur a eu beau collectionner les lauriers un peu partout, de Cannes à Londres en passant par tous ces endroits où des associations professionnelles ont remis des prix, le sacre hollywoodien vient surclasser tous les autres. On célèbre en France le triomphe de *The Artist* aux Oscars comme une victoire des Bleus en Coupe du Monde. C'est compréhensible. D'autant qu'il s'agit ici d'une première. Aucun film étranger entièrement produit par un pays non anglophone n'avait jamais obtenu les plus prestigieuses statuettes jusqu'à maintenant. Si jamais un film québécois obtenait les mêmes honneurs que *The Artist*, il y a fort à parier que nous succomberions tous à la même frénésie.

Tant que l'objet Oscar aura une aussi grande valeur symbolique dans

l'esprit des gens, particulièrement à l'extérieur des frontières américaines, l'Académie peut dormir tranquille². »

Au cours d'une interview qu'il m'a accordée quelques mois plus tard, alors que la poussière était un peu retombée, Jean Dujardin gardait toujours la tête froide.

« Je suis encore incrédule par rapport à tout ça. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce genre de truc rend plutôt humble. Je ne sais pas tout faire, je ne peux pas tout jouer, et j'ai encore plein de choses à apprendre. Je trouve que l'Oscar est un très bel objet, mais je ne veux pas y voir autre chose que cela. J'ai peur de l'enfermement, peur de perdre la naïveté, la notion de plaisir avec laquelle j'ai toujours exercé ce métier. Quand j'ai un problème d'ego, je regarde le trophée et cela me fait du bien. Mais la plupart du temps, je continue mon travail exactement de la même façon qu'avant³. »

Dans un magazine français, Dujardin a en outre raconté sa rencontre avec Leonardo DiCaprio sur le tournage de *The Wolf of Wall Street* (Martin Scorsese).

« DiCaprio a été très sympa sur le tournage du Scorsese mais, en même temps, je sentais qu'il me regardait un peu du genre : Tu ne serais pas un accident, toi ? Tu l'as eu comment, ton Oscar⁴ ? »

Depuis son sacre à Hollywood, Jean Dujardin a été cohérent avec ce propos. Il a essentiellement joué dans des films français. Sa rencontre avec Claude Lelouch dans *Un + une*, notamment, fut concluante. Il s'est même révélé être l'interprète « lelouchien » idéal.

1 *La Presse*, 3 décembre 2011

2 *La Presse*, 2 mars 2012

3 *La Presse*, 18 août 2012

4 *Première* (n° 432 – février 2013)

2007

1

LA VIE DES AUTRES (Das Leben der Anderen)

Florian Henckel von Donnersmarck (Allemagne)

Avec Ulrich Mühe, Sébastien Koch et Martina Gedek

En 1984, à Berlin-Est, un officier de la Stasi est chargé de surveiller un dramaturge dont l'œuvre est pourtant appréciée des autorités du régime.

À travers cette histoire fictive, Florian Henckel von Donnersmarck brosse un portrait fascinant qui convainc évidemment par sa grande rigueur sur le plan politique mais, surtout, par son extrême délicatesse sur le plan psychologique. La démonstration n'a strictement rien de manichéen. Par des touches très subtiles, le cinéaste préfère entraîner le spectateur dans les zones d'ombre des protagonistes, lesquels tentent de trouver le moyen de survivre dans un contexte pour le moins oppressant.

La Presse, 10 février 2007

2

NO COUNTRY FOR OLD MEN

(Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme)

Joel Coen et Ethan Coen (États-Unis)

Avec Tommy Lee Jones, Josh Brolin et Javier Bardem

Dans une petite ville frontalière du Texas, la recherche d'une mallette « égarée » contenant deux millions de dollars déclenche une réaction en chaîne d'une violence inouïe.

No Country for Old Men est bel et bien le meilleur film des frères Coen depuis *Fargo*.

On retrouve en tout cas dans ce film la touche d'humour très grinçant qui a établi la réputation du tandem dès *Blood Simple*. Tout, dans ce film, est stupéfiant : le récit, le ton, la mise en scène, la direction photo (travail sublime de Roger Deakins), sans oublier l'interprétation de haut-vol d'une distribution d'ensemble de laquelle émerge notamment un Javier Bardem étonnant.

La Presse, 10 novembre 2007

3

4 MOIS, 3 SEMAINES ET 2 JOURS

(4 luni, 3 saptamani si 2 zile)

Cristian Mungiu (Roumanie)

Avec Anamaria Marinca, Laura Vasiliu et Vlad Ivanov

En 1987, en Roumanie, une jeune fille aide sa meilleure amie à avorter, un acte prohibé dans le régime communiste dirigé par Ceausescu.

Sans pathos, sans complaisance, mais avec une âpreté et une grande puissance d'évocation, Mungiu concocte un récit prenant dont la forme emprunte les allures d'une implacable descente aux enfers. Admirablement bien servi par des acteurs formidables, le film bénéficie aussi d'une mise en scène époustouflante où s'entremêlent de longs plans-séquences, souvent fixes, et des scènes tournées caméras à l'épaule.

La Presse, 6 octobre 2007

4

I'M NOT THERE (I'm Not There – Les vies de Bob Dylan)

Todd Haynes (États-Unis)

Avec Christian Bale, Cate Blanchett et Charlotte Gainsbourg

Des évocations de la carrière et de l'œuvre de Bob Dylan à travers sept incarnations différentes.

L'idée de multiplier les différentes facettes de la vie de Bob Dylan à travers autant de personnages relève presque du génie. Non seulement permet-elle au cinéaste d'y aller à fond sur le plan créatif, mais elle possède aussi un grand pouvoir d'évocation. Les éléments fictifs contribuent en outre à entraîner le récit bien au-delà du cadre biographique. Et permettent d'élaborer une vision issue d'une véritable interprétation artistique, laquelle emprunte ici la forme d'un jeu de miroirs complexe.

La Presse, 1^{er} décembre 2007

5

LUST, CAUTION (Se, Jie – Désir, danger)

Ang Lee (Taïwan)

Avec Tony Leung, Tang Wei et Joan Chen

Durant la Seconde Guerre mondiale, à Shanghai, alors sous occupation japonaise, un groupe d'étudiants organise un complot pour assassiner le chef des services secrets du gouvernement collaborationniste chinois.

En portant à l'écran la nouvelle d'Eileen Chang, une auteure chinoise dont on dit souvent qu'elle est la Jane Austen de l'Extrême-Orient, Ang Lee donne au récit tout le souffle nécessaire afin de bien en traduire l'esprit romanesque. Campé à une époque rarement abordée au cinéma, le récit prend la forme d'un drame d'espionnage dans lequel s'entremêlent à la fois des enjeux politiques et des enjeux intimes.

La Presse, 13 octobre 2007

6 AWAY FROM HER (Loin d'elle)

Sarah Polley (Canada)

Avec Julie Christie, Gordon Pinsent et Olympia Dukakis

Présentant des symptômes de plus en plus graves, une femme atteinte de la maladie d'Alzheimer doit être placée dans un centre de soins spécialisés.

En adaptant la nouvelle d'Alice Munro, Sarah Polley s'est attardée à l'évolution du sentiment amoureux, tout autant qu'aux différentes étapes de la maladie d'Alzheimer. Voilà d'ailleurs où se situe la richesse de ce superbe film, un coup de maître qui impose d'emblée le style feutré d'une jeune cinéaste vraiment inspirée. Un écho à la pérennité de l'amour entre deux êtres, sans pour cela jamais tomber dans la facilité, la complaisance ou le sentimentalisme.

La Presse, 12 mai 2007

7 ATONEMENT (Expiation)

Joe Wright (Royaume-Uni)

Avec Keira Knightley, James McAvoy et Vanessa Redgrave

Dans les années 30, la vie d'un jeune Anglais est complètement détruite à la suite du faux témoignage d'une adolescente.

Réalisée par Joe Wright (*Pride & Prejudice*), cette adaptation du roman d'Ian McEwan révèle une histoire poignante, racontée de façon sensible et mise en scène de telle sorte qu'elle donne lieu à de belles envolées romanesques. Plutôt que de souffle, il conviendrait mieux de parler ici d'intelligence, de sens du cinéma, de choix artistiques judicieux qui, du montage jusqu'à l'interprétation, font d'*Atonement* un film remarquable.

La Presse, 8 décembre 2007

8 THE BOURNE ULTIMATUM (La vengeance dans la peau)

Paul Greengrass (États-Unis)

Avec Matt Damon, Joan Allen et Julia Stiles

L'ex-agent Jason Bourne creuse plus loin sa quête d'identité après qu'un journaliste eut publiquement révélé son histoire.

Au-delà de la virtuosité du metteur en scène, *The Bourne Ultimatum* fonctionne parce qu'il met en scène des personnages qui, même s'ils sont exceptionnels par leur fonction et leur expertise, n'en restent pas moins concrètement humains. Cela conclut de façon magistrale une série qui se sera avantageusement démarquée des autres superproductions hollywoodiennes par son grand souci de réalisme.

La Presse, 4 août 2007

9 LADY CHATTERLEY

Pascale Ferran (France)

Avec Marina Hands, Jean-Louis Coulloc'h et Hippolyte Girardot

Au début des années 20, une jeune aristocrate anglaise, épouse d'un vétérán de la Grande Guerre, s'éprend d'un garde-chasse, un homme divorcé vivant seul dans les bois.

Lauréat du César du meilleur film plus tôt cette année, *Lady Chatterley* est un drame complètement dépouillé des clichés entourant le célèbre roman de D.H. Lawrence. Pascale Ferran s'attarde plutôt à filmer magnifiquement la naissance d'un désir entre deux êtres. Avec beaucoup de délicatesse et de sensualité, la réalisatrice fait aussi corps avec la matière et propose une vision aussi singulière qu'émouvante.

La Presse, 3 septembre 2007

10

BREAKING AND ENTERING (Par effraction)

Anthony Minghella (Royaume-Uni)

Avec Jude Law, Juliette Binoche et Robin Wright-Penn

L'entrée par effraction d'un jeune voleur dans son bureau provoque la crise existentielle d'un architecte londonien.

Un petit larcin d'ordre matériel illustre les mécanismes d'un système où la richesse est de plus en plus mal répartie entre les individus, entre les classes sociales, entre les peuples. Le portrait que dessine Minghella arrive à point nommé dans les débats sociaux actuels, d'autant plus qu'il s'attarde

principalement aux aspects intimes de ces problématiques.

La Presse, 17 février 2007

Flash-back

CONF. Presse Bismarck

ici ce sera nouvelle version
de votre tax → besoins de
partir de service. Messages
de un page jusqu'à combi jusqu'à
le ego.

J'ai vu q les photos et un le
cristal et de la qz ego qz les
autres?

MR: Fala quel langage et
un des je n'pala qz par un à qz
Sur le pa technique on trait les.
Telles de vous ne j'arrive qz.

MR:
Cartier? il n'a de qz. Est vis
si n'pala. J'arrive et de vous et lui
on on on on libé de sa vision,
tandis de se voir lui. Fala dit, ce pa
qz, qz vos am de bien traité.



DE NOUVEAUX NOMS

La vie des autres, lauréat de l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, est un film exceptionnel. Quand je pense à son réalisateur, Florian Henckel von Donnersmarck, j'avoue éprouver un petit pincement au cœur. Voilà le parfait exemple d'un cinéaste doué qui s'est laissé séduire par les sirènes hollywoodiennes pour mieux y perdre son âme. *The Tourist*, un film qu'il a tourné en 2010 avec Angelina Jolie et Johnny Depp, fut l'un des plus grands fous des dernières années. Monsieur Henckel von Donnersmarck a d'ailleurs mis huit ans avant de tourner un nouveau film, entièrement allemand, dont le titre international est *Never Look Away*.

Sinon, cette liste est essentiellement constituée de films réalisés par des cinéastes peut-être un peu moins renommés qu'à l'habitude. Bien entendu, Ang Lee est un abonné. *Lust, Caution* n'a pas eu autant d'attention que ses autres films, mais il vaut réellement le détour. Et que dire des frères Coen, qui, grâce à *No Country for Old Men*, sont finalement allés décrocher les plus grands honneurs à Hollywood en mettant le grappin sur les deux plus prestigieux Oscars (film et réalisation). *Breaking and Entering* est par ailleurs le tout dernier film du regretté Anthony Minghella. À mon avis, ce film plus modeste n'a jamais été reconnu à sa juste valeur. Et Todd Haynes prouve avec *I'm Not There* à quel point il occupe une place à part dans le cinéma américain.

Cela dit, l'année 2007 a aussi été marquée par l'arrivée de Christian Mungiu, chef de file de la « nouvelle vague » du cinéma roumain. *4 mois, 3 semaines et 2 jours* a d'ailleurs obtenu la Palme d'or du Festival de Cannes. Avec son premier long métrage à titre de réalisatrice, Sarah Polley a également frappé un grand coup grâce à *Away from Her*.

Pascale Ferran et Joe Wright n'en étaient pas à leurs débuts, mais l'une comme l'autre ont offert cette année-là leur film le plus accompli.

Gros plan FABRICE LUCHINI

La sincère affection

Tous les ans, après le Festival de Cannes, je me rends à Paris quelques jours avant de rentrer à Montréal. Histoire de décompresser un peu. Je n'accepte habituellement aucun rendez-vous professionnel pendant ce séjour, mais j'ai fait une exception en 2011 pour Fabrice Luchini. D'autant que l'interview portait alors sur *Les femmes du 6^e étage*, de Philippe Le Guay, un film qu'il adore.

J'avais relaté les dessous de cette interview dans mon blogue. Autant que Catherine Deneuve, mais pour des raisons différentes, Fabrice Luchini, qui s'était fait remarquer dans *Molière*, de Laurent Tirard, en 2007, suscite une vraie curiosité chez les gens. Ses admirateurs veulent tout savoir.

« Au départ, il ne devait pas m'accorder plus de 15 minutes. “Vous savez, je devrai filer rapidement pour aller enregistrer l'émission de Drucker. On peut se voir un peu avant ou un peu après”, m'explique-t-il au téléphone. J'ai préféré avant. Nous étions mercredi déjà. Les délais de bouclage de notre cahier Cinéma du samedi sont serrés. Et comme je rentrais à Montréal le lendemain, j'espérais bien profiter de quelques heures en soirée dans la Ville lumière.

« Le rendez-vous est fixé. Je me pointe au Ritz, Place Vendôme, à 14 h 25. On me conduit à la table de Luchini, en terrasse. Il fait un temps radieux. Son agente est là. Elle écoutera notre conversation mais ne s'en mêlera que pour apporter une précision, ou pour rafraîchir la mémoire de son ami (qu'elle connaît depuis 37 années !) si un truc lui échappe.

« Quand je suis arrivé à sa table, en faisant les salutations d'usage, j'ai eu droit à un “Mais où t'as mis ton accent, mon chéri ?” – “Ah ben, j'peux le prendre, l'accent, si tu veux, c'est pàs un problêêême lâââ.” – “Ha ! J'adore !”

« Comme notre temps était compté, Luchini a d'entrée de jeu réitéré son amour pour le Québec, et rappelé les grands souvenirs qu'il garde de ses spectacles offerts chez nous. "Mais on ne s'éternisera pas là-dessus ; tu sais bien que cet amour est acquis, et qu'il est indéfectible. Allez, vas-y mon chéri, pose-moi tes questions."

« Fabrice Luchini est ce que l'on appelle chez nous un "toucheux" et un "colleux". C'est-à-dire qu'au cours de la conversation il ressentira le besoin de vous prendre le bras ou de vous tenir la main. Et quand l'interview se passe bien, ça se termine inévitablement par des embrassades. Il est comme ça, le Fabrice.

« L'acteur ne s'en est jamais caché : le cinéma n'occupe qu'une fonction "alimentaire" dans sa vie. C'est plutôt le théâtre qui l'allume. En conséquence, il n'utilise jamais la langue de bois. On doit sa présence dans *Les femmes du 6^e étage* principalement au respect qu'il éprouve pour le réalisateur Philippe Le Guay, qu'il retrouve pour une troisième fois (après *L'année Juliette* et *Le coût de la vie*). Il ne croyait pas du tout en ce scénario au départ. Mais il estime aujourd'hui qu'il a eu tort. Et que, de toute façon, il ne sait pas lire les scénarios qu'on lui envoie.

« À la grande surprise de son agente, Luchini m'a aussi confié qu'il songeait s'installer un temps à New York. Pour y vivre. Même s'il ne parle pas un traître mot d'anglais.

« J'en ai un peu marre de la France, dit-il. On n'en peut plus de l'obsession égalitaire et de la suspicion dont font systématiquement l'objet ceux qui ont réussi un peu. Il y a présentement une haine démagogique. Et tyrannique. Il y a une passion pour l'échec en France en ce moment, un ressentiment généralisé. La gauche ne symbolise plus les grands idéaux et les grands projets. C'est une gauche du ressentiment. Et j'en ai marre. »

15 h 10. L'entretien aura finalement duré environ 40 minutes. Luchini doit maintenant se diriger vers le studio de France 2 où a lieu l'enregistrement d'un *Vivement dimanche* consacré à Bernard Pivot. Luchini y sera à titre d'invité.

« Je n'accepte pas les invitations de la télévision ces temps-ci, mais je fais une exception pour Bernard. Parce que nous partageons l'amour de la

langue française et que nous voulons la défendre. Et je n'ai pas besoin de t'expliquer, toi qui es québécois, pourquoi il est important de la défendre¹ ! »

Le passage au cours duquel il explique en avoir un peu marre de la France n'est pas passé inaperçu. Il a même suscité beaucoup de réactions – parfois violentes – sur certains sites français. Des journalistes de là-bas m'ont contacté pour demander des précisions. Et s'étonnaient que j'aie gardé ce passage de l'interview pour mon blogue plutôt que pour l'article « officiel » publié dans *La Presse*. « Parce que, leur ai-je répondu, l'article était d'abord consacré à un film. Et même si les Québécois portent davantage intérêt pour la politique française que les Français n'en portent pour la politique québécoise et canadienne, il reste qu'elle ne figure quand même pas très haut sur notre liste de priorités. » Fin de la discussion.

¹ lapresse.ca, 28 mai 2011

2008

1

LA GRAINE ET LE MULET

Abdellatif Kechiche (France)

Avec Habib Boufares, Hafsia Herzi et Farida Benkhetache

À Sète, un homme âgé d'une soixantaine d'années tente de réaliser son rêve d'ouvrir un restaurant où pourrait travailler en harmonie sa nombreuse famille.

En allant au bout de chaque scène sans jamais forcer inutilement la note, Kechiche aligne les morceaux d'anthologie, fort d'un scénario exemplaire, truffé de dialogues que l'on dirait extirpés directement de conversations fortuites. Qu'il filme le grand-père rendant visite à sa petite fille ; qu'il nous invite à un repas en famille, ou qu'il s'attarde à une conversation entre amis, le cinéaste affiche une maîtrise exceptionnelle, laquelle culmine en un dernier acte époustouflant.

La Presse, 2 août 2008

2

TOUT EST PARFAIT

Yves-Christian Fournier (Québec)

Avec Maxime Dumontier, Chloé Bourgeois et Normand D'Amour

Un adolescent âgé de 17 ans peine à se remettre du suicide de ses quatre meilleurs amis.

Rarement un film québécois aura-t-il été aussi éloquent dans sa façon de traduire à la fois l'impuissance, l'incompréhension, le malaise et la peine. Tant du côté de ceux qui choisissent de mourir que de celui qu'ils laissent derrière. On ne nomme pas vraiment les choses dans *Tout est parfait*. On les ressent plutôt dans sa chair, dans son âme. L'un des films les plus puissants à avoir été produits chez nous au cours des dernières années.

La Presse, 16 février 2008

3

WALTZ WITH BASHIR (Valse avec Bachir)

Ari Folman (Israël)

Avec Ari Folman, Ori Sivan et Ronny Dayaq

Victime d'un traumatisme qui a carrément effacé de sa mémoire les événements qu'il a vécus alors qu'il était en poste au Liban au début des années 80, un soldat israélien part sur les traces de celui qu'il était.

Dans ce documentaire d'animation à caractère autobiographique, Ari Folman met à contribution d'anciens compagnons d'armes dispersés un peu partout dans le monde pour reconstruire pièce par pièce le puzzle de sa mémoire blessée. Empruntant la forme d'un journal intime, *Valse avec Bachir* se transforme ainsi en un portrait impressionniste poignant, l'animation octroyant au récit un grand pouvoir d'évocation.

La Presse, 27 décembre 2008

4

MILK

Gus Van Sant (États-Unis)

Avec Sean Penn, James Franco et Josh Brolin

À la fin des années 70, le conseiller municipal de San Francisco Harvey Milk s'engage dans un combat politique pour la reconnaissance des droits des homosexuels.

Voici le premier « grand » film à vocation populaire retraçant la lutte qu'ont dû mener les gais pour la reconnaissance de leurs droits. Mais au-delà de cette particularité, Gus Van Sant propose un drame biographique exemplaire, à la fois sobre et vibrant, mené de main de maître par un cinéaste en pleine possession de ses moyens. Performance exceptionnelle de Sean Penn dans le rôle-titre.

La Presse, 6 décembre 2008

5

DE L'AUTRE CÔTÉ (Auf Der Anderen Seite)

Fatih Akin (Allemagne)

Avec Baki Davrak, Tuncel Kurtiz et Hanna Schygulla

Entre l'Allemagne et la Turquie, les chassés-croisés de six individus.

À n'en pas douter, Fatih Akin fait maintenant partie de ces créateurs qui, par la simple force de leur talent, contribuent à une meilleure compréhension du monde dans lequel on vit. À cet égard, *De l'autre côté* est

un film important, particulièrement dans un contexte où les thèmes d'identité et d'affirmation se retrouvent au cœur du discours social et politique.

La Presse, 3 mai 2008

6

UN CONTE DE NOËL

Arnaud Desplechin (France)

Avec Mathieu Amalric, Catherine Deneuve et Chiara Mastroianni

Une famille rapplique à la maison familiale quand la mère reçoit le diagnostic de la même maladie qui a tué le fils aîné il y a plus de 30 années.

Desplechin aborde cette fois un thème pour le moins délicat : le désamour au sein d'une famille. Le cinéaste en explore les arcanes de manière très franche, tout en empruntant une liberté de ton qui amène le récit en des zones insoupçonnées. À cet égard, ce *Conte de Noël* s'inscrit dans la parfaite continuité d'une œuvre singulière, construite sur la complexité des relations intimes et filiales.

La Presse, 22 novembre 2008

7

THE CURIOUS CASE OF BENJAMIN BUTTON (L'étrange histoire de Benjamin Button)

David Fincher (États-Unis)

Avec Brad Pitt, Cate Blanchett et Julia Ormond

Quelque 80 années d'histoire à travers les yeux d'un homme qui est né dans le corps d'un vieillard et qui mourra dans celui d'un nouveau-né.

Pour une rare fois, la technologie est ici mise au service de l'histoire. Grâce à cette adaptation libre d'une nouvelle de F. Scott Fitzgerald datant des années 20, David Fincher réussit le pari de rendre crédible un récit incroyable. Mieux, il parvient même à nous émouvoir en remontant le fil d'une histoire d'amour poignante à laquelle le destin n'offre que peu de chances de s'épanouir. Très beau.

La Presse, 20 décembre 2008

8

LES TÉMOINS

André Téchiné (France)

Avec Michel Blanc, Emmanuelle Béart et Sami Bouajila

En 1984, un médecin quinquagénaire noue une amitié avec un jeune homme alors qu'une étrange maladie fait son apparition.

Plutôt que de nous servir un récit didactique qui relaterait le pourquoi du comment de l'apparition du sida, Téchiné préfère aller voir ailleurs. Et propose une réflexion sur les dommages collatéraux qu'a laissés – et que laisse toujours – le traumatisme d'une maladie à travers laquelle ont été cristallisées bien des idées reçues. Et pourtant non recevables. L'un des plus beaux films du réalisateur des *Roseaux sauvages*.

La Presse, 1er mars 2008

9

THE DARK KNIGHT (Le chevalier noir)

Christopher Nolan (États-Unis)

Avec Christian Bale, Heath Ledger et Aaron Eckhart

Batman collabore avec les autorités afin de combattre un voleur de banque aliéné qui met Gotham City à feu et à sang.

Le résultat, franchement, impressionne. Nolan a su allier harmonieusement la notion de grand spectacle au raffinement d'une véritable démarche de cinéaste. Plongeant Gotham City dans une atmosphère très « post-11 septembre », le réalisateur s'attarde à décrire les jeux de pouvoirs qui s'exercent et se tiraillent entre des personnages qui, tous, devront remettre en question leurs propres valeurs morales.

La Presse, 19 juillet 2008

10

LES CHANSONS D'AMOUR

Christophe Honoré (France)

Avec Ludivine Sagnier, Louis Garrel et Chiara Mastroianni

Après un drame qui l'affecte profondément, un jeune homme cherche le réconfort dans les bras de garçons et de filles.

Christophe Honoré aborde son amour de la comédie musicale de front. Au-delà de la forme, il y a dans ce film très moderne, très ancré dans son époque, une dynamique qui ramène à nos esprits les premiers émois de la

Nouvelle Vague. Comme une façon d'imposer d'emblée des idées qui vont à l'encontre du conservatisme ambiant, sur les plans tant social que moral ou sexuel.

La Presse, 19 mai 2007

Flash-back

AH! LES CHANSONS...

Je souris toujours un peu quand je pense au film de Christophe Honoré, *Les chansons d'amour*. Je me souviens en effet de la réaction de mes collègues québécois quand le film fut projeté une toute première fois au Festival de Cannes. Ils n'en revenaient pas. Ils se demandaient quel détour insidieux j'avais emprunté pour arriver à apprécier ce qui, à leurs yeux, apparaissait comme une insupportable blquette, mal chantée par des acteurs sans voix. D'ailleurs, la presse internationale partageait généralement leur avis. N'empêche. Je persiste et signe. Le film a été un succès en France (et nulle part ailleurs), particulièrement auprès des jeunes, et les chansons d'Alex Beaupain ont fait de ce dernier l'un des auteurs-compositeurs les plus en vue. Encore aujourd'hui, je revois ce film avec grand plaisir. En fredonnant toutes les chansons...

L'année 2008 fut de très haut calibre. Et dominée bien entendu par *La graine et le mulet*, un film à mon sens exceptionnel, même s'il n'est pas du goût de tous. Les cinéastes dotés d'une forte personnalité provoquent d'ailleurs souvent des réactions viscérales. Encensez un film de Michael Haneke ou d'Abdellatif Kechiche et votre boîte de réception se remplira instantanément de courriels rédigés par des spectateurs furieux qui exigent un remboursement. « J'y suis allé à cause de votre critique, écrivent-ils. Dites-moi ce que vous avez trouvé de bon là-dedans ! »

Heureusement, d'autres films font davantage consensus. *The Dark Knight* par exemple. Autour duquel planaient cette année-là des rumeurs de nominations aux Oscars dans les catégories de pointe. Ce ne fut pas le cas. Mais Heath Ledger fut quand même célébré à titre posthume dans la catégorie du meilleur acteur de soutien.

Évidemment, plus on avance dans cet exercice, plus les titres restent frais à nos mémoires. Si je devais toutefois attirer une attention particulière sur l'une des œuvres retenues sur cette liste, je choisirais *De l'autre côté*. L'excellent film de Fatih Akin, pratiquement impossible à résumer, avait

notamment obtenu le prix du meilleur scénario au Festival de Cannes. Un laurier tout à fait mérité. Dommage que la production du cinéaste allemand n'ait pas été à la hauteur depuis.

Un mot, enfin, sur *Tout est parfait*. Yves-Christian Fournier a réalisé l'un des plus beaux films québécois de la dernière décennie. Son deuxième essai, *N.O.I.R.*, n'a pas du tout eu le même impact. Comme plusieurs des cinéastes de sa génération, Yves-Christian travaille maintenant beaucoup à la télévision.

Gros plan

MARION COTILLARD

Le beau parcours

Ma première rencontre avec Marion Cotillard remonte à 2006. J'avais eu le plaisir de l'interviewer à Toronto. Elle y était pour accompagner la présentation de *A Good Year*, un film mineur de Ridley Scott dans lequel elle donnait la réplique à Russell Crowe. Elle avait alors déjà tourné *La môme* (rebaptisé *La vie en rose* en Amérique du Nord), mais nous étions alors à six mois de la sortie du film qui, en 2008, devait lui valoir l'Oscar de la meilleure actrice. Elle est d'ailleurs la seule comédienne française à avoir décroché cet honneur grâce à un rôle où le personnage s'exprime dans la langue de Molière.

Marion Cotillard a beau tirer son épingle du jeu dans cette comédie ensoleillée, qui fut plutôt sèchement accueillie dans la Ville reine, il est clair que son esprit est plus habité par le film d'Olivier Dahan qui prendra l'affiche en février à Paris. Dans *La môme*, l'actrice a pris un rôle colossal à bras le corps : celui d'Édith Piaf. « C'est l'une des plus grandes expériences de ma vie ! » lance-t-elle simplement.

On sent en tout cas chez elle la fierté de celle qui a finalement réussi à convaincre ceux qui ne la prenaient pas au sérieux au départ. Marion Cotillard fut en effet révélée par *Taxi*, un film qui, reconnaît-elle, aurait pu faire appel à n'importe quelle autre actrice sans que l'ensemble y perde au change.

« On m'a tout de suite placée dans la catégorie des actrices de comédies populaires, pensant probablement que je ne savais faire que ça¹. »

Évidemment, le succès de *La vie en rose* lui a ouvert les plus grandes portes du cinéma international. Visiblement, l'actrice a su bien gérer la notoriété que lui a valu son Oscar. Des œuvres signées Michael Mann, Christopher Nolan, Rob Marshall, Jacques Audiard, Steven Soderbergh, pour ne citer que ceux-là, figurent en outre sur sa feuille de route. Et Xavier Dolan, bien

sûr.

« Au moment de sa sortie, j'ai déclaré que *Juste la fin du monde* était l'un des plus beaux films dans lesquels j'ai eu la chance de tourner. Je le crois profondément. Avec Xavier, ce fut une grande rencontre. Il a immédiatement fait partie de ma famille et il en fait toujours partie aujourd'hui. Il y a quelque chose de complètement naturel avec lui, d'évident. Je ne peux vous dire à quel point le succès du film en France me rend heureuse. Le public est vraiment au rendez-vous et cela me ravit », m'a-t-elle confié lors d'une entrevue réalisée avec elle à Los Angeles, en marge de la sortie d'*Allied*, un film hollywoodien « à l'ancienne » qu'elle a adoré faire mais qui, malgré la présence de Brad Pitt, n'a pas eu l'écho espéré auprès du public.

« J'ai grandi avec ce cinéma-là. Je me gavais des films de George Cukor. Des actrices comme Greta Garbo, Audrey Hepburn, Rita Hayworth, Katharine Hepburn et bien d'autres m'ont toutes fait rêver. Elles incarnaient le *glamour* hollywoodien. J'ai été élevée avec elles, avec ces films-là. Ma culture du cinéma français de cette époque est, en fait, beaucoup plus pauvre. »

Marion Cotillard aime se réinventer à l'écran, explorer tous les registres. Il est évident que, même si l'approche du jeu est toujours la même, le plateau d'un film hollywoodien d'envergure se révèle bien différent de celui d'un drame intimiste québécois. Elle a ainsi quitté la petite maison de Sainte-Dorothée, à Laval, où ont été tournées la plupart des scènes de *Juste la fin du monde*, pour se retrouver ensuite dans d'immenses décors, construits dans de grands studios à Londres. Robert Zemeckis (*Forrest Gump*, *Cast Away*) a en effet tourné *Allied* presque entièrement en studio.

« Il est certain que quand tu arrives sur un plateau comme celui-là, c'est absolument époustouflant. Chaque fois que j'ai eu la chance de jouer dans des films produits par les grands studios, j'ai toujours été impressionnée par leur ampleur, l'aspect majestueux des décors. Ce fut aussi le cas avec *Un dimanche de fiançailles*, de Jean-Pierre Jeunet. Il se passe quelque chose de plus particulier quand on tourne un film d'époque. Ce côté totalement grandiose fait partie de mon rêve de petite fille. Quand il s'agit d'un film contemporain plus réaliste, ce décalage fascinant existe moins². »

1 *La Presse*, 4 novembre 2006

2009

1

UP IN THE AIR (Haut dans les airs)

Jason Reitman (États-Unis)

Avec George Clooney, Vera Farmiga et Anna Kendrick

L'existence d'un homme passant sa vie entre hôtels et aéroports risque d'être transformée par les nouvelles idées d'une recrue.

Plus qu'une comédie romantique aux airs de blues existentiel. Sans trop en avoir l'air, Reitman épingle quelque chose dans l'air du temps. Et circonscrit magnifiquement la nature d'une époque où les individus se replient sur eux-mêmes en guise de défense. À cet égard, l'auteur cinéaste affiche une finesse dans son écriture et dans sa réalisation, mais aussi dans sa compréhension d'un monde affligé par des drames qui vont bien au-delà des simples statistiques. Et il tient le pari de faire sourire malgré tout.

La Presse, 12 décembre 2009

2

HOMMES À LOUER

Rodrigue Jean (Québec)

Pendant un an, le réalisateur rencontre des jeunes hommes de la rue.

Dans cet extraordinaire documentaire, Rodrigue Jean braque sa caméra sur les visages d'une douzaine de jeunes hommes qui s'adonnent à la prostitution dans le Village gai de Montréal. Patiemment, le réalisateur de *Lost Song* donne la parole à ces petits poqués. Les témoignages sont là, bruts, plus éloquents que n'importe quelle étude, même s'ils sont parfois un peu tout croches. Du coup, ces êtres broyés à la moulinette de la marchandisation nous renvoient à la figure notre propre indolence collective.

La Presse, 18 décembre 2009

3

TWO LOVERS (Deux amants)

James Gray (États-Unis)

Avec Joaquin Phoenix, Gwyneth Paltrow et Isabella Rossellini

Après une douloureuse rupture amoureuse, un homme retourne vivre chez ses parents et s'entiche d'une nouvelle voisine, mystérieuse et instable.

Même si le récit de *Two Lovers* est construit autour d'une histoire d'amour aux accents romanesques et tragiques, aucune trace de sentimentalisme ne peut être ici détectée. Ce film est superbe, tant sur le plan du style que sur celui de l'écriture. Il en émane un romantisme inouï, sombre et grave. D'une histoire aussi déchirante que ses protagonistes, Gray tire un drame sincère, qu'il ponctue de magnifiques envolées.

La Presse, 4 avril 2009

4

ANTICHRIST

Lars Von Trier (Danemark)

Avec Charlotte Gainsbourg et Willem Dafoe

Un couple en deuil se retire en forêt en espérant calmer sa douleur et sauver son mariage.

Antichrist n'est pas un film « aimable », c'est certain. Mais ô combien fascinant ! Lars Von Trier a mis son âme malade au service d'une plongée en apnée dans la psyché humaine, dans toute sa complexité, ses contradictions, ses violences, sa morbidité. Une œuvre forte, brillante et audacieuse, issue d'un esprit fragile, tentant d'exorciser les peurs qui l'étreignent par une thérapie de choc. Déjà ça, c'est émouvant.

La Presse, 14 novembre 2009

5

POLYTECHNIQUE

Denis Villeneuve (Québec)

Avec Maxim Gaudette, Karine Vanasse et Sébastien Huberdeau

La vie de deux étudiants bascule le jour où un jeune homme débarque à Polytechnique avec le désir d'entraîner dans la mort le plus de femmes possible.

Avant tout une expérience sensorielle. L'approche que privilégie Villeneuve est de plonger le spectateur au cœur du tumulte. À cet égard, le choix d'utiliser le noir et blanc (travail remarquable du directeur photo Pierre Gill) se révèle parfaitement justifié. Dénuées de toute complaisance, les images

évoquent ainsi l'horreur d'une réalité insoupçonnable, tout autant que son caractère inimaginable.

La Presse, 7 février 2009

6

INGLOURIOUS BASTERDS (Le commando des bâtards)

Quentin Tarantino (États-Unis)

Avec Brad Pitt, Christoph Waltz et Diane Kruger

Pendant la Seconde Guerre mondiale, des soldats juifs américains forment un commando en se promettant de punir les nazis de façon particulièrement sanglante.

Il y avait du potentiel dans la version présentée en primeur à Cannes, mais aussi des ratés. Le film projeté en salle quelques mois plus tard était beaucoup mieux resserré, et diablement plus efficace. En concoctant un drame de guerre loufoque aux allures de western spaghetti, Tarantino réinvente le cours de l'histoire. Rares sont les cinéastes qui peuvent tout oser de la sorte et nous offrir quelques scènes d'anthologie en prime.

La Presse, 18 décembre 2009

7

ENTRE LES MURS

Laurent Cantet (France)

Avec François Bégaudeau, Franck Keïta et Esméralda Ouertani

Survola en profondeur d'une année entre les murs d'une classe de français, dans un collège multiculturel parisien.

Véritable microcosme, la classe devient ici un espace où sont débattus des enjeux qui marquent notre époque : immigration, intégration, rapports d'autorité, relations hommes-femmes, etc. Le réalisateur de *L'emploi du temps* a trouvé dans l'approche de François Bégaudeau, le prof dont l'ouvrage est à l'origine du long métrage (et qui joue magnifiquement son propre rôle), la matière documentaire dont il avait besoin pour élaborer le film dont il rêvait sur le thème de l'éducation.

La Presse, 18 décembre 2009

8

LES PLAGES D'AGNÈS

Agnès Varda (France)

En revenant sur les plages qui ont marqué sa vie, la cinéaste Agnès Varda se met en scène au milieu d'extraits de ses films, d'images et de reportages.

Pionnière en son domaine, Agnès Varda affiche un sens artistique hors du commun. Une façon d'occuper l'espace, de le concevoir autrement, de le réinventer. À cet égard, le ton est donné dès le départ alors qu'un simple jeu de miroirs installé sur une plage donne droit à des images d'une beauté sublime. Tout le film s'inscrit d'ailleurs sous le sceau de cette simplicité, dans les reflets des gens qui se répercutent sur une créatrice d'exception.

La Presse, 14 mars 2009

9

ÉTREINTES BRISÉES (Los Abrozos Rotos)

Pedro Almodóvar (Espagne)

Avec Penélope Cruz, Lluís Homar et Bianca Portillo

Plusieurs années après être devenu aveugle, un cinéaste relate à un jeune homme les circonstances de l'accident.

De l'avis général, *Los Abrozos Rotos* serait un film « mineur » dans la filmographie du chantre de la Movida. Quand même, on trouve dans ce nouvel opus des effluves de la *Loi du désir* et de *La mauvaise éducation*. Surtout, il y a dans ce 17^e long métrage une façon unique de parler d'amour, de création et de cinéma. Un cinéma qui, aux yeux du cinéaste, magnifie tout. Et sublime aussi bien les petits que les grands drames de l'aventure humaine.

La Presse, 19 décembre 2009

10

NINE (Neuf)

Rob Marshall (États-Unis)

Avec Daniel Day-Lewis, Marion Cotillard et Penélope Cruz

Alors qu'il traverse une grave crise sur le plan créatif, un cinéaste ramène à son esprit toutes les femmes de sa vie.

Je ne suis pas *fan* de tous les *musicals* mais j'ai quand même, disons, un préjugé favorable. Et celui-ci est bien torché. Penélope Cruz, Kate Hudson, Marion Cotillard, Fergie, Nicole Kidman... Des actrices (et un acteur)

magnifiées ; quelques numéros spectaculaires ; une évocation de la grande époque du cinéma italien à travers le *8 ½* de Fellini, le tout sous la direction très sûre de Rob Marshall, grand spécialiste du genre. Comment ne pas craquer ?

La Presse, 18 décembre 2009

Flash-back

L'ANNÉE « SANS »

Il y a des années marquées par de véritables coups de cœur. Ces œuvres, vous le savez d'instinct, vous accompagneront tout le reste de votre vie. Et puis, il y en a d'autres, plus « ordinaires ». Les mois passent, ponctués de beaux films, certes, mais pas un seul d'entre eux ne vous bouleverse au point où leur présence au palmarès est incontestable.

2009 fait partie de ces années « sans ». D'où, probablement, le choix d'inscrire le film de Jason Reitman *Up in the Air* en tête de liste. Il faut dire que le réalisateur de *Juno* a su, de manière tangible, faire écho, dans son film, au blues de la crise financière en dressant un portrait intime et social remarquable. Je dis toujours aussi que Reitman a certainement dû un jour me voir passer les mesures de sécurité dans un aéroport parce que le rituel que fait George Clooney dans ce film est, en tous points, conforme au mien !

Bien que les habitués de ces listes (Almodóvar, Von Trier, Tarantino) aient proposé des titres tout à fait honorables en 2009, ceux-ci ne trônent pas au sommet de leur œuvre d'ensemble. On remarque aussi un décalage de plus en plus marqué entre les sorties des films en Europe et celles des films au Québec. *Entre les murs*, lauréat de la Palme d'or du Festival de Cannes en 2008, a pris l'affiche chez nous seulement l'année d'après. On peut en dire autant du très beau film de James Gray, *Two Lovers*. Dans ce cas précis, la distribution du film aux États-Unis fut carrément déficiente.

À 80 ans, Agnès Varda reste de son côté l'un des esprits les plus créatifs du monde du cinéma.

Grande année pour le cinéma québécois aussi. Denis Villeneuve a souligné

son retour au cinéma – il n’avait pas tourné de long métrage depuis *Maelström* – de grande façon avec *Polytechnique*. Rodrigue Jean a par ailleurs montré à quoi ressemble une vraie démarche documentaire. Et puis, trois films québécois ont été sélectionnés à la Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes : *Carcasses* (Denis Côté), *Polytechnique*, et *J’ai tué ma mère*. C’est d’ailleurs là qu’est né le phénomène Xavier Dolan.

Gros plan



Accès - Access
Orchestre
Fermeture de l'accès
Access closed at
21h35
Sur les Marches & en salle :
On the red carpet &
In the screening room.

FESTIVAL DE CANNES
En Compétition
Jeudi 19 mai 2016 à 22h00

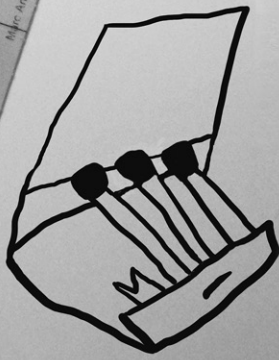
JUSTE LA FIN DU MONDE de Xavier DOLAN

Porte	Rang	Zone	Fauteuil
2	N	Côté	19

Maître André LUSSIER

GRAND THÉÂTRE LUMIÈRE
Cette invitation ne peut être vendue - This invitation cannot be sold

37104



XAVIER DOLAN

Fulgurances

C'est en 2013, alors que *Tom à la ferme* était sélectionné en compétition officielle à la Mostra de Venise, que je me suis rendu compte à quel point Xavier Dolan avait partout sur la planète un statut de rock star. Avant même qu'il ne se pointe dans la salle, pleine à craquer, où se tiennent les conférences de presse, la fébrilité était déjà à son comble chez les journalistes européens. Plusieurs d'entre eux, me sachant un compatriote, sont venus me voir pour me poser toutes sortes de questions à propos de celui qu'ils considèrent comme un prodige.

Xavier Dolan suscite des réactions passionnées. Admiré par une bonne partie de la population du Québec, il est aussi décrié par une certaine frange de ce même public qui, régulièrement, accuse les journalistes locaux de complaisance et d'avoir monté en épingle le talent de ce « petit prétentieux ». Il suffit pourtant de suivre le moindre de l'actualité cinématographique pour se rendre compte à quel point le jeune homme est incontournable. Voici le tout premier texte que j'ai rédigé à propos de Xavier. C'était au retour du Festival de Cannes de 2009.

« Le dernier jour du 62^e Festival de Cannes. Il reste environ trois heures avant l'annonce du palmarès et Cassivi a faim. On décide de se faire un “à table avec” dans un petit resto situé en retrait de la Croisette, chère et infréquentable le week-end de toute façon. On spéculer sur la teneur du palmarès. On mesure surtout les chances qu'a Xavier Dolan de remporter la Caméra d'or, remise au meilleur premier long métrage, toutes sections confondues. Paraîtrait qu'au Québec tout le monde retient son souffle depuis une semaine, soit depuis que *J'ai tué ma mère* a fait sensation à la Quinzaine des réalisateurs.

« Nous sommes justement en train de discuter de la question “entre Marc”, en attaquant notre entrée tomates mozzarella, quand apparaît dans notre champ de vision – par le plus pur des hasards – notre amie journaliste Odile. Elle est accompagnée de celui que tout le monde s'arrache. Et dont elle est très proche – elle en a déjà fait part dans une chronique dans *Le*

Devoir. Il y a beaucoup de fébrilité dans l'air. Asseyez-vous avec nous, prenez une pause, mangez donc un peu. Les tomates mozzarella sont délicieuses. Pis ? As-tu eu des nouvelles ? Non. Pas encore.

« Le moment est un peu surréaliste, j'avoue. Xavier fait en quelque sorte partie de notre entourage depuis quelques années. J'ai souvent vu le jeune homme dans les festivals, dans les visionnements de presse, accompagnant notre distinguée collègue – à qui il dit devoir son goût pour la culture en général –, et il a parfois cassé la croûte avec nous entre deux projections. À vrai dire, jamais je n'aurais pu imaginer que ce jeune verbomoteur, encore inconnu du public il y a un mois, serait catapulté du jour au lendemain dans les plus hautes sphères de la hiérarchie cinématographique mondiale. "J'ai écrit un scénario, je réalise mon film bientôt." Ben oui. T'es mignon. Et puis, bang ! En lice pour la Caméra d'or à Cannes, toi ! À peine 20 ans, putain !

« On se commande des pâtes ? Allez. Le portable de Xavier n'en finit plus de tempêter. À peu près tous les médias québécois lui courent après. Normal. Son histoire, en plus d'emprunter les allures d'un conte de fées, est unique. Et sa forte personnalité, doublée d'un sens de la répartie très vif, est du pur bonbon pour les médias.

« Il reste maintenant un peu moins de deux heures avant la cérémonie. L'appel tombe enfin. C'est non. Pas de Caméra d'or ni de mention spéciale. Les délibérations auraient été longues. Bien sûr qu'il est déçu. Mais Xavier ne s'est pas apitoyé sur son sort plus de 30 secondes. Il a pris le temps de terminer son plat et de badiner un peu avec nous avant de prendre congé. Il regagnait Paris le soir même. Plusieurs rendez-vous figuraient à son horaire le lendemain. L'auteur cinéaste brasse ses affaires. Il est déjà dans son prochain film, *Laurence Anyways* [Il fera cependant *Les Amours imaginaires* avant.] Il souhaite le tourner le plus rapidement possible. Il le fera. Sans aucun doute.

« C'est probablement ce qui impressionne le plus chez ce garçon. Au-delà des qualités (bien réelles) et des défauts de *J'ai tué ma mère*, voilà un type que rien ne semble pouvoir démonter. Incroyablement lucide, sans complexe par rapport à ses ambitions, le jeune créateur a très habilement su manier tous les aspects du jeu cannois. Alors que plusieurs d'entre nous auraient vite été dépassés par les événements ou auraient croulé sous la pression,

Xavier a affiché un aplomb de tous les instants. On ne le lui dit pas fort, de crainte que sa mèche ne gonfle encore un peu trop, mais force est d'admettre que nous sommes ici en face d'un être d'exception.

« Lundi soir dernier, le gratin montréalais s'est réuni au Cinéma Impérial où avait lieu la première québécoise du film. Encore une fois, le jeune homme a été brillant dans sa présentation. Drôle, vif, spontané, il n'a pas oublié non plus – c'est tout à son honneur – de saluer Jean-Guy Chaput, président-directeur général de la SODEC, à qui le conseil d'administration a demandé de quitter ses fonctions dans des circonstances pour le moins inélégantes. Il n'est pas dit qu'à sa place un autre cinéaste aurait osé le faire. Mais Xavier ne fait rien comme les autres. Pas même sa mise au monde. »

1 *La Presse*, 5 juin 2009

2010

1

UN PROPHÈTE

Jacques Audiard (France)

Avec Tahar Rahim, Niels Arestrup et Ulrich Tukur

Condamné à six années de prison, un jeune délinquant analphabète tombe sous le joug de mafieux corses à l'intérieur des murs.

Avec une maîtrise sidérante, sans jamais perdre le rythme, Audiard accouche d'une mise en scène à la mesure de son scénario. L'adéquation entre la forme et le fond frôle ici la perfection. Même les incursions oniriques, plus casse-gueule, atteignent la cible. D'une grande ambition formelle, ce film l'est, assurément. Depuis *Sur mes lèvres*, le style du cinéaste se précise et s'affine. Il atteint ici des sommets.

La Presse, 6 février 2010

2

LE RUBAN BLANC (Das Weisse Band)

Michael Haneke (Allemagne)

Avec Christian Friedel, Ernst Jacobi et Leonie Benesch

Des accidents étranges surviennent dans un petit village protestant d'Allemagne du Nord, tout juste avant la Première Guerre mondiale.

Le réalisateur autrichien a délaissé l'approche plus provocante de ses films précédents pour offrir une chronique empreinte d'austérité. Le propos du *Ruban blanc* est d'autant plus puissant et ravageur que le cinéaste l'enrobe d'un voile doucereux – presque serein – sous lequel on devine les pires turpitudes. Une mise en abyme subtile aux accents bergmaniens.

La Presse, 27 février 2010

3

DES HOMMES ET DES DIEUX

Xavier Beauvois (France)

Avec Lambert Wilson, Michael Lonsdale et Jean-Marie Frin

En 1996, en Algérie, la sécurité de moines cisterciens est compromise par les actions du Groupe Islamique Armé.

Lauréat du Grand Prix au Festival de Cannes cette année, *Des hommes et des dieux* est à inscrire au panthéon des grandes œuvres spirituelles contemporaines. Au même titre que *Thérèse*, d'Alain Cavalier, ou, plus près de nous, *La neuwaine*, de Bernard Émond. Portant à l'écran un scénario inspiré du massacre tragique, en 1996, de sept moines français à Tibhirine, en Algérie, Xavier Beauvois (*Le petit lieutenant*) offre un film sobre et bouleversant, atteint par la grâce.

La Presse, 31 décembre 2010

4

INCEPTION (Origine)

Christopher Nolan (Grande-Bretagne)

Avec Leonardo DiCaprio, Marion Cotillard et Ellen Page

Un espion industriel à la solde d'un riche homme d'affaires a pour mission d'inoculer une décision dans le subconscient de l'héritier d'une multinationale.

Sur le plan visuel, *Inception* est tout simplement grandiose. Sur le fond, les questions auxquelles Christopher Nolan fait écho ont aussi de quoi nourrir notre esprit bien après la projection. Mise en scène remarquable, scénario étonnant, photographie exceptionnelle (signée Wally Pfister), partition musicale inspirée (Hans Zimmer), tout concourt ici à faire un film mémorable qui, d'emblée, s'inscrira parmi les classiques des films de science-fiction.

La Presse, 17 juillet 2010

5

CARLOS

Olivier Assayas (France)

Avec Edgar Ramirez, Alexander Scheer et Alejandro Arroyo

Une évocation de la vie d'Ilich Ramirez Sanchez, célèbre terroriste surnommé « Carlos ».

Sans recourir au psychologisme facile, Assayas s'attarde surtout à dépeindre un homme dont la personnalité est très complexe, notamment par rapport à son image. Triomphant au début, misant à fond sur son côté séducteur, Carlos dépérit pourtant au fil des périples et des contrariétés. Encore

aujourd'hui, du fond de la geôle, Carlos reste une énigme. Et un formidable personnage de cinéma, aussi emblématique d'une époque.

La Presse, 16 octobre 2010

6

POTICHE

François Ozon (France)

Avec Catherine Deneuve, Fabrice Luchini et Gérard Depardieu

Dans les années 70, l'épouse d'un industriel doit prendre en main l'entreprise de ce dernier...

À mi-chemin entre *Sitcom* et *8 Femmes*. Catherine Deneuve fait merveille dans le rôle d'une « femme-trophée » des années 70 à qui personne ne demande son avis. Et qui, par un concours de circonstances, se retrouve à la tête de l'entreprise dirigée par son mari (Fabrice Luchini). Cette comédie grinçante et tendre à la fois, toujours étonnante, nous offre aussi d'irrésistibles moments entre l'actrice et Depardieu.

La Presse, 31 décembre 2010

7

BIUTIFUL

Alejandro González Iñárritu (Mexique)

Avec Javier Bardem, Maricel Álvarez et Eduard Fernández

Un homme impliqué dans des actions clandestines a aussi des dons de médium.

Le réalisateur de *Babel* amorce un nouveau cycle avec *Biutiful*, un mélodrame assumé dont il a écrit seul le scénario. Si ce plus récent opus s'inscrit différemment dans sa démarche artistique, le cinéaste mexicain aborde néanmoins de front ses préoccupations habituelles. Iñárritu offre ici un film émouvant, porté par la performance remarquable de Javier Bardem.

La Presse, 31 décembre 2010

8

PERSÉCUTION

Patrice Chéreau (France)

Avec Romain Duris, Charlotte Gainsbourg et Jean-Hugues Anglade

Un homme exigeant en amitié et en amour est persécuté par un inconnu qui affirme être amoureux fou de lui.

La quête du réalisateur de *L'homme blessé* l'incite à pousser les affrontements psychologiques dans leurs derniers retranchements. Comme une urgence de dire, de scruter les sentiments dans ce qu'ils ont de plus brut, de plus frontaux. *Persécution* est sans doute le film où Chéreau amène son questionnement le plus loin, même s'il n'est pas son plus « aimable ».

La Presse, 24 juillet 2010

9

ANIMAL KINGDOM

David Michôd (Australie)

Avec James Frecheville, Jacki Weaver et Guy Pearce

À la mort de sa mère, un adolescent accepte d'aller habiter chez sa grand-mère. Qui est à la tête d'une famille de criminels.

Ce premier long métrage se distingue par une approche très réaliste, en parfait équilibre entre le film de « pègre » et le drame familial. Marquée par des performances électrisantes d'acteurs pratiquement inconnus chez nous (Guy Pearce mis à part), cette évocation quasi shakespearienne, campée dans un modeste milieu de Melbourne, se colle sur les réflexes instinctifs de ses protagonistes. Très fort.

La Presse, 31 décembre 2010

10

INCENDIES

Denis Villeneuve (Québec)

Avec Maxim Gaudette, Lubna Azabal et Mélissa Désormeaux-Poulin

À la mort de leur mère, des jumeaux reçoivent un testament les incitant à retracer au Moyen-Orient un frère dont ils ignoraient l'existence.

Un film poignant. Des scènes puissantes ponctuent cette histoire, que Villeneuve filme sans ostentation mais de façon très franche, comme pour mieux retranscrire la nature horrible des faits relatés. Pour qui n'a pas vu la pièce originale de Wajdi Mouawad, l'impact émotif n'en sera que plus grand, d'autant plus que tous les éléments du récit convergent vers un dénouement dont on ne peut soupçonner la résonance intime.

La Presse, 4 septembre 2010

Flash-back

LA FILIÈRE HANEKE – AUDIARD

Au chapitre précédent, nous évoquions une année « sans ». Virage à 180 degrés pour 2010. Dans mon esprit, il n'y a même pas de « première » et « deuxième » position dans ce palmarès. *Un prophète* et *Le ruban blanc* figurent tous deux dans une classe à part, pratiquement à égalité. L'année précédente, le film de Haneke avait obtenu la Palme d'or du Festival de Cannes. Et celui d'Audiard, le Grand Prix. Visiblement, les membres du jury cannois ont été aussi déchirés.

Encore une fois, le décalage entre les sorties en France et celles au Québec se creuse. Lancés au mois de mai 2009, les deux chefs-d'œuvre de l'année n'ont pris l'affiche en salle qu'en février 2010 au Québec. Ces grands titres internationaux étant maintenant acquis par des sociétés américaines, les distributeurs locaux se voient dans l'obligation d'harmoniser la sortie québécoise avec celle des États-Unis. Or, il appert que les distributeurs américains préfèrent de loin profiter de la course aux Oscars pour lancer leurs titres étrangers.

La situation est tellement ridicule que nous avons alors pris la décision d'intégrer dans nos listes les œuvres vues dans la même année, même si leur sortie n'est prévue que l'année suivante. À la condition qu'elles aient au moins fait l'objet d'une présentation dans un festival de cinéma au Québec. D'où la présence, dans ce palmarès, des films *Des hommes et des dieux*, *Potiche* et *Beautiful*, sortis en salle chez nous en 2011.

Un palmarès solide, composé de films qui ont marqué les esprits. *Animal Kingdom*, moins connu, a révélé au monde des acteurs australiens qui, depuis, mènent une belle carrière internationale (Jacki Weaver et Joel Edgerton notamment). *Persécution* fut plutôt mal accueilli dans l'ensemble, mais les admirateurs du cinéma de Chéreau n'ont pas été déçus.

Le cinéma québécois a une fois de plus engendré de beaux succès internationaux, notamment *Curling*, de Denis Côté, et *Incendies*, de Denis Villeneuve. Dans ce dernier cas, j'ai eu le plaisir de suivre l'équipe lors de la

première mondiale du film à la Mostra de Venise, où il était inscrit dans « Venice Days », une section parallèle semblable à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes. Personne, à ce moment, n'aurait pu prévoir le succès phénoménal qu'allait obtenir *Incendies* sur son propre territoire. Preuve que des films plus exigeants peuvent aussi trouver un véritable écho auprès du public.

Gros plan

MARIE-JOSÉE CROZE

Le rapport « ambigu »

Depuis son sacre inattendu au Festival de Cannes en 2003, où son rôle de soutien dans *Les invasions barbares*, de Denys Arcand, lui a valu le prix d'interprétation, Marie-Josée Croze mène une carrière essentiellement française. Ce laurier est arrivé à point nommé dans le parcours professionnel de l'actrice québécoise. Qui a aussi eu la chance de faire son entrée dans le cinéma français grâce à un véritable succès populaire : *Mensonges et trahisons*, de Laurent Tirard.

L'actrice s'est clairement « trouvée » là-bas. Elle y vit, elle y travaille, elle s'y épanouit. Et elle est sollicitée par des metteurs en scène dont elle partage la vision sur les plans culturel et artistique. Une simple question de sensibilité qui, dans son cas, s'adonne à trouver un plus bel écho en Europe qu'au Québec. Cela dit, l'actrice ne refuse pas les propositions venues d'ici non plus. Elle a notamment retrouvé Denys Arcand pour *Le règne de la beauté*, et fut aussi la vedette d'*Iqaluit*, de Benoit Pilon.

Le fait que l'actrice travaille davantage à l'étranger semble être un irritant aux yeux de certaines personnes. On fait aussi tout un plat du fait que l'accent français persiste quand elle s'exprime en entrevue. Si Marc-André Grondin est capable de reprendre sur-le-champ son accent naturel, pourquoi pas elle ? J'avoue mal comprendre notre attitude. Et je trouve injuste le traitement réservé à l'actrice. J'en avais fait part dans un article consacré à Marc-André Grondin dans mon blogue :

« Dans la plupart des reportages que j'ai entendus à la télé ou à la radio au Québec, dans quelques articles que j'ai pu lire aussi, un élément revient de façon récurrente : "Rassurez-vous, nous dit-on, Marc-André n'a pas l'intention de s'installer à Paris !" Ici même dans ce blogue, un intervenant demandait si le jeune acteur allait faire "une Marie-Josée Croze de lui-même".

« Mais d'où vient cette espèce de peur panique à l'idée que "nos" artistes puissent aller faire carrière dans un pays où il se produit pratiquement dix fois plus de films qu'ici ? Pourquoi ressent-on comme une trahison nationale le fait qu'un acteur ou une actrice emprunte l'accent français afin de camper des personnages qui ne sont pas seulement définis par leurs origines ? À ce que je sache, personne en Belgique ne reproche à Olivier Gourmet de s'être installé à Paris et de gommer son accent belge quand vient le moment de jouer dans des films français. Même chose pour le très suisse Vincent Perez. Pourquoi cela nous heurte-t-il autant ?

« Expliquez-moi, je ne comprends pas.

« Si une actrice comme Marie-Josée Croze, dont la carrière n'allait pratiquement nulle part au Québec avant *Les invasions barbares*, s'épanouit à présent en campant des personnages dans des univers qui correspondent davantage à sa propre sensibilité artistique, où est le problème ?

« Oui mais elle emprunte l'accent français même quand elle ne joue pas ! »
Ouain, pis¹ ?

Alors qu'elle m'accordait une interview en marge de la sortie de *Ne le dis à personne*, de Guillaume Canet, Marie-Josée avait expliqué son rapport plus ou moins « ambigu » avec le milieu du cinéma québécois.

« Il est certain que le succès international des *Invasions barbares* a radicalement changé ma vie. Mais bien avant cela, j'étais déjà très attirée par la culture française et européenne. Après avoir obtenu le prix à Cannes, il était devenu impossible pour moi de rester à Montréal de toute façon. Impossible. Trop de rancœurs. Les mêmes personnes qui m'avaient jetée pendant des années – je n'étais même jamais invitée à me présenter aux auditions – m'envoyaient tout à coup leurs scénarios ! Cette schizophrénie était difficile à vivre. »

Évidemment, l'actrice est passée à une autre étape de sa vie depuis cette époque, mais les vieilles blessures ne sont visiblement pas encore toutes cicatrisées. Au cours de la conversation, elle reviendra notamment sur un chapitre assez peu glorieux, en racontant comment, à peine quelques jours après avoir reçu son prix dans le plus grand festival de cinéma du monde, on lui a fait parvenir une proposition de façon complètement intéressée.

« C'était un scénario écrit par une directrice de casting qui, avant que je ne

sois primée à Cannes, ne m'avait pourtant même jamais appelée pour me convoquer à ses auditions. J'ai juste eu envie de pleurer. On souhaite que ceux qui ne nous aiment pas continuent de ne pas nous aimer ou alors, s'ils changent leur fusil d'épaule, qu'ils le fassent pour de bonnes raisons² ! »

Deux années plus tard, enchantée par son expérience de tournage avec Zabou Breitman, réalisatrice de *Je l'aimais*, l'actrice avait évoqué de nouveau l'importance pour elle de travailler avec des gens de confiance.

« Parfois, les gens croient qu'une fois une certaine notoriété obtenue plus rien ne peut nous atteindre. Rien n'est moins vrai. Quand il y a malveillance, on le sent immédiatement. Et on peut se faire mal. C'est pour cela que je dis que je préfère m'entourer de créateurs chez qui je sens une affection, un respect. Un état de souffrance ne mène à rien de bon³. »

1 lapresse.ca, 28 février 2009

2 *La Presse*, 14 avril 2007

3 *La Presse*, 3 octobre 2009

2011

1

POLISSE

Maiwenn (France)

Avec Karin Viard, Marina Foïs et Joey Starr

Une plongée dans le quotidien des policiers de la Brigade de protection des mineurs de Paris.

Il y a dans *Polisse* cette volonté de dépeindre la vie des policiers au quotidien. Et de mesurer l'impact sur les vies intimes d'individus constamment confrontés à leur propre impuissance. Tenant à créer des parcelles de vérité de façon la plus authentique possible, la réalisatrice parsème aussi son récit de scènes tragicomiques au cours desquelles ses personnages peuvent ventiler un peu leur trop-plein de la douleur des autres.

La Presse, 3 mars 2012

2

SHAME (La honte)

Steve McQueen (Grande-Bretagne)

Avec Michael Fassbender, Carey Mulligan et James Badge Dale

Un homme souffrant de dépendance sexuelle est confronté à son état quand arrive dans le décor sa sœur dépressive.

De ce postulat désespéré, Steve McQueen tire un film subtil et bouleversant. La mise en scène, très élégante, évite tout effet racoleur, même si elle fait clairement écho à l'obsession d'un personnage en recherche constante d'aventures sexuelles. L'auteur-cinéaste expose ce drame sans porter de jugement, préférant plutôt s'attarder à décrire le tourment d'un homme qui, dans son quotidien, se languit dans sa chair.

La Presse, 17 décembre 2011

3

LA GUERRE EST DÉCLARÉE

Valérie Donzelli (France)

Avec Valérie Donzelli, Jérémie Elkäïm et Gabriel Elkäïm

Un couple déploie une machine de guerre pour sauver leur bébé de 18 mois atteint d'une grave maladie.

La grande force de Valérie Donzelli est d'avoir su transcender le drame personnel qu'elle a vécu (dont le dénouement fut heureux) pour se lancer dans une véritable expérience de cinéma. Ce faisant, elle évite tous les pièges de la complaisance et offre en retour un film original et tonique, dans lequel des éléments plus fantaisistes interviennent dans un contexte on ne peut plus réaliste.

La Presse, 15 octobre 2011

4

THE DESCENDANTS

Alexander Payne (États-Unis)

Avec George Clooney, Shailene Woodley et Amara Miller

Sa femme étant dans le coma, un avocat spécialisé dans l'immobilier doit maintenant assumer son rôle de père.

Truffé d'irrésistibles touches d'humour, peuplé de personnages qui, malgré leur aspect parfois décalé, restent bien ancrés dans la réalité, *The Descendants* marque sans contredit un sommet dans la carrière d'Alexandre Payne. Et permet à George Clooney de se glisser dans la peau d'un type « ordinaire » dont le mauvais goût vestimentaire n'a d'égal que sa maladresse avec ses filles.

La Presse, 26 novembre 2011

5

UNE SÉPARATION

Asghar Farhadi (Iran)

Avec Leila Hatami, Peyman Moadi et Sareh Bayat

Sa femme l'ayant quitté, un homme embauche une jeune femme pour soigner son père malade.

Au départ, cette histoire semble presque banale. Le cinéaste dresse pourtant un portrait très éclairant. Il crée en outre un suspense passionnant qui mêle habilement l'intime, le social et le politique. Sans aucun manichéisme, Farhadi pose un regard subtil sur sa société, renvoyant inévitablement le spectateur à ses propres interrogations, sa propre grille de lecture, sa propre

morale.

La Presse, 25 février 2012

6

MONSIEUR LAZHAR

Philippe Falardeau (Québec)

Avec Fellag, Émilien Néron et Sophie Nélisse

Un professeur d'origine étrangère prend le relais d'une enseignante disparue, dans une classe de sixième année.

À travers la parole des enfants, le cinéaste aborde des problématiques sociales très concrètes, sans porter de jugement. Son regard relève plutôt du constat. Il construit d'ailleurs chaque plan avec méticulosité, chaque détail révélant subtilement le contexte psychologique dans lequel évoluent les protagonistes. Le meilleur film de Philippe Falardeau.

La Presse, 29 octobre 2011

7

HUGO

Martin Scorsese (États-Unis)

Avec Asa Butterfield, Chloë Grace Moretz et Ben Kingsley

Dans le Paris des années 30, un jeune garçon orphelin vivant dans le métro est entraîné dans une aventure fantastique et mystérieuse.

La première incursion du célèbre cinéaste dans le domaine du « divertissement familial », et du film en 3D, est une grande réussite. En adaptant le roman illustré de Brian Selznick pour le grand écran avec les technologies de pointe, Scorsese fait magnifiquement le pont avec les débuts de l'histoire du septième art. Et rend un vibrant hommage à l'œuvre de Georges Méliès, lui-même grand inventeur en son temps. Pour un cinéphile, c'est irrésistible.

La Presse, 24 décembre 2011

8

LE NOM DES GENS

Michel Leclerc (France)

Avec Jacques Gamblin, Sara Forestier et Zinedine Soualem

Une jeune femme se fait une idée si haute de l'engagement politique qu'elle n'hésite pas à coucher avec ses ennemis pour tenter de les convertir.

Comme le titre l'indique, ce film de Michel Leclerc prend un malin plaisir à détourner les clichés en se glissant avec habileté sous le vernis des apparences. Sous des allures légères, *Le nom des gens* s'immisce avec intelligence au cœur des thèmes débattus présentement en France, notamment à propos de la question de l'identité nationale. Une comédie aussi savoureuse que pertinente.

La Presse, 24 décembre 2011

9

THE ARTIST

Michel Hazanavicius (France)

Avec Jean Dujardin, Bérénice Bejo et John Goodman

À l'arrivée du parlant, George Valentin, vedette en déclin du cinéma muet, assiste à l'ascension fulgurante d'une jeune starlette.

La réussite du film est à la hauteur du pari que s'est lancé le réalisateur des comédies *OSS 117*. Elle tient sans doute à ces multiples références au premier âge d'or du cinéma hollywoodien, tout autant qu'au charme d'interprètes qui s'amuse comme larrons en foire. Alliant la grâce d'un Gene Kelly et le charisme d'un Douglas Fairbanks, Jean Dujardin étonne autant qu'il séduit.

La Presse, 10 décembre 2011

10

LA PEAU QUE J'HABITE (La piel que habito)

Pedro Almodóvar (Espagne)

Avec Antonio Banderas, Elena Anaya et Marisa Paredes

Pour perfectionner sa technique, un éminent chirurgien esthétique trouve un cobaye en la personne d'un jeune homme qu'il soupçonne d'avoir violé sa fille.

Évoquant à la fois Franju (*Les yeux sans visage*), Hitchcock et Cronenberg (versant *Dead Ringers*), le réalisateur de *Volver* propose un film clinique et froid comme la mort. Même si le propos est puisé à même les avenues moins fréquentables de l'âme humaine, point d'approche sensationnaliste

ici. Malgré son caractère très dérangeant, *La piel que habito* est à classer parmi les Almodóvar de très bon cru.

La Presse, 19 décembre 2011

Flash-back

CROIRE AU DESTIN

Quand on a vu *Polisse* une première fois au Festival de Cannes, on a eu du mal à y croire. Comment une réalisatrice qui, jusque-là, n'avait pour tout bagage qu'un film thérapeutique très irritant (*Pardonnez-moi*) et un autre, plus sympathique (*Le bal des actrices*), avait-elle pu en arriver à une telle maîtrise, en attaquant un sujet si hautement délicat ? Toujours est-il que Maïwenn a soufflé tout le monde. Enfin, presque. L'auteure-cinéaste fut aussi violemment attaquée dans certains cercles. On l'a accusée de manipulation émotive et de démagogie. Pourtant, la démarche de la cinéaste rappelle singulièrement celle qu'ont empruntée les concepteurs de la série télévisée québécoise *19-2*. On y trouve le même souci d'authenticité, la même envie d'immerger le spectateur dans l'esprit d'individus constamment confrontés à la misère humaine.

Si l'année fut marquée par de belles offrandes du côté des habitués (Almodóvar, Scorsese), on ne peut s'empêcher d'observer l'arrivée, dans ce tableau d'honneur, de signatures qui, même si elles s'étaient déjà fait remarquer auparavant, n'avaient jamais été aussi fortes. Steve McQueen, Alexander Payne, Michel Leclerc et Asghar Farhadi ont proposé des œuvres exceptionnelles.

C'est d'ailleurs au cinéaste iranien qu'est allé l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, trophée pour lequel était aussi en lice Philippe Falardeau. De Locarno jusqu'à Hollywood, *Monsieur Lazhar*, également gratifié d'un très grand succès public au Québec, a connu un parcours aussi inattendu qu'exemplaire.

Quant à *The Artist*, ce film français sans paroles et en noir et blanc, il est passé du statut de pari audacieux à celui d'enfant chéri d'Hollywood en quelques mois à peine. Et il a raflé cinq statuettes, parmi lesquelles les plus prestigieuses (film, réalisation, sans oublier celle attribuée à Jean Dujardin). Une année auparavant, même dans leurs rêves les plus fous, aucun des artisans du film n'aurait pu croire à un tel destin.

Gros plan LARS VON TRIER

Le trublion danois

On dit de lui qu'il est un « enfant terrible », un « provocateur », un « iconoclaste ». En 2011, Lars Von Trier a été déclaré *persona non grata* au Festival de Cannes à cause d'une blague de mauvais goût, lancée au beau milieu d'une conférence de presse. En gros, le réalisateur de *Melancholia* avait avoué une « petite » sympathie pour Adolf Hitler. Il s'était aussi déclaré nazi... Incontestablement l'une des plus grandes vedettes du monde du cinéma des trois dernières décennies, Von Trier est pourtant une créature du Festival de Cannes. Qui l'a sélectionné en compétition officielle dès *Element of Crime*, son tout premier long métrage en 1984 (*Images d'une libération*, présenté à Berlin en 1982, était un moyen métrage). En 2011, il en était à sa dixième sélection cannoise.

Il aura fallu attendre sept années avant que le cinéaste ait droit à un nouveau tour de piste sur la Croisette. *The House that Jack Built*, présenté hors compétition, fut évidemment l'un des films les plus marquants de la sélection de 2018. Lors de la toute première présentation, à laquelle très peu de journalistes ont eu accès, des dizaines de spectateurs sont sortis pendant la séance. Des commentaires comme « À vomir » ou « Cette fois, il est allé trop loin et ce film n'aurait jamais dû être fait » ont été repris par les médias. Il appert pourtant que *The House that Jack Built*, qui emprunte le point de vue d'un tueur en série, choque davantage par ce qu'il suggère que par ce qu'il montre, même si, évidemment, son auteur se plaît à jouer avec les nerfs du spectateur sur ce plan. À vrai dire, Lars Von Trier propose un film peu aimable, on s'entend, mais néanmoins brillant. Et surtout pas vain. On aurait aimé lui poser un tas de questions mais, depuis l'affaire de 2011, le cinéaste ne prend plus de risques et ne parle pratiquement plus à la presse. Même au moment de la sortie de *Nymphomaniac*, il n'a pas participé à la rencontre de presse organisée à Copenhague.

En 2006, j'ai eu le plaisir de me rendre dans la capitale danoise une première fois, à la faveur de la présentation là-bas, en primeur mondiale, de *The Boss of it All*, une comédie plutôt mineure qu'il avait choisi de lancer chez lui plutôt qu'ailleurs. Ce fut l'un des moments les plus exaltants de ma carrière. J'ai alors eu droit à une visite guidée des studios Zentropa, en plus d'un entretien d'une durée d'une heure, seul à seul avec lui, sans aucun membre de son entourage. Il ne faut pas plus d'une minute en sa compagnie pour se rendre compte qu'en public ce sens de la provocation notoire masque une timidité quasi malade.

« Aux studios Zentropa, entreprise qu'il a fondée en 1992 avec son partenaire d'affaires Peter Aalbaek Jensen, il se déplace entre les unités dans une voiturette de golf de laquelle ne peut se dégager la moindre impression d'enfermement. Ses installations personnelles sont situées tout au bout du terrain, dans une petite maison qui lui tient lieu de bureau. Il travaille là, au milieu des livres, des objets, des équipements audiovisuels, des divers documents relatifs aux nombreux projets dans lesquels Zentropa est impliquée. C'est là que l'on a reconduit le journaliste de *La Presse* (en kart !) pour laisser ensuite le maître des lieux accueillir seul son invité.

« Rayon ironie, on notera les nains de jardin qui montrent leur cul ; les drapeaux danois accrochés à l'envers ; le bâtiment réservé aux monteurs, dont les murs sont peints du même vert que celui que l'on retrouve dans les prisons américaines où attendent les condamnés à mort. "Les monteurs travaillent pratiquement jour et nuit. C'est un peu comme une sentence !" nous a expliqué Füsun Eriksen, la directrice des communications qui, pour l'occasion, a servi de guide à l'envoyé de *La Presse*. On remarquera aussi les citations de Mao inscrites sur ces mêmes murs, histoire de bien faire son plein de doctrine¹... »

Depuis cette époque, Von Trier a subi les affres de la dépression. Dont il s'est remis en tournant des films : *Antichrist*, *Melancholia*. Pratiquant toujours l'humour de façon grinçante, le cinéaste a notamment fait circuler une photo dans laquelle on le voit avec un sparadrap sur la bouche. Au Festival de Berlin, où *Nymphomaniac* fut lancé, il a porté un t-shirt à l'effigie du Festival de Cannes avec l'ajout d'une inscription : *Persona non grata*.

« La cinquantaine t'amène forcément à réfléchir sur le sens de la vie, dit-il

dans un très bon anglais aux accents germaniques. Je me suis rendu compte que j'étais fatigué d'angoisser à propos de toutes sortes de choses. Si je devais, aujourd'hui, choisir entre faire de bons films, en me torturant l'esprit, ou mener une belle vie sans stress, je choisirais sans hésiter la belle vie. Il n'est toutefois pas dit que j'aurais fait le même choix il y a 20 ans². »

1 *La Presse*, 21 octobre 2006

2 *Ibid.*

2012

1

DE ROUILLE ET D'OS

Jacques Audiard (France)

Avec Marion Cotillard, Matthias Schoenaerts et Corinne Masiero

À la suite d'un incident malheureux, une dresseuse d'orques reprend contact avec un type rencontré dans un bar quelques mois auparavant.

Une œuvre filmée au plus près de la peau, truffée de scènes qui hantent l'esprit. Ce film d'Audiard emprunte à la fois les accents du drame social, du film noir, du film d'amour aussi, et pourtant, il reste parfaitement imprévisible, inclassable. Avec un style qui n'appartient qu'à lui, le chef de file du cinéma français nous offre une œuvre puissante, devant laquelle on ne peut que s'incliner.

La Presse, 15 décembre 2012

2

AMOUR

Michael Haneke (France/Autriche)

Avec Jean-Louis Trintignant, Emmanuelle Riva et Isabelle Huppert

Un vieil homme apprend à se détacher de celle qu'il aime depuis si longtemps, maintenant qu'elle est atteinte d'une maladie dégénérative.

Sans complaisance aucune, le réalisateur autrichien illustre la nouvelle dynamique qui s'installe dans ce couple de personnes âgées le jour où Anne est victime d'un accident. Georges prend soin d'elle. Avec une infinie dévotion. Mais aussi avec le détachement de celui qui doit faire le deuil de son amour. Comme toujours dans le cinéma d'Haneke, la mise en scène est marquée d'une extrême précision, d'une rigueur exceptionnelle et de compositions sublimes des acteurs en présence.

La Presse, 20 mai 2012

3

THE MASTER (Le maître)

Paul Thomas Anderson (États-Unis)

Avec Philip Seymour Hoffman, Joaquin Phoenix et Amy Adams

L'ascension d'un chef religieux dans les années 50 aux États-Unis et sa relation avec celui qui deviendra son bras droit.

La réalisation, en forme d'hommage au grand cinéma américain des années 40 et 50, n'est rien de moins qu'éblouissante. À cette virtuosité de cinéaste s'ajoute aussi l'interprétation magistrale des deux acteurs principaux. Tous deux lauréats d'un prix d'interprétation à la Mostra de Venise, Philip Seymour Hoffman et Joaquin Phoenix offrent – c'est un euphémisme – de saisissantes compositions.

La Presse, 6 octobre 2012

4

BULLHEAD

Michael R. Roskam (Belgique)

Avec Matthias Schoenaerts, Jeroen Perceval et Jeanne Dandoy

Un éleveur de bœufs fait du trafic d'hormones de croissance dans l'industrie bovine.

On ne peut faire autrement que de tracer des parallèles avec le cinéma de gangsters américain, façon réaliste à la Scorsese. Le cinéaste Roskam impose d'emblée son style et son rythme, mais si *Bullhead* atteint cette puissance d'évocation, c'est avant tout grâce à la présence stupéfiante à l'écran de Matthias Schoenaerts, révélé grâce à ce film très fort.

La Presse, 22 décembre 2012

5

BEASTS OF THE SOUTHERN WILD

Benh Zeitlin (États-Unis)

Avec Quvenzhané Wallis, Dwight Henry et Jonshel Alexander

Une fillette de six ans survit à l'ouragan Katrina sur une petite île d'un bayou de la Louisiane.

Ce premier long métrage emprunte la forme du conte pour transgresser la dure réalité qu'il dépeint. Le récit atteint une puissance poétique magnifique, d'autant que la petite actrice, Quvenzhané Wallis, est tout simplement prodigieuse. Superbement filmé, cette œuvre magique est aussi une ode à une contrée d'Amérique plus que singulière.

La Presse, 22 décembre 2012

6

TOUT CE QUE TU POSSÈDES

Bernard Émond (Québec)

Avec Patrick Drolet, Willia Ferland-Tanguay et Isabelle Vincent

Confronté à la mort prochaine de son père, un professeur de langues étrangères refuse l'héritage familial.

Avec beaucoup de finesse et de sensibilité, le cinéaste évoque la prise de conscience d'un homme dont l'envie de dépouillement se dirige inévitablement vers un cul-de-sac. Des images brumeuses et magnifiques servent avec grâce ce film dans lequel l'écriture poétique devient prodigieusement belle et vivante. À classer dans la frange supérieure de l'œuvre de Bernard Émond.

La Presse, 3 novembre 2012

7

REBELLE

Kim Nguyen (Québec)

Avec Rachel Mwanza, Serge Kanyinda et Alain Lino Mic Eli Bastien

Une adolescente de 14 ans raconte à l'enfant qui grandit dans son ventre l'histoire de sa vie depuis qu'elle fait la guerre.

Kim Nguyen a su emprunter le ton juste, la bonne manière. Il a aussi trouvé le moyen d'évoquer des instants de beauté dans un contexte infernal. Tous les pièges ont été évités. Pas de sentimentalisme surfait, ni de manipulation émotive, encore moins de voyeurisme. Rachel Mwanza est l'âme de ce grand film entièrement africain de cœur et d'esprit.

La Presse, 21 avril 2012

8

LE CHEVAL DE TURIN (A Torino lo)

Béla Tarr (Hongrie)

Avec Erika Bók, Mihály Kormos et János Derzsi

Quelque part dans la campagne hongroise, un fermier, sa fille, une charrette et un vieux cheval. Dehors, le vent se lève...

Pendant deux heures trente, le cinéaste filme le vide de l'existence en le ponctuant de sublimes plans-séquences. Et c'est fascinant. Parce que très

intense quand même. En phase avec la nature hostile, Tarr parvient à faire ressentir les éléments de façon viscérale. Sur le plan cinématographique, il est rare d'être témoin d'une aussi belle pureté, d'une telle expression dans les images.

La Presse, 9 juin 2012

9

SKYFALL

Sam Mendes (Grande-Bretagne)

Avec Daniel Craig, Javier Bardem et Judi Dench

L'agent 007 doit prouver sa loyauté envers M lorsque le passé de celle-ci revient la hanter.

Sam Mendes met entièrement sa mise en scène au service de l'histoire et des personnages. Si les séquences d'action se révèlent toujours aussi dynamiques, les scènes dialoguées le sont maintenant tout autant. L'éminent cinéaste fait d'ailleurs assez confiance à son script pour ne pas céder à la folie du montage frénétique, ni à cette manie de la caméra survoltée. Les artisans de ce nouvel opus auraient difficilement pu faire mieux. Vraiment, c'est excellent.

La Presse, 10 novembre 2012

10

LES BIEN-AIMÉS

Christophe Honoré (France)

Avec Catherine Deneuve, Chiara Mastroianni et Miloš Forman

La fille d'une femme un peu volage ayant vécu sa jeunesse dans les années 60 a du mal à s'épanouir.

Présenté l'an dernier à la soirée de clôture du Festival de Cannes, le nouvel opus de Christophe Honoré reprend la formule des *Chansons d'amour*. Ponctué par les chansons d'Alex Beaupain, *Les bien-aimés* joue à fond la carte référentielle au détour d'une peinture des années 60. Ce film, plutôt mal aimé, se révèle néanmoins délicieux aux yeux des amateurs.

La Presse, 22 décembre 2012

Flash-back



UN GRAND TRIO EN TÊTE

Un peu une répétition de 2010. Audiard, Haneke en tête. Auxquels s'ajoute cette fois le film de Paul Thomas Anderson. *The Master* est une œuvre remarquable. Mais elle ne fait pas l'unanimité, loin de là. À mon sens, ce sont là les trois films qui se démarquent incontestablement dans cette cuvée 2012.

L'année a aussi été marquée par la révélation d'un acteur : « S'il comptait déjà plus d'une trentaine de productions cinématographiques et télévisuelles à son actif, parmi lesquelles une participation dans *Black Book*, de Paul Verhoeven, Matthias Schoenaerts fut remarqué en 2012 sur la scène internationale. C'est d'ailleurs grâce à son époustouflante performance dans *Bullhead*, film belge finaliste dans la catégorie du meilleur film en langue étrangère aux Oscars, que Jacques Audiard a découvert l'acteur flamand¹. »

Cela dit, on note quand même une assez belle diversité dans le bon cinéma de l'année. Des productions aussi confidentielles que *Le cheval de Turin*, œuvre exigeante qui ne peut qu'être vue sur grand écran, ou même *Tout ce que tu possèdes*, côtoient le nouveau James Bond. *Le Journal de Montréal* avait d'ailleurs mis en exergue une comparaison douteuse pour évoquer la « crise » du cinéma québécois en mettant côte à côte les recettes au box-office des films de Bernard Émond et de Sam Mendes. Cherchez l'erreur.

À cet égard, 2012 restera l'année de la grande autoflagellation collective du milieu du cinéma québécois. Les parts de marché ayant chuté de moitié, on a beaucoup discuté du fragile équilibre entre cinéma d'auteur et cinéma « populaire », même si plusieurs exemples récents illustrent que le mariage est pourtant possible. On a aussi beaucoup évoqué le décalage entre le rayonnement du cinéma québécois à l'extérieur de nos frontières (*Rebelle* fut le troisième film québécois en trois années à être sélectionné aux Oscars) et son impopularité à l'intérieur de son propre territoire. Il se trouve pourtant que les films d'ici n'ont jamais été autant appréciés sur la scène internationale. Et ils sont primés un peu partout. À vrai dire, cette « crise » est essentiellement d'ordre économique. Et n'a rien à voir avec l'aspect créatif.

1 *La Presse*, 31 octobre 2012

Gros plan KIM NGUYEN

Comprendre le monde

Dans la foulée de la sélection de *Rebelle* parmi les cinq finalistes de la catégorie du meilleur film en langue étrangère aux Oscars, j'ai réalisé une longue entrevue avec Kim Nguyen afin d'en tirer un grand portrait pour *La Presse*. Au fil de la conversation, en parlant de ses origines, le cinéaste a dit être né d'un père vietnamien et d'une mère venue d'Amqui, « là où, ajoutez-il en riant, personne ne s'arrête jamais ». L'aspect affectif de ce clin d'œil ne s'est visiblement pas rendu jusqu'aux habitants de la petite ville du Bas-Saint-Laurent, car la publication de cet article m'a valu de nombreux messages, y compris de la part des dignitaires de la municipalité. On m'a vanté les charmes indéniables du patelin et invité à m'y arrêter moi-même afin de constater *de visu* la véracité de ce qui, somme toute, relève de l'évidence.

Quand je lui ai demandé de commenter tous les films qu'il avait réalisés jusque-là, le cinéaste québécois avait dit ceci à propos de *Rebelle* :

« C'est le premier film où ce que je vois à l'écran correspond en tous points à ma vision au départ, même à l'époque où le scénario n'était pas encore écrit. C'est assez rare dans une carrière de cinéaste je crois. Aujourd'hui, à la veille de la cérémonie des Oscars, j'essaie de rester serein, mais c'est impossible. Une sélection dans un festival important comme celui de Berlin revêt autant d'importance à mes yeux, mais cela ne rayonne guère au-delà des gens du milieu. Là, je m'aperçois à quel point les Oscars – et le mythe hollywoodien – occupent une place importante dans l'imagination des gens¹. »

Abordant toujours des thèmes et des styles très originaux, souvent de résonance internationale, Kim Nguyen n'a jamais voulu succomber aux appels des sirènes hollywoodiennes. Son premier film post-Oscars est d'ailleurs *Le nez*, un film documentaire qui explore la finesse du sens de

l'odorat en consultant notamment des professionnels – sommeliers, parfumeurs, etc. – qui gagnent leur vie en sentant.

Autrement dit, Kim Nguyen utilise la notoriété acquise grâce au succès de *Rebelle* sur le circuit des grands festivals de cinéma (le film a été primé à Berlin et à Tribeca), ainsi qu'aux Oscars, pour mettre en chantier des projets qui lui tiennent à cœur. *Two Lovers and A Bear* fut lancé à la Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes, et *Eye on Juliet*, à la Mostra de Venise, dans la section Venice Days (l'équivalent de la Quinzaine des réalisateurs à Cannes). Il a aussi tourné *The Hummingbird Project*, une coproduction entre le Québec, la Belgique et les États-Unis, dont les têtes d'affiche sont Alexander Skarsgård, Jesse Eisenberg et Salma Hayek. Il s'agit d'ailleurs du premier film où il fait appel à de grandes vedettes internationales.

« Une fois que les acteurs sont là, tout se passe très bien. Alexander et Jesse travaillent très forts, ils arrivent archipréparés et ils s'investissent à fond dans leur rôle. Mais il est certain qu'avant le tournage c'est plus compliqué, car on doit alors négocier avec plusieurs intermédiaires. Salma Hayek vient d'un autre univers. Elle dispose d'un gros entourage et elle a dû s'adapter à un environnement plus inhabituel pour elle. Mais elle est aussi une grande travailleuse et il arrivait qu'elle m'appelle en pleine nuit pour me poser des questions sur son personnage² ! »

The Hummingbird Project, qui n'est pas encore sorti au moment de la rédaction de ce livre, est le troisième film de langue anglaise que Kim Nguyen enchaîne. Est-ce à dire que son avenir de cinéaste réside uniquement dans les projets où tout se déroule dans la langue de Shakespeare ?

« J'en éprouve une certaine tristesse. J'ai eu pendant un moment le projet de porter à l'écran un roman d'époque qui se déroule chez nous au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, au moment où la société s'est beaucoup industrialisée. Mais obtenir un budget de six ou sept millions de dollars pour un film qui n'est pas une comédie est très difficile au Québec, voire impossible. Réaliser un film d'époque à trois millions exige beaucoup trop de compromis. Pour l'instant, je suis dans une vague de films en anglais, mais j'espère sincèrement pouvoir tourner un film dans ma langue aussi.

« Écrire en anglais est d'ailleurs l'une des choses les plus difficiles à faire, reconnaît-il. Je suis en train de travailler à une adaptation de la pièce d'Olivier Kemeid, *Moi, dans les ruines rouges du siècle*. J'écris en français, mais nous devons faire aussi une traduction en anglais pour pouvoir parler à nos partenaires, histoire d'éventuellement le tourner en russe ! Mais à l'écriture, je me rends compte à quel point les langues anglaise et française sont intrinsèquement différentes. Quand, dès le départ, le projet est anglophone, je préfère quand même l'écrire directement en anglais³ ! »

Un film tourné en russe ? Pourquoi pas !

1 *La Presse*, 23 février 2012

2 *La Presse*, 2 décembre 2017

3 *La Presse*, 13 avril 2018

2013

1

LA VIE D'ADÈLE-CHAPITRES 1 ET 2

Abdellatif Kechiche (France)

Avec Adèle Exarchopoulos, Léa Seydoux et Salim Kechiouche

La vie d'une adolescente bascule le jour où elle rencontre Emma, une artiste peintre aux cheveux bleus, qui lui permettra de s'affirmer en tant que femme et adulte. Et de qui elle tombera amoureuse.

L'ivresse de la découverte amoureuse. Pendant trois heures, cette grande histoire d'amour se déploie dans toute sa richesse et sa complexité. Le récit s'étirant sur quelques années, le spectateur sera invité à suivre l'évolution de cette relation intime, dénuée de tout effet romanesque. Kechiche dresse le portrait de deux jeunes femmes dont l'histoire commune restera à jamais gravée dans leur chair et dans leur âme. Comme dans la nôtre.

La Presse, 11 octobre 2013

2

12 YEARS A SLAVE (Esclave pendant douze ans)

Steve McQueen (États-Unis/Royaume-Uni)

Avec Chiwetel Ejiofor, Michael Fassbender et Benedict Cumberbatch

En 1841, Solomon Northup, un musicien habitant le nord-est des États-Unis, se retrouve déporté dans le Sud. Il est vendu comme esclave quand le cirque ambulancier avec lequel il est parti en tournée s'arrête à Washington.

Le réalisateur de *Hunger* et de *Shame*, deux films marquants, plonge le spectateur dans une expérience immersive. Et c'est très douloureux. Fidèle à son habitude, McQueen emprunte une approche très réaliste. En relatant sur grand écran l'histoire réelle de cet homme, le cinéaste confronte directement l'un des épisodes les plus honteux de l'histoire de l'humanité. Et en tire une œuvre cinématographique d'une grande puissance.

La Presse, 1^{er} novembre 2013

3

THE WOLF OF WALL STREET (Le loup de Wall Street)

Martin Scorsese (États-Unis)

Avec Leonardo DiCaprio, Jonah Hill et Margot Robbie

Un courtier éveille les soupçons du FBI après avoir fondé une maison de courtage dont la prospérité est très rapide...

Le vernis du monde de la haute finance est ici trompeur. Dès le départ, Scorsese expose un univers où l'avidité est la première vertu ; l'arrogance, la seconde. Sans aucun temps mort, le spectateur est entraîné dans un milieu que le réalisateur de *Goodfellas* a choisi de montrer en allant au bout de sa vision, sans rien édulcorer. Avec sa maîtrise habituelle, il expose les turpitudes d'un monde amoral qui n'apprend jamais de ses erreurs, dopé par son propre narcissisme.

La Presse, 28 décembre 2013

4

INSIDE LLEWYN DAVIS (Être Llewyn Davis)

Ethan et Joel Coen (États-Unis)

Avec Oscar Isaac, Carey Mulligan et Justin Timberlake

Au début des années 60, un chanteur folk new-yorkais préfère conserver son intégrité en acceptant de petits boulots et en se collant sur quiconque accepte de l'héberger.

Ce film, campé dans le monde de la musique folk « pré-Bob Dylan », est du meilleur cru. Autour de l'excellent Oscar Isaac, une révélation, gravitent quantité de personnages savoureux, interprétés notamment par John Goodman, Carey Mulligan, Justin Timberlake et F. Murray Abraham. *Inside Llewyn Davis* est un film très riche dans l'évocation d'une époque, d'un état d'esprit, d'un *feeling*. D'autant que les chansons, formidables, sont partie prenante de la trame narrative.

La Presse, 21 mai 2013

5

DANS LA MAISON

François Ozon (France)

Avec Fabrice Luchini, Ernst Umhauer et Kristin Scott Thomas

Un professeur de français se laisse progressivement happer par le récit qu'écrit un élève doué en s'inspirant d'un camarade de classe voisin, au point d'encourager ce dernier à devenir de plus en plus indiscret.

Rien ne semble plus amuser François Ozon que d'utiliser les clichés

habituels pour mieux les dynamiter de l'intérieur. Ici, il prend un malin plaisir à manipuler le spectateur à sa guise au gré d'une histoire qui donne la part belle à l'imagination. Parfois pervers, flirtant par moments avec le malaise, le cinéaste affiche une grande maîtrise en entraînant le récit vers des pistes inattendues, qui forcent parfois le spectateur à scénariser lui-même les intentions des personnages.

La Presse, 19 avril 2013

6

VIC + FLO ONT VU UN OURS

Denis Côté (Québec)

Avec Pierrette Robitaille, Romane Bohringer et Marc-André Grondin

À sa sortie de prison, Victoria va rejoindre son amoureuse, Florence. Les deux femmes s'isolent dans une cabane à sucre inutilisée et reçoivent la visite de l'agent correctionnel chargé de les superviser.

Du drame, *Vic + Flo ont vu un ours* en donne à voir. Mais pas seulement. Denis Côté s'éloigne des clichés du genre en faisant écho à des pulsions violentes injustifiées et inexplicables. Il n'y aura pas de rédemption ici. Que des personnages pris au piège d'une manière circonstancielle. Dans ce conte cruel, Pierrette Robitaille, c'est drôle à dire, est une « révélation ». Elle nous offre une composition remarquable. Son jeu dépouillé, très sobre, est tissé du « vécu » d'une femme revenue de tout.

La Presse, 6 septembre 2013

7

UNE JEUNE FILLE

Catherine Martin (Québec)

Avec Ariane Legault, Sébastien Ricard et Marie-Ève Bertrand

Une adolescente introvertie se rend en Gaspésie afin de retracer une image évocatrice appartenant à son histoire familiale. Là-bas, elle accepte un boulot sur la ferme d'un homme solitaire.

Préférant l'ellipse, privilégiant le silence aux dialogues explicatifs, la réalisatrice de *Trois temps après la mort d'Anna* s'appuie sur l'expressivité de ses images. En vérité, ses personnages de peu de mots auraient bien du mal à verbaliser ce qu'ils ressentent l'un pour l'autre. Comme un appel instinctif

qui relèverait davantage d'une notion de bienveillance plutôt que d'un élan affectif. Le monde intérieur de ces « analphabètes des sentiments » fait ainsi contraste au caractère majestueux de l'endroit. Du coup, Catherine Martin nous offre son plus beau film.

La Presse, 4 octobre 2013

8

PRISONERS (Prisonniers)

Denis Villeneuve (États-Unis)

Avec Hugh Jackman, Jake Gyllenhaal et Maria Bello

Deux familles voisines sont en émoi à la suite des disparitions mystérieuses de deux fillettes. Après la libération d'un suspect, le père de l'une des disparues décide de mener sa propre enquête.

Ce qui n'aurait pu être qu'un thriller générique et sensationnaliste devient, sous la gouverne du cinéaste québécois, un drame tendu et profond. Qui force le spectateur à confronter ses propres idées reçues à propos de la justice, de la violence, et de la justification – ou pas – de l'utilisation de la torture. Même dans un contexte hollywoodien, Villeneuve sait imposer sa griffe. Dans sa réalisation, le cinéaste ne force jamais le trait non plus. Ni sur le plan moral, ni sur celui des effets dramatiques, pas plus qu'au chapitre des symboles.

La Presse, 20 septembre 2013

9

LE MÉTÉORE

François Delisle (Québec)

Avec Dany Boudreault, Jacqueline Courtemanche et Noémie Godin-Vigneau

La longue peine d'emprisonnement d'un homme force les personnes faisant partie de son entourage à confronter leur propre enfermement intérieur.

Le météore n'est pas un film. C'est une œuvre d'art. La distinction est importante. On le contemple comme une succession de tableaux. On se laisse aussi envoûter par les élans poétiques d'une narration aussi belle que réaliste, qui emprunte pourtant ici une dimension quasi onirique. En jouant sur les contrastes entre des plans montrant parfois une nature impétueuse, et le caractère dramatique des propos tenus par des personnages prisonniers

d'eux-mêmes, François Delisle fait écho au drame de la condition humaine.
La Presse, 8 mars 2013

10

DALLAS BUYERS CLUB

Jean-Marc Vallée (États-Unis)

Avec Matthew McConaughey, Jared Leto et Jennifer Garner

Dans les années 80, un cowboy texan atteint du sida s'engage dans une entreprise de contrebande de médicaments plus efficaces – mais encore interdits – afin de mieux lutter contre la maladie.

D'évidence, la composition de Matthew McConaughey constitue l'élément le plus spectaculaire de *Dallas Buyers Club*. On aurait pourtant tort de réduire la réussite du nouveau film de Jean-Marc Vallée à ce seul aspect. En travaillant avec peu de moyens, dans un cadre indépendant, le cinéaste québécois est parvenu à tourner un film captivant, dénué de tout sentimentalisme, qui se démarque aussi grâce à la qualité de sa réalisation.

La Presse, 1^{er} novembre 2013

Flash-back

LE QUÉBEC À HOLLYWOOD

L'année 2013 fut marquée par la consécration de deux cinéastes québécois à Hollywood. Denis Villeneuve est entré par la grande porte, en réalisant dès son arrivée là-bas *Prisoners*, un film distribué par un grand studio, Warner Bros. Disposant d'un budget fort respectable d'environ 50 millions de dollars, le réalisateur d'*Incendies* (le film qui l'a fait connaître à l'étranger) a pu attirer des vedettes de la trempe de Jake Gyllenhaal, Hugh Jackman, Viola Davis et Melissa Leo dans ce film très noir. Contrairement à tant d'autres cinéastes, qui perdent leur identité dès qu'ils posent le pied dans la ville du rêve, Villeneuve a pu imposer sa vision, avec l'aval de producteurs qui ont cru en lui.

Le parcours de Jean-Marc Vallée est différent. Déjà connu des gens de l'industrie grâce à *The Young Victoria* (sélectionné trois fois aux Oscars), le réalisateur de *C.R.A.Z.Y.* a touché la cible en proposant un film très modeste, tourné pour deux bouchées de pain (5 millions de dollars environ), sans aucun artifice. *Dallas Buyers Club* fut nommé six fois aux Oscars (notamment dans la catégorie du meilleur film de l'année) et valut à Matthew McConaughey l'Oscar du meilleur acteur, et à Jared Leto celui du meilleur acteur dans un rôle de soutien. La réputation de grand directeur d'acteurs colle depuis à la peau de Jean-Marc Vallée.

Par ailleurs, *La vie d'Adèle*, à qui fut remise, au Festival de Cannes, une Palme d'or attribuée à l'unanimité par un jury présidé par Steven Spielberg, a pâti d'une violente polémique. Les deux vedettes du film, Léa Seydoux et Adèle Exarchopoulos, ont publiquement dénoncé les méthodes du cinéaste Abdellatif Kechiche, tout comme les techniciens, qui, affirment-ils, ont dû ajouter de longues journées supplémentaires de tournage à leurs horaires. S'en est suivie une dispute par médias interposés, qui a notamment poussé le cinéaste à souhaiter que son film ne sorte pas.

« La Palme d'or n'a été qu'un bref instant de bonheur ; ensuite, je me suis senti humilié, déshonoré, j'ai senti un rejet de ma personne, que je vis

comme une malédiction », a-t-il déclaré au magazine *Télérama*. Quelques jours après cette interview, Kechiche tempérait ses propos au Festival international du film francophone de Namur. « C'était plutôt une façon de dire que je regrettais toute cette fausse polémique, a-t-il alors précisé. Et aussi une façon de dire que je préférerais qu'on passe à autre chose plutôt que d'entretenir une polémique avec des déclarations lancées de part et d'autre. Certains pensent que c'est une façon de faire parler du film mais, en vérité, je ne crois pas du tout à ce genre de publicité. Je crois plutôt que le public préfère aller voir un film sans connaître tout ce qui s'est passé sur un plateau, ni les tensions qui ont pu survenir à un moment. »

Malheureusement, la carrière du film, très décevante, a beaucoup souffert d'une polémique qui, qu'on le veuille ou non, nous force à regarder cette œuvre d'un autre œil.

Pour le reste, des films signés Martin Scorsese, Joel et Ethan Coen, et François Ozon figurent sans surprise sur cette liste, ainsi que, une fois n'est pas coutume, trois films québécois, qui se situent dans la frange plus pointue du cinéma d'auteur. *Vic + Flo ont vu un ours*, qui a obtenu le prix Alfred Bauer de l'innovation au festival de Berlin, est à mon sens le meilleur film de fiction de Denis Côté. Catherine Martin, il est vrai, a aussi offert son plus beau film cette année-là. Et François Delisle, un cinéaste dont les œuvres mériteraient d'être beaucoup plus vues, nous a offert une œuvre d'art. Au total, cette liste comporte cinq longs métrages réalisés par des cinéastes québécois. Du jamais vu !

Gros plan JEAN-MARC VALLÉE

Living the Dream !

Pour nous, journalistes québécois qui les côtoient depuis le début de leurs carrières, il est toujours un peu étrange de retrouver des artisans de chez nous dans le contexte de rencontres de presse hollywoodiennes. D'autant que, là-bas, nous sommes loin de figurer sur la liste prioritaire quand vient le moment de distribuer les interviews individuelles. En marge de la sortie de *Wild*, je me suis rendu à Los Angeles pour assister au *junket* – ces rencontres de presse où l'on voit les vedettes d'un film par groupe de plus ou moins 10 journalistes – sans même savoir si l'on allait m'accorder un entretien individuel avec Jean-Marc Vallée. Le hasard faisant bien les choses, le réalisateur, qui vit à Montréal, est monté avec moi sur le vol Air Canada 797, bien connu de ceux qui font régulièrement la liaison entre la métropole québécoise et la Cité des Anges. Très généreux de nature, le cinéaste m'a offert de l'accompagner dans la voiture qui l'attendait à l'arrivée, afin que nous puissions discuter ensemble pendant le trajet que nous avons à faire entre l'aéroport et l'hôtel Four Seasons, où avait lieu la rencontre. Quarante-cinq minutes d'interview plutôt que les dix que l'on m'aurait probablement allouées, voilà qui est plutôt bien. Quand ils nous ont vu arriver ensemble, les organisateurs du *junket* en question étaient quelque peu éberlués...

Depuis le succès de *Dallas Buyers Club*, la réputation de Jean-Marc Vallée à Hollywood est bien établie, particulièrement auprès des acteurs. Ceux-ci apprécient l'approche plus directe qu'emprunte le cinéaste, plus crue, plus près de l'émotion brute.

« En ce moment, j'aime dire en anglais : *I am living the dream*, lance-t-il. On me respecte à l'étranger, on me respecte chez moi, et je perçois qu'aux États-Unis mon nom veut peut-être dire quelque chose dans l'industrie. Je sens que j'ai trouvé mon créneau. Aux États-Unis, on me laisse faire. À

leurs yeux, je fais un cinéma indépendant, un peu plus audacieux, pas du tout hollywoodien. Mes personnages ne sont pas polis, pas léchés. Je ne pratique pas le “beau” cinéma non plus et on semble apprécier ça. Je peux faire ici un cinéma qui me plaît sans que j’aie encore à me battre pour essayer de convaincre les gens¹. »

Je n’apprendrai rien à personne en affirmant que Jean-Marc est un grand sensible. D’où, peut-être, ce lien très solide qu’il arrive à établir avec les acteurs, y compris des supervedettes comme Reese Witherspoon, Matthew McConaughey, Jake Gyllenhaal, Nicole Kidman et Amy Adams. Il n’hésite pas à se jeter corps et âme dans une histoire qui le touche. Comme celle de *Wild*.

« Dans cette histoire, la mère m’a beaucoup fait penser à la mienne, décédée il y a quelques années pendant que je faisais *Café de Flore*. C’est probablement à cause de ça que le livre de Cheryl [Strayed, dont le film est l’adaptation de son récit autobiographique] m’a tellement touché. J’ai pleuré en le lisant. À l’étape du montage du film, je n’arrêtais pas de pleurer non plus. Je me demandais bien si ça allait finir par finir. Je pensais avoir vécu ma peine, du moins en partie, mais à un moment donné, je me suis aperçu que ce film me permettait de faire un deuil que je croyais avoir déjà fait. Les hasards de la vie ont fait que ce projet est arrivé à point nommé. »

Jean-Marc Vallée, recordman de la Soirée des Jutra grâce à *C.R.A.Z.Y.*, qui a récolté 15 trophées en 2006, se fait par ailleurs un point d’honneur d’emmener des artisans qu’il connaît sur ses projets, et d’en faire la postproduction à Montréal.

« Je ne ferai peut-être pas toujours ça, mais j’aime cette approche, dit-il. Cette légèreté me donne plus de liberté, plus de rapidité aussi, et elle me permet une belle et grande collaboration avec les acteurs. Et ma gang québécoise me suit toujours : Yves Bélanger à la photo, Marc Côté aux effets visuels, et plusieurs autres aussi. C’est plaisant de se retrouver d’un film à l’autre. On forme une famille². »

Demolition, un film qu’il a tourné après *Wild*, a reçu un accueil plus mitigé. En revanche, le réalisateur québécois a obtenu un immense succès, critique et public, grâce à la série *Big Little Lies*, diffusée sur la chaîne HBO. On ne compte plus les prix individuels qui lui ont été remis : notamment l’Emmy

de la meilleure réalisation et, peut-être le plus prestigieux d'entre tous, le Directors Guild Award pour les films et miniséries destinés à la télévision. Quand vos pairs estiment que vous êtes le meilleur réalisateur de l'année, c'est que, oui, vous êtes en train de « vivre le rêve ».

1 *La Presse*, 10 novembre 2014

2 *Ibid.*

2014

1

BIRDMAN

Alejandro G. Iñárritu (États-Unis)

Avec Michael Keaton, Edward Norton et Naomi Watts

Un acteur dont la popularité est due au personnage qu'il a incarné dans des films de superhéros il y a 20 ans tente de se refaire une santé artistique en adaptant sur Broadway un texte classique du répertoire américain.

Birdman n'est évidemment pas la première satire du show-business à gratifier les écrans de cinéma, mais rarement en a-t-on vu une exécutée d'aussi brillante façon. Le cinquième long métrage d'Alejandro G. Iñárritu (*Babel*, *Beautiful*), très différent des films précédents dans sa tonalité, se distingue à tous les niveaux. Magnifiquement écrit, truffé de dialogues bien gratinés, le scénario évolue inexorablement vers un dénouement que chaque spectateur pourra interpréter à sa façon.

La Presse, 31 octobre 2014

2

BOYHOOD

Richard Linklater (États-Unis)

Avec Ellar Coltrane, Patricia Arquette et Ethan Hawke

Douze années de la vie d'un garçon habitant une petite ville du Texas, jusqu'à son départ de la maison familiale et son entrée dans l'âge adulte.

Cette idée de filmer une même histoire sur le fil de douze années – avec les mêmes acteurs – aurait pu relever de la simple posture. Or, Richard Linklater parvient à créer un film incroyablement vivant, un peu comme s'il circonscrivait en trois heures la notion du temps qui passe. Son film, dénué de tout effet spectaculaire, cultive l'authenticité du moment, d'autant plus véridique qu'avec le vieillissement naturel des comédiens, toute tentative de « correction » sur le plan du récit était impossible.

25 juillet 2014

3

MOMMY

Xavier Dolan (Québec)

Avec Anne Dorval, Antoine Olivier Pilon et Suzanne Clément

Expulsé d'un centre pour jeunes en difficulté, un adolescent hyperactif et violent emménage avec sa mère dans une petite maison de banlieue.

La toute première fois où on la voit, Diane a déjà la tête ailleurs, perdue dans ses rêveries. Deux heures plus tard, peu avant qu'on la quitte, elle ne pourra s'empêcher d'imaginer « ce qui aurait pu être ». Entre ces deux points d'orgue, la jeune veuve vivra une relation aussi intense que passionnée avec Steve, son fils ado dont elle a hérité la garde. En racontant leur histoire, Xavier Dolan nous propose son film le plus poignant.

La Presse, 19 septembre 2014

4

ONLY LOVERS LEFT ALIVE (Les derniers amants)

Jim Jarmusch (États-Unis)

Avec Tilda Swinton, Tom Hiddleston et Mia Wasikowska

L'amoureuse d'un vampire déprimé quitte Tanger et débarque à Détroit afin de lui apporter du réconfort.

Dans ce film de vampires *cool* et branché, Jim Jarmusch semble vouloir poser un regard bienveillant sur une humanité qui, inexorablement, court à sa perte. Le réalisateur de *Broken Flowers*, qui ne nous avait pas présenté une si belle offrande depuis un bon bout, retrouve du coup brillamment la cote. Il émane en tout cas de ce film baroque à souhait, délicieusement gothique, un romantisme fou, doublé d'un vrai regard sur le monde actuel.

La Presse, 25 avril 2014

5

NIGHTCRAWLER (Le rôdeur)

Dan Gilroy (États-Unis)

Avec Jake Gyllenhaal, Rene Russo et Bill Paxton

Parvenant à vendre ses images chocs à une station de télévision locale, un vidéaste amateur se découvre aussi un talent de metteur en scène...

Nightcrawler fait écho à la culture des journaux télévisés à sensation. Des artisans mercenaires sont poussés à pratiquement mettre en scène eux-mêmes des crimes violents pour ensuite pouvoir les vendre à des chaînes de

télé. Dany Gilroy, qui signe ici un premier long métrage, met admirablement en scène sa mise en abyme, et il saisit particulièrement bien l'état d'esprit d'individus pour qui l'impact d'une image aura toujours préséance sur l'éthique professionnelle. Une réussite.

La Presse, 6 septembre 2014

6

TU DORS NICOLE

Stéphane Lafleur (Québec)

Avec Julianne Côté, Catherine Saint-Laurent et Marc-André Grondin

Une jeune femme de 22 ans passe l'été seule dans la maison de ses parents. La situation prend une tournure inattendue quand son frère s'installe sur les lieux avec son band.

Grâce à des vignettes impressionnistes, Stéphane Lafleur (*Continental, un film sans fusil, En terrains connus*) raconte la saison dans la vie d'une femme pour qui l'existence n'emprunte encore aucune orientation précise. Doté d'un sens de l'observation aiguisé, serti d'un humour très fin, le cinéaste s'attarde à orchestrer les moments un peu flous de la vie, quand on n'a d'emprise sur rien. Le tour de force du cinéaste est justement de faire écho à cette vacuité sans distiller l'ennui.

La Presse, 22 août 2014

7

THE GRAND BUDAPEST HOTEL (L'hôtel Grand Budapest)

Wes Anderson (États-Unis)

Avec Ralph Fiennes, Tony Revolori et Jude Law

Un garçon chasseur auprès du concierge d'un grand hôtel en vient à devenir propriétaire de l'établissement...

Le nouveau film de Wes Anderson se déguste comme une friandise. Avec son humour décalé, si singulier, le réalisateur de *The Royal Tenenbaums* nous entraîne cette fois dans un conte très « vieille Europe ». Le récit sert en fait de prétexte pour faire évoluer une galerie de personnages colorés dans des décors de bande dessinée. Tous ces gens ne se font pas prier pour souscrire à la vision d'un cinéaste débordant d'imagination, qui nous offre ici l'un de ses films les plus charmants.

La Presse, 21 mars 2014

8

WHIPLASH

Damien Chazelle (États-Unis)

Avec Miles Teller, J.K. Simmons et Melissa Benoist

Un jeune musicien de 19 ans veut devenir l'un des meilleurs batteurs de jazz de sa génération. Pour ce faire, il entre au conservatoire de Manhattan, où un chef d'orchestre le poussera dans ses derniers retranchements.

D'un côté, un jeune musicien dont l'ambition est de devenir le meilleur. De l'autre, un chef d'orchestre terrifiant, dont la méthode pédagogique repose sur l'humiliation et la violence verbale. À partir de ce point de départ, Damien Chazelle filme un duel captivant, rythmant sa mise en scène au gré de la tension qui émane de cette relation à la fois toxique et féconde. Au fil du récit, on ne saura trop qui finira par avoir le dessus, d'autant qu'ici la musique emprunte la forme d'un sport de combat !

28 novembre 2014

9

9 MOIS FERME

Albert Dupontel (France)

Avec Sandrine Kiberlain, Albert Dupontel et Nicolas Marié

Un soir de beuverie, une jeune juge sur le point d'obtenir une promotion a un rapport sexuel avec un criminel notoire. Et tombe enceinte.

Même si Albert Dupontel insiste pour dire que *9 mois ferme* est d'abord conçu comme un drame et que les éléments de comédie ont été ajoutés par la suite, il reste que son film se distingue surtout pour les instants d'hilarité qu'il provoque. Sandrine Kiberlain affiche ici de façon discrète un talent comique vraiment bien affirmé. Truffé aussi de participations prestigieuses, *9 mois ferme* pratique l'humour macabre et méchant avec cœur. Un genre d'exploit en somme.

La Presse, 4 avril 2014

10

GERONTOPHILIA

De Bruce LaBruce (Québec)

Avec Pier-Gabriel Lajoie, Walter Borden et Marie-Hélène Thibault

Un jeune homme de 18 ans, attiré par les hommes âgés, développe une relation intime et amoureuse avec un octogénaire.

À travers une histoire d'amour improbable entre un très beau jeune homme de 18 ans et un vieillard de 82 ans, *Gerontophilia* dynamite les préjugés de l'intérieur. Mieux : il nous fait croire à une histoire sentimentale sincère, qui apostrophe au passage toutes les idées reçues à propos du sentiment amoureux, du désir sexuel, de l'« encadrement » de la vieillesse dans nos sociétés. Même si la manière empruntée diffère, Bruce LaBruce nous offre un film tout aussi subversif que ses précédents. Sinon plus.

La Presse, 4 juillet 2014

Flash-back

LA CONSÉCRATION

Le cinquième long métrage d'Alejandro G. Iñárritu, qui a pratiquement effectué un sans-faute jusque-là, a enlevé les trois Oscars les plus prestigieux (film, réalisation, scénario original), sans oublier celui décerné à la meilleure direction photo. La grande force du film provient toutefois de la vision plus large que le cinéaste donne à son propos. S'il circonscrit parfaitement l'esprit du milieu théâtral à Broadway (une confrontation aussi délicieuse qu'acerbe avec la critique du *New York Times*), Iñárritu aborde aussi des thèmes liés simplement à la condition humaine.

Jusqu'au dernier tiers de la saison des récompenses, *Boyhood* avait pourtant une longueur d'avance. Plusieurs chroniqueurs – dont certains à *La Presse* – l'ont d'ailleurs placé en tête de leur classement. L'approche singulière de Richard Linklater, qui a filmé son histoire en temps réel sur une période de 12 années, force l'admiration.

Mais s'il fallait définir l'année 2014, il faudrait évoquer la consécration de Xavier Dolan. Son film *Mommy* a marqué les esprits, au point de rallier public et critique. Mais, surtout, le cinéaste québécois a confirmé son statut d'icône auprès des gens de sa génération. Son discours au Festival de Cannes, après avoir reçu le prix du jury (*ex aequo* avec *Adieu au langage*, de Jean-Luc Godard), fut l'un des temps forts de la cérémonie. « Accrochons-nous à nos rêves, car nous pouvons changer le monde, a-t-il déclaré. Nous pouvons faire rire les gens, les faire pleurer. Nous pouvons changer leurs idées, leurs esprits. Et en changeant leurs esprits, nous pouvons changer le monde. Tout est possible à qui rêve, ose, travaille, et n'abandonne pas. Et puisse ce prix en être la preuve la plus rayonnante. »

De son côté, Stéphane Lafleur continue de creuser le même sillon, celui de l'originalité et de l'humour décalé, avec toujours autant de bonheur. *Tu dors Nicole* fait partie de ces films dans lesquels on découvre de nouvelles choses à chaque visionnement.

Jim Jarmusch et Wes Anderson mis à part, les autres longs métrages figurant sur cette liste ont été réalisés par des cinéastes moins connus. Albert Dupontel n'en était pas à son premier long métrage à titre de réalisateur, mais Dan Gilroy, essentiellement connu jusque-là comme scénariste, si. Damien Chazelle, qui signait cette année-là son deuxième long métrage, s'est imposé de façon spectaculaire grâce à *Whiplash*. Tout aussi spectaculaire est l'incursion de Bruce LaBruce dans le cinéma d'auteur. En effet, les films du cinéaste torontois sont habituellement classés dans la catégorie réservée... aux productions porno gaies.

Gros plan

PHILIPPE FALARDEAU

Un modèle d'intégrité

Avec Denis Villeneuve et Kim Nguyen, Philippe Falardeau est du trio de cinéastes québécois ayant eu l'honneur, au début de la décennie, de voir l'un de leurs longs métrages prendre la route des Oscars. *Monsieur Lazhar* (en lice pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère en 2012) ayant évidemment attiré l'attention des bonzes de l'industrie du cinéma américain, le réalisateur de *La moitié gauche du frigo*, le film qui l'a révélé en l'an 2000, a proposé *The Good Lie* en guise de premier projet post-Oscars.

Ce choix, je trouve, reflète bien la personnalité du cinéaste. Plutôt que de se lancer dans la réalisation d'un film générique comme il s'en produit tant à Hollywood (piège dans lequel tombent plusieurs cinéastes étrangers), Falardeau s'est embarqué dans un projet ayant pour lui de fortes résonances personnelles, qui l'a ramené 20 années plus tôt. À l'époque, il avait été directement témoin de la guerre civile au Soudan du Sud, alors qu'il signait les images du film *Attendre*, un court métrage de Marie-Claude Harvey. Cette dernière, tout comme lui l'année suivante (et Denis Villeneuve l'année précédente), avait obtenu le 1^{er} prix de *La course destination monde*, cette émission de Radio-Canada où de jeunes reporters partaient à la découverte de la planète.

« Pendant notre séjour là-bas, nous avons dû être évacués deux fois. Nous étions pris d'un sentiment de ratage et d'impuissance. Il y avait quelque chose d'inaccompli. Quand j'ai lu le scénario de *The Good Lie*, ce fut viscéral. Je ressentais le besoin de retourner là-bas pour enfin raconter une histoire que nous n'avions pas pu vraiment raconter à l'époque¹ ».

Lors de la fabrication de ce film, qui relate le drame de ceux que l'on a appelés les « Lost Boys of Sudan », ces orphelins qui, dans les années 90, ont été invités à émigrer en Occident après être passés par un camp de réfugiés, le cinéaste a pu convaincre les producteurs – Ron Howard fut un

allié – de la nécessité de sous-titres pendant le premier acte de son film, qui se déroule en Afrique, plutôt que de le tourner en anglais.

Falardeau, l'un de nos cinéastes les plus éloquents en entrevue, a toutefois dû se heurter à la manière américaine au moment de la distribution de son film. Plutôt que de lancer le film en distribution large, comme il le fait toujours, le studio Warner Bros. a préféré l'offrir d'abord dans des marchés spécifiques, notamment les États du sud des États-Unis (la *Bible Belt*), avec l'espoir de générer une rumeur favorable auprès du public chrétien. Reese Witherspoon, qui n'a qu'un second rôle en réalité, a aussi été mise à contribution pour assurer la promotion du film. Cette stratégie n'a cependant pas fonctionné. Pendant un moment, on a même douté de la sortie du film au Québec. *The Good Lie* a finalement pris l'affiche chez nous, mais dans seulement trois salles.

« J'avais des réticences envers cette stratégie. Je leur ai toujours dit qu'en regardant l'affiche et la bande-annonce, moi, personnellement, je n'aurais pas envie d'aller voir ce film. Et ceux qui connaissent mon cinéma n'auraient probablement pas envie d'aller le voir non plus. Mais je comprends leur stratégie. Ils ont visé un autre public. Ça aurait pu marcher mais, pour l'instant, ce n'est pas le cas². »

De toute façon, le cinéaste ne met pas toutes ses billes dans le cinéma américain. Après *The Good Lie*, il s'est lancé dans *Guibord s'en va-t-en guerre*, une comédie politique québécoise. Il fut par ailleurs séduit à l'idée de porter à l'écran la vie de Chuck Wepner, ce boxeur qui a inspiré Sylvester Stallone pour *Rocky*. Produit de façon indépendante avec un budget très modeste (environ cinq millions de dollars), *Chuck*, qui met en vedette Liev Schreiber et Naomi Watts, fut aussi distribué modestement.

« Réaliser des films américains me donne l'occasion de travailler avec des pointures. *Chuck* m'a permis d'aller vers quelque chose de différent, de plus risqué pour moi, et de plus ambitieux sur le plan de la mise en scène. Ce que je gagne en expérience à titre de cinéaste, je le perds toutefois en désinvolture. L'échec de *Guibord s'en va-t-en guerre* a vraiment été difficile à encaisser. Quand le public n'est pas au rendez-vous, tu te remets forcément en question. En même temps, le processus de création doit rester plus important que le résultat. Sinon, on fige³ ! »

À l'automne 2016, Philippe Falardeau a révélé que le service Netflix lui avait offert le double du prix qu'étaient prêts à payer les distributeurs traditionnels pour acquérir les droits d'exploitation de *Chuck*. De concert avec ses producteurs, le cinéaste a refusé l'offre du géant américain.

« Notre film n'étant pas une production maison de Netflix, je craignais qu'il soit jugé différemment. C'est-à-dire que quand tu conçois un long métrage pour le grand écran et qu'il ne s'y rend pas, il peut dès lors être perçu comme un demi-échec. Pas auprès des intervenants à Hollywood mais assurément auprès de la presse et du public⁴. »

Au moment d'écrire ces lignes, Philippe Falardeau, qui se dit toujours « lent », spécialement à l'étape de l'écriture, est à la veille de tourner *My Salinger Year*, une adaptation du roman de Joanna Rakoff. Le film de langue anglaise est produit par la société québécoise *micro_scope*, celle-là même qui avait produit *Monsieur Lazhar*. Comme une réunion des deux axes qui caractérisent le cinéma de l'un de nos plus brillants réalisateurs.

1 *La Presse*, 11 octobre 2014

2 lapresse.ca, 13 octobre 2014

3 *La Presse*, 13 mai 2017

4 *La Presse*, 1^{er} décembre 2016

2015

1

LE FILS DE SAUL (Saul Fia)

László Nemes (Hongrie)

Avec Géza Röhrig, Levente Molnár et Urs Rech

À Auschwitz, pendant la Seconde Guerre mondiale, un prisonnier juif chargé de conduire ses semblables à la chambre à gaz compte offrir à son fils une véritable sépulture.

Le parti pris de mise en scène du cinéaste hongrois László Nemes, qui signe ici un premier long métrage stupéfiant, constitue la grande force du *Fils de Saul*, un film constitué de plans-séquences vertigineux. Alors que l'on croyait avoir déjà pratiquement tout vu, tout entendu, à propos de la Shoah, voici que ce jeune cinéaste, né à Budapest en 1977, arrive avec une approche inédite, d'une rare puissance d'évocation, et un film d'une maîtrise à couper le souffle sur le plan de la réalisation.

La Presse, 16 mai 2015

2

TIMBUKTU

Abderrahmane Sissako (Mauritanie)

Avec Ahmed Ibrahim, Toulou Kiki et Abel Jafri

Tombouctou, une ville du Mali, tombe sous le joug d'extrémistes religieux. Les habitants de la ville tentent quotidiennement d'opposer une résistance au régime de terreur des djihadistes.

Il est remarquable de constater à quel point Abderrahmane Sissako (*En attendant le bonheur, Bamako*) va au-delà de l'anecdote. Grâce à l'expression artistique, le cinéaste transcende ainsi l'horreur pour mieux évoquer le caractère absurde et dérisoire d'une idéologie radicale. À cette obsession pour de menus détails de la vie quotidienne, proscrits par leur interprétation démente de la loi islamique, on oppose une réflexion sur la notion de liberté, laquelle a toujours fini par prendre le dessus sur la tyrannie.

La Presse, 13 février 2015

3

STEVE JOBS

Danny Boyle (États-Unis)

Avec Michael Fassbender, Kate Winslet et Seth Rogen

De 1984, année où le MacIntosh fut dévoilé, jusqu'en 1998, année de la commercialisation du iMac, la vie du grand patron d'Apple en trois étapes charnières.

En campant le récit dans les coulisses de trois lancements importants, l'ascénariste Aaron Sorkin fait en sorte que la fébrilité reste toujours à son comble. Et permet de circonscrire la personnalité particulière d'un génie qui entretient des relations pour le moins difficiles avec les humains qui l'entourent. La réalisation de Danny Boyle, toujours à l'avenant et s'adaptant selon les époques, est d'un dynamisme incroyable. Il propose du coup une étude de caractère, histoire de saisir l'essence d'un homme truffé de paradoxes.

La Presse, 16 octobre 2015

4

CAROL

Todd Haynes (États-Unis)

Avec Cate Blanchett, Rooney Mara et Kyle Chandler

Au début des années 50, une relation sentimentale s'installe entre une jeune vendeuse dans un magasin de jouets et une femme plus mûre, coincée dans un mariage raté.

Todd Haynes respecte tout à fait l'état d'esprit d'une époque où les individus épris de tels sentiments ignoraient souvent eux-mêmes comment les reconnaître. Le cinéaste mise avant tout sur la subtilité des rapports amoureux, révélés dans un contexte social où le désir homosexuel devait obligatoirement être réprimé. Comme pour *Far from Heaven*, auquel *Carol* fait souvent penser, Haynes exalte aussi l'époque au chapitre de la direction artistique.

La Presse, 11 décembre 2015

5

CHORUS

François Delisle (Québec)

Avec Fanny Mallette, Sébastien Ricard et Geneviève Bujold

Au gré de nouvelles révélations d'enquête, un couple séparé est une fois de plus confronté à une réalité douloureuse : la disparition, il y a plusieurs années, d'un fils âgé de huit ans.

Tourné en noir et blanc, cadré avec précision, ce drame est aussi magnifié par la présence d'acteurs inspirés, qui modulent leur partition respective avec beaucoup de subtilité et de finesse. Évitant les pièges du mélodrame et du sentimentalisme, Delisle propose ici un film vibrant, dénué de pathos, qui fait écho à la capacité de résilience de l'être humain. Plus classique dans sa forme que *Le météore*, *Chorus* n'en est pas moins porté par une charge émotive puissante à laquelle vient s'ajouter un formidable pari esthétique.

La Presse, 6 mars 2015

6

FORCE MAJEURE (Turist)

Ruben Östlund (Suède)

Avec Johannes Kuhnke, Lisa Loven Kongsli et Clara Wettergren

En vacances dans les Alpes françaises, une famille suédoise est en point de rupture après que le père n'eut rien fait pour protéger sa famille pendant une avalanche.

Rarement a-t-on vu un film construit autour d'un malaise de cette nature. Ruben Östlund, qui se révèle au public international grâce à ce film, explore la dynamique qui change à jamais au sein d'un couple, et d'une famille, à la suite d'un incident sans conséquence physique réelle (l'avalanche ne s'est finalement pas rendue au chalet), mais qui a dévoilé la lâcheté d'un homme qui a préféré laisser sa famille derrière pour sauver sa peau. À glacer le sang.

16 janvier 2015

7

LES NOUVEAUX SAUVAGES (Relatos Salvajes)

Damián Szifron (Argentine)

Avec Ricardo Darín, Oscar Martínez et Darío Grandinetti

Dans l'Argentine d'aujourd'hui, six histoires différentes, reliées entre elles par un même sentiment de vengeance.

Le système nerveux des personnages est mis à rude épreuve. Autrement dit,

chaque protagoniste, pour une raison ou pour une autre, en vient à péter les plombs, de façon aussi drôle que grandiose. Forcément, certains sketches sont plus forts que d'autres, mais tous réservent leur bon lot de surprises. Szifron pousse ses personnages dans leurs derniers retranchements en concoctant des contes cruels qui font écho à la déshumanisation des rapports humains.

La Presse, 13 mars 2015

8

SPOTLIGHT

Tom McCarthy (États-Unis)

Avec Mark Ruffalo, Michael Keaton et Rachel McAdams

L'équipe d'enquête du journal *Boston Globe* tente de révéler au grand jour les comportements criminels de 70 prêtres pédophiles dans l'archidiocèse de Boston.

En plus de proposer un récit captivant à travers une enquête journalistique lauréate d'un prix Pulitzer, Thomas McCarthy ratisse aussi plus large. En campant son intrigue dans la salle de rédaction d'un grand journal au tournant du millénaire, le cinéaste a pu en outre mesurer la transformation accélérée qu'a dû subir le monde médiatique en général, et la presse écrite en particulier. Il met aussi en relief l'utilité du journalisme d'enquête.

La Presse, 26 février 2016

9

FÉLIX ET MEIRA

Maxime Giroux (Québec)

Avec Martin Dubreuil, Hadas Yaron et Luzer Twersky

Un « déclassé » de bonne famille et une jeune mère juive hassidique se prennent d'affection l'un pour l'autre.

La rencontre improbable entre les deux protagonistes fait la richesse de ce récit. Cette entrée dans le monde juif hassidique, peu connu, se révèle très respectueuse. Évitant les clichés, Maxime Giroux propose en effet une étude fascinante, dans laquelle les personnages portent le poids de leur condition culturelle. Admirablement mis en scène, ce film, riche d'atmosphères, est aussi galvanisé par la présence des deux acteurs

principaux.

La Presse, 30 janvier 2015

10

BRIDGE OF SPIES (Le pont des espions)

Steven Spielberg (États-Unis)

Avec Tom Hanks, Mark Rylance et Amy Ryan

En 1957, en pleine Guerre froide entre les États-Unis et l'URSS, l'avocat d'un homme arrêté à Brooklyn, soupçonné d'espionnage, tentera de négocier un accord en vue de sauver la vie de son client.

De facture classique, ce film rappelle les drames d'espionnage d'époque, tant sur le plan de la mise en scène que sur celui de l'interprétation. En portant à l'écran un scénario coécrit notamment par Ethan et Joel Coen, Steven Spielberg propose son meilleur film depuis *Munich*, et rappelle à quel point il peut exceller dans tous les genres, avec, toujours, la même efficacité. Tom Hanks et Mark Rylance offrent de magnifiques compositions.

16 octobre 2015

Flash-back

DEUX NOUVEAUX NOMS, DEUX CHOCS

Assister à la première mondiale d'un film constitue un privilège. En 2015, au Festival de Cannes, personne ne savait encore rien de *Saul Fia*. Ni à propos du film, ni à propos de László Nemes. Ce fut un choc. Quand j'ai eu la chance de rencontrer le cinéaste hongrois, quelques mois plus tard, il m'a raconté que le déclic s'était fait le jour où il a eu l'idée de raconter le mode de fonctionnement du camp d'Auschwitz à travers le regard de Saul, un membre de la Sonderkommando, en le suivant de très près, d'un point de vue subjectif. Interprété par Géza Röhrig, Saul fait partie de cette brigade d'ouvriers juifs, prisonniers eux aussi, recrutés de force pour aider les nazis dans leur plan d'extermination. On leur confie notamment les tâches les plus odieuses, lesquelles visent à rendre « efficaces », au jour le jour, les opérations de ce camp de la mort. L'horreur monte d'un cran quand l'homme découvre le cadavre d'un jeune garçon en qui il croit reconnaître son propre fils.

« Même si je suis né plus de 30 années après la fin de la guerre, cet épisode somme toute récent de notre histoire me hantait en tant que cinéaste. Je voulais chercher une nouvelle approche, un angle inédit, mais je n'y arrivais pas. Mon ambition était d'abord de trouver une manière d'évoquer l'Holocauste de façon réaliste. Trop de films l'ont abordé de façon très codifiée, en évoquant pratiquement toujours des histoires de survie. Dans la réalité, ces histoires de survie constituaient l'exception. Elles n'étaient qu'une infime partie de l'histoire globale.

« Il fallait que l'approche soit très directe afin que le spectateur ressente cette histoire de façon viscérale, fait remarquer László Nemes. C'est l'une des grandes vertus du cinéma. Plutôt que de trop en montrer, comme on a souvent tendance à le faire dans les films à caractère historique, j'ai voulu me concentrer sur un fil narratif très précis afin que le spectateur soit plongé dans cet environnement de la façon la plus authentique possible. C'est à lui de créer les images mentales qui proviennent de la situation décrite à

l'écran¹. »

En plus du Grand Prix du Festival de Cannes, *Saul Fia* a obtenu, c'était l'évidence même, l'Oscar du meilleur film en langue étrangère.

Quelques vétérans ou « abonnés » de mes palmarès se retrouvent sur cette liste (Danny Boyle, Todd Haynes, François Delisle, Steven Spielberg), mais l'année 2015 fut aussi celle d'Abderrahmane Sissako et de Tom McCarthy. Le premier, rare cinéaste africain à s'imposer sur la scène internationale, a offert son film le plus puissant, dont certaines images (une partie de soccer sans ballon) nous resteront longtemps en mémoire. Le deuxième a décroché l'Oscar du meilleur film grâce à un film qui met en lumière l'importance des médias écrits et du journalisme rigoureux. Maxime Giroux s'est aussi distingué grâce à son très beau drame intimiste *Félix et Meira*, et le cinéaste argentin Damián Szifron nous a offert l'un des films les plus jouissifs de l'année.

Ruben Östlund est cependant l'autre nouveau nom à retenir. Avec *Force majeure*, le cinéaste suédois, qui a obtenu la Palme d'or du Festival de Cannes en 2017 grâce à *The Square*, a frappé son premier grand coup.

¹ *La Presse*, 9 janvier 2016

Gros plan



SUZANNE CLÉMENT

Un esprit libre

Même si Suzanne Clément est d'abord devenue une vedette au Québec grâce à la série télévisée *Les hauts et les bas de Sophie Paquin*, le cinéma fait partie de sa vie depuis le début de sa carrière. Robert Lepage lui a en effet donné son premier rôle dans *Le confessionnal*. L'actrice s'est aussi fait remarquer dans *L'audition*, le premier long métrage de Luc Picard à titre de réalisateur. Philippe Falardeau a également fait appel à son talent pour *C'est pas moi, je le jure !*, ainsi que pour *Guibord s'en va-t-en guerre*. En faisant d'elle l'une de ses deux muses (l'autre étant Anne Dorval), Xavier Dolan a pu la faire connaître du public international, français en particulier. Sa composition dans *Laurence Anyways* lui a valu le prix de la meilleure actrice à Un certain regard, l'autre section officielle du Festival de Cannes, mais *Mommy* lui a permis de prendre véritablement son envol en France.

Lors d'un entretien réalisé à la toute fin de 2017, l'actrice me racontait que plus de trois années après la sortie du film à succès de Xavier Dolan, pas une journée de travail sur un plateau ne se passe sans qu'on lui parle de *Mommy*.

Comme l'actrice se déplace beaucoup (elle tourne en France, mais aussi au Canada anglais et aux États-Unis), il s'adonne que nos entretiens ont souvent lieu au téléphone. De nature chaleureuse, elle profite alors de l'occasion pour prendre des nouvelles, jaser un peu de ce qui se passe chez nous, sans oublier les films qu'elle devrait rattraper.

Farouchement indépendante d'esprit, celle qui n'a pas hésité à quitter le rôle « payant » de Shandy après la première saison d'*Unité 9*, pour aller voir ailleurs si elle y était, récolte maintenant le fruit de ses efforts.

« C'est complètement à cause de *Mommy* si j'en suis là. Mais j'ai aussi mis la main à la pâte, bien sûr. J'ai voulu choisir des projets très différents les uns des autres, ne serait-ce que pour me construire une meilleure confiance pour les accents, qu'il s'agisse de l'accent français ou d'autres accents quand je joue en anglais, y compris l'accent *british* dans la série *Versailles*¹. »

Sa feuille de route des récentes années révèle un enchaînement fou. *Early Winter*, un film qu'elle a tourné en anglais au Québec sous la direction du cinéaste mexicain d'origine australienne Michael Rowe, a obtenu le prix du meilleur film à Venice Days, une section parallèle de la Mostra de Venise. Elle fut du *Sens de la fête*, d'Éric Toledano et Olivier Nakache, de *Numéro une*, de Tonie Marshall, et elle tient la vedette dans *Le rire de ma mère*, de Pascal Ralite et Colombe Salignac. Elle est aussi de *The Child Remains*, un film d'horreur réalisé par le Canadien Michael Melski, de *Birthmarked*, d'Emanuel Hoss-Desmarais, et de *Saul at Night*, de Cory Santilli, un film indépendant américain qu'elle a tourné à New York. L'actrice va où on la réclame, peu importe la nationalité du film, mais il se trouve qu'elle se fait offrir davantage de projets en France depuis quelques années.

« Il est vrai que je suis sur une lancée en France, on dirait. J'ai accepté de faire plein de choses, dans plein de genres, et j'ai pu glisser quelques tournages au Canada anglais et aux États-Unis dans tout ça. J'ai aussi eu l'occasion de passer mon été au Québec entre deux tournages, ce qui m'a fait du bien ! Je crois que je peux maintenant m'offrir le luxe de laisser passer certaines choses et d'accepter seulement les projets qui, vraiment, m'intéressent. Je suis toutefois parfaitement consciente qu'il n'y a jamais rien d'acquis dans ce métier. C'est d'ailleurs ce qui en fait la beauté ! »

Le jeu, dont le tournage a eu lieu à la toute fin de 2017, constitue l'une des expériences les plus exaltantes de sa vie professionnelle. Pendant sept semaines, Suzanne Clément a tourné en studio cette adaptation d'une comédie noire italienne intitulée *Perfetti sconosciuti* [*Perfect Strangers*, de Paolo Genovese], sous la direction de Fred Cavayé (*À bout portant, Radin !*). Lors d'un dîner, des couples d'amis se prêtent à un jeu où chacun doit mettre son téléphone portable au milieu de la table, et chaque message qui entre doit être lu et partagé avec les autres.

« J'ai pu travailler avec des partenaires formidables. Bérénice Bejo, Doria Tillier, Vincent Elbaz, Roschdy Zem – qui joue mon mari –, Grégory Gadebois et Stéphane de Groodt. À mes yeux, cette approche ressemblait un peu à du théâtre et j'avais l'impression d'avoir le meilleur des deux mondes. Dans ce genre de scénario, tu es toujours dans l'action, même si la caméra n'est pas sur toi, et tu donnes à tes partenaires qui, ensuite, te

redonnent quand vient ton tour. J'ai aimé les observer, partager avec eux, échanger sur nos méthodes de travail. Je me suis sentie vraiment privilégiée de faire partie d'un tel projet² ! »

1 *La Presse*, 30 décembre 2017

2 Ibid.

2016

1

MOONLIGHT

Barry Jenkins (États-Unis)

Avec Trevante Rhodes, Ashton Sanders et Alex Hibbert

Pendant trois périodes cruciales de sa vie, un afro-américain de Miami se bat contre son milieu et sa famille pour vivre son homosexualité, essayant de s'affirmer, tout en demeurant fidèle à lui-même.

Portant à l'écran un récit autobiographique de Tarell McCraney, Barry Jenkins propose ce que les Américains appellent un « *coming of age movie* », hors du commun. *Moonlight* se démarque en effet grâce à son habile construction dramatique et à ses qualités cinématographiques. Ce faisant, le cinéaste trace avec beaucoup de sensibilité – mais jamais de sensiblerie – le portrait d'un garçon devenu homme, sur une période de 20 années, dans un milieu où sont célébrées les valeurs présumées « viriles ».

La Presse, 11 novembre 2016

2

TONIERDMANN

Maren Ade (Allemagne)

Avec Peter Simonischek, Sandra Hüller et Michael Wittenborn

Le père d'une femme entièrement dévouée à son travail s'amène en Roumanie, où elle travaille, et emprunte une autre identité afin de mettre un peu de piquant dans la vie de sa fille.

La réalisatrice allemande Maren Ade, encore peu connue sur le plan international, a frappé dans le mille en maîtrisant cet exercice de haute voltige. Là se situe d'ailleurs le tour de force de cette franche comédie qui, au départ, ne devait pas vraiment en être une. Même en amenant son récit aux frontières de l'absurde, la cinéaste garde le cap et parvient à aborder sérieusement des thèmes importants, tant dans la sphère géopolitique que du côté de l'intime.

La Presse, 17 février 2017

3

ELLE

Paul Verhoeven (France)

Avec Isabelle Huppert, Laurent Lafitte et Anne Consigny

Après s'être fait violer dans sa maison, une femme décide de n'en souffler mot à personne et de continuer sa vie comme si rien ne s'était passé...

Pour sa première incursion française, Paul Verhoeven réussit un coup de maître. Proposant son meilleur film depuis des lustres, le réalisateur de *Basic Instinct* s'amuse à tester les limites de la moralité, à jouer sur la notion de perversité, à transgresser tous les codes. *Elle* n'a strictement rien du thriller hollywoodien et n'a que faire des bons sentiments. Un bonheur de tous les instants de voir évoluer Isabelle Huppert dans un rôle qu'aucune autre actrice n'aurait pu jouer de cette façon.

La Presse, 3 novembre 2016

4

MANCHESTER BY THE SEA

Kenneth Lonergan (États-Unis)

Avec Casey Affleck, Michelle Williams et Lucas Hedges

Au Massachusetts, un homme issu de la classe ouvrière devient, après le décès de son frère, le tuteur de son neveu. Lee Chandler se retrouve ainsi confronté à un passé tragique qui l'a séparé de sa famille et de la communauté dans laquelle il a grandi.

Kenneth Lonergan (*You Can Count on Me*, *Margaret*), qui signe aussi le remarquable scénario, propose un film exceptionnel tant il fait directement écho à la réalité de la vie. Il n'y a ici aucun artifice ni sentimentalisme forcé. Ce film tout en finesse en devient d'autant plus déchirant. La vie de Lee est ponctuée d'épisodes pour le moins dramatiques, que le cinéaste aborde avec une approche sensible et réaliste.

La Presse, 25 novembre 2016

5

LA LA LAND (Pour l'amour d'Hollywood)

Damien Chazelle (États-Unis)

Avec Emma Stone, Ryan Gosling et J.K. Simmons

Une apprentie actrice et un pianiste de jazz encore méconnu s'éprennent l'un de l'autre et s'évertuent à trouver leur place dans un monde où l'on

célèbre l'artifice.

Damien Chazelle (*Whiplash*) assume parfaitement ses influences, même si le récit est ancré dans un cadre bien contemporain. On trouvera ainsi de multiples références à la grande époque des comédies musicales « à l'ancienne », avec des personnages qui, littéralement, décollent parfois de leur réalité. Le cinéma de Jacques Demy est aussi évoqué, notamment dans cette manière de faire progresser le récit de façon plus lyrique, grâce aux épisodes chantés. Cela nous donne droit à deux heures de pur bonheur, à l'abri des tumultes du monde.

La Presse, 24 décembre 2016

6

ARRIVAL (L'arrivée)

Denis Villeneuve (États-Unis)

Avec Amy Adams, Jeremy Renner et Forest Whitaker

Quand des vaisseaux spatiaux s'arrêtent sur Terre, l'armée américaine dépêche une équipe d'experts, menée par une linguiste et un mathématicien, afin de décoder le langage des extraterrestres.

Prenez l'univers de Spielberg, à l'époque de *Close Encounters of the Third Kind*, avec, en supplément, un soupçon de poésie visuelle à la Terrence Malick. Ajoutez dans l'histoire un lien intime et personnel, un peu à la façon d'*Interstellar*, et vous obtenez *Arrival*, l'emballant nouveau film de Denis Villeneuve. En portant à l'écran le scénario qu'Eric Heisserer a tiré du roman de Ted Chiang, *Story of Your Life*, le cinéaste québécois met sa grande maîtrise au service d'une histoire qui s'inscrit parfaitement dans l'air du temps, en évoquant notamment notre rapport aux « autres ».

La Presse, 11 novembre 2016

7

JUSTE LA FIN DU MONDE

Xavier Dolan (Québec)

Avec Gaspard Ulliel, Nathalie Baye et Marion Cotillard

Après douze années d'absence, un auteur à succès retourne dans sa ville natale afin d'annoncer une nouvelle importante à sa famille.

Même si *Juste la fin du monde* est une adaptation très fidèle d'une pièce de

Jean-Luc Lagarce, ce sixième long métrage en titre pour l'enfant chéri du Festival de Cannes reste foncièrement, complètement, totalement, un film signé Dolan. À cet égard, le cinéaste n'a quand même pas choisi la facilité. On pourra évidemment trouver que ça se crie par la tête un peu trop ; que Vincent Cassel « casselise » en diable ; ou que Léa Seydoux en fait des tonnes, mais l'essentiel est ailleurs. Il réside dans la part d'indicible que Dolan a brillamment su capter. Et qui nous hante encore bien après la projection.

La Presse, 21 septembre 2016

8

RÉPARER LES VIVANTS

Katell Quillévéré (France)

Avec Tahar Rahim, Emmanuelle Seigner et Anne Dorval

Le cœur d'un jeune surfeur, mort dans un accident de la route, pourrait être greffé dans le corps d'une femme qui essaie de se raccrocher à l'existence.

Comment traiter de la délicate question du don d'organes sans tomber dans la démonstration clinique ? La réalisatrice Katell Quillévéré y parvient magnifiquement en se plaçant du côté de notre humanité, sans occulter pourtant l'aspect médical de la chose. Son adaptation du roman éponyme de Maylis de Kerangal est remarquable. On sera aussi marqués par le sens de la réalisation qu'affiche une cinéaste qui s'était déjà fait avantageusement remarquer grâce à ses deux films précédents : *Un poison violent* et *Suzanne*.

La Presse, 10 mars 2017

9

AMERICAN HONEY

Andrea Arnold (Grande Bretagne/États-Unis)

Avec Sasha Lane, Shia LaBeouf et Riley Keough

Une adolescente de 18 ans quitte sa vie difficile pour suivre un jeune homme charismatique qui, en compagnie d'une équipe, parcourt le pays pour vendre des abonnements à des magazines.

Andrea Arnold (*Red Road*, *Fish Tank*) s'est inspirée d'un *road trip* qu'elle a fait aux États-Unis pour écrire et réaliser ce film qui s'inscrit parfaitement dans l'époque. *American Honey* est interprété par une bande de nouveaux venus

épatants, auxquels s'ajoute l'électron libre Shia LaBeouf. Les rapports entre ces individus sont bruts, parfois brutaux, mais il se dégage néanmoins du portrait que dessine la cinéaste britannique une énergie vibrante, à laquelle une trame musicale d'enfer fait écho.

La Presse, 6 octobre 2016

10

FUOCOAMMARE, PAR-DELÀ LAMPEDUSA

Gianfranco Rosi (Italie)

Avec Samuele Pucillo, Pietro Bartolo et Maria Costa

Samuele, un garçon de 12 ans, vit sur une île italienne au beau milieu de la mer. Il s'adonne que depuis une vingtaine d'années, cette île, Lampedusa, est traversée par des milliers de migrants en quête de liberté. Et constitue une frontière symbolique en Europe.

Le cinéaste italien a su faire écho au drame des migrants en misant sur la puissance d'évocation de l'art qu'il pratique. La présence sourde des malheureux est ressentie dans chaque plan, chaque séquence. On ne les verra – séquence très forte – qu'au moment où un médecin se rend au large pour soigner, peut-être, des survivants. Rien n'est souligné, rien n'est expliqué. Et pourtant, le récit est construit de telle sorte qu'aucun aspect de la tragédie que traversent ces êtres humains n'est esquivé.

La Presse, 25 novembre 2016

Flash-back

L'ONDE DE CHOC

Claude Jutra, mort en 1986 à l'âge de 56 ans, était l'un des cinéastes les plus vénérés au pays. Pendant des décennies, *Mon oncle Antoine* fut même déclaré meilleur film canadien de tous les temps par un jury national, constitué essentiellement de Canadiens anglais. Tout a basculé quand, quelques jours avant la parution d'une biographie écrite par l'historien Yves Lever, il fut révélé que le cinéaste était un pédophile. Deux de ses présumées victimes, dont un homme qui était âgé d'à peine six ans au moment des faits allégués, se sont confiés à *La Presse* dans les jours qui suivirent. Le scénariste Bernard Dansereau, filleul du cinéaste, n'a pas réclamé l'anonymat pour révéler qu'à une occasion, alors qu'il était âgé de 12 ou 13 ans et encore prépubère, son parrain s'est glissé dans son lit pour tenter de l'entraîner dans un rapport sexuel.

Évidemment, ces révélations ont créé une onde de choc dans le milieu du cinéma québécois, et dans la société en général. En 24 heures, la Soirée des Jutra, qui récompense l'excellence dans le domaine du cinéma québécois, avait changé de nom. Idem pour tous les prix portant le nom du cinéaste. La grande salle de la Cinémathèque québécoise fut débaptisée aussi, et le nom du cinéaste est disparu du domaine public, notamment à la suite d'une demande faite par la ministre de la Culture et des Communications, Hélène David à l'époque, à la Commission de toponymie. Si l'indignation fut générale, certains ont quand même trouvé discutable la promptitude avec laquelle le couperet est tombé.

« Ce qui se passe est abominable, a déclaré le cinéaste François Girard, dont le film *Le violon rouge* avait obtenu 9 trophées lors de la première cérémonie des Jutra, en 1999. On ne distingue plus l'œuvre de l'homme. On pourra dire qu'on a accusé, jugé, condamné, éradiqué Claude Jutra en 24 heures. C'est vraiment une drôle de justice. Si on doit éliminer de notre paysage culturel tous les artistes qui ont eu des comportements discutables dans leur vie privée, alors arrêtons de monter des opéras de Wagner,

détruisons toutes les toiles de Caravaggio, les œuvres de Jean Genet et de Louis-Ferdinand Céline. Aucun discernement n'est fait entre l'homme et son œuvre. L'œuvre de Jutra fait partie des plus grandes de notre cinéma. Il faut se dresser et la protéger. Bien sûr, une grave accusation est faite, allons au bout de ça calmement. Mais quoi qu'il arrive, l'œuvre que Claude Jutra nous a laissée n'a aucunement perdue de son importance¹. »

Par ailleurs, *Moonlight*, mon film favori en 2016, passera à l'histoire grâce à ses qualités cinématographiques, mais aussi pour avoir été le film lauréat de l'Oscar du meilleur film de l'année alors qu'un autre titre – *La La Land* – a d'abord été annoncé sur scène. Cet impair a donné lieu à l'un des plus grands imbroglios de l'histoire du cinéma, en plus de rendre fous les journalistes qui, alors que leur heure de tombée était déjà largement dépassée, ont dû remanier leur texte *in extremis* !

¹ *La Presse*, 18 février 2016

Gros plan

DENIS VILLENEUVE

Une pointure à Hollywood

Denis Villeneuve fait à présent partie du cercle, très restreint, des cinéastes qui figurent sur la liste des pointures à Hollywood. *Arrival*, le film de science-fiction qu'il a tourné au Québec, lui a notamment valu d'être personnellement nommé aux Oscars dans la catégorie de la meilleure réalisation. Seulement cinq cinéastes ont droit à cet honneur dans une année. C'est dire la haute estime que l'on a pour lui dans les officines, et parmi ses pairs. À vrai dire, cette consécration est venue quelques semaines plus tôt, soit le jour où la Guilde des cinéastes américains l'a mis en nomination pour le Directors Guild Award, probablement l'annonce qui, a-t-il confié récemment, l'avait le plus bouleversé.

Même s'il évolue maintenant dans une autre ligue, Denis Villeneuve demeure sur terre et n'oublie pas ses racines. Il tient à vivre à Montréal, entraîne des Québécois dans ses aventures, et il se tient aussi disponible pour la presse québécoise. Évidemment, il est plus difficile à *booker* qu'à l'époque où je le recevais à CIBL, mais Denis intervient régulièrement auprès des studios, pour qui les médias québécois comptent trop souvent pour du beurre, afin de s'assurer qu'un accès nous est donné.

À cet égard, mon plus beau souvenir est sans doute lié à un entretien qu'il m'a accordé à la Mostra de Venise en 2016, alors qu'*Arrival* y était lancé en primeur mondiale. Le cinéaste était tellement pris par le tournage de *Blade Runner 2049*, effectué en Hongrie, qu'il n'avait même pas pu descendre au Lido pour soutenir la présentation. Ce n'est que quatre jours plus tard, à la faveur d'un espace dans son horaire, qu'il est venu à la Cité des Doges, quelques heures à peine, pour rencontrer la presse internationale, par groupes de 20 journalistes à la fois. Une seule parenthèse dans cet enchaînement : un entretien de 20 minutes, seul à seul avec un scribe québécois. Je me souviens avoir alors lancé la conversation avec une

question toute simple : Comment va ta vie, Denis ?

« Ma vie, présentement, est intense ! L'entreprise est énorme. Même si ça fait un an et demi que je travaille sur ce projet, qu'on est prêts, il reste que c'est très exigeant. Je suis habitué de prendre des décisions mais là, avec la pression qui s'ajoute... En même temps, j'ai du temps pour bien faire les choses. Je n'en ai jamais eu autant. »

Le grand Denis a les traits un peu tirés ; cela se comprend. Le son de sa voix est plus doux, plus posé. On devine bien que, depuis maintenant des mois, son rythme de vie est infernal. Il dit vivre sa journée de promotion à Venise comme une abstraction.

« Quand *Arrival* a été présenté ici jeudi, j'étais en train de tourner, explique-t-il. J'étais derrière la caméra et on me remettait des messages ! Ce que je trouve difficile avec la sortie de ce film, c'est que je n'ai pas encore eu le temps de le digérer, de me positionner moi-même par rapport à lui. Ça a l'air bizarre à dire mais, à un moment donné, il faut que tu t'arrêtes et que tu te demandes ce que tu penses vraiment de ton film. Et ça, je n'ai pas encore eu le temps de le faire.

« En plus, poursuit-il, j'ai envoyé les deux acteurs au front ! Je sais qu'Amy (Adams) et Jeremy (Renner) aiment beaucoup ce film, qu'ils sont fiers d'aller le présenter. Mais quand même, si on s'était fait *pitcher* des tomates, ça aurait dû être à moi de les recevoir, pas eux. Que l'accueil ait été bon a été un gros soulagement¹ ! »

L'année suivante, *Blade Runner 2049* fut très chaudement accueilli par la critique. Le film a obtenu un beau succès sur le plan international, mais le public nord-américain ne s'est pas déplacé dans les salles autant que l'on s'y attendait. Le cinéaste affirme cependant n'avoir aucun regret, bien conscient du privilège qu'il a eu en tournant ce qu'un producteur lui a décrit comme étant « le film d'art et d'essai le plus cher jamais réalisé dans l'histoire du cinéma ». Lors d'une leçon de cinéma, organisée dans le cadre des Rendez-vous du cinéma québécois en 2018, il avait d'ailleurs raconté comment la proposition lui avait été faite :

« Je tournais *Sicario* et l'un des producteurs m'a donné rendez-vous en me disant que cette rencontre devait rester ultrasecrète et que personne ne devait être mis au courant. Dans un café au beau milieu du désert, on m'a

remis une enveloppe sur laquelle était écrit le titre « Queensboro », un titre évidemment bidon. À l'intérieur, il y avait le scénario de *Blade Runner 2049*. *Blade Runner* étant l'un de mes films favoris, j'en ai été ému aux larmes. J'étais terrorisé, mais je sentais que je pouvais savoir comment le faire. Comme je savais aussi que ce projet se ferait de toute façon, du haut de mon arrogance, je ne pouvais concevoir que quelqu'un d'autre le fasse et que ça foire ! J'ai accepté de le réaliser, même si ce projet était à haut risque² ! »

Ayant atteint le statut de demi-dieu auprès des amateurs de films de science-fiction (la moindre de ses déclarations est immédiatement reprise et relayée sur tous les sites spécialisés), Denis Villeneuve s'attaque maintenant à *Dune*, le roman culte de Frank Herbert. Un autre « petit » projet dont il a le secret !

1 *La Presse*, 6 septembre 2016

2 *La Presse*, 26 février 2018

2017

1

CALL ME BY YOUR NAME (Appelle-moi par ton nom)

Luca Guadagnino (Italie)

Avec Timothée Chalamet, Armie Hammer et Michael Stuhlbarg

En 1983, un adolescent de 17 ans s'éprend progressivement d'un doctorant – âgé de 24 ans – appelé à assister son père dans ses recherches archéologiques pendant 6 semaines.

En portant à l'écran le scénario qu'a tiré le vétéran James Ivory (*A Room With a View, Maurice*) du roman d'André Aciman, le cinéaste italien Luca Guadagnino (*I Am Love*) parvient à traduire le passage obligé du premier amour de façon juste et sensible, grâce à une approche empreinte d'intelligence et de maturité. *Call Me by Your Name* est un film parfaitement bouleversant. Il y a ici de la beauté partout, en tout. Le jeune acteur franco-américain Timothée Chalamet est une véritable révélation.

La Presse, 22 décembre 2017

2

DUNKIRK (Dunkerque)

Christopher Nolan (Royaume-Uni)

Avec Tom Hardy, Mark Rylance et Cillian Murphy

En 1940, les autorités britanniques se lancent dans une opération pour tenter de sauver les 338 000 soldats, pris en souricière sur la plage de Dunkerque, de l'autre côté de la Manche.

D'entrée de jeu, on sait que *Dunkirk* ne sera pas un « film de guerre » comme les autres. La grande force du récit réside dans cette volonté d'offrir au spectateur une expérience immersive, sans recourir aux repères narratifs habituels. L'ennemi n'est ni nommé ni vu. On ne quitte jamais le lieu de l'action non plus. Il n'y a pratiquement pas de mise en contexte et les dialogues sont réduits au minimum. Ce film exceptionnel, qu'il faut impérativement voir sur grand écran, redéfinit les standards du genre.

La Presse, 21 juillet 2017

3

BLADE RUNNER 2049

Denis Villeneuve (États-Unis)

Avec Ryan Gosling, Harrison Ford et Jared Leto

En 2049, alors que le monde ne s'est toujours pas rétabli de la crise de l'écosystème de 2022, un officier chargé d'éliminer des Répliquants tombe sur une piste vieille de 30 années...

Relevant avec brio un défi quasi impossible à relever, du moins sur papier, Denis Villeneuve parvient à proposer un film de grande envergure dans lequel on retrouve sa griffe personnelle, sans que l'œuvre d'origine soit trahie d'aucune façon. Mieux : ce nouvel opus vient enrichir le premier. Trente-cinq années après la sortie du film de Ridley Scott, devenu rapidement un point de référence dans le cinéma de science-fiction, la filiation entre les deux longs métrages ne pourrait être plus harmonieuse, tant sur le plan narratif que sur le plan stylistique.

La Presse, 6 octobre 2017

4

VISAGES VILLAGES

Agnès Varda et JR (France)

Avec Agnès Varda, JR et Laurent Lévesque

À la suite d'un coup de foudre amical, la cinéaste Agnès Varda et le photographe JR entreprennent un projet ensemble : sillonner les routes de France, loin des villes, pour aller à la rencontre des autres et les faire participer à leur démarche artistique.

Au-delà de la rencontre entre deux grands esprits imaginatifs, Agnès Varda et JR, *Visages Villages* est un vibrant plaidoyer pour l'art, sa pertinence, sa capacité à nourrir les âmes et à extirper la beauté dans les endroits les plus inattendus. Ainsi, ces installations, faites de photos captées d'abord dans le camion « magique » de JR, pour être ensuite transformées en affiches géantes collées sur différentes structures, ont un caractère très émouvant.

La Presse, 20 octobre 2017

5

FRANTZ

François Ozon (France)

Avec Pierre Niney, Paula Beer et Ernst Stötzner

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, un soldat français se rend en Allemagne pour fleurir la tombe d'un soldat ennemi, mort au combat, et développe des liens avec la famille du disparu.

François Ozon propose ici ce qu'il sait faire de mieux : un film de François Ozon. Même si la forme est plus classique, que le récit a pour cadre l'un des grands drames du début du 20e siècle, *Frantz* regroupe les mêmes thèmes, les mêmes préoccupations. Ce film, en grande partie en noir et blanc et en langue allemande, est aussi ponctué par les pulsions qui poussent toujours le cinéaste à scruter les parties plus fantasmées de l'existence. Et à brouiller les pistes.

La Presse, 7 avril 2017

6

THREE BILLBOARDS OUTSIDE EBBING, MISSOURI (Trois affiches tout près d'Ebbing, Missouri)

Martin McDonagh (États-Unis)

Avec Frances McDormand, Sam Rockwell et Woody Harrelson

L'enquête sur l'assassinat de sa fille ne progressant d'aucune façon, une femme décide d'interpeller les autorités en inscrivant un message sur trois grands panneaux-réclames à l'entrée de la ville.

Reconnu comme dramaturge, Martin McDonagh signe ici, après *In Bruges* et *Seven Psychopaths*, un troisième long métrage remarquable, duquel émane un humour jouissif et très grinçant, même s'il traite sérieusement – sans les éviter – les thèmes graves qu'il aborde au passage. Du même souffle, ce film raconte aussi quelque chose de l'Amérique profonde d'aujourd'hui, celle qui se sent complètement lésée et méfiante du système, peu importe le palier de gouvernance. Ne vous étonnez pas si Frances McDormand, 21 ans après *Fargo*, se retrouve de nouveau avec une statuette dorée dans les mains.

La Presse, 22 novembre 2017

7

120 BATTEMENTS PAR MINUTE

Robin Campillo (France)

Avec Nahuel Pérez Biscayart, Arnaud Valois et Adèle Haenel

Au début des années 90, en pleine épidémie du sida, l'association Act Up

Paris mise sur des actions spectaculaires pour faire entendre son cri, dans l'espoir, surtout, d'attirer l'attention des médias.

En replongeant dans ses années de militantisme du début des années 90, pendant la crise du sida, Robin Campillo propose un portrait aussi émouvant que saisissant, qui interpelle du même coup le spectateur sur les vertus de l'action sociale. Au-delà du rappel historique, qui indique à quel point le monde a changé en 25 ans, le cinéaste parvient aussi à capter de façon remarquable l'état d'esprit d'un temps où, à cause de l'apparition d'une maladie en forme de condamnation à mort, l'apprentissage de la sexualité s'est fait dans un contexte inédit.

La Presse, 13 octobre 2017

8

THE SQUARE

Ruben Östlund (Suède)

Avec Claes Bang, Elisabeth Moss et Dominic West

Conservateur apprécié d'un musée d'art contemporain à Stockholm, Christian s'apprête à lancer une exposition intitulée *The Square*, une sorte d'installation incitant les visiteurs à l'altruisme et à honorer leurs devoirs à l'égard de leurs contemporains. Il est cependant confronté aux valeurs qu'il défend après s'être fait voler son téléphone portable...

Même si *The Square* n'est pas aussi fort que *Force majeure*, le film qui a révélé Ruben Östlund au monde il y a trois ans, il reste que l'on a affaire ici à une œuvre réjouissante, qui oblige le spectateur à s'interroger sur le tiraillement entre des valeurs que l'on veut nobles, et la simple expression de la nature humaine. De la même manière que dans son film précédent, le cinéaste confronte son personnage principal à ses contradictions. Il parsème ainsi son film d'observations particulièrement caustiques et n'épargne pas non plus le milieu de l'art contemporain.

La Presse, 24 novembre 2017

9

LES AFFAMÉS

Robin Aubert (Québec)

Avec Marc-André Grondin, Monia Chokri et Charlotte St-Martin

Dans une forêt où rodent des créatures assoiffées de sang, ayant jadis été des êtres humains, un survivant rencontre une femme qui prétend avoir été mordue par un chien...

Métaphore de toutes les fractures qui scindent le tissu social, *Les affamés* assume parfaitement son genre de film « de zombies », sans toutefois jamais tomber dans la complaisance. Même si l'on ne fait pas dans la dentelle ici (Robin Aubert s'amuse visiblement avec les codes du film *gore*), la caméra ne se fait jamais trop insistante. Les dialogues et les situations sont aussi ponctués de touches d'humour noir qui font souvent mouche. Ce thriller à sensations fortes célèbre, à sa façon, le pur plaisir du cinéma.

La Presse, 10 octobre 2017

10

MA VIE DE COURGETTE

Claude Barras (Suisse)

Avec les voix de Gaspard Schlatter, Sixtine Murat et Paulin Jaccoud

Ayant perdu sa mère, un garçon de 10 ans, surnommé Courgette, doit se refaire une nouvelle vie dans un foyer d'accueil où il rencontrera six autres enfants, parmi lesquels Camille, dont il tombe amoureux...

Tous les enfants de *Ma vie de Courgette* ont vécu des choses qu'aucun être humain ne devrait vivre à un si jeune âge. L'éclatante réussite de Claude Barras, réalisateur de ce premier long métrage, est d'avoir su faire écho à la dure réalité de la vie, tout en orchestrant une œuvre tonique. Peuplé de marionnettes aux yeux expressifs, que le réalisateur a filmées image par image, ce film distille une émotion véritable, d'autant qu'il garde toujours la perspective des enfants dont il raconte le parcours.

La Presse, 3 mars 2017

Flash-back

WEINSTEIN, NETFLIX, L'AVANT ET L'APRÈS...

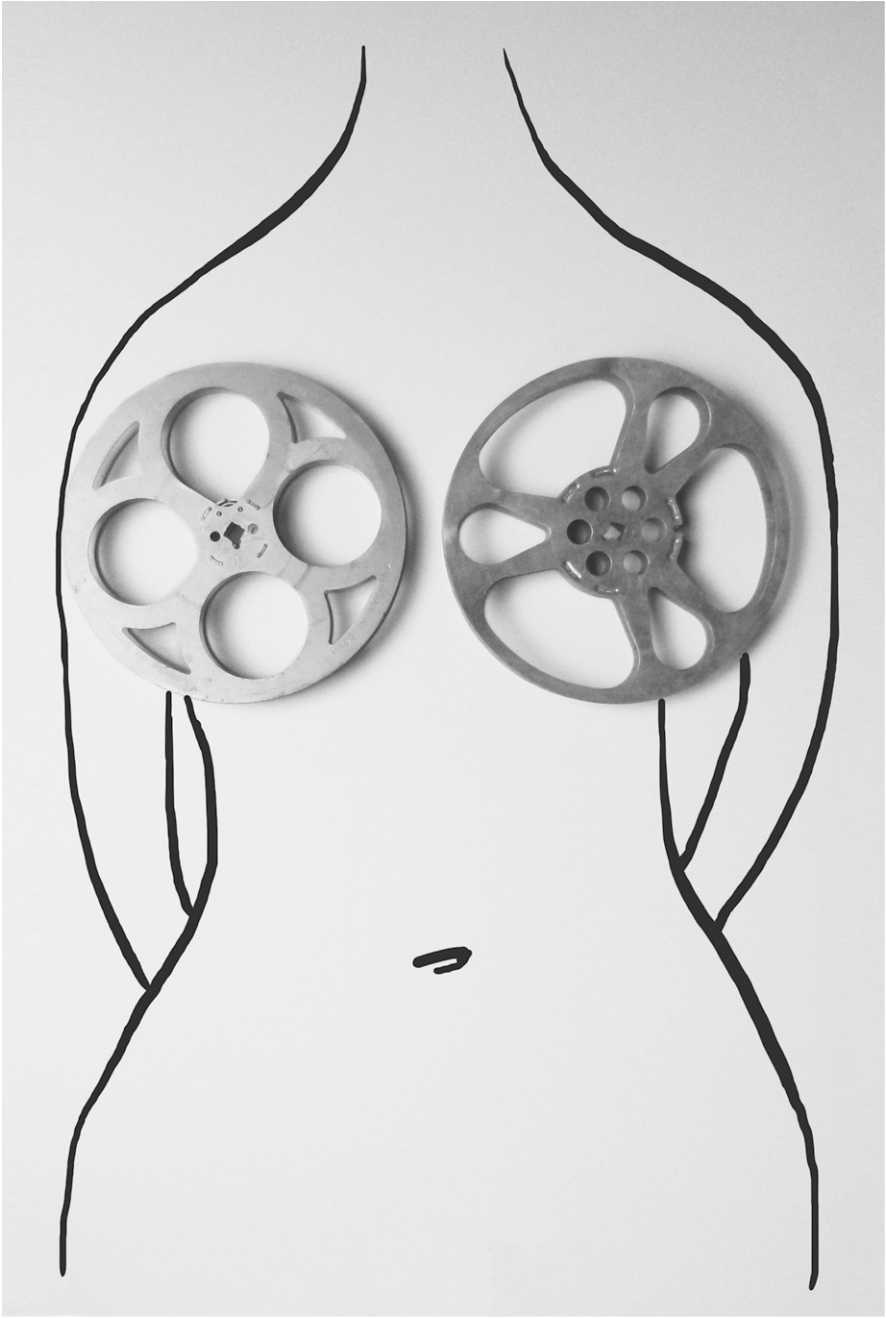
Au Festival de Cannes, une polémique a fait surface quand le sélectionneur Thierry Frémaux a annoncé que deux films dont les droits de distribution appartenaient au service en ligne Netflix étaient sélectionnés en compétition officielle : *Okja*, du Coréen Bong Joon-ho, et *The Meyerowitz Stories*, de l'Américain Noah Baumbach. La grogne fut tellement grande que le délégué général a dû revenir sur ses positions l'année suivante, soulevant du même coup l'ire du géant américain, qui a alors choisi de retirer toutes ses billes du festival.

C'est qu'avec son mode de diffusion, qui exclut la distribution d'un film en salles à quelques exceptions près, Netflix force tous les intervenants à redéfinir, en définitive, ce qu'est un « film de cinéma ». D'autant qu'il arrive bien souvent qu'un long métrage acheté par Netflix ait déjà droit à une distribution en salles dans son pays d'origine. Ce fut le cas d'*Okja* en 2017, ce fut le cas du film de Robin Aubert, *Les affamés*, en 2018. Du coup, Netflix, grâce à son immense popularité, vient bousculer toutes les règles et forcera tôt ou tard les exploitants du cinéma en salles à remettre en question leur stratégie. À quoi ressemblera le paysage de la diffusion des films dans 5 ou 10 ans ? Il me tarde de connaître la réponse à cette question. Une chose est certaine, il y a un « avant » et un « après » Netflix.

De la même façon, il y a un « avant » et un « après » Harvey Weinstein. Le nabab, jusque-là tout puissant, a été l'objet d'accusations sérieuses de harcèlement sexuel. Dans un premier article, publié par le *New York Times* le 5 octobre 2017, les actrices Ashley Judd et Rose McGowan sont nommées. Ces femmes ayant eu le courage de parler, d'autres témoignages accablants suivirent. Sur la scène du Théâtre Lumière, plusieurs mois après la chute du producteur, l'actrice Asia Argento a déclaré avoir été violée par Harvey Weinstein pendant le Festival de Cannes, son « terrain de chasse », a-t-elle dit. Weinstein étant désavoué de partout, il est devenu la figure emblématique de tous ces puissants, petits et grands, qui ont abusé de leur

pouvoir. Le mouvement #MeeToo, qui a émergé dans la foulée, a eu une résonance à travers le monde, y compris chez nous. Sans Weinstein, les histoires à propos de Gilbert Rozon et d'Éric Salvail auraient-elles été dévoilées ? Les victimes auraient-elles accepté de témoigner ? Quoi qu'il en soit, cette affaire aura eu un impact très grand. Et fait en sorte qu'en plus du harcèlement sexuel les thèmes liés à la place des femmes dans le milieu du cinéma, ainsi que ceux liés à la parité et à la diversité, font maintenant partie de la discussion.

Gros plan



TIMOTHÉE CHALAMET

La nouvelle étoile

Il suffit parfois d'un rôle et toutes les portes s'ouvrent. Sa composition dans *Call Me by Your Name* a tellement marqué les esprits que Timothée Chalamet s'est retrouvé aux Oscars, en lice pour le meilleur acteur. *Beautiful Boy*, de Felix Van Groeningen, sera sorti, ou en voie de l'être, au moment de la publication de ce livre mais, déjà, une rumeur circule à l'effet qu'une deuxième citation aux Oscars en autant d'années serait à sa portée. Timothée Chalamet fait indéniablement partie de ces jeunes acteurs qui parviennent à s'imposer très rapidement – on pense à Leonardo DiCaprio – tellement leur talent exceptionnel relève de l'évidence. J'ai pu rencontrer l'acteur brièvement au festival de Toronto. J'ai aussi pu converser avec lui au téléphone à la toute fin de 2017, près d'une année après le lancement du film au festival de Sundance :

Oui, son nom est français. Dans *Call Me by Your Name*, dont l'intrigue est campée dans la campagne italienne, il s'exprime parfois dans la langue de Molière sans aucun accent. On ne pourrait pourtant pas faire plus new-yorkais que Timothée Chalamet. Né à Manhattan (dans le quartier Hell's Kitchen) d'un père français et d'une mère américaine, l'acteur commence cet entretien en français mais passe rapidement à l'anglais, histoire de s'exprimer plus librement.

« Pardonnez-moi, dit-il. Mais j'ai besoin de passer quelques jours dans un environnement francophone avant de retrouver la parfaite maîtrise de la langue. Là, je cherche trop mes mots. »

Chez les Chalamet, le père, Marc, s'adressait à ses enfants en français, mais Timothée lui répondait en anglais. L'esprit très européen de *Call Me by Your Name* lui était toutefois déjà très familier. Chaque été, Timothée est allé rendre visite à sa parenté paternelle à Le Chambon-sur-Lignon, une commune située en Haute-Loire.

« Les membres de ma famille ont particulièrement aimé les scènes du petit déjeuner dans le film parce que ça ressemblait en tous points à ce que nous

vivions en France. Les journaux, le pain, la confiture, le Nutella. Ce temps passé là-bas a été très formateur, même s'il est aussi à l'origine d'un phénomène un peu étrange.

« Une fois sur place, je devenais la version française de moi-même, poursuit-il. J'étais complètement imprégné de la culture et je rêvais même en français. Puis, je rentrais chez moi, à New York, et c'est comme si j'étais alors pris d'une espèce d'ambiguïté identitaire. Cela dit, ça m'a donné une formidable liberté créatrice, dans la mesure où être familier d'une autre culture me donne des outils supplémentaires pour exercer mon métier. Même si Elio vit en Italie, j'ai l'impression que, grâce à mes racines françaises, j'ai pu me glisser plus facilement dans sa peau. »

La fibre artistique a cependant été héritée davantage du côté maternel. Sa mère, Nicole Flender, fut en outre danseuse à Broadway. Grand-père, oncle et tante ont aussi fait carrière dans le domaine de la télévision. Timothée a trouvé sa vocation très jeune, et personne n'en fut surpris. À 13 ans, il fut accepté au Fiorello H. La Guardia High School, cette célèbre école secondaire publique vouée entièrement à l'enseignement des arts de la scène, qui a servi de modèle au film *Fame*.

« Ce fut une révélation, dit-il. C'est là que j'ai su que j'étais fait pour ce métier. Deux années plus tard, j'ai décroché un rôle dans la pièce *The Talls* [Anna Kerrigan], montée off-Broadway. Je savais déjà que plus j'allais travailler, plus j'allais m'améliorer, plus ça allait devenir difficile. Mais j'accueillais cela avec enthousiasme parce que j'avais le sentiment d'avoir trouvé ma place. C'est à ce moment que j'ai dit à mon agent – j'allais bientôt avoir 16 ans – que je voulais vraiment y aller à fond. »

Tout s'est ensuite enchaîné rapidement. Il y a d'abord eu cette participation récurrente dans la série dramatique *Royal Pains*, puis on lui a confié le rôle du fils rebelle du vice-président dans *Homeland*. Au cinéma, on le remarque notamment dans *Interstellar*, de Christopher Nolan, dans lequel il joue le fils de Matthew McConaughey.

Timothée Chalamet a été la véritable révélation de 2017 dans le monde du cinéma. Non seulement a-t-il été vu dans *Lady Bird*, de Greta Gerwig, mais sa composition dans *Call Me by Your Name*, une adaptation du livre d'André Aciman, lui vaut les plus belles accolades. Dans ce film de Luca

Guadagnino (*I am Love*), l'acteur évoque avec grâce et subtilité les tourments d'un premier amour inattendu que son personnage, Elio, partage avec Oliver (Armie Hammer), un étudiant américain venu faire un stage de six semaines auprès du père d'Elio (Michael Stuhlbarg), un universitaire spécialisé dans l'art gréco-romain.

« Quand j'ai entendu parler de ce projet de film la première fois, il n'y avait pas encore de scénario, explique l'acteur. Je suis allé à la bibliothèque, j'ai lu le bouquin, et j'ai eu le sentiment que jamais une première histoire d'amour n'avait été racontée de façon aussi juste. À part, peut-être, il est vrai, *The Perks of Being a Wallflower* [Stephen Chbosky]. Mais ça reste inhabituel. J'ai rencontré James Ivory, qui allait écrire le script, et Luca. Quand j'ai appris que nous allions enfin entrer en production, après trois années d'attente, j'étais comme un petit gars dans un magasin de bonbons. Des rôles de cette nature se font plutôt rares pour les jeunes acteurs. »

Ce qui lui arrive maintenant est surréaliste à ses yeux. Même si *Call Me by Your Name* fut très bien accueilli au festival de Sundance au tout début de l'année, il était alors difficile pour Timothée Chalamet d'imaginer ce qui allait l'attendre par la suite.

« Je dirais que les quatre derniers mois, et particulièrement les trois dernières semaines, ont été incroyables. Je suis évidemment très reconnaissant et je remercie la vie pour tout ce qui m'arrive, mais je comprends aussi que la carrière d'un acteur est faite de hauts et de bas. Je ne veux pas me bercer d'illusions et je ne tiens certainement rien pour acquis. Faire partie d'un film comme *Call Me by Your Name* est déjà un privilège. Mon ambition est de trouver des rôles intéressants, voire difficiles. Et il n'est certainement pas question de s'asseoir sur des lauriers, si tant est qu'ils existent¹ ! »

¹ *La Presse*, 16 décembre 2017



Épilogue ET LA SUITE ?

« Combien de films voyez-vous par semaine ? Ou dans une année ? » Voilà la question que l'on me pose le plus souvent. Et avec elle, suit généralement une interrogation subséquente, laquelle prend davantage la forme d'une affirmation : « Et vous n'êtes-pas blasé ? À voir autant de films, il est certain que vous ne pouvez pas les regarder comme nous ! ». C'est pourtant faux.

Bien sûr, le métier que j'exerce m'amène à voir quantité de longs métrages plus « ordinaires ». Ni bons, ni mauvais, seulement « moyens ». Aussi, avec la multiplication des plateformes, et la production hallucinante à laquelle nous avons à présent accès, il devient bien difficile de tout suivre et de tout voir. Pourtant, même après une longue période de léthargie, du genre de celle qui vous fait presque douter de votre passion, arrive inévitablement une œuvre qui vous remue de l'intérieur et attise de nouveau la flamme. Ce film béni vient non seulement combler vos attentes sur le plan cinématographique, mais il vous conforte aussi dans votre idée que, finalement, non, le goût de la qualité n'est pas négociable.

Au cours des prochaines années, il sera fort intéressant de suivre l'évolution d'un domaine qui, sur le plan de la diffusion (et aussi de la « consommation ») est en profonde mutation. Le collectionneur que je suis est aussi un peu inquiet, je vous l'avoue. J'appréhende en effet le jour où les films que j'aime ne seront plus disponibles sur un support physique, Blu-ray ou DVD. Cette disparition n'est pas encore imminente dans des pays grands producteurs de cinéma comme les États-Unis ou la France, mais elle a déjà pris des allures très concrètes au Québec. D'importants distributeurs de chez nous, comme Films Séville ou MK2 | Mile End, ont déjà opté pour les plateformes et n'investissent pratiquement plus dans la production de Blu-ray ou de DVD. Cette décision, purement économique, a des conséquences, notamment dans les institutions d'enseignement. De plus, le catalogue disponible sur les plateformes est particulièrement pauvre en cinéma venu d'ailleurs (autre qu'hollywoodien) et en films de répertoire. On

se croise les doigts afin que les choses s'améliorent éventuellement.

Au moment de écrire ces lignes, l'an 2018 vient à peine de franchir son deuxième trimestre. Parmi les phénomènes ayant déjà marqué l'année, deux ont particulièrement retenu mon attention. Le premier est *Black Panther*. Ce film de l'univers cinématographique Marvel, qui a mis en vedette un superhéros noir, a eu une résonance sociale d'une ampleur insoupçonnée. Au point où certains observateurs lui prédisent une flopée d'Oscars en 2019. Je n'ai pas de boule de cristal, mais je serais très surpris que le film de Ryan Coogler obtienne les plus grands honneurs. Si les membres de l'Académie ont levé le nez sur *Dunkirk*, une superproduction d'auteur hollywoodienne parfaitement calibrée pour eux, on voit mal comment ils pourraient soudainement célébrer un film de superhéros au point de lui attribuer l'Oscar suprême.

L'autre phénomène digne de mention est l'émergence d'une nouvelle génération de cinéastes québécois qui, tous, ont proposé un premier long métrage digne d'intérêt, avec une signature très affirmée. Pas moins de huit premiers films ont été lancés au cours des sept premiers mois de 2018, dont l'un, *Chien de garde* (Sophie Dupuis), a vraiment marqué les esprits. Personnellement, je n'avais pas vu un premier long métrage aussi puissant depuis *J'ai tué ma mère*, d'un certain Xavier Dolan.

Voilà qui augure bien pour la suite des choses.

MON CINÉMA

350 FILMS À VOIR OU À REVOIR

Préface de René Homier-Roy
Illustrations d'Eric Godin

Depuis 1983, Marc-André Lussier dresse une liste des 10 meilleurs films de l'année et il les commente. D'abord dans un cahier, puis à la radio et ensuite à *La Presse*. Dans *Mon cinéma*, il partage avec nous ses coups de cœur des 35 dernières années ainsi que 35 flash-back sur ses choix d'alors. Pour le plaisir, il dédie 35 gros plans à des têtes d'affiche d'ici et d'ailleurs, entre autres Denis Villeneuve, Jean-Marc Vallée et Xavier Dolan mais aussi Catherine Deneuve, Pedro Almodóvar et Meryl Streep.

De *Tootsie* à *Mommy*, en passant par *Birdy* ou *C.R.A.Z.Y.*, ce livre ludique, instructif et rigoureux nous donne envie de découvrir ou de revoir ces 350 films qui ont marqué notre époque.



MARC-ANDRÉ LUSSIER

Critique de cinéma à *La Presse* depuis 1995, Marc-André Lussier est dans le métier depuis plus de 30 ans. À la radio, il a porté *Projection spéciale* pendant huit ans et il a été chroniqueur aux émissions *C'est bien meilleur le matin* et *Christiane Charette*. À la télévision, il a animé les capsules *Cinéma vérité* et il a coanimé *À l'affiche cette semaine*. En 2013, il a publié *Le meilleur de mon cinéma* (Éditions La Presse).

editionslapresse.ca



leséd
éditi
onsie
LA
PRESSE